N° 374 — Tome CI 16 Janvier 1913

# MERCVRE

DE

# FRANCE

*Vingt-quatrième Année*

**Paraît le 1er et le 16 de chaque mois**




EDMOND BARTHÉLEMY, FERNAND BENOIT, MAURICE BOISSARD,
JEAN BOUCHOT, R. DE BURY, FRANCISCO CONTRERAS,
HENRY DÉRIEUX, GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, P.-G. LA CHESNAIS, DOCTEUR ETIENNE LEVRAT,
AUGUSTE MARGUILLIER, ÉMILE MASSON, HENRI MAZEL,
MARCEL MONTANDON, EUGÈNE MONTFORT, GEORGES PALANTE,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, HENRI SCHOEN,
A. VAN GENNEP.

*PRIX DU NUMÉRO*

**France : 1 fr. 25** *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

## SOMMAIRE

No 374. — 16 JANVIER 1913





**LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS**

**Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.**

Les avisde changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

# STUART MERRILL

—

Large ouverte aux passants, claire, bien aérée, je verrais volontiers l'œuvre de M. Stuart Merrill, poète français, sous l'image d'une accueillante auberge. Ce qui me permettra de déplorer que trop peu aient répondu à la muette invitation de son seuil ensoleillé et de sa porte ouverte. Cette œuvre, j'ai entrepris de la montrer sous un angle un peu plus simple peut-être qu'on n'a fait jusqu'ici, et j'espère ainsi répondre à vos secrètes dispositions, si elles vous inclinent à préférer l'affabilité à la réserve et la vie au rêve.

§

Les quelques détails biographiques dont nous pouvons satisfaire une curiosité légitime ont été fournis par les anthologies contemporaines : celles de MM. van Bever et Léautaud et celle de M. Walch. Nous y apprenons que M. Stuart Merrill est né le 1er août 1863 à Hempstead, dans l'île de Long-Island, près de New-York.

Ainsi M. Stuart Merrill est Américain de naissance. Ce n'est pas une raison pour lui refuser, comme on l'a fait quelquefois, la nationalité française. Tant du côté paternel que maternel, M. Stuart Merrill est d'une famille qui a émigré de bonne heure en Amérique, non pour y gagner de l'or, mais pour sauvegarder ses croyances. Par ses aïeux huguenots, il a donc beaucoup de sang français dans les veines. Une assez longue habitude sur un sol étranger ne suffit pas à épuiser

cette source lointaine. D'ailleurs lui-même est d'éducation strictement française.

Il n'a pas deux ans lorsqu'il est amené à Paris, où son père, auteur d'un ouvrage sur le droit international, est avocat de l'Ambassade américaine. Son éducation se poursuit au Lycée Michelet, puis à Condorcet. Qu'on en consulte les palmarès fanés! On y verra que le jeune Stuart n'y connut guère en français, de concurrent sérieux. Il eut pourtant comme condisciples le regretté Pierre Quillard et ce Rodolphe Darzens, trop oublié, mais qui eut, sur les jeunes hommes de la génération suivante, une certaine influence. Je n'en veux pour preuve qu'un exemplaire retrouvé des *Cahiers d'André Walter*. Gide l'offrait à Darzens, « poète des cultes intimes et des tendres piétés », et sur la page suivante il transcrivait ces deux vers du poète :

> Ainsi, ton souvenir éclot dans ma mémoire,
> Splendide et triste ainsi qu'une fleur sans parfum.

Ceci rapporté, non en manière de vaine anecdote, mais pour montrer que si Merrill, au collège, triompha, ce ne fut pas « faute de combattants ».

En 1887, après avoir publié *les Gammes*, son premier livre de vers, il retourne aux Etats-Unis. Il reste près de trois ans à New-York, faisant, de son propre aveu, « semblant d'étudier le droit ». Il profite de ce séjour pour publier à New-York, chez Harper Brothers, *Pastels in prose*, traductions de poètes français d'hier et l'on pouvait dire alors, de demain. Le choix est assez caractéristique. C'étaient, parmi les aînés, Aloysius Bertrand, Baudelaire, Banville; parmi les contemporains, Judith Gautier, Huysmans, Mallarmé, Mendès, Mikhaël, Villiers de l'Isle-Adam ; enfin, parmi les jeunes d'alors, Paul Margueritte, Pierre Quillard, Henri de Régnier.

Rentré à Paris en 1890, M. Stuart Merrill n'est jamais retourné aux Etats-Unis.

Autre fait singulier : la connaissance qu'il a de la langue anglaise, il la doit à sa grande facilité pour les langues étrangères. Il n'en a jamais pris une leçon. Il lit de même, il est vrai, l'allemand, l'italien et l'espagnol. Mais le français est la seule langue dans l'intimité de laquelle il soit entré. S'il a composé son œuvre en français, ce n'est pas l'effet d'un choix réfléchi,

mais d'une pente naturelle et d'une invincible attirance. Nul part ailleurs il n'eût trouvé l'aisance et l'intimité nécessaires.

Ainsi M. Stuart Merrill, Français de cœur et d'esprit, ne pouvait être qu'un écrivain français. Lorsqu'au début des *Quatre Saisons*, humblement, il murmurera :

> Notre mère, la France, acceptez cette offrande,

ce sera, pourtant, avec la secrète assurance d'éveiller un sourire dans ses beaux yeux.

Cette émotion, cette joie de la patrie retrouvée n'inclinent pas le poète au mépris de ce qu'on pourrait appeler : l'étape américaine de sa race. Avec quelle juste fierté il parle de ses aïeux ! Ses deux arrière-grands-pères se sont battus pour l'indépendance des Etats-Unis, son père pour l'abolition de l'esclavage. Avant la guerre d'indépendance américaine, ses ancêtres furent surtout des soldats, des navigateurs et des juges.

Il faut ainsi connaître ces détails de famille pour goûter, dans son pathétique, la fin de ce rude sonnet : *A la mer* :

> Mer, qui ne veux obéir qu'aux vents et qu'à la lune,
> Et qui rugis d'espoir quand les veilleurs des phares voient,
> Sous les éclairs, la face pâle des matelots parmi les hunes ;
>
> O mer, qui berças l'enfance de mes ancêtres,
> Je ne puis te donner, n'étant pas, comme eux, ton maître,
> Que ce coquillage creux où tonne, lointaine, ta voix.

Lorsqu'elles nous valent un enrichissement littéraire et comme un pathétique accru, — alors n'est-ce pas ? les indiscrétions, si misérables souvent, sont presque légitimes.

M. Stuart Merrill cite encore, parmi ses ancêtres, quelques poètes, entre autres Grenville Mellen, dont le nom se retrouve dans les anthologies anglo-saxonnes.

Les autres événements de la vie du poète n'intéressent pas son œuvre poétique. Ils fourniront un sujet de recherches aux historiographes de l'avenir. Contentons-nous de son œuvre, et, si notre curiosité nous porte, imaginons à travers cette œuvre les aventures qu'elle nous laisse entrevoir. Peut-être n'offriront-elles rien que de très banal, car l'*aventure* de presque tous les hommes est la même. On la défend de l'anonymat, en la recréant, au gré de l'émotion et du rêve, en poèmes harmonieux. Le poète offre à notre goût de quoi se satisfaire. Et cela seul importe.

Après *les Gammes*, parues en 1887, — il a publié, en 1891, *les Fastes*, et *Petits poèmes d'automne* en 1895. Les trois plaquettes forment aujourd'hui un recueil intitulé : *Poèmes*, 1887-97. Depuis ont paru deux livres de poèmes : *les Quatre Saisons* en 1900 et *Une voix dans la foule* en 1909.

§

Cette œuvre n'a pas été sans attirer l'attention des critiques. Après avoir collaboré aux revues jeunes — dont la plupart, hélas! sont mortes et dont les rares survivantes sont aujourd'hui des revues mûres — M. Stuart Merrill a pris depuis longtemps sa place dans les anthologies. Les critiques, sympathiques ou dissidents, ont souvent choisi tel poème de lui comme le plus représentatif d'une tendance et d'un moment. Et nous y voyons la preuve que son effort n'a point passé inaperçu.

Tel est le cas d'un certain *Nocturne* brillamment allitéré et dédié « à Joris Karl Huysmans ». Faut-il en rappeler le début?

La blême lune allume en la mare qui luit,
Miroir des gloires d'or, un émoi d'incendie.
Tout dort; seul, à mi-mort, un rossignol de nuit
Module en mal d'amour sa molle mélodie.

Il est, comme on dit, « dans toutes les anthologies ». Naguère M. Dorchain l'a discuté dans son *Art des Vers*. Fait sans grande importance peut-être, mais qui ne laisse pas d'avoir sa signification. De vrai, le poème représente assez bien un art un peu bien apparent — et qui date.

Mais il serait tout à fait injuste d'attacher à ce seul *Nocturne* le nom de M. Stuart Merrill. Le public, pressé, est assez ami de ces simplifications. L'aventure, comme on sait, fut celle de Sully-Prudhomme. Sa réputation, partie d'un enthousiasme un peu naïf pour sa métaphore soigneusement filée — c'est le cas de le dire! — du fameux *Vase brisé*, ne se détacha jamais de ce souvenir. Peut-être, comme il en avait été l'esclave, en devint-il la victime.

M. Stuart Merrill n'est pas un inconnu. On n'oserait dire qu'il soit un méconnu. Pourtant, on n'a jamais, ce me semble, consacré à son œuvre l'étude exactement qu'elle comportait. La meilleure, peut-être, est-elle de M. André Beaunier. Mais,

quand parut *la Poésie nouvelle*, le poète n'avait pas encore publié *Une Voix dans la foule*. Elle ne saurait donc nous satisfaire.

La monographie du *Livre des Masques* n'offre pas davantage un état définitif. Non que la pénétration psychologique de M. Remy de Gourmont y soit en défaut. Mais, à cette date, l'œuvre du poète ne présentait pas à la critique une prise suffisante.

Dans les études plus récentes, l'œuvre a été interprétée en deux sens divers et, dans l'un comme dans l'autre, un peu strictement.

Les uns ont continué de voir le poète sous sa première attitude : magicien aux étranges talismans, roi d'un pays fabuleux nous faisant généreusement les honneurs de son palais et l'étalage de son trésor. Comment M. Charles Le Goffic a-t-il pu rééditer cette opinion superficielle? Opinion que M. Gilbert de Voisins a si bien résumée dans *Gil Blas*, quand il avoue n'avoir pu, lui et sa génération, imaginer M. Stuart Merrill autrement qu'en roi de légende tenant pour sceptre « un lys pâle ».

Mais ce lys, comme il arrive dans les légendes, pouvait, après des années, s'enraciner et refleurir, embaumant de son parfum un jardin largement ouvert. C'est maintenant une plante vivace, vigoureuse et saine. Ou, si l'on veut garder cette image, disons de cette poésie ce que chante Victor Hugo à la fiancée dans le *Cantique de Betphagé* (*la Fin de Satan*) :

> Elle s'occupe aussi des choses de la terre,
> *Car la feuille du lys est tournée en dehors.*

Le grand frisson social qui passe déjà dans *les Quatre Saisons*, qui emporte par instant *Une voix dans la foule*, d'autres l'ont exagéré. De l'œuvre entière, ils n'ont retenu que cela. Ce fut le tort du regretté Pierre Quillard, à tous égards si juste et si pénétrant. Son étude, parue ici même, souligne d'un trait appuyé cette tendance sociale et — pourquoi ne pas écrire le mot? — ce socialisme du poète.

Certains mots — et c'est le cas de celui-ci — sont véritablement déviés par l'usage. Et la déviation leur vaut d'être déconsidérés. Leur rendra-t-on jamais leur vrai sens et leur beauté?

Oui, Stuart Merrill est socialiste, dans le plein sens, dans

le beau sens du mot. Socialiste comme le furent les bienfaiteurs de l'humanité, comme le fut le Christ lui-même.

Car le socialisme en son principe ne serait que le courage de la charité ou ses conséquences.

Ce « misereor super turbas », repris par un rare poète et par un poète détaché des confessions actuellement en cours : n'y a-t-il pas là quelque chose de généreux et de beau? J'y vois une forme et une modulation d'un amour universel dès longtemps révélé. Nous verrons plus loin comment l'appel du chemineau est venu troubler une contemplation apitoyée et pourtant égoïste. Dans cette pensée, souvent reprise et sous diverses formes, la poésie de M. Stuart Merrill atteint au pathétique. Mais elle vaut encore, et le plus souvent, comme un témoignage poignant, comme une auscultation délicate de l'âme des choses et du cœur des saisons.

Tâchons donc de la voir dans sa vérité simple et quotidienne, dans sa simplicité, dans sa beauté.

§

J'ai présenté l'œuvre de M. Stuart Merrill sous l'image d'une auberge accueillante et bonne, ouverte, non loin des routes frayées, au fond d'un jardin, rempli de fleurs et bourdonnant d'abeilles. Je l'ai présentée ainsi parce qu'ainsi je la préfère, parce qu'ainsi elle ressort, je crois, en dernière analyse. Mais elle fut d'abord quelque chose de fort différent, sinon d'opposé.

L'image serait facile d'un palais de marbres rares, érigé sur une hautaine colline, au fond d'un bois presque impénétrable. Elle serait facile, elle ne serait pas fausse.

*Les Gammes* paraissent en 1887, l'année même où M. Gustave Kahn publie ses *Palais nomades*, M. Vielé-Griffin ses *Cygnes*, M. de Régnier ses *Sites*. Deux ans plus tard débuteront, l'un avec *Cloches dans la nuit*, l'autre, avec *Serres chaudes*, MM. Retté et Maeterlinck. Le symbolisme s'essaie et commence à s'insinuer. M. Stuart Merrill est parmi ses premiers affirmateurs.

Comme MM. de Régnier et Vielé-Griffin, l'auteur des *Gammes* est familier avec la discipline du Parnasse. Le public s'obstine à voir les novateurs comme des révolutionnaires et des ignorants. C'est par eux-mêmes, par la pratique de leur

art, que ces poètes ont senti l'insuffisance et les défauts d'une discipline figée. C'est leur honneur d'avoir réclamé pour une forme d'art renouvelée une expression nouvelle. L'art est-il autre chose que l'adaptation harmonieuse d'une chose à sa destinée? Le métier poétique autre chose que l'ensemble des moyens concourant à cette expression? Il doit donc, comme l'antique Protée, prendre mille visages, sauvegardant, à travers ses incarnations, son équilibre harmonieux.

A cette époque, un mirage de splendeurs abolies et de joies héroïques éblouit les poètes. L'épopée wagnérienne vibre aux oreilles en larges ondes sonores, lentes à s'éteindre.

Les artistes ont gardé dans les yeux des images de forêts merveilleuses où chantent les sources, où parlent les oiseaux. Ils y entrent à la suite des adolescents, à la chevelure, comme l'âme, héroïque, forgeurs de glaives et tueurs de monstres. Le décor de l'épopée médiévale vient s'y fondre. Non pas, comme à l'aube du Romantisme, le moyen-âge des pages et des châtelaines, — plumes au chapeau, poing sur la hanche, serments d'amour et coups de dagues, — celui qui éblouit Mme Bovary, mais le moyen-âge légendaire des licornes et des Belles endormies.

Bientôt les tendances se diversifient. Il y a donc la légende purement médiévale. Peu à peu naîtra la légende mythologique et pseudo-antique. Il y a la légende angélique et virginale — marche au Graal, vol de colombes, armes d'argent. *Parsifal* y a préludé. — Il y a la légende héroïque.

Jusqu'à la mythologie antique, vue à travers le prisme de la Renaissance, toutes les légendes et toutes les traditions contribuent à former ce décor hybride et merveilleux où va s'ébattre la fantaisie des poètes. Il emprunte encore son atmosphère aux brumes de Thulé, aux miroitements de Venise, aux fantasmagories de l'Orient. Mais il reste plutôt médiéval et scandinave.

Les grands poètes ont parfois ce bonheur singulier d'écrire des vers, qui sont bien à eux sans doute, mais qui se trouvent être encore, et par surcroît, l'expression de sentiments communs à toute leur génération. Ainsi, lorsque M. de Régnier, dans *les Episodes*, écrira :

J'eus une vision vermeille de la terre
Où les cailloux roulaient sous les pas des héros

il traduira, avec ce bonheur d'expression qui lui est propre, une attitude qu'il eut un instant, mais qu'il partageait avec plusieurs de ses compagnons. Avec *les Fastes*, M. Stuart Merrill se range parmi eux.

Il en écrira plus tard :

J'étais tel le jeune soudard
Qui tient sa main droite crispée
Sur la hampe de l'étendard
Ou sur le pommeau de l'épée ;

et je crois bien qu'il l'écrit sur le ton du regret. Ce qui n'a rien pour nous étonner, car on regrette toujours l'enchantement de ses jeunes années et, si l'on ne croit plus aux dieux qu'on a servis, on trouve dans ce scepticisme la preuve qu'on a vieilli et la sensation du temps enfui. Je le crois surtout parce qu'il fait suivre cette strophe, fièrement campée, de cette autre « où vit le goût secret des pleurs »:

Mais voici doucement venir,
Sur les pas des lentes années,
Avec la peur de l'avenir,
La vieillesse aux lèvres fanées.

Comme il y a loin de ces vers, tout en sonorités étouffées et confidentielles, à ces strophes lancées en éclat de buccins, sinon en rumeurs de cataractes :

LES HÉROS

Aux fanfares d'alarme, éclatant par saccades,
Des conques d'or des cors qui fulgurent au ras
D'un ciel de crépuscule, où, roux et nacarats,
Les étendards de Dieu buttent aux embuscades,

Les Paladins, héros rauques des estocades,
Ayant au poing la hache et la rondache au bras,
Afin d'en haut férir félons et scélérats,
Caracolent, casqués de bronze, en cavalcades

Que scandent les cahots des lourds caparaçons,
Allant des déserts d'ocre où parmi la bourrasque
Tourbillonne en jappant de rage la tarasque

Vers le mont de la mort nué de bleus frissons
Qui les fera hurler de hargne, aux estacades,
Par le fracas surnaturel de ses cascades.

Le sens de ce sonnet ne me paraît pas obscur. Il pénètre en nous par des moyens, pour ainsi dire, physiques. Je veux

dire par là qu'il n'est personne, fût-ce un illettré, auquel il communique l'impression d'une berceuse ou d'une confidence d'amour. Suivant le précepte de Mallarmé, le sens s'en explique, non par les constructions grammaticales, mais bien par le heurt des syllabes et la sonorité des mots. C'est un exemple assez réussi de pure musique verbale. Même, au premier abord, notre oreille, comme débordée, ne discerne nulle phrase et à peine des mots sous ce fracas ruisselant. Ainsi, devant une heureuse débauche de couleurs, notre œil se gorge et s'enchante sans discerner encore sous ces splendeurs des lignes ou des modelés.

Les jeunes gens qui, à l'aube du symbolisme, emboîtaient le pas aux chevaliers et aux héros obéissaient surtout à l'impulsion wagnérienne. Avec Wagner, comme avec Shakespeare, on entre dans la haute brande héroïque. Ce qu'il y a de physique et pour ainsi dire de matériel dans leur art sonne des charges et scande des galops. L'emportement des sèves passe dans notre sang ; des portes s'ouvrent sur l'aventure, par où il faut bondir. Gluck ou Racine n'offrent pas de tels tremplins. Shakespeare et Wagner réveillent en nous des audaces de conquérants.

De concurrence avec la tendance héroïque, et peut-être pour les mêmes raisons, ces premiers champions du symbolisme sentaient en eux un grand besoin d'assouplir leur rythmique. Avec les Parnassiens, la poésie manquait d'air. Elle étouffait. Elle appelait à l'aide. Verlaine était venu qui l'avait bercée sur un mode,

> Plus vague et plus soluble dans l'air,
> Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Succédant au sien, l'effort symboliste, sur plus d'un point, rétrogradait. Raffinant sur l'allitération, les rimes intérieures, les redoublements, ses représentants alourdissaient encore sa tunique. Bientôt, heureusement, ils prirent par le bon chemin. Le vers, de pesant et surchargé qu'il était, se fit vaporeux et fluide.

Cette transformation est sensible chez M. Stuart Merrill. Sa troisième œuvre, *les Petits Poèmes d'automne*, renouant la tradition des *Romances sans paroles*, va balancer, sur des modes assouplis, d'exquises mélodies d'âme.

Bel art de la mélodie, plus français que tout autre a-t-on dit, nos musiciens contemporains, après nos poètes, vous défendent de la germanisation !

On relève, dans ces débuts de M. Stuart Merrill, des hésitations et des scrupules. Les unes après les autres, ces plaquettes sont comme des incursions sur des territoires différents. N'est-ce pas le gage de la sincérité?

Je sais bien que le poète défend avec âpreté « ses chevaliers, ses princesses ». Le détail d'une armure, la forme d'un casque ou d'une cuirasse, la couleur d'une robe ou le détail d'un équipement : aujourd'hui encore, rien ne lui est indifférent, et il n'en veut rien abandonner. Va-t-il me pardonner une indiscrétion? Je transcris : « Tout cela est le décor où s'est mû l'épopée celtique pendant des siècles. C'est français et c'est sublime, tout ce vieux fonds négligé et même oublié. »

Vues sous cet angle, en effet, ces tentures parlent, ces défroques s'animent. Un magasin de bric à brac, disiez-vous ? Fi donc ! C'est un musée peut-être, une galerie rétrospective, mais c'est une galerie de nos gloires, un musée de nos souvenirs.

Ne soyons donc pas trop sévères à ces plaquettes un peu fanées, et qui datent ! Leurs défauts, ce sont les défauts de la première génération symboliste. Ses représentants ont porté, plus loin que quiconque peut-être, le raffinement poétique. Ils bâtirent des palais de légende, ils ouvrirent des jardins de féerie. Ces jardins et ces palais sont très beaux. A notre goût, ils sont un peu vides. Nous voudrions qu'une âme plus riche les habitât, nous voudrions qu'un souffle de plein air les parcourût. Tout l'effort d'une génération qui nous porte encore est vers un art aussi raffiné, mais de plain-pied.

Cette évolution est sensible chez Merrill. Avec *les Quatre Saisons*, avec *Une voix dans la foule* surtout, une bouffée d'air frais nous caresse au visage. Délicieuse émotion. Ainsi quand, au sortir d'une salle rarement aérée, on descend dans un jardin frémissant. Les villes, en entourant d'arbres et de pelouses leurs monuments publics, nous offrent ce contraste et cet agrément.

Il n'en est pas moins vrai qu'à ces exercices et à ces jeux le poète assouplit sa technique. L'art solide et souple de ses derniers livres, nous le devons peut-être aux variations thémati-

ques des *Gammes*. A ce titre encore, elles ont droit à notre attention et à notre reconnaissance.

Ainsi l'évolution de Merrill est passionnante à plus d'un titre. Avec elle nous suivons l'effort d'un poète scrupuleux et sévère pour lui-même. D'abord il se soucie d'accorder son instrument, d'en bien connaître toutes les ressources. Le chemin de la mesure est souvent à travers l'exubérance. Et l'important, pour un artiste, est d'acquérir une fois pour toute l'aisance technique. Débarrassé des soucis de métier, il sera mieux libre d'écouter la voix intérieure et de nous en renvoyer l'écho.

D'un livre à l'autre, on suit encore cette marche vers la clarté si bien expliquée par Pierre Louys dans la préface de *Fumée d'opium*. *Les Fastes* comme *les Palais nomades*, comme *les Sites*, *Episodes et Sonnets*, sont contemporains de l'art complexe et surchargé dont Gustave Moreau fut l'un des plus beaux représentants. Or, suivant les justes expressions de M. Pierre Louys, « tout est clarté dans la littérature nouvelle comme dans l'art contemporain. Comment lire Thomas de Quincey entre un tableau de la dernière école et une porcelaine de Copenhague ? Nous sommes enivrés de simplicité, de plein jour et de couleurs claires ; nos nuits mêmes sont éclatantes grâce à une lumière naguère inconnue ».

Le poète qui intitula ses plus récents poèmes : *le Soleil sur les fleurs* ou *les Chants de la nature* apporte une note à l'unisson.

§

*Les Quatre Saisons* nous révèlent Merrill poète de la vie quotidienne. Feuilletons ce livre copieux et divers. Il fait songer à ces jolis albums de Greenway édités par nos voisins d'outre-Manche pour l'enchantement de nos veillées. Il en a les pâles et douces couleurs. Il en a l'atmosphère fluide et reposée.

Le poète est revenu « des cavalcades et des batailles »,

... A la petite maison blanche au fond de la vallée,
Dont la cheminée fume vers le ciel plein de cloches.

Lui-même, s'adressant à ce double héroïque qu'il fut hier, lui donne un conseil de douceur et de résignation :

Tu es blessé. Il faut que tu sois sage comme la nature,
Et que tu écoutes à la fenêtre la chanson des oiseaux

Et le travail des abeilles autour des fleurs mûres,
Dans le petit enclos où l'on entend rire un ruisseau.

Ose espérer que demain sera jour de repos,
Où, des fermes, des bergeries et des labours,
Les travailleurs viendront, des bluets aux chapeaux,
Chanter en chœur autour du Christ au carrefour.

Quelque matin, quand tu te sentiras l'âme plus forte,
Tu baiseras sur ses yeux clos ton amante qui dort...

Et cette fois, sans épée ni cuirasse, tu iras vers les villes,
Ouvrant large les bras comme celui qui sème,
Bénir les hommes mauvais et les femmes viles
Que tu appris à aimer par pitié pour toi-même.

Ainsi, dès la première mesure, une grande sérénité nous enveloppe. Nous voilà bien loin « des étendards et des batailles ». Les cuivres se sont tus et seul, maintenant, le chant modulé du violon s'élève. Le poète reprend le thème romantique :

Quand tout change pour toi la nature est la même...
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours.

Mais la façon dont il l'interprète est bien à lui. Ce qu'il vient chercher dans la petite maison blanche, sur le sein de l'amante, ce n'est pas le repos égoïste et l'oubli. Il veut seulement réparer ses forces et reprendre courage. Ainsi l'on s'arrête à l'auberge. Demain, plus fort et plus courageux, il repartira pour une lointaine étape.

Nous saisissons ici l'un des thèmes familiers du poète, un de ceux qui le conduiront peu à peu, par les voies de la pitié et de l'amour, au grand frisson social. Mais, pour l'heure, il est tout à la joie de la paix reconquise. Le renouveau qui soulève la glèbe durcie par l'hiver fait battre son cœur et c'est avec lui que débute son livre.

Il est le peintre amoureux et chantant du petit village. Une atmosphère de Greenway, disais-je. Les choses ne sont pas déformées, mais elles sont vues à travers la gaze du rêve. Peinture à teintes plates. Chaque objet, chaque attitude sont enveloppés d'un trait précis, détachés par un ton particulier. Ces nuances varient peu. Elles n'empiètent pas les unes sur les autres.

Les pommes sont roses et les olives grises,

chante-t-il gaiement. Voici le village. Il est à maisons basses, coiffées de toits rouges, blotties auprès du clocher. Autour s'étendent les champs. Ils se rapetissent à mesure qu'on approche des maisons, jusqu'à devenir des jardins. Les chiens y dorment au soleil. Le père y retourne la terre, cependant que la mère étend le linge à sécher. Une tourterelle remplit de ses ailes et de son roucoulement une cage accrochée. Dans son berceau, le nouveau-né s'éveille et s'agite, rappelant les parents aux soucis du lendemain.

Image très simple, presque évangélique.

En voici une autre. Il y a des bancs sur la porte. S'y asseoient, pour deviser, ceux qui ne travaillent plus, les vieillards lourds de secrets. Leurs propos sont graves. Cependant les enfants sont absents, ils sont allés à l'école « danser, chanter des rondes ».

Ainsi chaque âge est caractérisé d'un trait riant. Il n'est pas jusqu'à la femme qui ne soit la douce apparition, la sœur accueillante, celle dont la seule présence fait « fleurir la rose au bord de la fenêtre ».

Le souvenir ou l'appréhension des jours mauvais plane sur cette vie comme une menace. Le poète est revenu des villes où sont « les hommes mauvais et les femmes viles ». Parfois l'écho lui en bourdonne encore aux oreilles, vibrations d'une cloche de ténèbres assourdies par la brume de l'espace et du temps.

Il songe qu'un jour il lui faudra quitter cet asile embaumé, retourner à la mêlée qui l'appelle et cette fois pour faire figure, non d'esclave, mais de dominateur. Il se sent appelé à cet apostolat de bonté. Le mendiant qui passe le lui rappelle. Thème souvent repris dans la suite et qui s'épanouira enfin, à la fin de *Une voix dans la foule*, dans le grand poème du *Vagabond*.

Du spectacle de la vie quotidienne, il fait tour à tour des berceuses touchantes ou de tendres estampes. Les unes comme les autres se développent avec leurs alternatives de soleil et de pluie, de lumière et d'ombre. Elles sont tout en nuances. Il en est d'exquises.

L'enterrement d'une fillette lui dicte un poème qui mériterait d'être célèbre.

Venez avec des corbeilles de violettes, ô fillettes...
Venez, le ciel est tout sonore d'invisibles alouettes.

C'est la fête de la mort et l'on dirait dimanche
Tant les cloches sonnent douces au fond de la vallée.
Les garçons se sont cachés dans les petites allées,
Vous seules devez prier au pied de la tombe blanche.

N'ayez pas peur du silence soudain du cimetière.
Les morts sont bien morts ; seules l'herbe et les fleurs
Perpétuent le secret renaissant des cœurs
Qui ont cessé de battre aux baisers de la chair.

Dites-vous qu'elle est bien morte, vos petites mains jointes,
Quand vous aurez vidé vos corbeilles sur sa tombe ;
Vos yeux sont du printemps sous vos cheveux qui tombent,
Vos voix sont des oiseaux dans vos gorges contraintes.

Puis retournez garder les brebis près du gué
Où l'eau fuit, toujours la même et sans cesse écoulée.....

N'est-ce pas une orchestration exquise, à la fois naïve et savante du vieux thème de l'écoulement des choses et de la vanité des fleurs — lequel contient, pour ainsi dire, en lui-même son antidote ? Car les choses sont plus belles d'être passagères et plus touchantes de leur propre fragilité.

D'autres fois, c'est une romance. Celle qui suit est curieuse non seulement par son rythme et son intonation, mais parce que nous la retrouverons, plus brève et différemment harmonisée, dans *les Romances* de *Une voix dans la foule*.

Selon que tu chantes ou tu pleures,
Il me semble que je sens des portes
Se fermer ou s'ouvrir dans mon cœur
O la gaie et la grave qui m'apportes
La rose ou la violette des heures.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pluie sur les toits, neige sur les tombes,
Ou soleil sur les lointains labours,
Il faudra qu'un jour la faux tombe
Sur le fil d'or et d'argent de nos jours.
Qu'entends-tu : corbeaux ou colombes ?

Qu'importe ? Donne-moi la rose ou la violette.
J'en ferai signe de croix sur mon front
Pour que ton souvenir éternel s'y reflète,
Quant ta bouche et tes yeux se faneront,
O rose de mon amour ! de mon âme, ô violettes !

Ou bien c'est *la Chanson de Pâques :*

Mon âme est pleine de cloches!
Mon âme est pleine d'oiseaux !

Le livre, clair et vibrant au printemps, égal et pesant en été, s'attriste et s'embrume à l'automne. Il ignore la féerie des bois enluminés. C'est la saison pluvieuse et sans courage. Et, pendant les soirées déjà longues, les valets et les servantes écoutent près de la cheminée le pâtre

Qui sait toutes les histoires tristes de la contrée.

Tout est triste. Dans le crépuscule, l'homme et la femme entretiennent un dialogue dolent et las :

LUI

Oh ! donne tes lèvres, et tes mains, et tes seins, ô femme !
Je veux dormir, je crois en toi. la nuit tombe. Nous sommes
Deux pauvres amants qui cherchons dans nos yeux nos âmes.
Bientôt, comme nous, dormiront tous les hommes.

ELLE

Pourtant non ! Je ne puis dormir. Tes paroles m'ont fait du mal.
Ne serions-nous vraiment que des voyageurs dans la nuit
Qui se disent un mot, se touchent les doigts, puis s'enfuient,
Cherchant l'auberge inconnue par mont et val ?

LUI

Tu dis des choses secrètes. Ecoute : J'entends ta voix,
Je sens ta forme, je sais la saveur de ta bouche,
Je respire le parfum de ta chair et tes yeux, je les vois ;
Et pourtant je ne te connais pas, toi qui partages ma couche.

Le dialogue un instant se ralentit. Et, comme des passants tout proches et cependant séparés par un abîme, ainsi l'homme et la femme, chacun sur un bord opposé, soudain se reconnaissent distinctement. Et le dialogue reprend ainsi :

ELLE

Je sais tout, je sais tout, maintenant que tu m'as parlé !
Tu n'es plus pour moi un homme qu'au hasard de la vie
J'ai rencontré pleurant et saignant, et que j'ai consolé.
Tu es l'homme vers qui le rêve de Dieu m'a ravie !

LUI

Tu n'es plus une femme qui a essuyé mes larmes
Une nuit toute sonore du choc soudain des armes.
Tu es la femme, sans les douces prières de laquelle
Tout effort me serait vain et toute chute mortelle.

ELLE

Aussi, aimons-nous dans l'apparence de nos corps !
Tu mourras, et je pleurerai comme une folle sur ta tombe.
Mais je me relèverai pour l'œuvre de l'aurore,
Que les rosiers soient en fleurs ou que la neige tombe !

LUI

Et si tu me précèdes dans les ombreux chemins,
Je crierai dans les ténèbres que toute la terre est morte.
Mais au jour je sortirai de ma maison, et sur la porte
Je verrai peut-être passer l'ombre de tes chères mains.

ELLE

Et nos âmes enfin dépouillées de la chair
Se confondront dans le séjour des nombres et des chants,
Comme les parfums de deux fleurs qui se sont chères
Se mêlent par-dessus les jardins et les champs.

Ces strophes constituent vraiment le plus haut effort lyrique du livre. Et ici, je ne puis me défendre de souligner quelle mystérieuse parenté unit à ce poète le poète du *Beau voyage*. Déjà le poème précédent faisait songer à M. Bataille, chantre de l'automne pareil à la mendiante assise « sur la chaise de paille au fond de la cuisine », et des pâtres, des vieux pâtres qui ont « la lune et la neige lente pour amies ». Ici la parenté est plus nette encore. Qu'on se rappelle le *Dialogue de rentrée* :

Chut ! ne dis rien, tais-toi... Je te vois, je te vois !
A travers tes yeux d'eau que le ciel a remplis,
Je te vois à travers ton front où j'ai soufflé,
A travers ta souffrance et sa simplicité,
Je te vois, je te devine, tu es là,
Dégantée à jamais pour mes mains entr'ouvertes
Et du geste divin de ta tristesse offerte
Tu as ramené toute l'ombre sur nous deux..

Parenté d'âme et d'inspiration : il ne s'agit d'autre chose. Parenté mystérieuse et touchante. Chez l'un comme chez l'autre, même tristesse grave et résignée, même pathétique quotidien. Vus sous l'angle du destin, les moindres actes de la vie ont parfois la grandeur des actes héroïques. D'autres ont chanté les héros officiels. Mais, des poètes qui font jaillir de notre vie un pathétique nouveau, ne peut-on dire qu'ils répondent mieux à nos besoins ?

M. Stuart Merrill, comme M. Bataille, est de ceux-là. Il

suffit pour que leurs vers aient parfois cet air de parenté surprenant. Voici deux vers encore qu'on serait tenté d'attribuer à M. Bataille (1) et qui se trouvent dans *les Quatre Saisons :*

Ah ! réponds, cœur d'enfant sur qui pleure une mère,
Le secret de la pluie est-il celui des larmes ?

M. Stuart Merrill nous touche bien plus lorsqu'il s'abandonne ainsi à la confidence que lorsqu'il dessine, avec amour pourtant, ces images d'une gravité religieuse : *la Maison des des anges, le Veilleur des graines, la Maison de la vieille.*

Pourtant le monde auquel il nous accoutume est si doucement dématérialisé que la présence des anges n'y surprend guère. Ils peuvent toute une nuit habiter la demeure : nous croyons surprendre le glissement de leurs robes flottantes et la palpitation de leurs ailes invisibles. D'autres fois, l'accomplissement d'un rite donne soudain au vivant une attitude plus qu'humaine. C'est le cas du vieillard dont le poète nous dit l'histoire. Simple et taciturne, il quitte, un soir de neige, sa maison solitaire et s'en va, tout seul, entre la terre blanche et le ciel bas, les bras en croix dans les ténèbres, comme pour dire l'oraison qui vaudra aux travailleurs la germination des graines enfouies.

N'oublions pas que, par sa date, sa technique et parfois ses intentions, *les Quatre saisons* appartient à la première étape symboliste. Il en est bien un des livres les moins fanés. A peine, ici ou là, un détail qui date. La franchise du souffle, la générosité de l'accent le sauvent encore.

Après l'automne, l'hiver. Hiver tout septentrional. Etreinte du gel, bruit des vagues, cloches sur la mer...

Ma peine est ancienne, plus que la tienne, amie,
Qui pleures de me sentir pleurer si près de toi...
Il fait du vent sur la mer...
Ecoute, les cloches sonnent de village en village
Le long de la côte tragique où ont pleuré les veuves.

Pareille à ces sonneries espacées revient dans chaque partie, à chaque fois sur un mode différent, l'appel du dehors. Au printemps, c'est *le Conseil d'amour*, en été, *l'Appel dans le jardin* succédant au *Refrain :*

1) Les vers de M. Bataille sont ceux-ci :
Des larmes sont en nous, et c'est un grand mystère,
Cœur d'enfant, cœur d'enfant, que tu me fais de peine
A les voir prodiguer ainsi et t'en défaire.

*On se bat au bout du monde.*

Alors l'apostolat se présentait avec l'impérieuse nécessité du devoir:

Tu n'as pas le droit, seul, parmi les maudits,
De dire que ce temps est beau et que la vie est sûre.
*On se bat au bout du monde.*

Avec l'automne, voici *la Visitation de l'amour*. « Je veux que l'amour entre comme un ami dans notre maison », disait l'homme. Et l'amour est venu et le couple heureux a fermé la porte pour le retenir. Il faudra la rouvrir pour qu'il s'en aille visiter les autres hommes. De même, à la veillée d'automne, le maître ordonnera : « Ouvrez les portes de la grange. »

Enfin c'est l'hiver, l'hiver silencieux, des veillées tièdes et des fenêtres closes. Et l'appel se fait pressant, pressant, jusqu'à devenir un heurt de poings qui frappent à la porte. L'indifférence n'est plus possible et la réponse ne peut être différée.

On voit avec quelle variété M. Stuart Merrill a su traduire une pensée généreuse et belle, dont l'expression, personnelle et renouvelée, suffit à lui créer entre tous ses contemporains un visage original.

§

*Les Quatre Saisons* représentent également un sérieux effort rythmique. Le poète des *Gammes* et des *Fastes* était fidèle à la discipline parnassienne. Avec *Petits poèmes d'automne*, la seule innovation résidait dans les accouplements de mètres toujours asservis au retour périodique de la strophe. Avec ce recueil, au contraire, nous avons des recherches hardies, souvent couronnées de réussites.

Les strophes citées en ont offert l'exemple. Le poète ne s'astreint pas toujours à élider l'*e* muet des féminins en *é*, non plus que l'*e* final du mot joie, par exemple. Liberté qui, dans le second cas, par exemple, semble nécessaire. Il néglige aussi l'*e* muet dans les rimes, faisant rimer avec une féminine (chères) une masculine sonore (chair).

Il y a autre chose. Le poète use souvent d'une sorte d'élision que j'appellerais : élision euphonique. Voici. Cette élision est d'usage courant, car le parler ordinaire néglige les liaisons respectées par le langage poétique. Ce vers, par exemple :

Les pommes sont roses et les olives grises,

est, je crois, scandé par le poète :

Les pommes sont rose(s) et les olives grises,

ce qui donne un endécasyllabe. Toutefois, il est difficile d'être fixé sur ses intentions exactes, puisqu'il étend la limite de son vers bien au delà des douze syllabes de notre hexamètre. On trouve souvent chez lui des vers de 13, 14, 15 pieds, et parfois plus. Le vers de 13 syllabes peut être considéré, par l'emploi harmonieux qu'il en a fait, comme une véritable trouvaille personnelle, et, peut-être, comme un enrichissement de notre clavier poétique.

Ces vers de 13 syllabes sont tantôt des alexandrins prolongés, tantôt vraiment des vers nouveaux.

Ce sont des alexandrins prolongés lorsqu'une élision ou la chute d'une muette rétablit leur équilibre numérique sur le chiffre 12. Ailleurs, il me semble bien distinguer un vers nouveau qui n'existe, si l'on veut, qu'en fonction et par allusion à l'hexamètre, mais qui a pourtant ses lois particulières.

La question des accents dans le vers français est chose fort délicate et contestée. J'avoue donc n'employer ce mot que faute d'un autre et suis prêt à le rectifier à l'occasion. Voilà comment je verrais la naissance logique du vers de 13 syllabes ou même d'un nombre supérieur de syllabes.

L'alexandrin, marqué par le métronome classique, est un vers à deux accents principaux, l'un à la césure, l'autre à la rime. En le scandant, non plus en deux membres, mais en trois, les Romantiques en ont fait un vers à trois accents, tombant sur des temps égaux. Si l'on admet le déplacement d'un seul de ces accents, on peut imaginer une série de vers impairs à trois ou même quatre accents tombant sur des temps inégaux, et pareillement une série de vers pairs à temps égaux. L'allongement des vers suppose un nombre proportionné d'accents et de repos. Il ne rompt donc pas forcément l'équilibre rythmique. Et, d'autre part, il prolonge cette phrase complète pour le sens comme pour l'harmonie qu'est, en principe, le vers et qu'il se trouve être, le plus souvent, chez les classiques.

Chez les Romantiques, au contraire, l'unité du vers est brisée. L'effort des Symbolistes en est la conséquence directe. Ils essayèrent de légitimer ce qu'avaient fait leurs aînés. L'alexan-

drin semblant un moule un peu étroit, il s'agissait de trouver, autrement que par l'enjambement, un vers plus ample. Car l'enjambement constant est une rupture de cette unité mélodique indispensable au vers.

Restait à savoir si l'alexandrin était vraiment un moule trop exigu. Mais l'œuvre des Romantiques semblait le proclamer.

Ce vers de M. Stuart Merrill est un ternaire pur et simple :

Oh ! cette paix, | où j'entends battre | le cœur de Dieu.

Cet autre, au contraire, plus long :

Sonner | battant comme des cœurs, | toutes les cloches | de la vie

suppose quatre repos. Il en est dans *les Quatre Saisons* de plus longs encore.

En revenant, avec son dernier livre, à une rythmique intelligente et large, mais plus stricte, à certains égards, et plus proche des classiques que le débraillé romantique, M. Stuart Merrill a semblé rompre avec le vers-librisme, sinon désavouer son propre effort. Il serait dommage qu'il désavouât ce vers de treize syllabes dont il a tiré, d'un doigté si sûr, des nuances et des effets presque imperceptibles, heureux pourtant. Nuance d'une note frappée d'un bémol ou d'un dièze, guère davantage, mais c'est assez. L'oreille, peu exercée d'abord, ne s'en aperçoit pas. Puis la nuance lui devient perceptible et elle-même se fait plus exigeante et plus fine. La sûreté de *Une voix dans la foule* et entre autres de la *Suite de Romances* est au prix de ces modulations préalables.

Un vers, sans doute, est surtout « grand » par l'idée qu'il exprime ou l'image qu'il porte. Ainsi, il est difficile d'imaginer un plus grand vers que celui-ci, qui est de Vigny :

Les grands pays muets longuement s'étendront.

C'est cependant un simple alexandrin. Faut-il en conclure que la mesure d'un vers est, somme toute, indifférente à son ampleur, ou, plutôt, que l'alexandrin représente, pour le sens et pour l'harmonie, un terme impossible à dépasser ? Notre vers classique limiterait l'horizon que notre esprit peut embrasser d'un seul coup.

Il y a évidemment dans la faveur dont jouit notre hexamètre une habitude de notre esprit dont nous aurons peine à nous défaire. Des siècles l'ont créée. Ce n'est pas en un jour

qu'on la détruit. Mais qui sait s'il n'y a pas place, à côté de lui, pour un grand nombre d'autres unités rythmiques? Je veux simplement retenir que, parmi nos poètes, M. Stuart Merrill est l'un de ceux qui ont proposé les plus solides et les plus harmonieuses. Je n'en voudrais pas dresser l'inventaire — et pourtant !

... Il me semble que mon âme d'amante est pleine de roses
Que je voudrais effeuiller aux pieds las des passants...
... Nous sommes les fous aux yeux éteints sous les cinq voiles.

Sans doute l'alexandrin est l'ennemi direct de toutes ces combinaisons nouvelles. L'esprit cherche inconsciemment à rétablir l'équilibre accoutumé et cela crée en quelque sorte une gêne qui l'empêche de s'abandonner tout à fait. Mais je crois qu'une oreille neuve serait sensible à tout ce qu'il y a dans ces vers de justes proportions et d'heureuse harmonie. Et si l'on est d'accord pour accorder à l'alexandrin plus de considération qu'à l'octosyllabes, par exemple, — un jour viendra peut-être où les mètres de plus de douze syllabes sembleront comporter plus de gravité et plus d'ampleur que notre alexandrin lui-même.

M. Stuart Merrill est vers-libriste encore, parce qu'il s'est exercé à associer, en strophes d'inégales longueurs, des vers eux-mêmes inégaux. C'est la fameuse laisse rythmique, ambition de tous les poètes. Il en est d'admirables.

Le tort est que sa « nécessité » n'apparaisse pas au premier contact non plus qu'à n'importe qui. Il faut une initiation pour chaque poète, presque pour chaque poème. Et c'est une marche nouvelle élevée entre le public et le poète. Une génération qui a précédé la mienne, et la mienne elle-même ne croient guère, ce semble, à sa nécessité.

Il reste que cette strophe a porté de très beaux poèmes. Des artistes du verbe en ont usé, en usent encore. M. Stuart Merrill fut de ceux-là. Cette strophe ondoyante et diverse convenait bien à cet artiste exigeant et scrupuleux, sévère envers lui-même et aimant à se reprendre. Plusieurs de ses poèmes sont assez harmonieusement bâtis à cet égard, récitatif et mélodie.

Ou bien le thème apparaît, s'essaie, reparaît plus loin, finalement se déchaîne à l'orchestre. Ordre nécessaire d'un art

qui arrive, au prix d'apports, puis de retouches successives, à l'expression complète de sa pensée.

Dans un poème, *la Bonne pluie*, ce thème :

> C'est la pluie comme un frais pardon,

trouve, à plusieurs strophes d'intervalles, son développement :

> C'est la bonne pluie bénie de Dieu
> Que rafraîchit la nuque du vagabond,
> C'est la bonne pluie du paradis des cieux
> Qui féconde l'œuvre du tâcheron,
> C'est la bonne pluie qui fait rire les yeux
> De ceux qui savent qu'ils mourront.

§

Souvent déjà, avant que d'y venir, nous avons nommé, le raccordant par des allusions aux autres ouvrages du poète, ce recueil : *Une voix dans la foule*, qui est à ce jour le dernier état de sa pensée poétique.

C'est l'œuvre d'une pensée plus mûre et d'un art plus sobre. Elle est souvent, — régression ou renchérissement — comme la mise au point des livres précédents. Par la pureté de l'image, la gravité du lyrisme, la sûreté du métier, nul doute qu'elle prenne le pas sur eux.

Elle comprend cinq parties qui s'enchaînent, marquant les étapes d'une évolution.

La première, *l'Appel du passé*, reprend les anciens thèmes où se complaisait le poète. Le même décor reparaît, les mêmes personnages ressuscitent. Décor et personnages de légende. Les poètes et les peintres anglais du XIXe siècle les ont si bien interprétés selon l'âme moderne qu'un demi-siècle après eux ils gardent encore leur empreinte.

Les principaux poèmes s'intitulent : *le Palais*, *le Roi fou*, *C'étaient sept princesses*, *les Paroles du Roi inconnu*. On en devine les thèmes. Les rois s'attristent sous le poids de la couronne d'or et du manteau chargé d'orfroi. La nuit, quand toute la cour est endormie, ils viennent coller aux vitres leurs yeux avides et leurs bouches voraces. Ils regardent la lune, veilleuse triste des grands espaces froids. Ils désirent quitter cette pompe et ces honneurs, ils souhaitent de n'être plus que des hommes — désespérant d'y arriver jamais.

D'ailleurs, là non plus ils ne trouveraient pas le bonheur.

Le poids de la couronne, si lourd au front, laisse dans le cœur de celui qui l'a perdue un éternel regret. Ainsi « le Roi inconnu », dépossédé de son royaume et pourtant épris de vie, attend de l'avenir réparateur l'héritier qui comprendra « le sens secret de ses paroles ».

Par ce double symbole, le poète a, sans doute, voulu montrer qu'il n'était pas de repos pour les rois et, en général, pour tous ceux qu'une puissance plus qu'humaine a marqués de son sceau.

*Le Paon blanc* est un nocturne légendaire très réussi. Il s'interpréterait sans peine par la plastique. Cependant, il garde une belle valeur musicale. Voici des vers « sans rien en eux qui pèse ou qui pose » :

> Tout ce qui, des rameaux aux roseaux,
> Court comme une chanson sans paroles
> De fileuses aux légers fuseaux.

Ainsi, M. Stuart Merrill a repris les thèmes de ses premiers livres avec des moyens encore assouplis. Et dans *les Paroles du roi inconnu* des strophes bouillonnent d'un haut lyrisme. Elles sont le gage de celles qu'il va nous donner.

Pourtant cet *Appel du Passé* souffre du même défaut que les premiers livres. Décors et personnages sont trop riches et trop lointains. Il n'est pas jusqu'aux vers qui ne soient trop uniformément opulents. L'esprit se lasse de cette constante richesse, et bientôt même ne s'en aperçoit plus.

*Des cris dans la nuit*, la seconde partie du livre, nous transporte dans le domaine contemporain. Le poète ne pose plus sur son visage un masque légendaire et hautain. La « Vie » n'est plus une apparition symbolique, lointaine et merveilleuse, hantant le désir des rois. Elle est là, toute proche, épanouie en rires ou contractée par les pleurs, et l'on perçoit, aux rythmes du poème, le rythme de sa propre respiration :

> Donnez-moi les fleurs de ce mois,
> L'héliante et le chrysantème,
> Et celle où l'on voit une croix
> Et la rose que l'hiver aime.

Le poète implore les hommes comme le mort implore les vivants. Il s'est enseveli lui-même dans le silence et la nuit. Du monde il ne veut plus que des fleurs. Car les fleurs, parure

délicate et changeante des mois, portent en elles l'âme de la saison qui les vit fleurir.

S'il décrit encore un paysage, un décor, nous les reconnaissons aussitôt.

Vers quels pays bleus va la route
Où veille, obscure, ta maison!
Las! tu ne vois plus l'horizon,
La pluie au bord du toit dégoutte.

Paysage ordinaire, horizon rapproché, nous reconnaissons là un décor de chez nous déjà célébré par nos élégiaques. Et cette pluie s'égoutte sur un mode verlainien.

Comme ces poètes, M. Stuart Merrill possède l'art de raccorder à notre vie quotidienne les grands mouvements de la vie et de la mort qui la troublent et l'ébranlent. Il atteint au pathétique dépouillé de ces strophes :

O nuit futures! quel silence
Envahira cette maison
Si triste après la turbulence
De la danse et de la chanson?

Entendre mon pas solitaire
Dans les chambres et les couloirs,
Ouvrir les portes et me taire
Devant le vide des miroirs.

. . . . . . . . . . .

Qui viendra jeter la poignée
De bois dans l'âtre désempli
Où frissonne au vent l'araignée,
Grise tisseuse de l'oubli?

Nul ornement ne vient plus charger la trame ferme et serrée de telles strophes. Les mouvements d'âme n'éclatent plus en fusées romantiques. Ils se traduisent, pour ainsi dire *au dedans*, et, ce qui nous en est livré, c'est un réflexe ou un reflet. Le « style » pourtant ne perd pas ses droits. Il reparaît lorsqu'à la fin de ce « lamento » le poète érige, comme une gardienne au seuil d'un tombeau, cette haute effigie :

L'Ange qui n'aime, ni ne hait,
Celui dont la mémoire est morte
Et qui, les yeux vides, se tait.

Ailleurs il fait grimacer, comme dans une sombre eau-forte,

..... la danseuse qui tord sa croupe
Et qui, la langue entre les dents, rit au miroir.

Mais jamais il ne nous touche davantage qu'en ces strophes dépouillées comme un arbre en hiver :

Tant vivre pour savoir,
Si fou pour être sage !
Vois, voici que le soir
T'émeut de son présage.

Pauvre sans feu ni lieu
Va vers la ville étrange,
Où tu chercheras dieu
Comme un lys dans la fange.

. . . . . . . . . . .

Et des lys fleuriront
Partout sur ton passage,
Et des mains voileront
L'éclat de ton visage.

Dans cette suite de poèmes pénétrés et graves, *les Romances* sont un « intermède chanté ».

La romance est un art difficile, car l'usage l'a déclassée. Elle ressemble à la chanson populaire. Elle est extrêmement simple, si simple que, comme la Ragotte de Jules Renard, « il faut la regarder plusieurs fois pour la voir ». Cette simplicité parfaite est sa seule élégance. L'émotion se détruit si l'art perce. La plupart des romances à succès sont déclassées de ce fait. Leur simplicité n'est que d'apparence. Elles sont faites à coup de procédés. Et ces procédés sont vulgaires.

Il faut un singulier bonheur pour y réussir. Notre littérature en est assez pauvre. La plupart des inventions romantiques, couvertes de cette étiquette, sont insupportables. Au contraire, des poètes primesautiers : Charles d'Orléans (1), Musset, Gérard de Nerval, Verlaine, nous en ont donné d'exquises.

Le goût de M. Stuart Merrill l'inclinait à cette forme difficile. On le sent très bien. Quelques-uns de ses poèmes d'amour sont déjà, par endroit, des romances. Il n'a fait qu'éliminer les éléments étrangers, trop descriptifs ou trop élégiaques, pour arriver à l'harmonieuse concision de ces petits poèmes. Et son art complexe et raffiné porte le raffinement jusqu'à s'effacer.

J'en veux citer une tout entière. Elle s'harmonise sur des

(1) Il ne s'agit pas de poèmes intitulés « romances », mais de certains rondeaux qui en sont de véritables. Le rondeau n'est souvent, chez d'Orléans, qu'un moule où il sait enfermer une strophe lyrique, une courte élégie, etc.

thèmes que nous lui connaissions déjà. Son effort n'a tendu qu'à leur donner un prolongement plus riche, un écho plus lointain.

J'ai vu ce matin trois colombes
Passer dans le ciel violet.
Beaux enfants, portez sur trois tombes
La rose, le lys et l'œillet.

Toi, qui seras le plus beau, donne
L'œillet à l'amante d'un jour,
Le lys à celle qui fut bonne
Et la rose à mon seul amour.

Puis retourne danser la ronde
Sur la route et ne reviens pas.
Aucun bonheur ne dure au monde
Plus que la trace de tes pas.

Faut-il encore fermer à M. Stuart Merrill la porte de notre jardin de France, de cette France « où tout finit par des chansons » ?

Ainsi les thèmes symbolistes deviennent l'accompagnement gracieux d'une mélodie vraiment humaine.

*Les Paroles de l'amour*, la troisième partie du livre, contient aussi des fragments de romances « pour bercer l'amour » :

Dors-tu ? Le soleil est en fuite;
Dors-tu ? le ciel n'est plus vermeil.
— Tu réponds par des mots sans suite,
Pauvre amour, qui n'as pas sommeil.

Ce sommeil de l'amour incline le poète à la pensée du grand sommeil qui, tous, doit nous prendre un jour et nous emporter dans son manteau.

Ah ! dormir un peu comme on meurt
Parmi la menthe et la lavande,

soupire-t-il. Et les parfums qu'il souhaite sont les parfums de nos vieilles rondes :

Danseuses en robes de laine,
Mourra-t-il un jour sur le pré
Celui que vous avez sacré
Compagnon de la marjolaine ?

Le poète n'a plus d'amertume. Ses yeux sont doux d'avoir rencontré le rire des petites filles et d'avoir vu danser leurs pieds menus. Demain, il accueillera la mort avec douceur. Voici *le Soleil sur les fleurs* et *les Chants de la nature*.

Il mourra dans un accompagnement de danses et de chants, aussi doucement que les dévotes mouraient « en odeur de sainteté » croyant entendre déjà les harpes des anges. Ne croyant plus au ciel, il ne veut autour de lui, à cet instant, que des bruits humains, mais de doux bruits atténués qui sont presque des chants : rires, rondes ou baisers :

Lorsque la mort, assise au chevet de mon lit,
Posera sur mes yeux ses lèvres invisibles,
Amis, ne cherchez pas d'oraison dans les bibles ;
Accueillez le mystère et soyez doux d'esprit.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Vous me tendrez vos mains vivantes sans gémir ;
Je ne veux pas mourir sans des mains dans les miennes.
Je rêve un soir d'automne où des chansons anciennes
Préluderaient tout bas à l'heure de dormir.

Quand vous me fermerez les yeux au jour du monde
Je voudrais qu'en la rue, où de l'herbe verdit,
Passassent des amants ou bien qu'on entendît
Des enfants aux cheveux épars danser la ronde.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Encore un peu d'émoi dans cette âme qui dort,
Et ce sera l'oubli de ce qui fut le monde.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Je ne serai bientôt que cendres entre ténèbres.
O mort, ainsi soit-il, puisque la loi le veut !

Au-dessus des jours et des heures dont il fut l'observateur patient et l'amant successif, le poète se hausse à ce beau lyrisme. Le ton religieux même ne surprend pas chez cet incroyant. Par la gravité de la pensée, il atteint à un domaine où le langage religieux est le seul possible. Par la richesse d'une sensibilité universelle, il rouvre à l'âme dégagée des croyances le domaine du conflit moral.

Sans doute, il ne croit pas que l'âme survive à la désagrégation des atomes qui lui composèrent un corps. Rien ne meurt pourtant. Tout revient à sa place et en son rang. Et c'est pourquoi nous sommes tous liés, dans le temps, aux transformations de la nature éternelle et aux destins de nos frères souffrants. S'il n'a fait qu'interpréter ainsi le principe de l'éternel retour du philosophe, ce poète n'en a pas moins donné une belle traduction frémissante.

Depuis Jules Tellier et Charles Guérin, nous n'avions pas

entendu une telle invocation à la mort. Entre ces deux poètes, M. Stuart Merrill se rapproche du second plus que du premier. Il y a, chez Jules Tellier, quelque chose de Narcisse et de Néron, cette nuance de fatuité particulière à l'artiste qui se regarde souffrir et mourir, qui se soucie de faire de sa souffrance et de sa mort un exquis chef-d'œuvre parce qu'en définitive elles représentent son seul véritable bien. La qualité de son art n'est peut-être qu'à ce prix.

Comme Guérin, M. Stuart Merrill est plus moral et plus grave. Il se sait lié vis-à-vis des êtres et des choses par un pacte volontairement renouvelé. S'il aspire à la mort, c'est pour se fondre dans l'universalité, continuer dans le torrent des choses son œuvre anonyme.

Qu'on ne s'y trompe pas, en effet. Malgré cette invocation à la mort, « dont le nom se mêle à celui de l'amour », les deux dernières parties de *Une voix dans la foule* sont un fougueux chant de vie.

Dans son article « les tendances de la poésie contemporaine », — paru ici même, — M. G. Batault a montré, d'une façon qui me dispense d'y revenir, comment, d'une déception sentimentale, le poète s'est élevé à de hautes vérités humaines. Il a très bien défini *le Vagabond*, « un poème qui chante l'épopée de l'homme moderne, tout entier tendu vers la conquête ».

Je n'y reviendrai donc pas. D'ailleurs, les grands poèmes : *l'Invitation au bonheur*, *la Leçon*, *le Vagabond*, valent surtout par l'équilibre des rythmes et des images, l'enchaînement des parties, le mouvement ininterrompu. Il est donc assez difficile d'y faire des coupures.

Il faut dire pourtant que, de longtemps, un poète n'avait révélé, aussi grave, aussi saine, une telle ardeur à vivre.

> Accordes-tu ton âme à la fuite des eaux,
> Au passage des vents, à la chute des feuilles?...
> Laisse-toi tout le jour séduire par la vie
> Qui te sourit, et chante, et danse, si ravie
> Qu'on dirait qu'elle a bu tous les vins de l'automne.
> Toute la terre est là qui demande qu'on l'aime...
> Accueille donc l'automne ainsi qu'une servante
> Qui t'apporte la coupe où tu boiras l'espoir...

Et ailleurs :

> Il n'est rien de certain dans le monde, sinon
> Qu'il n'est pas de repos dans la vie éternelle.

Son enthousiasme à suivre le vagabond qui s'en va lançant et relançant son refrain, « comme un joueur lance une balle et rit des yeux », est déchaîné par son audace inépuisable et son désir sans limite.

Mendiant, je le suis, car mon cœur veut le monde.

Mais bientôt le bruit des pas entendus s'éteint avec l'écho de la chanson. Ce n'était qu'un appel, ce n'était pas un guide. Chacun doit chercher seul, dans le silence et dans la nuit, la route au bout de qui l'on verra se lever le prochain soleil. Si ta voix s'est éteinte, lui dira-t-il,

C'est pour m'apprendre, à moi qui suis d'âme moins rude,
A marcher dans l'orgueil et dans la solitude
Vers ce but qui s'éloigne à chacun de mes pas :
Le beau pays qu'hélas! je ne connaîtrai pas!

Tel est l'aboutissant et comme le testament lyrique de ce poète. Il vaut par la richesse prodiguée, par une abondance qu'on voit monter et remonter sur elle-même, confondant son essor et sa chute, comme un jet d'eau.

*Une voix dans la foule* est écrit suivant la métrique traditionnelle. Jamais cependant le poète ne posséda métier plus personnel.

Je voudrais louer comme il convient cette plénitude de fleuve gonflé, cette forme modelée comme une chair dont on peut faire le tour. Il est plus facile d'en donner une idée par la métaphore que d'en exposer les recettes.

Pourtant, M. Stuart Merrill arrive à cette réussite par un art très savant. Cet art s'adapte si bien à l'expression de la pensée que je l'appellerais *ajusté*, si je ne craignais une interprétation péjorative de ce mot.

Les allitérations, les assonances, les rimes intérieures, bref les rappels de tous genres sont ici prodigués. Chacun d'eux resserre le grain du vers, contribue à en faire ce quelque chose d'arrêté et d'indissoluble qui nous l'impose. Ainsi :

Ce pays, pourtant, se creusait comme une *c*ouche
Et *l*e cie*l* semb*l*ait *l*a coro*ll*e d'une f*l*eur.

Ailleurs une syllabe sonore, véritable charnière sensible et prenant ainsi à l'intérieur du vers une valeur au moins égale à celle de la rime, articule toute la strophe. Celle-ci, par exem-

ple, citée déjà, harmonise ses quatre vers sur la syllabe *en* qui ne revient que deux fois à la rime :

> O nuits futures! quel sil*en*ce
> *En*vahira cette maison,
> Si triste après la turbul*en*ce
> De la d*an*se et de la chanson!

Ces modulations savantes permettent au poète de se créer dans les moules connus des formules rythmiques bien à lui. Elles sont l'originalité de son art au même titre que le mélange de mètres qu'on trouvait dans le précédent recueil et auquel il semble avoir renoncé.

Les seuls accouplements de mètres inégaux qu'on rencontre ici sont soumis au retour périodique de la strophe. On en trouve deux exemples heureux : alternance d'un vers de huit syllabes et d'un vers de dix; ailleurs, d'un vers de sept syllabes et d'un vers de huit. Voici des exemples de ces deux combinaisons. La première (huit-dix) est très bien équilibrée par la scansion fréquente du vers de 10 syllabes en 4 + 6 :

> Je sais pour toi de si douces paroles
> Moitié mots et moitié baisers.

La combinaison (sept-huit) n'est pas moins harmonieuse.

> Je voudrais que ton nom même
> S'éteignît pour la vie en moi
> Et ne vînt qu'au soir suprême
> Fleurir ma mémoire en émoi.

Modulation fragile qui convient très bien à l'expression des sentiments de demi-jour, à peine dégagés des limbes de l'inconscient.

§

L'évolution marquée par l'œuvre de M. Stuart Merrill, poète français, est d'autant plus passionnante qu'il en a découvert en lui-même la raison et les éléments. En lui-même, il a trouvé sa morale et sa loi; par le petit jardin il est allé à la grande nature; d'une aventure personnelle il s'est élevé jusqu'aux pures régions de l'amour universel et de la pitié.

Il n'est donc pas seulement le barde gracieux des princesses de légende et des rois de féerie. Il n'est pas non plus uniquement l'interprète du vagabond dans la chanson duquel on entrevoit « l'écroulement des tours des villes de la nuit ». Le poète qui s'est écrié :

Je ris à tous les cieux, je vais vers tous les êtres,

est avant tout l'interprète d'une sensibilité quotidienne et contemporaine, le traducteur lyrique d'une conscience tourmentée, revenue de l'expérience d'amour comme d'un grand voyage, et trouvant, cependant, dans la nuit des croyances, la force de pousser un cri de foi en la bonté de la vie, en le triomphe futur de la charité.

Sans doute son œuvre est loin d'être achevée et, le fût-elle, il serait téméraire d'anticiper sur l'arrêt que l'avenir en portera.

Aussi, après m'être efforcé à la montrer dans sa simplicité quotidienne, je veux souhaiter seulement qu'en ce temps où la plupart des artistes s'enferment encore dans la tour d'ivoire, la foule, la grande foule dédaignée de tous ceux qui luttent et qui aiment, accueille ce chanteur sans dédain, franchisse ce seuil ouvert de plain-pied.

HENRY DÉRIEUX.

# LE VOYAGE AÉRIEN

De toutes les questions posées à l'homme-oiseau dans un salon, les unes sont enthousiastes et les autres froides, curieuses ou indifférentes, averties ou niaises, sensuelles ou physiques, mais, si la forme varie, le fond reste toujours le même. L'empire nouveau est encore inconnu ; on s'intéresse aux documents imprévus qu'il fournit à la Science autant qu'à la sensualité; on veut en parler en connaisseur sans avoir risqué les détours d'une expérience personnelle, et nous trouvons ici la manifestation précise d'une passion de notre siècle : trancher de tout d'après les autres.

C'est tout à rebours que nous ferons ici notre propre information en exécutant ensemble un petit parcours sur les « routes du vent »; plus qu'aucune autre science l'Aviation ne se pénètre que par la pratique, et les théorèmes les plus clairs, commentés sur des dessins, ne vaudront jamais, pour la démonstration, un départ et un atterrissage sur une piste. N'allez pas vous servir surtout, pour décliner ma proposition, de l'argument pitoyable qui serait la crainte du vertige! Plaisanterie! Ce mal est propre aux stations élevées qui ont conservé avec le sol quelque contact facilitant une appréciation de hauteur : un balcon dont la muraille guide les yeux jusqu'à terre; la Tour Eiffel et son arête métallique; un ballon captif, si l'on peut arriver à suivre son câble jusqu'au treuil, ou, pour les amateurs de luxe populaire, la colonne de la Bastille ! C'est, en somme, la vérification seconde d'une expérience classique : on appuie la tête d'un coq sur une table, puis à la craie, prenant son bec comme départ, on trace une ligne qu'il suit instinctivement des yeux : quand on arrive au bout de la planche le coq dort : sommeil léthargique, trouble d'ordre nerveux dont il ne m'appartient pas de dire autre chose que ceci : le vertige n'atteint jamais les nautonniers de l'air, et c'est une excuse trop aisée qui a fait son temps. On serait d'ailleurs surpris si l'on savait le nombre de ceux qui voyagent aux hautes altitudes et qui ne peuvent soutenir la vue plongeante d'un balcon !

Nous partirons donc d'un aérodrome, Issy-les-Moulineaux pour fixer les idées. Le grand oiseau est sur la piste; le mécanicien passe l'ultime revue : nous n'avons plus qu'à monter. Ah ! le moment où, pour la première fois, on se confie à la frêle machine est souvent plein de regrets et d'hésitation : reviendra-t-on sur cette terre tel qu'on va en partir? On regarde avec complaisance ces membres qui jouent si bien leur rôle, on se sent pris d'admiration pour l'Architecte de la nature qui sait si parfaitement faire les mécaniques inimitables que nous sommes. Comme la porte du dentiste qui vient à bout des plus fortes rages, l'échelle sommaire qui nous monte au siège de l'avion guérit parfois les passions insurmontables : s'il n'y avait pas d'amour-propre, combien de voyages seraient faits avant que d'être commencés !

On n'est pas au large sur ces banquettes primitives; on ne sait où poser les pieds, où crisper les mains; mais on se sent devenir quelque peu plus important; le courage, qui n'est pas toujours le fait du passager, restera pourtant à la descente un privilège de son audace : qu'est-ce que cinq minutes de transes au prix du souvenir d'un danger toujours plus grave !

Vous y êtes ! Voici qu'on met le moteur en marche; l'hélice dans sa ronde vertigineuse fait du grondement sourd un accompagnement diabolique; tandis que les mécaniciens cramponnés à l'arrière attendent, dans le tourbillon de l'air repoussé, que je leur fasse lâcher tout d'un geste, j'écoute tourner le moteur, pour m'assurer de son rendement. Pour vous dans tout ce bruit vous ne percevez qu'un ronflement semblable, mais avec plus de force, à la chanson d'une grosse toupie : pour ceux qui sont exercés à cette musique, elle contient toute une poésie; altière et bien rythmée, d'une cadence toujours égale, c'est le voyage et ses espoirs, c'est la joie d'une arrivée attendue, d'un prix acquis, d'une renommée qui est chère; ralentie et hésitante, hoquetant péniblement, c'est la perspective d'un arrêt prochain, d'un atterrissage sur une piste de fortune, d'une lutte contre la matière mécanique et rebelle qui peut vous arrêter de longs temps pour des riens, ou vous immobiliser bien des jours ! Mais après ce hoquet si le râle survient, puis l'agonie et la mort, dans un silence impressionnant qui contraste d'une effroyable façon avec la vie intense de tout à l'heure, c'est la recherche précipitée du port le plus favorable, la préoccupation

17

d'une conduite rationnelle de l'oiseau en vol plané, le calcul de l'angle de chute et du chemin à parcourir, la revue désordonnée des causes possibles de cette fin, tout cela à la fois, confusément, dans un désordre qui n'exclut pas le sang-froid, heureux si l'on ne doit pas ajouter des considérations de lutte pour la vie. Voilà ce que dit un moteur à l'oreille exercée. Un *raté*, c'est-à-dire un cylindre du groupe qui se refuse à remplir son rôle, est aussi perceptible qu'un tic-tac de pendule suspendu par moment et sur un rythme : il peut ne pas se renouveler et reste alors sans importance ; revenant régulièrement, il est inquiétant ; s'il se multiplie et gagne de proche en proche on a tout lieu de craindre et de songer à l'arrêt. Il est donc utile de connaître sa cadence avant de partir et de ne s'enlever que s'il y consent... Nous partons. Et, sur un signe de la main, les aides s'écartent et l'oiseau roule.

Il faut que la machine acquière la vitesse qui lui permettra de s'élever en glissant sur l'air ; c'est le mauvais moment. Les cahots secouent terriblement l'avion et ses hôtes ; comme si la Terre se plaisait à rendre plus odieux les derniers contacts qui nous unissent à elle, on se sent secouer de terrible manière. Puis on est moins ballotté, l'appareil voltige et saute sur ses pattes à la façon de ces merles qui courent pour prendre l'essor. Enfin, subitement, un calme complet succède à l'agitation précédente ; d'un mouvement très doux, qui prend comme un engourdissement, l'oiseau commence l'ascension. Il peut sembler, à ce moment, qu'on soit dans cet état de langueur qui précède le sommeil sans l'être encore : c'est le passage de la vie intense à la vie ralentie, des heurts de l'existence au bien être et au calme, de l'état de veille au rêve le plus fantastique, et le plus merveilleux. Tout exprime cette transition ; tout tend à la rendre plus perceptible et plus nette.

Les yeux se portent alors sur cette terre qui s'enfonce. Ils ne peuvent se détacher du cataclysme effroyable qui fait écrouler les maisons sur leur base, les arbres sur leur tronc, les collines sur leur pied. Tout cet entourage s'anéantit et disparaît comme un décor de théâtre sous la scène, ne laissant plus, comme preuve de son passage, qu'une gigantesque carte de géographie. Grenelle transformé en plan de Bottin : opération magique ! Le Champ-de-Mars n'est plus qu'un réseau ténu d'artérioles où l'on voit grouiller des points noirs ; les

murs de Paris se figurent en lignes sur le sol; le Trocadéro et sa demi-lune semblent, à l'œil surélevé, se trouver au même niveau. Les trains rampent comme de gros vers après l'ondée ; le fleuve miroitant dans la vallée paraît une ficelle d'argent oubliée sur une table ; la forêt, une lande couverte de bruyères naines et touffues ; les bâtiments les plus puissants, carrés comme des dés à jouer, sont à peine plus gros. Tout Paris, disposé comme un jeu de constructions, autour d'un enfant géant qu'est la Tour Eiffel, devient infiniment petit. Ça, la capitale du monde? Allons donc ! Ne nous abusons point ; tout est question de proportions : vérité à moins de 100 m., erreur au-delà !

Tout autour de l'Etoile, régulier comme un dessin géométrique, le réseau des voies publiques s'étend dans toutes les directions. Coupé de-çà de-là de rues transversales qui le divisent en parts de même proportion, artistement orné de la ligne verdoyante du feuillage, pourquoi faut-il que ce gâteau soit envahi des fourmis qui l'occupent et se glissent en furetant dans les moindres endroits ? « O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous? » Suivons l'avenue des Champs-Elysées : nous la voyons en bas sur la carte que nous fournit Paris : l'obélisque rentré sur son fût, comme ces timbales métalliques qui se replient sur elles-mêmes, le Grand et le Petit-Palais, les Invalides qui ne sont plus à présent que des plans dessinés à grands traits dans le sable ; et le fleuve sillonné des bateaux agiles qui se glissent dans un merveilleux semblant de joutes lyonnaises. Voyons sur l'eau cet hydroptère (1) dont les flotteurs, en glissant, rident la surface du fleuve : dès qu'il s'enlève subitement, les sillons liquides s'effacent, l'oiseau est en l'air et vient sans doute nous rejoindre. Regardons-le monter ; minuscule d'abord, il grossit et paraît se mouvoir sur une glace posée entre le sol et nous ; on le suit très bien dans ses évolutions, on peut presque évaluer sa montée et fixer son altitude, il part quand il nous faut rentrer.

Notre moteur ralentit, puis s'arrête; l'appareil se penche, il prend l'inclinaison qui doit assurer la descente normale en *vol plané;* il prend alors la puissance du principe de la pesanteur et s'appuie sur l'air en glissant. Les haubans qui maintiennent les ailes chantent dans le silence profond la mélodie du vent dans les fils télégraphiques ; les oreilles tintent très

(1) *Hydroptère*, nom qui a été proposé pour remplacer le terme : *hydroaéroplane*.

légèrement ; à la trépidation imperceptible du vol, a succédé un calme, un vide absolu. Sur le sol, comme des champignons après une pluie d'orage, les maisons maintenant croissent à vue d'œil. Toute la ville sort de terre comme un défi audacieux aux constructions rapides du Nouveau-Monde. L'étendue se ride, les vallées entre les collines se creusent ; les arbres se développent d'un élan vertigineux. Nous quittons notre « carte » pour retrouver Paris, et déjà les bâtiments nous y écrasent de leur supériorité. Ce qui n'apparaissait qu'à peine devient maintenant un écueil dangereux. Plus nous approchons du sol, plus notre allure paraît s'accélérer : ce n'est qu'un leurre. Nous semblons chercher à nous ficher en terre, mais dans une trajectoire gracieuse, comme ces pigeons qui viennent mendier du pain et pour cela, fondant de la cime des arbres, s'arrêtent à nos pieds d'un mouvement divin, nous revenons gagner ce monde et tout ce que nous promettent les cahots dont nous sommes salués !

§

Qu'il y ait du vent, ou que le soleil, dardant après la pluie, vienne échauffer le sol, le thème change. Nous avons eu une traversée des plus calmes, rien ne venait attaquer l'avion, il faut convenir que c'est là une occasion aussi magnifique que rare. Mais, dans les cas les plus fréquents, l'appareil est le jouet de certains mouvements analogues à ceux que subit un canot sur la mer, plus secs, plus inattendus, qui creusent sous les ailes un abîme dans lequel on descend, verticalement, ou bien tout au contraire qui soulève comme au sommet d'une lame. Tantôt on a la sensation de prendre un coup de vent qui passe, en roulant sous les ailes, et les soutenant l'une après l'autre; tantôt la queue est soulevée, et l'appareil pique, ou elle est abaissée, et aussitôt l'avion se cabre. Chacun sait que ces mouvements proviennent des remous dont on connaît le nom, mais moins la nature.

A décrire leurs propriétés on risquerait de devenir fastidieux : retenons seulement qu'on en connaît de *locaux*, tandis que d'autres sont *nomades*. Ils tirent leur origine de ces dégagements très visibles au moment des grandes chaleurs, quand la Terre renvoie au firmament les calories dont elle se débarrasse. On voit alors monter du sol une sorte de vapeur transparente,

derrière laquelle tout semble vibrer : c'est la terre qui *respire*, disent les paysans en termes très précis. Ces colonnes montent jusqu'à des hauteurs très grandes; leur intensité varie suivant la constitution du terrain qui les a vus naître : la Forêt dégage plus que le Chaume, le Labour que le Sable, l'Eau que le Champ. On conçoit donc aisément, à la limite de plusieurs colonnes d'intensités diverses, la formation de mouvements aériens, de *remous*, selon le mot propre, qui contrarient la marche de l'aéroplane. Pour un pays donné, pour une piste, par exemple, la place des remous fixes est connue de tous les pilotes, qui ne les abordent que dument parés pour les recevoir. Mais ces mouvements sont si prompts, leur action est parfois si brève qu'il n'y a pas moyen de réagir; d'autre part il faut convenir que les remous de nature franchement nocive sont d'une extrême rareté ; il en résulte que bien des pilotes se laissent aller au mouvement, l'acceptant sans le combattre.

Les remous nomades sont ceux qui, drainés et canalisés par le vent, se promènent avec lui et complètent son action. Plus à craindre que les précédents, ils ne sont encore pas terribles et souvent on les a subis avant d'avoir pu les parer. Nous nous souvenons notamment en avoir essuyé une longue série sur la Vallée de Chevreuse et qu'ils ont secoué copieusement notre avion sans le mettre jamais en danger. Une catégorie plus émotionnante, mais non moins bénigne, se nomme *trous d'air ;* ce sont des colonnes comme les précédentes dans lesquelles l'air n'est presque plus porteur : l'appareil, en les abordant, glisse comme un ascenseur, verticalement, dans sa position de vol, de hauteur variable rarement inférieure à 10 m. et allant jusqu'à deux ou trois cents mètres d'altitude. Dans ces alternatives troublantes, qui déterminent sur l'organisme une légère oppression, il n'y a qu'à laisser faire, tout en rendant l'appareil à la descente pour parer à toute éventualité. Fréquents dans les mesures moyennes, les trous d'air atteignent rarement de fortes altitudes.

Donc, si nous tenons compte de ce fait, qui est d'expérience courante tout autant que rationnel, que les colonnes déterminant les remous s'atténuent avec la hauteur, nous arrivons à admettre comme une nécessité qu'il y ait une altitude plus particulièrement désignée pour le vol.

D'ailleurs, bien d'autres motifs conduisent aux mêmes conclu-

sions. Une atmosphère moins troublée, un champ d'atterrissage plus vaste, un horizon de reconnaissance plus étendu viendront en partage au pilote qui vole haut, en le mettant à l'abri presque — et quoi qu'il y ait de paradoxal à cela — des accidents lamentables dont sont frappés ceux qui rasent le sol. On admet généralement que 400 m. restera durant un voyage l'altitude minima du vol. C'est que l'empire de l'air est beaucoup plus comparable qu'on ne le pense souvent à l'élément liquide. Des courants règnent dans le ciel comme dans l'océan, moins constants en direction, moins réguliers d'intensité, mais identiques sous d'autres rapports. L'eau, par exemple, sur le lit d'un fleuve, suit les moindres nivellements du sol, pénètre dans les creux, escalade les bosses, se faufile dans les passages les plus étroits pour se répandre après ; agitée dans le fond, elle se fait plus calme en arrivant à la surface, où elle devient étale comme une nappe. Le vent est l'eau du ciel. Glissant sur la terre, où mille obstacles l'arrêtent, brisent son élan, le canalisent, il lèche le fond de la vallée, escalade la colline ou le coteau, se laisse guider dans le creux profond qu'il ne peut remonter et y crée de redoutables courants. Tenu en échec par la forêt comme la vague qui se brise sur l'écueil et bondit en mugissant, le vent s'élève ; il fait une lame qui monte jusqu'à ne trouver plus de résistance. Courant sur le plateau, sur le seuil de la vallée, il dégringole, et le sillon aérien qu'il creuse se répercute jusque dans les hautes régions. Ces mouvements « terriens », comme dans l'eau du fleuve, s'adoucissent un peu avec l'altitude : violents aux abords du sol, ils deviennent insensibles presque aux régions où tout s'apaise.

Puis nous savons qu'il ne faut pas perdre de vue que l'âme essentiellement mécanique de notre machine peut, de moment à l'autre, nous trahir et nous abandonner. Il faut que nous puissions trouver un port favorable à notre arrivée, dans le cas où, d'un coup d'œil, nous devrons déterminer notre point de contact. Le sol n'est malheureusement pas toujours propice à l'atterrissage, et, pour s'en convaincre, il suffit de rechercher sur les nouvelles cartes aéronautiques les espaces innombrables hachés de lignes rouges réputés points dangereux. Or, on a établi que, pour un pilote, contraint pour une cause quelconque de gagner le sol sans moteur, par conséquent en vol plané qui est une chute, lente mais positive, le

champ d'atterrissage était déterminé par une circonférence dont l'appareil est le centre au moment du début de la chute, et qui a un rayon égal à sept fois la hauteur à laquelle il se trouve. A 400 m., le diamètre a déjà plus de 5 km.; à 1.000 m. il devient long de 14 km.; à 5.600 m., qui est le dernier record de Garros, la circonférence prend un rayon de 39 km! Qu'on m'accorde que, sur un pareil parcours, il y aura toujours un champ accessible à l'oiseau blessé. On contait, d'autre part, qu'à 1000 m. le pilote Mahieu coupe l'allumage sur le Sacré-Cœur pour atterrir à Issy-les-Moulineaux : voilà de quoi fixer les idées.

Un dernier motif, celui-là moins impérieusement désigné, a cependant un intérêt considérable. L'horizon se découvre avec la hauteur ; par un temps clair, de la Tour Eiffel on peut voir les toits de la cathédrale de Chartres. Les aéronautes savent tous que le brouillard seul leur voile les panoramas les plus éloignés. La « carte » qu'on trouve sous soi diminue avec l'altitude ; les points semblent s'y rapprocher, le repérage de la route est plus aisé, la reconnaissance plus facile. On le voit donc, l'intérêt composé, si j'ose dire, du pilote le pousse à monter, et cela sans qu'il soit nécessaire d'atteindre les régions où le moteur se fatigue, où notre humanité devient misérablement cacochyme.

Maintenant, on trouve encore une raison qu'on ne dit pas toujours, mais qu'on a souvent à l'esprit : c'est que la chute de faible hauteur vous estropie, et c'est tout ; tandis que de quatre cents mètres, pour en revenir, il faut avoir l'âme chevillée au corps !

Le numérotage des routes, pour lequel on dresse des pétitions à chaque coin de rues, ne saurait pas servir au voyageur aérien. Voici cependant une question des plus importantes, qu'on n'étudie pas avec assez de soin. On demande au chauffeur de taxi-auto des connaissances précises de la géographie de Paris, où il suffit d'avoir une langue pour se reconnaître, mais on ne cherche pas à prémunir l'aviateur contre lui-même ou tout au moins contre sa témérité. Reconnaître sa route, sur le sol, avec une carte, n'est point déjà chose facile, et chaque jour les exemples d'erreurs abondent, même dans les rangs de ceux qui font métier de connaître les cartes : avouons que lorsqu'on est perdu dans les airs la situation se complique. Rien ne ressemble à première vue à un plan naturel comme

son voisin le plus proche. Le sens de l'orientation chez l'homme, qu'on a voulu souvent définir, manque si totalement dans le plus grand nombre des cas qu'on ne peut pas y compter. C'est pourquoi si nous acceptons volontiers la première partie des conclusions de M. van Gennep (1) dans une étude sur ce sujet, quand il dit que « le sens de l'orientation chez l'homme se ramène *dans la plupart des cas* à une accumulation de petites observations », nous ne pouvons plus du tout admettre, et cela à la suite d'expériences innombrables qui ne se sont presque jamais démenties, que « rien n'empêche de penser qu'il existe chez certains individus (soit qu'ils le développent par profession, soit qu'ils préfèrent certaines professions à cause précisément de leur plus grande facilité à se « retrouver ») un sens particulier à l'orientation ». Maintenant il convient de rappeler que nous parlons ici de choses aériennes quand l'auteur ne traite que de questions terrestres.

Quoi qu'il en soit, on ne peut que regretter l'ignorance absolue dans laquelle se trouvent actuellement les jeunes pilotes qui commencent leurs randonnées aériennes, des procédés à leur disposition pour jalonner les routes auxquelles l'Administration ne se consacre pas encore officiellement. Si l'on tient compte de la vitesse, chaque jour plus grande, qui pousse l'aviateur sur les chemins à vol d'oiseau, on conviendra qu'il est nécessaire pour lui de préparer d'avance son itinéraire, de l'étudier comme le mécanicien de la locomotive a étudié la place de chaque signal. L'initiative privée a songé à créer des cartes spéciales pour les routes de l'air qui sont encore en cours de publication ; l'entreprise est intéressante, certes, mais le plan adopté n'est pas assez simple. On trouve des points de repères précieux, des indications essentielles, mais noyés dans un dédale de routes et de chemins qui trompe l'œil plus qu'il ne le sert : la carte disparaît sous le grillage rouge du réseau ténu des moindres communications : outil précieux pour la préparation d'un parcours sur une table de bureau, mais toujours laissé par l'aviateur qui s'envole avec la carte au 80.000e qu'il lui préfère.

Sur cette excellente indication, du point de départ au termi-

(1) Cf. Une excellente étude de A. van Gennep : *Du sens de l'orientation chez l'homme* (*Religion, Mœurs et Légendes*, 3e série, Paris, Mercure de France, 1911, in-8, pp. 34 à 61). Voir aussi A. Thauziès : *L'Orientation lointaine* (*Revue des Idées*, 15 mai 1910, pp. 305-319).

nus, tracez au crayon en vous aidant de la règle, le chemin « à vol d'oiseau ». Puis, de part et d'autre de cette route, pour la limiter à droite et à gauche, pointez en couleurs vives les églises, les châteaux, les tours, les signaux, les gares importantes dont le développement est nettement visible. Notez avec soin les voies ferrées que vous pourrez suivre, les fleuves qui vous guideront : la carte ainsi maquillée, en se déroulant sous vos yeux, attirera votre attention sur les nouveaux sémaphores qui jalonnent pour vous la route aérienne.

La carte est une interprétation figurée du sol : on devait songer à en prendre une représentation photographique. Les officiers aérostiers ont poussé assez loin les études de ce genre et, parmi ceux qui ont donné des travaux capitaux, il convient de citer le regretté capitaine Pezet, et M. le capitaine Saconney, justement rendu célèbre par les expériences innombrables qu'il fait chaque jour avec des cerfs-volants de son invention et dont il vient de constituer un merveilleux instrument d'observation militaire. Le capitaine Saconney, qui s'était occupé avant ses derniers essais de téléphotographie aérienne, nous a fixé en quelques pages les moyens de restituer en plan topographique les données déformées par la photographie.

L'ingénieur autrichien Scheimpflug, par deux opérations consécutives, parvient à donner l'image rêvée du sol. Un premier appareil, composé de sept chambres noires dont six sont placées sur une circonférence tandis que la septième est centrale, prend une vue panoramique du pays en sept clichés. Un second rétablit alors les déformations que présente nécessairement la première opération ; et l'épreuve, ainsi obtenue, convenablement disposée et collée, est bien la plus merveilleuse carte qui existe. Dans une communication savante faite à la Société Française de Navigation Aérienne dans sa séance du mois de novembre 1912, M. André Carlier, le cerf-volantiste bien connu, a fait un rapprochement des plus intéressants entre la carte d'état-major et la carte photographique, où l'on pouvait remarquer l'incomparable supériorité de la seconde méthode de levers. Supposons alors que sur une pareille épreuve l'aviateur fixe son parcours, ce ne sera plus une traduction qu'il devra faire, mais une lecture ou une comparaison. Il est regrettable que cette invention toute nouvelle n'ait point encore reçu d'application pratique.

§

Voici donc l'oiseau familier. Il nous tardait de faire connaître aux curieux qui s'intéressent à l'Aviation quelques-uns de ces mystères que, pour des raisons incompréhensibles, les pilotes gardent trop jalousement. Il ne nous semble pas que, de ces indications, leur mérite sorte amoindri ; mais il convenait, pour que ceux qui ne pratiquent point quotidiennement s'intéressent à notre cause, qu'on vînt leur mettre sous les yeux les moments pathétiques du vol. Rien d'étonnant alors, quand ils ont une fois éprouvé de ces jouissances, quand ils ont ressenti cette suprême et intime satisfaction, qu'ils saisissent les causes de notre légitime enthousiasme, et s'ils ne nous imitent pas, que, loin de nous blâmer, ils nous comprennent !

JEAN BOUCHOT

*aviateur.*




JULIETTE MARGEL ET GEORGES DE PORTO-RICHE

# JE SUIS...

*Je suis celui qui veut à jamais et chancelle...*
*Dans ma trirème à proue de sabre — ou ma nacelle —*
*je porte les butins des pays de mirage*
*que fut ma vie, et, dans ses voiles, les orages*
*des eaux boueuses de mon cœur et de ma chair.*
*Je suis un enfant candide. Je suis la mer.*
*J'ai une âme hésitante et inquiète. Je suis*
*l'éclair sanguinolent qui lacère la nuit.*
*Je suis celui qui, dans les éléments, proteste*
*de vent, celui qui, dans ses cris et dans ses gestes,*
*a de la fièvre et est glacial : des larmes tremblent*
*dans les tanières de mes yeux altiers et humbles.*
*et j'entends, sous ma force morte, s'agiter*
*le raffiné orgueil qu'est mon humilité.*

*Je suis l'Europe aux campagnes dominicales.*
*Mes pensées capricieuses et somnolentes*
*sont des Venises de solitude dolente*
*où je déferle les dentelles d'astragales*
*qu'ourle ma fantaisie, et colore de sang,*
*de feu et d'or, l'Italie claire de mes sens.*
*Sur des Espagnes, mon tourment ardent se vide*
*en Tolèdes de somptuosité sordide,*
*puis se renivre et se sauve, tendant le cou,*
*murer sa peine en des Kremlins, dans des Moscous*
*à coupoles circoncises que le gel grippe*
*et dont la foison luit comme un champ de tulipes.*
*Mon spleen végète en des Windsors, en des Potsdams,*
*mon ennui assombrit les canaux d'Amsterdam ;*

*a tête vieille et claire et blasée est la France,*
*ais mon cœur est une Pologne de souffrance*
*artelée en l'Europe de mon corps svelte,*
*rmi mon sang latin, au coin de mes yeux celtes,*
*émigrée en des villes d'hypocondrie...*
*effleure les cheveux de la Hollande blonde*
*t, délaissant l'exil où, parmi ma patrie,*
*étais Versailles, je suis Bruges, je suis Londres.*
*h ! les espoirs, ah ! les transes, ah ! les travaux,*
*h ! les brumes sur les arbres de mon cerveau;*
*l me semble qu'en eux des lumières s'effarent :*
*ais, ces rameaux de lumières?... serais-je phare ?*
*e suis un phare et des vaisseaux, pour des ports clairs,*
*ppareillent en moi leurs cordages de nerfs.*

*Je suis l'Egypte. Un Nil trouble d'opale lave,*
*de son pleur bleu, mon cœur, ma tête et ma poitrine,*
*en des bosquets de pyramides aquilines,*
*je règne, Pharaon, sur les milliards d'esclaves*
*qui, dans moi, en édifièrent les ruines.*

*Je suis la Perse. Je suis Baal et Zoroastre,*
*et Moloch. Je suis l'astrologue et je suis l'astre*
*des Chaldéens. J'habite un temple orné de dômes ;*
*sur des autels, on sacrifie à mon corps d'homme*
*que surmonte un cimier altier de gypaète.*
*J'erre en des villes immobiles et muettes,*
*Tyr, Ninive et Palmyre et Gomorrhe et Sodome,*
*Hiérosolyme et Ecbatane et Babylone;*
*je suis d'or !*

*Je suis l'Inde aux féeries étonnées,*
*j'ai des colliers de terrasses illuminées,*
*pour chef la lune, et l'arc-en-ciel pour bracelet.*
*Je fis la terre, en barattant la Mer-de-Lait.*

*Je suis la Chine ensevelie et somnifère.*
*Je suis ceinte d'une muraille. J'ai vu naître*
*le monde. Au fond de moi sommeillent mes ancêtres,*
*embaumés aux caveaux de pagodes de verre.*
*Un Hoang-ho de sang bouillant, par ma chair, roule*
*les globules de ses bateaux grouillant de foules*
*jusqu'à la mer. Mes villes pâles sont vêtues*
*de châteaux courbes et coiffées de tours pointues*
*qui les font ressembler à des chignons de femmes*
*parées dont les bouquets d'aiguilles sont des palmes.*
*Parmi le soir, elles parlent des voix de bronze,*
*j'erre en elles, je m'égare, je suis le bonze,*
*le mandarin, l'invisible, le Fils du Ciel...*

*Je suis la Birmanie poudrée et diaphane ;*
*près les Cambodges bleus, je suis le Siam de flamme*
*incendiant ses flottes d'or devant Bangkok :*
*je suis la mer australe où fondent les hummocks,*
*la mer arctique où s'allument les feux Saint-Elme*
*et les soleils gelés...*

*Je suis l'Afrique même*
*au teint de deuil, une enfant chaude et nue et noire,*
*et puérile et sans pudeur et sans histoire ;*
*j'ai tranché, moi qui hier, sous des cangues pleurais,*
*le nœud ombilical, la hart gordienne, l'isthme*
*par quoi m'ourlait au monde ancien mon fatalisme*
*et je suis vierge à la façon de mes forêts.*

*Je suis le ciel, je suis chevelu de comètes ;*
*l'universelle attraction sert de gourmette*
*à mes humeurs : ma fantaisie, aux champs nocturnes,*
*joue aux grâces avec les anneaux de Saturne.*
*Cycles. — Et je retombe en le pays royal*
*et solitaire aménagé de hautes cimes*
*où j'ai posé sur des neiges sérénissimes*

*mon sanctuaire; et les lamas du Bhôtiyâl*
*mousent en moi leurs manivelles-à-prières.*

*Je cours les mers de la Sonde; dans Xipangu*
*je suis le chrysanthème et le cratère aigu;*
*dans Bornéo, le gorille; je me repose*
*à Célébes, me lève avec l'aube en Formose,*
*puis, franchissant les Pacifiques timorés,*
*je deviens un sachem à visage doré.*

*Je suis Tous. Je suis seul et multiple et unique.*

*Je suis péruvien, j'ai le crâne conique;*
*je suis momie et dors sur des grappes de nœuds*
*portant ma généalogie écrite en eux.*
*Chevauchant, ce matin, trois grêles caravelles*
*d'emprunt, sur quoi je me lançais, Colomb amer,*
*à la recherche des oasis de la mer,*
*j'ouvris sans clé les murs de ces villes nouvelles.*

*J'ai des crises et des fureurs et des froideurs;*
*ainsi, joyeux, maussade et badin et boudeur,*
*j'attends depuis l'orée du monde qu'un vent taise*
*en moi ma race, dont je suis le Louis Seize,*
*mes cheveux chauds, mes pieds baignés dans le flot froid,*
*ma taille svelte et échancrée comme un détroit,*
*et ma mélancolie accoudée à l'épaule*
*des bleues banquises en croisades vers le pôle,*
*et mes jeunes enthousiasmes attardés*
*dans les courants et les glaciers groënlandais,*
*ma tête en proie à des visages de vertige,*
*et ma vie et ma mort. Oh! qui suis-Je, qui suis-Je?*
*serais-Je Dieu...?*

FERNAND BENOÎT.

# DE L'ORIGINE CORSE
# DE CHRISTOPHE COLOMB

—

« O Corse, tu as été la mère de grands héros, mais toujours tes fils ont été malheureux... Des maux terribles furent le partage de celui qui conquit un monde nouveau : des chaînes cruelles entourent ses bras. Mais la gloire incomparable d'avoir vu naître ce *Porteur du Christ* (*Porta-Cristo*) te reste, à toi, ô Corse (1) ! »

La thèse que nous nous proposons de démontrer est loin d'être absolument nouvelle. Sans parler d'anciennes traditions locales qui attribuent à la Corse, et particulièrement à la jolie petite ville de Calvi, l'honneur d'avoir vu naître Christophe Colomb, il y a près d'un siècle que des érudits corses ont considéré l' « Amiral de l'Océan » comme un compatriote. Les uns ont mal posé le problème ou ont étayé leur thèse de preuves si faibles qu'ils devaient la compromettre aux yeux des historiens impartiaux. D'autres ont développé des arguments plus sérieux avec un luxe de détails et un accent déclamatoire qui fait sourire. Tous ont trop laissé voir leur désir d'attribuer à leur île un grand homme de plus. Au moment où rien de ce qui touche à la Corse ne laisse la France indifférente, il a paru intéressant de reprendre le problème et de le soumettre à un examen purement scientifique. Car, dans l'étude de ces questions historiques, la première chose à faire est d'oublier qu'on aurait du plaisir à voir triompher telle ou telle solution. Il faut savoir faire abstraction de toute préoccupation patriotique et ne voir dans le problème à résoudre qu'un point d'histoire à élucider. C'est à cette condition seulement que l'historien pourra emporter la conviction et faire œuvre définitive.

(1) Les vers italiens dont ces lignes sont la traduction exacte, et dont l'auteur n'a pu être déterminé se trouvent inscrits à la plume sur une page de l'original d'un ouvrage intitulé *Giustificazione della Rivoluzione di Corsica*, par SALVINI, et publié à Corte, en 1764.

I

La trace la plus ancienne de l'origine corse de Colomb se trouve dans une élégie latine très curieuse, retrouvée il y a quelques années à Monticello, dans les papiers d'une famille corse. C'est une complainte que le grand navigateur est censé adresser à la Corse et à sa ville natale :

O Corse, toujours bouleversée par des Tyrans sanguinaires (*sanguineis tyrannis*),... autrefois mes délices, aujourd'hui cause unique de ma disgrâce, tu ne m'es que plus chère à cause de cela ! — C'est parce que tu m'as vu naître que Gênes, ma marâtre, source première, origine de mes maux, a été pour moi un poignard. O rivage de Césia, ô Calvi, mon unique amour, combien je suis attristé en me souvenant de toi... Ma volonté étant précoce et mon père se prêtant à mes désirs, je pus vendre, sur les conseils de Fregoso, mes terres, mon atelier de tisserand (*textrinam*), mes vignes (*vineas*), et me rendre en Ligurie avec tout mon avoir. Génie tutélaire de ma patrie, pardonne-moi ! C'est pour notre bien, ô ma Corse, que j'ai agi ainsi...Quand j'exposai mes projets aux Pères Conscrits de Gênes, de tous leurs sièges partit ce murmure : « Eh quoi ! De Cyrnos serait venu un prophète ? »

*...a Cyrno forte propheta venit ?*

...Alors je partis pour Madrid, où règne Ferdinand roi d'Espagne. Je m'embarquai... Au bout de trente jours, je salue des rivages nouveaux...Mais à quoi m'a servi d'avoir tenu tête aux monstres effroyables et au courroux de l'Océan, d'avoir apporté la lumière à de nouveaux habitants de la terre, si mes pieds doivent rester enchaînés ! Il me restait un fils, mon unique espérance. Mais par la décision des Pères Conscrits, il devient (*efficitur*) prêtre, car on veut le pousser à condamner les documents de son père, à écrire ce qu'il n'aurait pas voulu écrire et à rejeter la vérité (*veraque rejiciat*).

Il est peu probable que cette poésie, dont nous ne citons que les vers les plus importants, soit de Christophe Colomb lui-même, dont rien n'atteste le talent poétique. Mais elle est certainement fort ancienne ; elle contient des détails extrêmement précis ; les derniers vers correspondent exactement à ce que nous dit Don Fernand dans la biographie qu'il a écrite de son père ; il est parlé du roi Ferdinand au présent, et nous apprenons que le fils du grand navigateur était en train de devenir prêtre, s'il ne l'était déjà. Or, Don Fernand n'avait que 18 ans quand mourut son père (1506), et il ne pouvait, par

conséquent, être prêtre que six ans plus tard. Il semble donc que l'élégie ait été composée peu après la mort de Colomb et avant celle de Ferdinand (1516). Gaston Pâris, auquel cette pièce fut communiquée peu avant sa mort, n'hésitait pas à la placer au XVI^e siècle, et son autorité en matière philologique est décisive.

La tradition de l'origine calvaise de Colomb remonte donc certainement au XVI^e siècle, et probablement au commencement de ce siècle, c'est-à-dire au lendemain de la mort du grand navigateur.

Au XVIII^e siècle, avant et après les exploits de Paoli, beaucoup de Corses connaissent la tradition de la naissance de Colomb à Calvi. En parlant de cette citadelle, le grand patriote s'écriait : *La culla di Colombo è dirizzata :* le berceau de Colomb a dégénéré ; et son aîné, le général Simon Fabiani, chantait :

O terre fortunée de notre Balagne, couronnée de monts et baignée par la mer ! Que de souvenirs tu portes dans ton sein plein de charmes. C'est de toi que partait l'intrépide nocher qui ouvrait les portes d'un monde nouveau.

*Da te partia*
*L'intrépido nocchier che un mondo apria.*

Un rapport du commandant suisse Siméon de Buochberg, découvert par M. Giubega, place Colomb parmi les gloires de Calvi (1793).

En 1804, Alexandre Franceschi écrit de Colomb :

Le cœur intrépide cerclé de bronze, tu affrontas des mers inconnues. Cyrnos te suit avec un cœur de mère (*con il cuor di Madre*) et ta gloire orne son front comme une guirlande de fleurs.

D'après A. Arrighi, Napoléon I^er croyait à l'origine calvaise de Colomb et avait l'intention « de prescrire des recherches historiques et de faire écrire l'histoire du Grand Amiral de l'Océan au point de vue de son origine corse (1) ». Waterloo, hélas ! empêcha l'empereur de donner suite à ce projet. Mais la tradition calvaise continuait à trouver de nombreux partisans parmi les poètes et les historiens corses du XIX^e siècle. Parodi, Viggiani, Tonelli célébrèrent la gloire du héros de

(1) Arrighi, *Histoire de Sampiero*, 1842, p. 3.

Calvi, et l'évêque de Ptolémaïs, Mgr de PERETTI, écrivait en 1851 :

> Un pilote intrépide, un enfant de Cyrnos,
> D'un monde fabuleux débrouillant le chaos,
> Poursuivit un dessein qu'on croyait chimérique,
> Et du sein de l'oubli fit surgir l'Amérique.

Tous ces témoignages ne prouvent pas encore que Christophe Colomb soit né en Corse, mais ils préparent le terrain à notre démonstration, en établissant qu'il existe en faveur de Calvi une tradition ininterrompue, qui commence certainement au XVI[e] siècle. Il eût été, en effet, bien extraordinaire que, si Colomb est né à Calvi, aucun souvenir n'en fût resté au pays du grand navigateur.

## II

Le premier historien corse qui essaya de réunir les données de la tradition et de démontrer scientifiquement que Colomb naquit à Calvi, paraît être le Père DENYS, de Corte. *Mihi persuasum habeo, Calvii natum esse Columbum*, telle est la thèse d'un mémoire ou d'un ouvrage qu'il écrivit, en latin, au plus tard au commencement du XIX[e] siècle. Malheureusement, le livre ne fut pas imprimé, et il nous a été impossible d'en découvrir le manuscrit. Mais un professeur de l'Université, le docteur SAVELLI, connaissait cet écrit. En 1826, à la séance d'inauguration du collège de Calvi, dont il avait été nommé principal, il reprend les principaux arguments du Père Denys, devant un auditoire charmé d'avoir comme compatriote « l'immortel *inventeur* du Nouveau-Monde » *(immortalem Novi Orbis inventorem)* (1). Il est évident qu'un tel public ne devait pas être très difficile pour la valeur des preuves. Aussi le principal donne-t-il comme argument la présence d'une famille *Colomb* et d'une rue *Colomb* à Calvi, comme s'il n'y avait pas eu de nombreuses familles de ce nom, et comme si d'autres villes méditerranéennes n'avaient pas donné le nom de l'amiral à l'une de leurs rues. Il est évident que, ainsi présentés, ces arguments n'ont que peu de valeur ; il en est de même des exclamations emphatiques de l'excellent principal sur l'an-

(1) Il existe encore en Corse au moins un exemplaire de ce discours. Il est conservé précieusement par la famille SAVELLI, de Speloncato, qui se fait un plaisir de le montrer aux historiens étrangers.

cienne jactance des Génois (*vetus illorum jactantiam*), qui aimaient, dit-il, à s'attribuer des héros étrangers et avaient l'habitude « d'obscurcir l'état des familles corses, de les abaisser, bien plus, de les anéantir complètement quand ils pouvaient le faire ».

Et pourtant, si mal présentés que soient ces arguments, nous verrons que, étayés par des détails historiques incontestables, ils prendront une valeur réelle aux yeux de tout observateur impartial.

Avec les études historiques de l'abbé Casanova (1) et de son ami l'abbé S. Peretti (2), nous entrons véritablement dans le domaine de la critique historique. Les deux prêtres examinent les textes de leurs prédécesseurs avec une conscience digne de tout éloge; ils fouillent les archives; ils développent les arguments les plus faibles, aussi bien que les plus forts, avec une ampleur presque fatigante. Mais, même chez le second des critiques, on sent le désir « de restituer à notre pays éminemment catholique un homme dont les bienfaits ont été, pour le monde chrétien comme pour l'humanité tout entière, fort supérieur à la gloire qui lui en est revenue à lui-même », et surtout de pouvoir « proclamer hardiment que celui qui a doublé l'Empire du Christ est encore un enfant de la Corse adopté par la France ». Il est incontestable que ce but apologétique a fait du tort à leurs livres dans l'esprit des historiens indépendants et que leurs travaux eussent mérité d'être pris en sérieuse considération.

## III

En face d'une tradition corse qui remonte presque à l'époque de Colomb, que valent les témoignages qui font naître le héros à Gênes ?

Il suffit de les examiner de près, pour leur refuser toute valeur décisive. Depuis longtemps, les historiens les plus impartiaux ont reconnu ce fait. Roselly de Lorgues se rencontre avec Washington Irving, et celui-ci est d'accord avec Robertson, pour affirmer que, malgré les allégations des chroniqueurs génois, « on ne connaît d'une façon absolument certaine

(1) Casanova, *la Vérité sur l'Origine et la Patrie de Christophe Colomb*.

(2) Travaux publiés de 1885 à 1888 à Bastia, chez l'imprimeur Ollagnier, et dans divers journaux corses, tels que *Le Petit Bastiais* (janvier 1886). Cf. la polémique acerbe du *Courrier de Vaugelas*, 11e année, n° 1, p. 5.

ni l'année exacte de la naissance de Colomb, ni l'endroit où il est né ».

Les trois premiers auteurs qui affirment ou paraissent affirmer l'origine génoise de Christophe Colomb, et dont dépendent les biographes postérieurs, sont Antonio Gallo, secrétaire de la banque de Saint-Georges, Guistiniani, comme le précédent contemporain du grand amiral, et Foglietta, qui naquit douze ans après la mort du héros.

Or, ces trois auteurs sont citoyens de Gênes et cherchent, de l'aveu de Foglietta lui-même, à augmenter par tous les moyens la gloire de leur ville natale. De plus, les deux derniers dépendent visiblement du premier qui, lui, n'a écrit qu'une seule et unique phrase, et encore une phrase assez vague et obscure, sur l'origine de Colomb ; car cette phrase peut signifier que celui-ci est né à Gênes — sens qui a été généralement adopté — ou, ce qui nous paraît plus probable, qu'il vit le jour dans les Etats de cette République. Enfin, Gallo n'a pu avoir que peu de renseignements sur la famille et l'origine d'un homme qu'il n'a jamais ni vu ni connu personnellement. Et c'est sur une simple phrase d'un historien aussi peu documenté que Giustiniani et Foglietta s'appuient pour affirmer que leur héros était « citoyen génois ».

Ajoutez à cela que les trois historiens commettent d'innombrables erreurs et le prennent de très haut avec les textes, donnant pour certains des récits légendaires et adoptant sans contrôle les opinions les moins vraisemblables, quand elles concordent avec leur désir de vanter leur cité. En cela, ils sont de leur temps. Ne le leur reprochons pas, mais gardons-nous de considérer leurs affirmations comme des preuves incontestables (1).

Les témoignages postérieurs en faveur de Gênes, de Savone. de Cogoleto, de *Terra Rossa* ou de *Quinto*, ne peuvent guère

(1) Nous ne citons que pour mémoire un *testament* de Christophe Colomb, qui n'a aucun cachet d'authenticité et que Don Fernand ne connaît pas, quoique cette pièce lui eût accordé une rente de deux millions ! Quant à la prétendue *Lettre aux Seigneurs de la Banque de Saint-Georges*, pour s'assurer qu'elle est apocryphe, il suffit de constater que, parmi les nombreux titres qu'elle attribue à Colomb, il y en a trois qu'il n'a jamais portés. Pour ce qui est des documents découverts par *Staglieno*, ils attestent simplement qu'il y avait beaucoup de Colombo en Italie ; car rien ne prouve que son *Domenico Colombo*, habitant tantôt *Quarto*, tantôt *Quinto*, tantôt *Savone*, tantôt un faubourg de *Gênes*, exerçant tantôt la profession de *marchand de fromage (formaggiaio)*, tantôt celle de *tisserand en laine*, soit le même personnage ; et rien n'indique que ce soit le père de Christophe Colomb.

nous éclairer davantage et ne sauraient du reste, en raison de leur date, avoir pour nous qu'une valeur secondaire. Comme il arrive presque toujours, la tradition va en s'enrichissant de plus en plus, à mesure qu'on s'éloigne des faits réels. Au XVIII^e^ siècle, l'historien CASONI, patriote génois, place les ancêtres de Christophe Colomb à *Terra Rossa*, près de Nervi, et fait naître le héros à Gênes, dans la paroisse de Santo Stephano. Mais il écrit trois siècles après les événements qu'il raconte et ne donne aucune preuve de ce qu'il avance ; il se contredit lui-même en bien des occasions et reconnaît qu'il veut lancer une apologie de Gênes « à la face des écrivains sans réputation » (*ignobil fama*) qui ont essayé, par jalousie (*per invidia*), « d'enlever à la nation génoise la gloire d'avoir produit un tel citoyen ».

Et ce sont les détails rapportés par un tel apologète que beaucoup d'historiens italiens et français ont reproduits depuis plus d'un siècle. Même des chroniqueurs aussi consciencieux que MURATORI et TIRABOSCHI reprennent les expressions de Casoni. Quelques écrivains, tels que RIANCEY et BACHELET, font des réserves, mais reproduisent ses affirmations. Et bientôt l'origine génoise de Colomb est enseignée dans les manuels pour être apprise par les enfants des écoles. C'est ainsi que, bien souvent, une légende devient de l'histoire (1).

## IV

Il aurait suffi, cependant, d'étudier de près les renseignements que nous a laissés le propre fils de Colomb, pour voir que le grand amiral ne peut être né, ni à Gênes, ni dans l'une des localités voisines. Son témoignage a une grande valeur, car il a travaillé d'après les propres lettres et d'après les notes de son père. De plus, il voyagea en Italie et chercha en vain des traces de Christophe Colomb à Cugureo (Cogoleto), à Gênes et à Savone (2). Il affirme de la façon la plus catégorique

(1) Notre étude était presque terminée lorsque nous avons pu lire l'article de M. Fernando de Anton del Olmet dans la revue *La España moderna* (XXII^e^ année, n° 6, juin 1910). Toute la partie critique, c'est-à-dire celle qui démontre que Colomb n'a pu naître ni à Gênes, ni en Italie, est excellente et concorde admirablement avec nos propres conclusions. Malheureusement, l'auteur n'a pas examiné de près l'hypothèse d'une origine corse du héros. S'il avait connu les nombreux arguments en faveur de Calvi, il ne se serait peut-être pas aussi facilement décidé en faveur de l'Espagne.

(2) *Historie del Signor Don Fernando Colombo*, conservée par la traduction italienne d'ULLOA.

que son père était issu « de parents peu connus » (C. I), que deux autres Colomb de sa famille avaient acquis une grande réputation comme chefs d'escadres, que l'amiral fut appelé par Dieu « *des mers* et non des châteaux et des palais » (C. II), qu'il s'embarqua « dès l'âge de quatorze ans » (C. IV), que, dans son jeune âge, « il apprit les lettres et étudia à Pavie, autant qu'il le fallait pour comprendre les auteurs de cosmographie » (C. III), et que « le Roi René l'envoya à Tunis pour s'emparer de la *Galeazza Fernandina* » (C.IV). De plus, Don Fernand prouve que, contrairement aux assertions de Giustiniani, Christophe Colomb n'a jamais exercé la profession de tisserand, qui était celle de son père, Dominique Colomb; il critique sévèrement « le peu de diligence et la négligence » de cet historien, auquel il reproche, une à une, *treize erreurs de fait*. Enfin, remarque curieuse, il déclare qu'on a exercé sur lui-même une pression véritable, pour lui faire déclarer que l'amiral était « de sang illustre », car, dit-il, « *on a coutume d'estimer davantage ceux qui naissent dans les grandes villes et de parents nobles* ». Mais lui, par amour de la vérité et par respect pour son père, il a résisté à toutes ces sollicitations, ne voulant déclarer faussement, ni que Christophe Colomb naquit à Gênes, ni qu'il était issu de parents illustres.

Tout cela est extrêmement caractéristique et nous explique en vertu de quel préjugé on a si facilement fait naître Colomb à Gênes.

Malheureusement, Don Fernand n'en sait pas davantage sur le berceau de sa famille; il déclare n'avoir jamais interrogé son père sur ce sujet, parce qu'il était encore trop jeune pour songer à ces questions d'origine (C. IV). Il donne cependant à son père le titre de *génois*, nous indiquant par là qu'il le croyait né *dans les Etats de la République de Gênes*, et confirmant ainsi l'interprétation que nous avons donnée des indications de Gallo.

Cette conclusion est confirmée par une affirmation très nette de Barthélemy de Las Casas, l'ami intime de Colomb, l'homme de cœur qui consacra sa vie à la civilisation du Nouveau-Monde, grâce auquel ont été conservées une analyse et de nombreuses citations du *Journal de bord* de l'amiral (1).

(1) Barthélemy de Las Cazas, *Historia de Las Indias*, t. I, chap. II, Paris, 1832.

Cet homme, dit le confident du grand navigateur, il plut à Dieu de le choisir *Génois de nation (di nazione genovese)*, quelle que soit la localité de cette République où il est proprement né.

A mesure que nous avançons dans notre étude, le cercle de nos recherches se restreint peu à peu. Un point est bien établi par le témoignage concordant des auteurs les plus anciens et des familiers de Christophe Colomb, c'est que celui-ci est né dans les Etats de Gênes, mais non dans la cité elle-même. Et cet endroit, d'après le témoignage même de Don Fernand, il faudra le chercher, non sur la côte italienne, mais « au delà des mers ». S'il était possible de trouver un endroit répondant à cette définition et *placé cependant sous la domination de Gênes au moment de la naissance de Christophe Colomb*, si nous pouvions établir le lieu d'origine *des deux autres Colomb*, parents du grand navigateur et eux-mêmes *célèbres chefs d'escadres*, si nous réussissions à découvrir dans cette même localité des traces du père de l'amiral, tissant ses fils ou cardant la laine, et seul tisserand dans une famille de navigateurs, si le héros des mers avait laissé échapper, dans son journal ou dans ses notes, des allusions quelconques à cette ville ou à ce village, si même il s'était entouré de citoyens de cette localité et les avait favorisés d'une façon spéciale, nous serions bien près d'avoir résolu le problème que nous nous nous sommes posé. Et si enfin, par une coïncidence heureuse, cette solution concordait avec la tradition corse que nous avons pu suivre du seizième au dix-neuvième siècle, il semble bien que les critiques les plus sceptiques devraient se déclarer convaincus.

## V

Un pas important fut fait le jour où l'abbé PERETTI réussit à identifier les trois Colomb mentionnés par Don Fernand, par Casoni et par Robertson, avec la famille de navigateurs corses qui se distingua dans les mers méditerranéennes au XV[e] et au XVI[e] siècle de notre ère (1). Le savant abbé établit de la façon la plus nette que le navigateur *Christophe de Calvi*, *Christophoro Calvo* (abl.lat.) ou *Christoforo Calvo*

(1) C'est dans *le Petit Bastiais* de 1886 (*janvier*) que l'abbé PERETTI annonça pour la première fois sa découverte au public. Il l'exposa ensuite avec plus d'ampleur dans son beau livre sur *Christophe Colomb.*

(acc.ital.) ou encore *Cristophano Calvi*, dont parlent Jacopo Bracelli, Giustiniani et Foglietta, n'était autre que le premier *Christophe Colomb* que les historiens appellent l'*Archipirate* ou le *Corsaire*, et qui était le grand-oncle de l'Amiral de l'Océan. En effet, *Christophe le Calvais* remplit toutes les conditions exigées par les textes pour être le plus ancien Colomb connu par l'histoire. Les dates, les hauts faits accomplis par lui, tous les détails connus correspondent admirablement avec ce que nous savons du *corsaire Colomb* et, contre-épreuve remarquable, les historiens qui parlent de Christophe le Calvais ne citent pas Christophe le Corsaire, et inversement. Si l'on ne voulait pas identifier les deux navigateurs, il faudrait supposer que le grand-oncle de l'Amiral a eu un sosie qui vivait à la même époque que lui et se distingua comme capitaine de navire dans les mêmes mers, et admettre enfin que l'un disparaît chaque fois que l'autre entre en scène, ce qui est bien peu vraisemblable.

De même, d'après l'abbé Peretti, *Antoine de Calvi* serait le même personnage que *Colomb le jeune* ou le Mozzo (1), patron de trois navires en 1559, le propre oncle du célèbre Colomb, qui reçut de lui le commandement d'un bateau. Le portrait du second des Colomb, tracé par Don Fernand, Casoni et Robertson, correspond trait pour trait avec celui que Giustiniani et Foglietta nous ont laissé d'Antoine le Calvais. L'un et l'autre sont à la tête d'une flottille, tous les deux sont au service du Roi René, et pourtant tous deux ont loué leurs services; tous deux ont combattu contre leur patrie et tous deux ont acquis des richesses sur mer. Et, ici encore, les historiens qui ont signalé l'un des deux capitaines n'ont pas mentionné l'autre, et inversement.

Enfin, le frère de Christophe Colomb, *Barthélemy Colomb*, doit être *Barthélemy le Corse*. En effet, nous savons que le frère de l'Amiral fut fait capitaine *en 1481*, et, parmi les chefs des 21 vaisseaux équipés à Gênes, en 1481, figure précisément *Barthélemy le Corse*. Cette petite escadre combattit

(1) Ceci nous paraît *probable*, mais *moins certain* que ce qui précède et ce qui suit, parce qu'il faut supposer que Casoni s'est trompé — ce qui est fort possible — en donnant à *Colomb le Jeune* le prénom de *Christophe* et non celui d'*Antoine*. Pour trancher la question d'une façon définitive, il faudrait connaître le prénom de *Colomb le Jeune*, mais, au point de vue qui nous occupe, ce n'est qu'un argument de plus ou de moins.

contre les Turcs,et cela nous explique que les historiens aient pu écrire que les Colomb faisaient la guerre contre la Turquie. Et, pour que tout concorde, il se trouve que ce *Corse* ne pouvait être que *Calvais*, comme les membres précédents de la famille de Colomb ; car nous savons que, de toute la Corse, cette ville était la seule dont, par un privilège spécial, les citoyens pouvaient être nommés officiers dans les armées de Gênes.

Voilà donc, admirablement reconstituée, toute une famille Colomb, originaire de Calvi, et dont les membres ont joué un rôle important sur mer. Tout indique que le chef de cette famille est *le grand-oncle*, que le second membre est probablement *l'oncle*, et le troisième très certainement *le propre frère* du vice-roi des Indes. Quant au père de celui-ci, l'histoire générale n'en a gardé aucune trace, parce qu'il n'était qu'un pauvre tisserand, attaché aux métiers qui lui procuraient le pain quotidien.

Ce qui a empêché les historiens d'identifier les trois navigateurs calvais avec les parents de Christophe Colomb, c'est que, connaissant la profession du père, les critiques ont toujours cherché une famille de tisserands, tandis qu'en réalité le héros des mers appartenait à une famille de navigateurs et que, seul, son père Dominique exerçait ce métier sédentaire.

Si l'oncle, le grand-oncle et le frère de Christophe Colomb étaient de Calvi, il devient vraisemblable que son père et lui-même eurent la même origine. Les probabilités en faveur de la tradition corse se précisent de plus en plus. Examinons donc les textes à la lumière de cette hypothèse. Si réellement Colomb était Corse, il serait bien extraordinaire qu'aucune trace n'en ait subsisté dans son histoire.

## VI

Les preuves que nous cherchons, ce sont précisément les passages les plus torturés par les commentateurs qui vont nous les donner. Les expressions relatives à Christophe Colomb, qui ont causé le plus de peine aux critiques et aux traducteurs, lancés sur une fausse piste, vont nous paraître claires et précises dès que nous les examinerons à la lumière de l'hypothèse que le grand amiral était Corse et Calvais. Si elles ont paru vagues ou obscures, c'est uniquement parce qu'on n'avait pas

la clef qui, seule, pouvait permettre d'en pénétrer le sens ; et alors on s'est mis à leur donner les significations les plus fantaisistes, plutôt que de reconnaître qu'on ne les comprenait pas.

Et ces indications en faveur de l'origine corse de Colomb auront d'autant plus de force qu'elles n'ont pas été amenées, comme les témoignages en faveur de Gênes, par des préoccupations intéressées ou patriotiques, mais qu'elles ont, en quelque sorte, échappé aux auteurs chez lesquels nous les rencontrons, et que ceux-ci ne se doutaient pas de la portée qu'elles pourraient avoir au point de vue de l'origine du grand amiral.

Ici, il est nécessaire d'entrer dans des détails précis qui, seuls, pourront avoir une valeur démonstrative.

Don Fernand nous raconte que Christophe Colomb, obligé, en l'année 1495, de marcher contre une armée de 100.000 Indiens, n'avait à sa disposition que « deux cents chrétiens, vingt chevaux et autant de *cani Corsi* (1) ». Ce sont les chevaux et les *cani Corsi* qui, par leur attaque impétueuse, empêchèrent les ennemis de se rallier de nouveau et décidèrent de la victoire (*gli assalirono impetuosamente i cavalli et i cani Corsi, acciocchè non tornassero a ridursi insieme*).

On n'a aucune idée des tours de force qui ont été faits pour expliquer ces *cani Corsi*. Les uns ont proposé de traduire par *chiens de course*, comme si le texte avait porté *cani da corsa* ou *cani di marcia*, et comme si les premiers conquérants du Nouveau Monde avaient songé, par avance, aux plaisirs de la chasse à courre. D'autres ont expliqué l'expression difficile en supposant que, primitivement, il avait pu y avoir *Corsicani*, Corses, comme si Don Fernand, en dénombrant les forces de son père, avait pu placer ces insulaires, aussi bons chrétiens que lui-même, après les vingt chevaux dont disposait l'amiral.

C'est que, tant qu'on partait de l'idée que Christophe Colomb était né à Gênes, on ne s'expliquait pas bien par quel hasard l'amiral aurait eu à bord une vingtaine de *chiens corses ;* car ces animaux n'ont jamais passé pour des chiens de guerre ; ils n'étaient pas un objet d'exportation, et l'idée de les utiliser

(1) *Historie del Signor Don Fernando Colombo*, c. LX, p. 243.

contre les Indiens ne fut due, d'après un autre épisode de la même campagne, qu'à un pur hasard.

Au contraire, si Colomb était de Calvi, quoi de plus naturel que de constater qu'il avait emmené avec lui, dans sa seconde expédition, un nombre relativement considérable de chiens corses, accompagnant sans doute leurs propriétaires, ses compatriotes, selon un usage corse fort ancien. Car le Corse n'aime pas à se séparer de son chien. Rien donc ne nous oblige plus à faire violence aux textes et ne nous empêche de donner à l'expression de Don Fernand le sens que la philologie lui attribue de toute nécessité (1).

Du reste, les Corses paraissent avoir été nombreux autour du grand navigateur. Des noms corses, et particulièrement des noms de familles calvaises, se retrouvent fréquemment dans son entourage, et Filippini cite une série de *Calvais* « qui se sont enrichis en très peu de temps par la navigation aux Indes ». Casuccio, dit-il, a gagné 100.000 écus, Barnabo de Giovan Agostino 30.000, les deux frères Michel-Ange et Jean-Antoine, ses propres neveux, 25.000 en quatorze ans, Jean-Pierre 80.000 et Battaglione 30.000, Vincentello plus de 20.000, Charles, surnommé le Corse, et Octavien 15.000, Jean-Baptiste plus de 100.000... Et il en laisse beaucoup « dans sa plume », pour citer encore, parmi ces Calvais, son « très riche parent *Jean-Antoine*, qui tient le premier rang de richesse dans la chrétienté », qui fut la cause de la fortune extraordinaire des explorateurs précédents et qui paraît être le capitaine *Jean-Antoine Colombo*, parent de l'Amiral de l'Océan.

Seulement, si Christophe Colomb était réellement de Calvi et si, lors de ses différentes expéditions en Amérique, il s'est entouré de compatriotes relativement nombreux, ceux-ci ont dû, non seulement emmener leurs chiens fidèles, mais aussi conserver leurs habitudes, leurs mœurs; et il serait bien étonnant qu'aucune trace de ces usages n'ait subsisté dans les documents utilisés par Don Fernand et que celui-ci n'en ait rien laissé échapper dans ses annales, lui qui ne recherche que la vérité et a une passion très moderne pour les détails historiques.

(1) C'est bien ainsi que l'entendait le traducteur Don Fernand, Alphonse Ulloa, car l'édition de 1678, imprimée à Venise avec beaucoup de soin, porte toujours *cani Corsi* et jamais *cani corsi*. C'est cette édition que nous citons.

Or, des détails précis, aussi torturés par les commentateurs que les précédents, nous montrent que les compatriotes de Colomb avaient conservé, sur mer et au Nouveau Monde, les usages de leur île.

Voici une coutume essentiellement corse et calvaise qui apparaît, par hasard, parmi les compagnons de Colomb et que Don Fernand lui-même paraît n'avoir pas comprise. Celui-ci raconte, en effet, d'après les notes de son père, que la foule des marins injuriait des prisonniers, « faisant retentir les cors (*suonando coi corni*) près du port où ils avaient été embarqués » (c. LXXXVI, p. 378).

Tandis que Robertson et Barow passent sous silence ce passage qu'un Corse seul pouvait comprendre, Roselly de Lorgues y voit *des fanfares* jouées autour des caravelles où les deux prisonniers étaient enchaînés (1). C'est là un contre-sens évident, car il ne s'agissait pas de faire retentir des fanfares joyeuses.

Tout Corse aurait pu dire à Roselly que cette expression désignait la façon de témoigner à un habitant le l'île le mépris que l'on ressentait pour lui. Jusqu'en plein XIX[e] siècle, quand une personne peu honorable était sur son départ, la foule l'accompagnait en faisant retentir le cor national (*suonando coi corni*) ; et ce cor n'était pas du tout l'instrument aimé des chasseurs, le cor de chasse, mais le *cor marin*, le fameux *colombo* (2) de l'antique Cyrnos.

Si ces détails ne sont pas encore des preuves irréfutables de l'origine corse de Colomb, on avouera que les probabilités se multiplient en faveur de Calvi, tandis que les difficultés s'amoncellent dès qu'on fait naître le héros à Gênes, à Savone ou à Cogoleto.

## VII

Voici maintenant un détail qui, après ce que nous avons établi déjà, va prendre aux yeux de tout observateur impartial la valeur d'une démonstration véritable.

En relatant les événements du 17 et du 18 septembre, lors de la première expédition de son père, Don Fernand nous

(1) Roselly de Lorgues, *Christophe Colomb*, Paris, 1869, tome II, p. 107.
(2) Ce *colombo* de Corse était une grande coquille buccinoïde de la Méditerranée ; elle rentre dans la classe des gastéropodes, que les naturalistes ont appelée *Linnea*.

raconte que les navires furent suivis par des poissons très rapides, qui luttèrent de vitesse avec les explorateurs et nagèrent si près des flancs de l'un des bateaux que les marins de la *Nigna* purent en tuer un avec un trident. Or, le *Journal de Voyage* de Colomb donne à cette espèce de poisson le nom de *tonina*. Déjà Roquette, dans une note de sa traduction des Voyages de Christophe Colomb publiés par Navarette, se demande quel pouvait bien être ce poisson. C'est en vain qu'il a interrogé les dictionnaires généraux et spéciaux en langue espagnole et en langue italienne. Et, n'ayant rien, absolument rien trouvé — et pour cause — il suppose que ces *toninas* étaient des *thons* (*tonni*), et sa seule preuve est que ce poisson existe en effet dans les parages où se trouvait la flottille espagnole.

Eh bien, cette *tonina* qu'un Espagnol et un Italien ne connaissaient pas, il n'est pas un pêcheur de Calvi qui ne puisse la décrire. L'auteur de ces lignes a pu lui-même interroger des hommes et des femmes sur la plage de Calvi et a facilement constaté que chacun y connaît ce poisson, qui y est aussi appelé *palamita* et dont la chair, sans être excellente, est assez savoureuse.

Si donc Christophe Colomb voit ou croit voir des *toninas* dans le sillage de son navire et les désigne ainsi dans son journal, alors que, ni en Espagne, ni en Italie, il n'a pu apprendre ce terme, il trahit par là, sans le vouloir, son origine corse. C'est exactement comme si un enfant de Genève ou de Lausanne croyait apercevoir des *féras*, dans le sillage de son bateau, à quelques milliers de lieues de sa patrie; cela seul trahirait immédiatement son origine, parce que la *féra*, ou tout au moins le nom de *féra*, ne se rencontre que dans la région du lac Léman. Jamais un habitant d'un autre pays, n'ayant pas habité les bords de ce lac, ne s'écriera qu'il voit des *féras*, en apercevant des poissons ressemblant à cette espèce; il leur donnera un nom quelconque usité dans sa province, mais pas celui d'un poisson spécial au Lac de Genève.

Il en est exactement de même des *toninas* de Colomb. L'amiral aperçoit des poissons ressemblant à ceux qu'il a vus dans son enfance sur la plage de Calvi et entre les mains des pêcheurs de cette ville, et immédiatement il les baptise du nom que lui donnaient les citoyens de sa ville natale, et qu'il n'avait pu apprendre que là.

Ces détails sont de ceux qu'aucun apologète intéressé, aucun commentateur ingénieux ne songerait à inventer, pour les besoins de sa cause, et auxquels un exégète averti reconnaît la vérité longtemps méconnue.

## VIII

De nombreux renseignements donnés par don Fernand prennent une signification nouvelle, dès que nous les étudions avec la conviction que Christophe Colomb est né à Calvi. Les saints les plus vénérés dans cette petite ville sont précisément ceux dont le grand navigateur donna le nom aux premiers ports qu'il découvrit. Voici d'abord, toujours d'après don Fernand, le port de *Sainte-Catherine* (ch. XXIX) et, à Cuba, celui de *Saint-Nicolas* (ch. XXX) (1). Or, depuis les temps les plus reculés, les habitants de Calvi ont pour ces saints une vénération particulière, et, aujourd'hui encore, on trouve dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, où Colomb, s'il est Calvais, a dû recevoir le baptême, une très ancienne statue de sainte Catherine et une autre de saint Nicolas. Peut-être même Christophe Colomb, en donnant aux premières îles qu'il baptisa les noms de *Sainte-Marie de la Conception* et de *Saint-Sauveur* (ch. XXV), s'est-il souvenu de l'antique autel de Sainte-Marie de la Conception, visible dans la même église, et de la statue du Saint-Sauveur, de l'ancien oratoire de Calvi.

Pendant son second voyage, Colomb débarque à *Sainte-Marie de la Guadeloupe*, et c'est précisément le nom du patron de Calvi, saint Jean-Baptiste, qu'il donne à l'île de Borichen, sa voisine. Et, à propos de la première île, l'abbé Peretti fait la curieuse remarque suivante : « Dans la vieille église de Calvi, dit-il, on voit encore un tableau de *Notre-Dame de la Guadeloupe*, datant du XV$^{e}$ siècle », et il affirme que seules deux hypothèses sont possibles pour expliquer comment cette toile est arrivée à Calvi : « l'une consiste à admettre que les Catalans ou Espagnols, qui ont un instant occupé Calvi et dont il est fait plus d'une fois mention dans le *Livre Rouge* (2), ont pu en apporter l'image avec la dévotion

(1) Si même Colomb a donné au port le nom du saint auquel était consacré le jour de la découverte, il n'en resterait pas moins incontestable qu'il vénérait ce saint d'une façon particulière et a voulu l'honorer.

(2) Ancienne *Chronique* de Calvi.

à la ville non moins fidèle à Marie qu'à Gênes ; la seconde — qui paraît plus vraisemblable — consisterait à rattacher, par une association d'idées toute naturelle, la pensée de la découverte de l'île de Notre-Dame de la Guadeloupe à celle de la découverte de l'île de Saint-Jean-Baptiste ; et Christophe Colomb aurait pu envoyer lui-même, ou faire envoyer par les religieux du monastère de Notre-Dame de la Guadeloupe, un tableau de leur protectrice à l'église de Saint-Jean-Baptiste, sa paroisse natale (1). »

Au chapitre IV de ses annales, Don Fernand nous raconte encore que son père donna à l'un des promontoires de l'île de Cuba le nom de *Cap de la Sainte-Croix*. Or, c'était là encore l'une des dévotions favorites des Calvais.

Enfin, nous savons, toujours par Don Fernand, que les marins de Colomb avaient l'habitude de chanter *tous les soirs* le *Salve Regina*, et cette tradition existait à Calvi dès le XVe siècle. De nos jours encore, c'est ce chant que les vieux pêcheurs entonnent, le soir, en rentrant au port.

Tous ces petits faits, qui, isolés, n'auraient que peu de valeur, concordent si bien entre eux et avec ce qui précède sur l'origine calvaise de Colomb qu'il est bien difficile d'y voir une simple coïncidence.

## IX

Et si maintenant nous revenons à Calvi pour y chercher des traces du grand homme qui l'a quitté il y a plus de quatre cents ans, n'y retrouverons-nous aucun souvenir, aucun vestige de sa présence ?

Comment, diront nos contradicteurs, les archives de la ville n'ont-elles conservé aucune trace de la naissance d'un homme aussi illustre? Est-il possible qu'on ait détruit un acte de naissance ou de baptême d'une telle importance?

Loin d'être défavorable à Calvi, cet argument se retourne plutôt contre Gênes et contre toute autre ville du continent. Car il se trouve précisément que les archives de Calvi furent détruites par un incendie à la fin du XVIe siècle. Aucun acte public ou privé du XVe siècle n'a pu être retrouvé, malgré les recherches les plus consciencieuses. Les archives de la paroisse

(1) *Chr. Colomb*, II, p. 346.

s'arrêtent en 1579, et encore présentent-elles des lacunes nombreuses.

Cela explique pourquoi, si Colomb est né à Calvi, son acte de naissance ne pouvait être retrouvé.

Par contre, aussi loin que nous pouvons remonter, les actes publics de la localité signalent l'existence d'une famille *Colombo*, qui a conservé jusqu'au XVIIIe siècle les prénoms de Dominique, d'Antoine et de Francesco.

Si Calvi ne peut présenter l'acte de naissance de Christophe Colomb, la ville paraît avoir conservé un souvenir de son père, le modeste tisserand. Voici, en effet, une observation intéressante de l'abbé Peretti, dont l'auteur de cette étude a pu vérifier la justesse sur les lieux.

Nous avons déjà vu l'abbé Casanova insister sur le fait qu'il y a une rue *Colombo* à Calvi et indiqué que cela ne prouve rien, puisque plusieurs villes du littoral méditerranéen pourraient en dire autant. Mais, ce qui est plus digne d'être signalé, c'est que cette rue Colombo était appelée, au XVIe siècle, *Carrugio del Filo*, rue du Fil. Et c'est précisément dans cette rue que se trouvent les ruines d'une maison que la tradition corse désigne, depuis des siècles, comme le berceau de l'amiral, et où une famille Colomb a habité jusqu'en 1748. Or, ce nom de *rue du Fil*, comme celui de la rue voisine appelée *Carrugio sopra il Filo* (rue au-dessus du fil), vient, d'après le savant abbé, du fil que le tisserand Colomb, le père du grand navigateur, dévidait dans cette rue ou dans son petit atelier situé au centre de celle-ci. « A un moment donné, dont on ne saurait indiquer la date précise, — ces choses-là n'ont point de date, — les habitants de Calvi ont trouvé, sans doute, que la notoriété donnée à cette rue par l'atelier où Domenico avait tissé la laine et le lin était de beaucoup dépassée par la célébrité que lui donnait celui qui avait découvert l'Amérique et qui avait été ainsi la cause de la richesse d'un grand nombre de Calvais. Dès lors, la rue porta indifféremment les deux noms de *Carrugio Colombo* et *Carrugio del filo*. »

Ce qui donne donc une valeur réelle à l'argument tiré de la rue Colombo, c'est le nom de *rue du Fil* qu'elle portait primitivement et qu'elle n'a cessé de porter depuis lors, à côté de

son autre nom, avec cette circonstance spéciale que la maison Colomb se trouve précisément dans cette artère.

Il faut avouer que cela concorde trop bien avec l'hypothèse de l'origine calvaise de Christophe Colomb pour que cet argument, *venant après tant d'autres*, n'ait aucune valeur.

Enfin, l'affirmation de Don Fernand, selon laquelle son père aurait dû aller à Pavie, afin d'y apprendre ce qu'il fallait savoir pour comprendre des ouvrages de cosmographie, s'explique beaucoup mieux de Calvi que de Gênes. Cette dernière ville, en effet, cité commerçante et savante, aurait offert dans ses murs au fils du tisserand toutes les ressources nécessaires pour arriver à comprendre les auteurs de l'époque qui parlent de cosmographie : on ne voit pas pourquoi il aurait été chercher ailleurs des maîtres compétents. Calvi, au contraire, ne pouvait offrir au jeune homme *aucune école technique*, si élémentaire qu'elle pût être, parce que l'orgueilleuse Gênes a toujours refusé à l'île infortunée une école publique quelconque. Encore en 1733 et en 1738, la ville opulente a dû, par deux fois, reconnaître ses torts, en prenant l'engagement solennel de les réparer, promesse qu'elle ne tint pas, du reste. C'est seulement depuis que la Corse est devenue française que l'instruction y a été mise à la portée de tous les enfants. On comprend donc que le futur navigateur ait dû aller sur le continent pour se préparer à sa mission.

Il n'est pas jusqu'au passage mystérieux où Don Fernand nous dit de la famille de son père que, « par suite des guerres et des partis de la Lombardie (*per cagione delle guerre et partialità della Lombardia*), elle fut réduite au besoin et à la pauvreté », qui ne s'explique facilement, dès qu'on place le berceau de cette famille à Calvi. Car, si cette ville fut longtemps assujettie à la domination génoise, il y a cependant une période, unique dans son histoire, où elle fut soumise à l'autorité des ducs de Milan (1). Et cette courte période se place précisément *à l'époque des parents de Christophe Colomb, entre 1464 et 1482*. L'histoire est là pour témoigner que ces dix-neuf ans furent, pour la Corse en général et pour Calvi en particulier, une époque malheureuse et néfaste. C'est cette période que le *Livre Rouge* de Calvi appelle le temps de ses

(1) Le roi de France donna les Etats de Gênes en fief au duc de Milan, en gardant pour lui la suzeraineté.

malheurs (*dei suoi infortunii*) (1), et qui souleva une grande compassion (*gran compassione*) dans le cœur des Protecteurs de la Banque de Saint-Georges (2). Il serait donc surprenant que la famille Colomb n'eût pas souffert de ces calamités publiques, comme les autres citoyens de Calvi; et ce passage, encore inexpliqué, de Don Fernand vient à son tour confirmer notre thèse.

## X

Si Christophe Colomb est né à Calvi, aux environs de 1445 (entre 1438 et 1448), il est certain qu'au moment où il s'embarqua avec son oncle il était Français. En effet, c'est en 1459 que Colomb prit la mer, et c'est un an auparavant, au mois de février, que Gênes et ses Etats s'étaient donnés à la France (3). Calvi ne resta pas en arrière. D'après les *Statuts civils et criminels* de cette ville, publiés pour la première fois par l'abbé Peretti, en 1888, les Calvais se donnèrent, eux aussi, au « Sérénissime Seigneur le Roi de France » (1459). Par conséquent, Christophe Colomb et son oncle étaient au service de la France quand ils quittèrent les rivages de la Corse, et c'est notre pays que le futur Amiral de l'Océan servit avant tous les autres.

Cette nationalité de Colomb est confirmée par un passage de Leibniz, passage qui a été, lui aussi, torturé par les exégètes et qui devient parfaitement clair, dès qu'on admet que la famille Colomb était originaire de Calvi.

Dans son *Codex juris gentium*, en effet, l'auteur de la *Monadologie* parle d'un Colomb (*Columbus*), sujet du Roi de France (*Majestati vestræ subdito*), qui captura deux navires espagnols; il cite la réclamation du roi Ferdinand à Louis XI et la réponse de celui-ci, confirmant que Colomb était « son sujet » (*subditum nostrum*) et cherchant à excuser son attitude, tout en promettant réparation (4).

Peu importe, pour notre thèse, que le *Columbus* en question soit Christophe Colomb, comme le pense Leibniz, ou, ce qui nous paraît beaucoup plus probable, *Colomb le jeune*, son

(1) *Libro Rosso della Communità di Calvi*, Docum. II.
(2) *Ibid.*, Docum. III.
(3) Giustiniani, *Annali*... carta 211.
(4) Leibniz, *Prodr. ad. Cod. Juris gentium*, p. 23.

oncle, *le Corsaire* (1), *l'Homme de guerre du roi de France* (*homo de guerra del Re de Franza*)(2). Si l'oncle de Christophe Colomb était sujet français et combattait du côté de la France, le futur amiral, qui navigua avec lui jusqu'en 1469, était certainement de la même nationalité (3).

Et, ici encore, notre thèse aplanit quelques-unes des difficultés soulevées par les textes les plus authentiques : elle explique la correspondance que Christophe Colomb entretint avec le roi de France, dont, selon Don Fernand, il montra les lettres aux rois catholiques(*C. XII*); elle nous fait comprendre l'empressement avec lequel le roi René lui confia des vaisseaux de Provence pour aller s'emparer, à Tunis, de la galleazza Fernandina (*perch'io prendessi la galeazza Fernandina, C. IV*); elle nous explique surtout les relations cordiales qui existèrent entre Colomb et la France, bien avant la découverte du Nouveau-Monde, et tout particulièrement la sympathie que le roi de France avait pour lui et sa famille, sympathie qui nous est attestée par le fait que Barthélemy Colomb, revenant d'Angleterre pour se rendre en Espagne, apprit le succès de son frère par Charles VIII, qui lui remit cent écus d'or pour ses frais de route (4).

Le corollaire de notre thèse, c'est-à-dire la nationalité française de Colomb, n'est donc pas moins précieuse, au point de vue historique, que sa naissance à Calvi.

CONCLUSION

Tels sont les principaux arguments qui militent en faveur de l'origine corse et de la nationalité française de Christophe Colomb. Limité par le cadre nécessairement restreint d'un

(1) *Cronica di Notaro Giacomo*, Lettre de Botta, du 15 février 1474.
(2) Lucchino della Chiesa, Lettre du 9 septembre 1469, adressée au duc de Milan.
(3) Ne comprenant pas comment le *Colomb* de Leibniz pouvait être au service de la France — Gênes ayant cessé de reconnaître la suzeraineté de notre pays — on a fait des tours de force pour expliquer ce passage du philosophe. Ainsi Nicolas Toinard y voit *Guillaume de Casenove, dit Coulomp* (!), vice-amiral de France, comme si ce titre eût pu être escamoté dans des documents officiels, et comme si jamais Ferdinand d'Espagne, écrivant au Roi de France, eût donné à un vice-amiral français le simple titre de *subditus Majestati vestrae*. Combien tout cela devient clair, dès qu'on admet l'origine calvaise de la famille Colomb. Du reste, comme pour lever tous les doutes, une lettre de Lucchino della Chiesa, du 9 septembre 1469, datée de Bruges et adressée au duc de Milan, signale la présence de Colombo, « homme de guerre du Roi de France sur mer, dans le Canal d'Angleterre, où il attendait les galères vénitiennes, au nombre de quatre, pour leur donner la chasse ». Ce sont les quatre galères vénitiennes dont parle Don Fernand (c. IV).
(4) Barow, *Histoire des Découvertes*, tome I^er^, page 112.

article de revue, nous n'avons indiqué que les raisons les plus importantes, mais nous sommes convaincu qu'en consultant les textes du xv^e^, du xvi^e^ et du xvii^e^ siècle à la lumière de cette thèse, on trouvera d'autres preuves, précisément parmi les passages qu'on a eu le plus de peine à expliquer jusqu'ici (1). Si brèves qu'elles soient, nos indications suffisent du moins pour montrer combien l'hypothèse de l'origine corse et calvaise de Colomb est d'accord avec les renseignements, trop peu nombreux, que les historiens nous ont laissés relativement aux premières années du grand amiral.

Nous avons vu, en effet, que tout concorde pour confirmer le fait que Colomb est né à Calvi, tandis qu'aucune preuve décisive ne peut être fournie en faveur de Gênes. Si le grand navigateur est né dans la petite ville corse, on comprend que son propre fils ait cherché en vain des traces de sa naissance sur le continent. On voit pourquoi Don Fernand a pu le faire venir d'au delà des mers et non d'une grande cité italienne. On comprend que l'amiral ait pu être en même temps citoyen de Gênes (*Genovense*) et enfant de Calvi, puisque cette ville, comme l'indique son surnom de *Calvis fidelis*, resta fidèle à Gênes, même alors que le reste de la Corse s'était affranchi de la suzeraineté génoise. La présence de nombreux Corses parmi les compagnons de Colomb devient naturelle, de même que celle des fameux *cani Corsi*, qui ont donné tant de mal aux commentateurs. Il devient tout simple d'entendre l'amiral s'écrier que les poissons qui suivent les navires doivent être des *toninas*, semblables à celles des côtes corses, d'entendre les équipages faire résonner le *colombo* national et entonner les chants traditionnels des marins de Calvi. On comprend que le hardi navigateur ait donné aux premiers ports et aux premières îles qu'il ait baptisés précisément le nom des saints qui avaient dû le frapper le plus dans son enfance, et avec lesquels un Corse de Calvi était le plus familiarisé.

(1) Si, en 1723, GIUBEGA peut affirmer que la ville de *Calvi* devait être appelée *Céleste* (*Celeste*), ayant été *ennoblie* (*nobilitata*) par la munificence du Ciel au point de pouvoir « *être l'égale des premières villes d'Italie* », n'est-ce pas comme patrie de Christophe Colomb? (*Storia della Corsica*, 1-2). N'est-ce pas en songeant au grand amiral et à son oncle, que le P. OLIVESE, au xvii^e^ siècle, en parlant du P. GIOVANNI MATTEI, général des Franciscains, nonce apostolique, mort en 1547, proclame que la ville de Calvi a été illustrée « *par le génie de plusieurs autres Calvais qui, par leur mérite, se sont rendus célèbres dans les Indes et en Espagne* » (*Ragguagli Serafici e Cronicali della Provincia minore osservante di Corsica*. Lucca, presso Giacinto Paci, 1671, p. 117).

Si la généalogie de l'abbé Peretti est exacte — et nous avons vu qu'il est bien difficile d'en ébranler les grandes lignes — on a sous les yeux toute la famille des armateurs célèbres dont l'Amiral de l'Océan fut le plus illustre. Toute l'histoire de Christophe Colomb et de ses ascendants devient si simple, si claire qu'il est difficile de se la représenter autrement : le père, tissant ses fils, dans cette rue *del Filo*, que les Calvais devaient bientôt appeler *Caruggio del Colombo*, et transmettant à ses héritiers cette maison antique et délabrée, sur laquelle des mains pieuses devaient apposer, quatre cents ans plus tard, une plaque commémorative ; le grand-oncle, appelé tantôt *Christophe le Calvais*, tantôt l'*Archipirate*, que Don Fernand qualifie de « grand homme de mer » et qui délivra Bonifacio (1420); l'oncle, *Antoine de Calvi*, ou *Colomb le Jeune*, qui secourut le roi René à Naples (1442), navigua dans les mers de Gênes (1449) et confia un navire au futur « Amiral de l'Océan » ; le frère cadet, *Bartholomeo le Corse*, ou *Barthélemy Colomb*, qui fut nommé capitaine de navire en 1481, qui marcha contre les Turcs et vient à point confirmer les affirmations des historiens qui prétendent que les Colomb faisaient la guerre à la Turquie : et, enfin, ce richissime *Jean-Antoine Colomb* ou *Jean-Antoine de Calvi*, qui favorisa de nombreux Calvais en Amérique et était parent de l'amiral à un degré que nous n'avons pu déterminer.

Tout cela coordonne admirablement les indications éparses chez les historiens les plus dignes de foi, tels que Don Fernand, aussi bien que chez des chroniqueurs moins bien renseignés ou moins scrupuleux. Jamais le hasard pur et simple n'aurait amené un ensemble de circonstances aussi favorables à l'origine calvaise de Colomb.

Le mystère lui-même, qui a plané si longtemps sur l'origine du grand navigateur, s'explique dans une certaine mesure ; car, l'histoire le prouve, Gênes a tout fait, non seulement pour accaparer les grands hommes de ses Etats, mais aussi pour frustrer la Corse d'honneurs de ce genre. Non seulement elle intimidait ceux qui auraient pu ou voulu proclamer la vérité (1),

(1) Les exemples prouvant que Gênes a bâillonné les écrivains qui eussent pu lui porter ombrage sont nombreux. Le travail de l'abbé Sisco sur les *Hommes illustres de la Corse*, les notes du P. Paciola, de Calvi, furent confisqués. (V. Salvini, *Giustificazione della Rivoluzione di Corsica*. in Corti, 1764, p. 588. Cf. Limperani, *Istoria della Corsica*, t. I, *Avertissement*).

mais encore elle ne reculait pas devant la suppression et la falsification de documents historiques.

Peut-être même Christophe Colomb lui-même a-t-il eu parfois intérêt à revendiquer son titre de *citoyen génois*, sans ajouter qu'il était né dans une petite ville corse ; cela paraît avoir été le cas, lorsqu'il sollicitait des navires du roi d'Aragon que les Calvais, et notamment Christophe de Calvi, Jacques le Calvais et Colomb le Jeune, avaient combattu à plusieurs reprises. Le silence qui s'est fait autour de l'origine corse et calvaise de Colomb est donc un nouvel argument en faveur de Calvi.

Ajoutons enfin à toutes les raisons précédentes qu'on comprend que la ville orgueilleuse et puissante de Gênes ait revendiqué, à tort, l'honneur d'avoir donné le jour à Colomb, tandis qu'on ne voit pas comment Calvi aurait pu créer de toutes pièces sa tradition et la maintenir à travers les siècles, si le point de départ en avait été faux. Quelle audace inouïe et quelle aberration cela eût été pour cette petite ville perdue sur un rocher battu par les flots que de vouloir enlever à sa puissante suzeraine un honneur que celle-ci revendiquait pour elle-même ! Non, si Colomb n'était pas né à Calvi, aucun imposteur n'aurait réussi à forger et à maintenir la tradition de l'origine calvaise du « héros des mers ». Tandis que l'inverse est facile à concevoir. On ne prête qu'aux riches. En vertu de je ne sais quel préjugé en faveur des grandes cités, la fable de l'origine génoise de Colomb devait trouver d'autant plus de crédit qu'on « *a coutume*, comme le disait déjà Don Fernand, *d'estimer davantage les hommes qui naissent dans les grandes villes* » (c. 1, p. 7).

Et pourtant, cette endurance, cette persévérance opiniâtre et obstinée, ce courage indomptable et ce mépris du danger, que tous les historiens ont admirés chez Christophe Colomb, ne sont-ils pas précisément les traits les plus frappants du caractère corse ; ne conviennent-ils pas cent fois mieux à un rejeton des rudes montagnards de l'ancienne Cyrnos qu'au citoyen d'une ville opulente et déjà efféminée!

On le voit, les raisons générales sont d'accord avec les plus petits détails des textes les plus authentiques, pour faire de Colomb un Corse et un Calvais. Toute autre hypothèse soulève des difficultés insurmontables ou nous oblige à faire vio-

lence aux textes. D'un côté : obscurité, mystère, incohérence, contradiction sur contradiction ; de l'autre : clarté, simplicité, logique, concordance des détails les plus intimes. Au lecteur de choisir de quel côté il veut se ranger.

HENRI SCHOEN.

# LA MÉDECINE DANS L'ŒUVRE DE HUYSMANS

Lorsque Joris-Karl Huysmans débuta dans la vie littéraire, ses goûts le rattachèrent à un groupe où, aux côtés de Zola, de Guy de Maupassant, de Léon Hennique et de quelques autres, il crut pouvoir recommencer la bataille romantique.

Tous ces écrivains avaient pris pour objectif l'observation franche et nue de la nature, dans ses beautés et ses laideurs, ses tares et ses magnificences. De par ses origines, Huysmans était le plus apte à développer en son entier ce programme. Le réalisme n'était pas chez lui une formule littéraire, mais une condition de vie, une manière d'être naturelle, comme il l'avait été chez ses compatriotes les peintres flamands.

Désormais, pour lui et ses amis, la maladie, l'hérédité, la vie, la mort devaient être un champ d'observation où la récolte serait abondante et magnifique.

Malheureusement, le champ d'observation ne fut pas toujours bien sincèrement cultivé, et les idées *à priori* remplacèrent souvent l'expérimentation. On sait, pour n'en citer qu'un seul, quelle production énorme, et aussi quelles erreurs Emile Zola a entassées sous prétexte de biologie.

De ces jeunes littérateurs, bientôt dispersés aux quatre coins de l'horizon intellectuel, nul n'échappa à ce besoin d'études physiologiques, anatomiques ou pathologiques. Huysmans comme les autres fut touché. Et, bien qu'il fût celui d'entre les membres de ce cénacle dont la courbe est à tous égards la plus étendue et la plus singulière, en apparence du moins, il ne s'est jamais libéré de ses préoccupations de réalisme médical.

Jusqu'en ces dernières œuvres l'influence primitive demeure, et il est particulièrement intéressant de recueillir les observations, les impressions, les idées médicales de ce puissant artiste, de les comparer à la réalité des faits.

Comme dans une production aussi multiple, aussi poly-

morphe que celle de Huysmans, la médecine peut intervenir à des titres très divers, il importe de sérier les recherches dans ce domaine, cataloguant sous quatre ou cinq rubriques les découvertes accomplies.

C'est ainsi qu'il convient de mettre à part *A Rebours*, cet extraordinaire roman qui n'est qu'une longue observation de neurasthénique. Nous classerons ensuite les descriptions ou études de médecine, le folklore médical, les comparaisons médicales et le style biologique, pour achever en demandant à l'œuvre du maître quelle opinion Huysmans avait de la médecine et des médecins.

On pourrait lui demander bien des choses encore à cette œuvre. Par exemple un portrait pathologique et mental de son auteur. C'est là un jeu fort à la mode. Mais en l'espèce il ne serait pas sans danger. Huysmans est notre contemporain, et ses intimes vivent encore, qui pourraient trop facilement détruire les savantes déductions d'un psychiatre aventureux.

Il semblerait que l'œuvre de Huysmans doive se diviser en deux séries séparées par l'événement sensationnel de son existence, sa conversion. Cette démarcation est toute artificielle. D'un côté comme de l'autre de la barrière, c'est toujours le dilettante, l'artiste, l'amoureux des formes rares, de la mystique et du plain-chant qui apparaît.

Parti du naturalisme de *Marthe*, des *Sœurs Vatard*, l'auteur évolue insensiblement vers le mysticisme de *la Cathédrale*, et les études psycho-artistiques des *Foules de Lourdes*.

Au point de vue médical il n'évoluera guère, mais sa manière se transformera. Au début, il fait de l'observation exogène. Plus tard, il s'étudiera lui-même pour revenir, avec *Sainte-Lydwine* et *les Foules de Lourdes*, aux notations extérieures. Mais c'est là œuvre des circonstances et non de la volonté de l'écrivain.

Peu importe d'ailleurs, l'essentiel, pour nous, est de savoir, non où, mais comment Huysmans a noté ses impressions médicales.

### UN ROMAN DE LA NÉVROSE : A REBOURS

On pourrait, sur ce fantastique poème des décadences qui

l'intitule : *A Rebours*, écrire un énorme volume de gloses. On y trouve de quoi satisfaire la curiosité de vingt spécialistes, vieux professeurs épris de la basse-latinité, liturgistes, joailliers, horticulteurs, médecins, chacun y trouve son compte.

C'est que c'est un personnage peu banal que le duc Jean des Esseintes. C'est un neurasthénique. Ceci certes n'a rien que de très ordinaire à notre époque. Mais ce sont les manifestations de cette neurasthénie qui effarent notre imagination et dépassent nos rêves.

Fils d'une très vieille race affaiblie par des mariages consanguins, des Esseintes vit une enfance morne, isolée ; tout jeune, il se lança dans la débauche, pour aboutir à une déchéance rapide et presque absolue. C'est alors que l'envahissent des idées de solitude, un besoin de calme, il hait la foule, la ville, le bruit, la vie, et va se terrer à la campagne pour y commencer la vie à rebours.

Sur cet état nerveux se greffe un état gastrique, que l'on soigne par le repos absolu de l'organe, les lavements alimentaires ; après quelques alternatives de mieux et de pire, la guérison s'effectue, et l'on se hâte d'expédier à Paris le patient, pour essayer d'extirper sa névrose.

En ces quelques lignes tient toute l'observation clinique du malade. Il suffit pour être complet d'y joindre quelques notations telles que douleurs errantes, ou névralgies en casque.

Je sais bien que le principal souci de l'auteur est, moins dans la description médicale que dans la présentation d'un maniaque qui va nous fournir l'occasion d'une étude sur les auteurs latins de la décadence, et les petits Pères, sur les fleurs, sur les parfums, les amours vénales et hors nature, *les joies déviées*, la symbolique des pierres précieuses. Cette névrose n'est qu'un prétexte à étalage d'érudition, et à descriptions somptueusement étranges.

Cependant un malade évolue au travers de ces descriptions, et, nous devons le reconnaître, son étude clinique est des plus rationnelles.

Alliance d'un état mental et d'un état gastrique, agoraphobie, alternances d'excitation et de dépression, céphalée en casque, hallucinations auditives et visuelles, spermatorrhée, c'est bien là le tableau clinique d'un grand nerveux, d'un mental issu d'une vieille race anémiée, usé lui-même par les noces,

et dont le penchant vers l'artificiel est la déviation caractéristique.

La thérapeutique de ces états était fort incertaine à l'époque où fut écrit *A Rebours*. Elle l'est d'ailleurs encore aujourd'hui, malgré d'évidents progrès. Aussi Huysmans se contente-t-il d'alimenter son malade, de lui donner des lavements à l'huile de foie de morue, au thé de bœuf et au bourgogne, il le bourre d'assa fœtida et de valériane, le gave de quinine, le soumet à une énergique hydrothérapie. Et tout cela me paraît, en somme, fort raisonnable. Qu'y feraient de plus les médecins? Peu de choses sans doute. Huysmans ne nous déclare-t-il pas que ces messieurs n'entendent rien aux névroses?

Au côté de cette œuvre extraordinaire, il en faudrait placer une autre où l'on pourrait trouver une étude sur l'hystérie mystique, le sadisme religieux, les perversions génitales du spiritualisme.

*Là-Bas*, ce livre admirable, peut-être le chef-d'œuvre de Huysmans, et qui, s'il en était besoin, suffirait seul à le laver du reproche de cacographie lancé par les pontifes de la critique de sacristie, *Là-Bas* fut, dans la pensée de son auteur, une étude sur le satanisme contemporain.

Mais le satanisme n'est-il pas une affection mentale, une hystérie collective et épidémique? La fameuse scène de la messe noire et les crises d'érotisme convulsif des fidèles du chanoine Docre semblent bien confirmer cette opinion.

Dans le même ouvrage, la longue relation des méfaits de Gille de Rais établie en vue de prouver l'emprise du démon sur cette âme peut aboutir aussi à des conclusions médicales. Cet illustre précurseur du divin de Sade, ce monomane halluciné qui pratiquait la Sodomie et le Vampirisme, est un admirable type de perverti génital, et de nos jours c'est un asile d'aliénés qui s'ouvrirait pour lui à l'énoncé de ses épouvantables orgies.

Cependant, en dépit de l'intérêt médical de *Là-Bas*, il ne faut pas oublier que son auteur ne voulut pas faire œuvre de psychiatre, mais de psychologue, ce qui, quoi qu'on en ait, ne signifie pas la même chose. C'est surtout un côté de la mystique que Huysmans voulut étudier là, le côté sombre et farouche. Et l'impression que l'on ressent, en refermant ce livre, est toute d'effroi, de malaise et de vertige.

## LES DESCRIPTIONS MÉDICALES

En dehors de l'étude clinique purement imaginative de *A Rebours*, il est dans l'œuvre de Huysmans de très nombreuses pages consacrées à des descriptions médicales. C'est assurément dans *les Foules de Lourdes* et *Sainte Lydwine de Schiedam* qu'elles tiennent la plus large place ; aussi convient-il de consacrer à ces deux ouvrages quelques lignes.

Pour quiconque a lu *les Foules de Lourdes*, il est évident que les longues théories de valétudinaires qui défilent devant nous ont été vues par un artiste, et c'est un artiste qui nous les dépeint.

Ne cherchons pas une description technique, des mots savants, un langage précis, tout un vocabulaire de laboratoire ou de salle de garde. Rien de cela ne se rencontre au cours de ces pages, où, suppliants et las, s'évoquent magistralement, à notre imagination, ces malheureux en quête d'une guérison que la science humaine s'avoue impuissante à leur donner.

Mais dans ces touches d'un pinceau réaliste, parfois brutal, toujours impressionnant et exact, nous ne pouvons pas ne pas reconnaître la vérité. Le diagnostic s'impose à la lecture, tellement est sensible la description. Huysmans n'a pas copié un manuel, il ne s'est pas encombré de dictionnaires et d'atlas ; il a vu des malades, ce qui est mieux.

Nul ne contestera, par exemple, la sincérité de cet instantané pris auprès de la Grotte :

> Des voiturettes arrivent encore, charriant des paralytiques blêmes, les lèvres détendues, considérant on se demande quoi, par terre ; des hydropiques, la tête rejetée en arrière, comme pour ne pas voir l'obsédante panique de leurs ventres enflés, ainsi que des bonbonnes ; des phtisiques creux et amers, dont les yeux vernis errent à la ronde ; des cardiaques étouffant, levant, dans leur effort pour mieux respirer, le cou en l'air.

On pourrait citer ainsi quantité de fragments, tout aussi puissants, aussi vrais, dans cette œuvre étonnante, tel ce passage sur des aveugles conduits par un ophtalmique *dont les paupières retournées exsudent sans arrêt, le long des joues, de leurs liserés de jambon saignant, des traînées de larmes.*

Qui n'a rencontré de ces ectropioniques, ainsi magistrale-

ment silhouettés? Mais alors qu'à les voir on ne ressent qu'une impression de dégoût ou de pitié, l'artiste qui toujours veille en Huysmans évoque immédiatement le souvenir de ce tableau du vieux Breughel, *où les gestes tâtonnants et les apparences des diverses cécités sont si bien rendus.*

L'observation est si vraie, c'est un héritier si direct des vieux maîtres flamands qui nous parle que, devant cet hôpital, où l'humanité déverse ses plaies les plus hideuses, et ses maladies les plus terribles, devant ce congrès des horreurs, notre diagnostic n'hésite pas. Cette enfant rachitique et nouée dont les jambes sont deux maigres ceps enroulés l'un à l'autre, dont les doigts sont en gélatine, ce minuscule paquet de chairs pâles et désossées, c'est une maladie de Parrot. Voici des tuberculeux, des lupiques, *des cancéreux au teint de paille, un vieillard dont le visage peint en bronze décèle le mal d'Addison.* Et nous pourrions allonger à l'infini ce catalogue. Toujours la vision de Huysmans demeure nette, scientifique parce qu'exacte.

Avec *Sainte Lydwine de Schiedam*, nous pénétrons dans le domaine de l'histoire. En ce volume consacré à la vie de la mystique flamande, il faut voir, avant tout, une œuvre d'hagiographie. Huysmans ne voulut pas, assurément, y faire une œuvre médicale. Et cependant la médecine s'intéresse à ce récit, car Lydwine fut, durant toute sa vie, une incroyable valétudinaire, et ses souffrances sont rapportées tout au long dans sa biographie.

L'auteur, toutefois, ne fera pas œuvre de critique. Il recueillera les œuvres de ses devanciers, les harmonisera entre elles, mais il n'essaiera pas de reconstruire, selon nos conceptions modernes cet extraordinaire échafaudage de maux. Pour lui, d'ailleurs, les souffrances de Lydwine sont d'essence surnaturelle. La sainte est une victime d'expiation ; en elle, il voit les effets merveilleux de la substitution mystique. Rien, dans ces souffrances, ne saurait donc l'étonner, leur origine leur permet d'enfreindre en quelque sorte les lois du temps et de la nature. Là, moins que jamais, il a voulu faire œuvre scientifique.

On connaît cette étonnante observation qui débute par la gravelle, continue par une fracture de côte et une pleurésie purulente, pour finir par une péritonite chronique après avoir

vu, entre temps, surgir des abcès multiples, la peste, et ce fameux mal des Ardents dont la véritable modalité nous est inconnue, car les uns en font de la syphilis, d'autres de la lèpre, certains une variété d'érysipèle, quelques-uns la peste, d'autres enfin, dont Huysmans, une sorte d'ergotisme gangréneux.

Au cours de ce récit, les descriptions réalistes abondent, mais sans jamais présenter une allure scientifique et les diagnostics que nous portons sur les souffrances de Lydwine nous sont simplement imposés par la précision et l'abondance des détails.

Tout le mérite de cette précision ne revient pas d'ailleurs au seul Huysmans. Il ne faut pas oublier qu'ici il n'est que le copiste. Brugman, A-Kempis, et surtout Jan Gerlac, le parent de Lydwine, sont les véritables auteurs de son observation médicale. Et l'on ne s'étonne plus de son réalisme en songeant que tous trois, comme leur commentateur, sont fils de cette Flandre, si féconde en artistes épris de scènes vécues, quelle qu'en soit la brutale sincérité.

Dans les autres œuvres de Huysmans, nous retrouverons toujours les traces de l'influence de la biologie sur la génération littéraire à laquelle il appartint. Néanmoins, même dans les œuvres du début, la glane médicale est peu abondante; plus tard, dans la série auto-biographique, Huysmans ne fera de clinique qu'au sujet de ses propres malaises. C'est en somme incidemment que l'intéresse la pathologie, il ne fait pas profession de biologiste, et son tempérament l'incite, avant tout, à faire œuvre d'art plutôt que de science... ou de pédantisme.

Dans *les Sœurs Vatard*, ce poème de l'ouvrière parisienne, il aurait pu, et d'autres n'y auraient pas manqué, nous donner une étude pathologique de ces milieux de misère physique et morale, nous raconter d'interminables histoires de chlorotiques, insister sur des perversions morbides de toute sorte. Pas du tout. C'est en quelques lignes à peine qu'il nous tracera ce portrait d'anémique, d'ailleurs assez bien composé :

Elle pleurait, sans savoir pourquoi, voyait des papillons noirs voleter devant ses yeux, souffrait des reins, était fatiguée des jambes comme une femme qui aurait effectué de longues courses, sautait avec un cri d'alarme lorsqu'un objet quelconque, tombant à terre, faisait du bruit, s'irritant à propos de tout, répondait à peine aux questions de son père, aux câlineries de sa sœur.

Irritation nerveuse, troubles oculaires, troubles rénaux, lassitude, modification du caractère, c'est là une esquisse parfaite du chloro-brightisme qui sème ses victimes sur le pavé des grandes villes. Mais le tableau est traité dans les touches discrètes, sans appuyer. L'auteur nous donne ces renseignements en passant, parce qu'ils sont utiles, et que son œuvre y gagne en vérité, mais, dans sa hâte à poursuivre son récit, il semble nous dire : Vous savez, je n'ai nullement copié les cliniques de Trousseau, et je ne passe pas mon temps à me documenter dans les hôpitaux.

Les mêmes réflexions nous sont inspirées par l'état de la mère Vatard, une hydropique qui doit être ponctionnée. Le fait est tout juste indiqué, sans description. L'auteur ne vise pas aux effets faciles.

Avec *En Rade*, nous nous trouvons en présence de deux nerveux, Jacques Marles et Louise sa femme, celle-ci surtout, dont les crises nous sont contées avec quelque luxe de détails. Ces descriptions, d'ailleurs, sont partie essentielle de la trame de l'œuvre. Que sont en effet les deux héros de *En rade*, sinon deux désemparés de la vie, deux abouliques, deux malades de l'énergie qui errent à la recherche d'un port, d'un refuge contre les tempêtes que leur âme sans force ne peut affronter?

Mais là encore, tout en tenant une certaine place dans l'action et le récit, tout en étant exactement pensées au point de vue pathologique, ces études ne se piquent pas d'exactitude technique. Le mot propre importe peu à l'écrivain, ce qu'il note, et cela supérieurement, c'est l'aspect extérieur du sujet, sa déchéance organique, le retentissement moral de son délabrement vital. Il ne va guère au delà et son observation ne dépasse guère la zone des notations externes.

Signalons en passant que ce sont surtout les troubles nerveux et gastriques qu'il s'est plu à décrire. Ce sont ceux qui, le plus familièrement, se présentent à son esprit. Probablement parce que lui-même fut un nerveux et que toute sa vie il eut un estomac très délicat.

La preuve en est dans ce que nous appelions plus haut la série auto-biographique, et qui va de *Là-bas* à *la Cathédrale*, en passant par *En route* et *l'Oblat*. On a dans ces pages un Durtal singulièrement nerveux, impressionnable, suggestion-

able, à la fois mystique et sensuel et que domine l'éternel effroi de la dyspepsie.

En adaptant ce personnage de Durtal à la personnalité même de Huysmans, il faut évidemment faire la part des exagérations, et des tendances littéraires au pessimisme, qui semblent bien être le fond même de sa manière. Cependant, une part de vérité y demeure. Tous les auteurs ne mettent-ils pas, d'ailleurs, beaucoup d'eux-mêmes dans leurs œuvres ?

Si dans les autres écrits nous cherchons quelle est la part de la médecine, nous ferons une bien maigre récolte. C'est à peine si, dans *Trois églises et trois primitifs*, nous trouvons l'histoire merveilleuse de sainte Reine et une longue étude sur le mal des Ardents à propos d'un crucifiement de Grünewald.

Le morceau le plus curieux au point de vue médical que Huysmans ait jamais composé est, à notre avis, cette étrange méditation sur la syphilis, qui fait suite aux hallucinations de des Esseintes en face d'une corbeille de fleurs.

Cette envolée lyrique sur la dominatrice des races nous fait songer aux vieux auteurs dessinant le cortège de haulte et puissante dame Vérole, elle nous fait songer aussi à une page magistrale de clinique vénérienne.

Syphilis acquise ou syphilis héréditaire, qui peut se vanter de ne pas rouler dans ses veines quelques parcelles du virus ? Et chaque jour le chapitre des méfaits de dame Vérole ne s'augmente-t-il pas de paragraphes nouveaux ?

C'est ce que nous dit magnifiquement en quelques lignes le héros de *A Rebours* :

> Il eut la brusque vision d'une humanité sans cesse travaillée par le virus des anciens âges. Depuis le commencement du monde, de pères en fils, toutes les créatures se transmettaient l'inusable héritage, l'éternelle maladie qui a ravagé les ancêtres de l'homme, qui a creusé jusqu'aux os maintenant exhumés des vieux fossiles !
>
> Elle avait couru sans jamais s'épuiser à travers les siècles ; aujourd'hui encore elle sévissait, se dérobant en de sournoises souffrances, se dissimulant sous les symptômes des migraines et des bronchites, des vapeurs et des gouttes ; de temps à autre, elle grimpait à la surface, s'attaquant de préférence aux gens mal soignés, mal nourris, éclatant en pièces d'or, mettant par ironie une parure de sequins d'Almée sur le front des pauvres diables, leur gravant, pour comble de misère, sur l'épiderme, l'image de l'argent et du bien-être !

Cette vision d'une humanité, d'un univers syphilisé est digne de l'imagination d'Edgar Poe.

Mais, en somme, de cette promenade à travers l'œuvre de Huysmans, on peut conclure que, tout en donnant dans ses œuvres une large part à la médecine, soit volontairement, soit que le sujet l'y oblige, il n'a jamais fait étalage d'érudition livresque. Il n'a pas été un copiste vulgaire, mais un observateur, observateur d'une rigoureuse exactitude le plus souvent. Il note ses impressions, sans vouloir faire, le moins du monde, étalage de sens clinique ou de science thérapeutique. Sa mentalité première, et en quelque sorte ethnique, son milieu intellectuel l'ont fait s'intéresser aux choses de la biologie. Il se contente d'en parler en homme du monde, en artiste, et en homme d'esprit.

§

### LE FOLK-LORE MÉDICAL

Si Huysmans ne fait pas montre de science moderne, et dédaigne de compiler les gros traités, il feuillette volontiers les vieux manuscrits et les antiques ouvrages concernant l'art de guérir.

Nombreux sont les passages relatifs aux vénérables formulaires d'antan, aux croyances moyen-âgeuses, à la vieille alchimie. Assurément ces extraits n'ont qu'une valeur purement documentaire, et en quelque manière historique; ils seraient néanmoins curieux à signaler, et dignes de l'attention du folkloriste, même si la pensée du maître ne les adornait pas d'ingénieuses et précieuses réflexions.

C'est ainsi qu'à diverses reprises nous trouverons cités les poèmes didactiques de Wahlafrid Strabo et de Macer Floridus, le *de Viribus herbarum* et l'*Hortulus*. Dans *l'Oblat*, nous jetterons un rapide coup d'œil sur la pharmacopée du moyen-âge, sur ces médicaments périmés « qui avaient leur raison d'être, et n'empoisonnaient point, en tout cas, comme les alcaloïdes des chimistes de notre temps ».

Dans ce même volume nous apprenons en quelle estime les botanistes du XVIe siècle tenaient les diverses variétés d'hellébore : « Elles évacuent le flegme et la colère, guérissent la gratterelle, l'impétigine, les rognes, les gales blanches et autres vices du sang. » L'emplâtre de melon guérit les inflammations

des yeux, le jeune cornichon est apte à apaiser les vomissements causés par la chaleur du ventricule, etc.

Gévingey, l'astrologue de *Là-Bas*, nous fera un cours d'anatomie pathologique occulte : *Chacun de nos organes*, nous apprend-il, *correspond* à *une planète, et en dépend.* A cet exemple il nous cite les hommes nés sous le signe Saturne. Ils sont mélancoliques et pituiteux, taciturnes et solitaires, pauvres et vains. Cet astre, d'ailleurs, a une fâcheuse réputation, il préside à des maux horribles et divers, l'épilepsie et les varices, les hémorrhoïdes et la lèpre. C'est le grand pourvoyeur des hospices, et des bagnes.

Et ce discours sur Saturne nous fait songer à ces images des missels et des livres d'heures de Simon Vostre ou de Thielman Kerver, où un homme anatomisé se montre, chacun de ses organes relié par un trait à l'astre qui le gouverne, soleil, lune ou planète.

Mais ce qui intéresse surtout Huysmans en cette étude rétrospective, c'est moins l'imprévu des vieilles formules que le symbolisme et la mystique que l'on rencontre en quelques-unes.

C'est avec joie qu'il accueille les légendes médicales ; de nombreuses pages de son œuvre, et particulièrement de *la Cathédrale*, sont consacrées à la symbolique des plantes, à la thérapeutique mystique, aux saints guérisseurs.

Durand de Mende, Honoré le Solitaire, l'abbesse de Rupertsberg, Petrus Cantor, et bien d'autres lui révèlent les vertus des simples, leurs merveilleuses propriétés.

Il étudie les mystérieuses relations qui unissent certaines plantes à de pieux personnages, et qui font que le saint, comme l'herbe, guérissent les maléfices spirituels ou corporels.

Nous sommes assurément fort loin de la science, et nous ne voudrions pas dire que Huysmans était pénétré de l'excellence de ces bizarres recettes, mais il y retrouvait l'âme étrange du moyen âge, qu'il aimait.

## LES COMPARAISONS MÉDICALES ET LE STYLE BIOLOGIQUE

Si la médecine historique et mystique n'a que de lointains rapports avec la biologie moderne, et ne confirme guère ce

que nous avons déjà dit de l'influence de cette science sur le tempérament et les écrits du groupe naturaliste, l'art d'Hippocrate prend largement sa revanche, à propos du style de Huysmans.

On sait le particularisme et l'audace du langage de l'écrivain. Il ne recule pas devant les expressions les plus violentes et les plus étranges. Cette liberté a fait mettre hors la loi le plus remarquable écrivain catholique de notre temps, par les bonnes âmes éprises de littérature sirupeuse et bénissante, qui s'évanouissent d'indignation en entendant appeler un évêque un épiscope, ou en lisant, chose horrible, qu'une statue de la Vierge a des yeux de merlan frit.

Pour rendre plus vivante sa pensée, Huysmans use volontiers de la comparaison. Et les images les plus énergiques n'effraient pas sa plume. A cet usage le style médical lui offre de magnifiques ressources, aussi s'en sert-il abondamment. Non pas que l'argot professionnel lui soit familier, la précision technique des termes n'est pas ce qu'il recherche. Il procède plus volontiers par images, ou par comparaisons tirées de la pathologie ou de la thérapeutique. C'est cela qu'il faudrait appeler le style biologique de Huysmans. Style dont il use très fréquemment au cours de toute son œuvre, et qui montre bien, évocation constante de la médecine, la place que cette science a, malgré tout, tenue dans les préoccupations littéraires de l'auteur.

Un magnifique exemple, c'est cette exquise manière de se dire le passionné d'une chose :

> Je me suis inoculé le savoureux poison de la liturgie, et je l'ai dans le sang de l'âme, et je ne l'élimine point, je suis le morphinomane de l'office.

Invinciblement, la race honnie des gens de lettres appelle en son esprit des images pharmaceutiques, soit qu'il apprécie la façon d'écrire de certains qu'il dénomme les orléanistes de la Vérité, lesquels se bornent « à jeter dans les juleps de Feuillet les sels secs de Stendhal », faisant ainsi « des pastilles mi-sel, mi-sucre, de la littérature de Vichy ». Soit surtout qu'il s'attaque aux mœurs des marchands de littérature, que sa haute conscience d'artiste méprise violemment.

Imitant la pharmacopée homéopathique qui se sert encore de

substances infames, de jus de cloporte, de venin de serpent, de suc de hanneton, de sécrétion de putois, et de pus de variole, le tout enrobé dans du sucre de lait pour en céler la saveur et l'aspect, le monde des lettres triture, lui aussi, dans le but de les faire absorber sans hauts-de-cœur, les plus dégoûtantes des matières, c'est une incessante manipulation de jalousie de quartier et de potins de loges, le tout globulé dans une perfidie de bon ton, pour en masquer et l'odeur et le goût.

On voit le procédé. Toutes les réflexions morales de Huysmans sont ainsi traitées, à la manière médicale. C'est ainsi qu'il jugera la religion la « seule qui sache encore panser avec les plus veloutés des onguents, les plus impatientes des plaies » ou qu'il définira les cloches : *le bromure des âmes belliqueuses.*

Ces études littéraires mêmes appellent, en quelque sorte automatiquement, des comparaisons empruntées à la médecine. Telle cette définition du génie de Baudelaire ;

Baudelaire était allé plus loin [que Balzac], il était descendu au fond de l'inépuisable mine, s'était engagé à travers des galeries abandonnées ou inconnues, avait abouti à des districts de l'âme où se ramifient les végétations monstrueuses de la pensée.

Là, près de ces confins où séjournent les aberrations et les maladies, le tétanos mystique, la fièvre chaude de la luxure, les typhoïdes et les vomitos du crime, il avait trouvé, couvant sous la morne cloche de l'ennui, l'effrayant retour d'âge des sentiments et des idées.

Et, sous cette apparence étrange, le tempérament, la manière du poète se montrent à nous admirablement, telle est la puissance et la vérité de la comparaison.

Des fleurs exotiques, aux formes et aux coloris bizarres, se présentent à lui, il ne se contentera pas d'une description minutieuse et savante, non, il stylise sa vision, il compare, et c'est la pathologie qui vient encore à son secours pour la plus étonnante page de botanique qui ait été écrite. Ce n'est plus une corbeille de fleurs que nous regardons, c'est une vitrine du musée de l'hôpital Saint-Louis.

Elles affectaient une apparence de peau factice, sillonnée de fausses veines ; et la plupart, comme rongées par des syphilis et des lèpres, tendaient des chairs livides, marbrées de roséoles, damassées de dartres ; d'autres avaient le ton vif des cicatrices qui se ferment, ou la teinte brune des croûtes qui se forment ; d'autres étaient bouil-

lonnées par des cautères, soulevées par des brûlures ; d'autres encore montraient des épidermes poilus, creusés par des ulcères et repoussés par des chancres ; quelques-unes, enfin, paraissaient couvertes de pansements, plaquées d'axonge noire mercurielle, d'onguents verts de belladone, piquées de grains de poussière, par les micas jaunes de la poudre d'iodoforme.

Huysmans eût été un botaniste admirable et le parfait poète des orchidées. L'art lui-même n'échappe pas à la vision biologique de l'écrivain. Ainsi une statue de Martin Schongauer à Francfort lui inspire cette réflexion : « C'est de l'art officiel, de l'émétique pour la vue du Bartholdi. » Voilà de la critique originale, rapide, suggestive et à double tranchant !

La nature, elle aussi, lui inspire des idées médicales. Il faut noter d'ailleurs que les spectacles champêtres le laissent généralement froid, à moins qu'il ne les ridiculise, comme il a ridiculisé la moisson dans *En rade*.

Les ruines, si chères aux littérateurs en quête d'effets faciles, les ruines lui disent fort peu de choses. Un vieux château délabré, aux murs croulants vêtus de mousses et de lierre, évoque immédiatement : « les infirmités d'une vieillesse horrible, l'expuition catarrhale des eaux, les couperoses du plâtre, la chassie des fenêtres, les fistules de la pierre, la lèpre des briques, toute une hémorragie d'ordures. »

Et cette liste déjà longue pourrait s'augmenter encore. Telle qu'elle est, elle suffit à expliquer ce qu'est le style biologique de Huysmans, et à prouver l'influence de la médecine sur son imagination et la composition de sa phrase.

## QUE PENSAIT HUYSMANS DE LA MÉDECINE ET DES MÉDECINS

Il n'est pas seulement intéressant de constater l'influence qu'un art, une science a sur la pensée, la technique d'un écrivain. Il est aussi curieux de connaître en quelle estime il a tenu cet art, cette science. Ceci est d'autant plus à noter qu'il s'agit de la médecine, dont tous nous sommes, plus ou moins, tributaires. Car le jugement se complique. Ce n'est plus simplement un artiste qui décide, mais un artiste doublé d'un malade passé, ou d'un malade futur. Rancune ou appréhension l'emportent ici sur la froide raison ; surtout, et c'est le cas de Huysmans, si le sujet est un valétudinaire.

Les malades, en effet, sont en général féroces pour la médecine et les médecins. Depuis bien avant Molière, c'est leur façon de se venger de la maladie; et si l'on a pu écrire d'énormes volumes sur *le mal qu'on a dit des médecins*, pas la moindre plaquette n'a vu le jour sur le bien qu'on en a pensé.

Huysmans ne devait pas échapper à la règle commune. A diverses reprises, il nous fait part du peu d'estime qu'il professe envers la science médicale et ses serviteurs. Dans *Sainte Lydwine, les Foules de Lourdes, les Sœurs Vatard, l'Oblat, A Rebours, Là-bas*, on trouvera quelques bonnes phrases bien senties où il est fait justice de l'orgueil et des prétentions des fils d'Hippocrate. Seuls les médecins du bureau des constatations de Lourdes semblent échapper à la réprobation universelle. Mais encore c'est-il qu'en leurs travaux ils sont les vaillants soldats de la Vierge, et les greffiers du miracle.

Huysmans est l'ennemi des théories de Lombroso sur le criminel-aliéné. La thérapeutique moderne ne lui inspire pas confiance, il préfère de beaucoup celle des mires moyen-âgeux. Et d'ailleurs serait-elle efficace, que les médecins ne sauraient pas en user. L'homœopathie, en ce qu'elle a d'anormal, d'étrange, lui plairait assez, mais il avoue que, pour les cas graves et aigus, elle est débile.

A lire ses phrases désabusées et ironiques sur l'art de guérir, on ne peut que s'écrier avec lui : *C'est dégoûtant d'être médecin!*

Parmi les nombreux types de son œuvre, Huysmans n'a d'ailleurs poussé assez avant la silhouette que d'un seul médecin. Ce des Hermies, de *Là-bas*, à la fois spirite et physiologiste, magicien et chimiste, homœopathe, électricien, et charlatan. C'est un type très curieux, très intelligent, savant, et plus sceptique encore qu'original, plus désabusé que charlatan.

Il semble bien que cet homme, peint avec amour par Huysmans, fut de ses amis, et que c'est lui qui fut son initiateur en biologie. Mais ce n'est pas, loin de là, un médecin classique.

Une sortie de ce des Hermies nous le dépeint bien, et nous montre aussi dans quelle direction sa fréquentation pouvait aiguiller Huysmans.

Ah! elle est bien la science contemporaine! Tout le monde décou-

vre une maladie nouvelle ou perdue, tambourine une méthode oubliée ou neuve, et personne ne sait rien! Au reste, quand bien même l'on ne serait pas le dernier des ignares, à quoi cela servirait-il puisque la pharmacie est tellement sophistiquée qu'aucun médecin ne peut être sûr que ses ordonnances sont maintenant exécutées à la lettre? Un exemple entre autres: à l'heure actuelle, le sirop de pavot blanc, le diacode de l'ancien Codex, n'existe plus: on le fabrique avec de l'opium et du sirop de sucre, comme si c'était la même chose! Nous en sommes arrivés à ne plus doser les doses, à prescrire des remèdes tout faits.

C'est amer, violent... et vrai! Tout y est, de l'abus des communications et travaux des princes de la science, à l'abus des spécialités. C'est si vrai et si précis que seul un médecin pouvait parler ainsi.

Huysmans paraît du reste avoir donné à son tour son opinion définitive sur la médecine et les médecins, lorsque, dans *la Cathédrale*, il écrit, répétant en quelque manière des Hermies :

A l'heure actuelle, la médecine est devenue plus que jamais un leurre, et je ne vois pas pourquoi l'on n'en reviendrait point aux spécifiques des oraisons, aux panacées mystiques d'antan. Si les Saints intercesseurs se refusent, en certains cas, à nous guérir, ils n'aggraveront pas au moins notre état en se trompant de diagnostic, et en nous faisant ingérer de périlleux remèdes; et, d'ailleurs, quand bien même les praticiens de notre temps ne seraient pas ignares, à quoi cela servirait-il, puisque les médicaments qu'ils pourraient utilement prescrire sont frelatés?

Ainsi donc, la médecine est un leurre, les médecins des ignares (ailleurs il les appelle des ânes assermentés, de glorieux cuistres), les médicaments des drogues frelatées.

Et dans cette seule phrase se retrouve et se conclut presque toute notre étude sur la médecine dans les écrits de Huysmans. Goût des recherches médicales, usage constant des comparaisons techniques, style volontiers biologique, mépris immense pour la médecine et les médecins, telle est la caractéristique *médicale* de l'œuvre de J.-K. Huysmans.

DOCTEUR ÉTIENNE LEVRAT.

# BOUTADES CARLYLIENNES

Il semble que la critique anglaise se soit récemment enrichie de certains *faits nouveaux* (1) concernant cette vieille complainte des amours de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, chantée pour la première fois par le couple Anthony-Froude et Géraldine-Jewsbury. Il n'est pas inutile d'en dire ici un mot.

Nous avons eu l'occasion (2) de faire allusion à un article de M. F. Harris dans *English Review* (3), intitulé *Conversations avec Carlyle*, et à la réponse qu'y donna M. Alexandre Carlyle dans la même revue (4); réponse qui, avons-nous dit, ruinait péremptoirement les *bases historiques* de ces « conversations ».

Mais pour « imaginaires » qu'elles fussent, sans aucun doute, ces « Conservations » n'en étaient pas moins impressionnantes, sensationnelles même, pour les Anglais. Peut-être ne laisseront-elles pas indifférent non plus le public français.

Donc, cela pouvait être vers 1877-78-79 (M. F. Harris n'est pas fixé.... ni la date non plus), Carlyle devait avoir quatre-vingt-deux ans, et M. F. Harris à peine vingt.

Un beau dimanche de juin 18... (77, 78, 79?) *vers midi*, le jeune homme littéraire qu'était alors M. Frank Harris s'en fut faire visite à Thomas Carlyle, — au prix de qui Browning n'était à ses yeux « qu'un Anglais cultivé de stature ordinaire» — à Thomas Carlyle : « une des forces élémentaires de l'humanité... tel Luther ou Mahomet. » Mais la servante déclare que : « M. Carlyle fait son tour sur le quai de Chelsea » comme un simple mortel, et M. Frank Harris d'aller à sa rencontre.

(1) Lesdits « faits nouveaux » à propos du *remords* de Carlyle, « vivante incarnation du désespoir », on les cherchera en vain dans l'étude qui suit, comme d'ailleurs dans les « Conversations avec Carlyle » de M. F. Harris. Mais cette étude permettra de juger de l'authenticité qu'ils auraient eue si on pouvait les y découvrir. — Nos vifs remerciements à M. A. Carlyle, à l'obligeance de qui nous devons les documents inédits dont nous nous sommes servi.

(2) *Mercure de France*, 1er février 1912.

(3) February 1911.

(4) November, 1911.

Voici venir « le Prophète..., vêtement relâché, négligé, massive chevelure grise hérissée.... visage long, osseux, presque décharné, comme de quelqu'un qui a longtemps jeûné et souffert... ».

Particulièrement *amer*, en effet, ce jour-là, le Prophète; désespéré de tout et sombre comme la mort; bref, d'une humeur qui contraste avec cette printanière matinée dominicale et surtout avec cette juvénile joie de vivre, de respirer, de voir, de marcher, de penser de causer avec ce demi-dieu, ce « Porteur de Lumière ».

Ils se saluent, s'abordent non loin de la maison de Turner.

« Turner ? » Quel intérêt Thomas Carlyle peut-il trouver à Turner ? — Oui, il le sait ; Ruskin jadis lui parla de ce peintre. « Mais la peinture de paysage, qu'est-ce que cela au prix de la nature?.. »

Ce sujet amène les deux hommes à parler de Lessing (« impuissant dans le style descriptif »), puis de Gœthe.

« Gœthe? »... « Sur les affaires importantes de la vie, il n'a pas trouvé grand'chose à dire », soupire, à la grande surprise de son interlocuteur, le traducteur de Wilhelm Meister...

Il y avait de quoi soupirer, et surprendre M. Frank Harris! Carlyle oubliait-il soudain la foi de toute sa vie et ces lignes immortelles de *Sartor* :

Et ne connais-tu point de Prophète, même dans le costume, le milieu et le dialecte de cet âge? Ne connais-tu personne à qui le Divin se soit révélé, à travers toutes les formes, basses ou nobles, de la vie ordinaire et par qui il ait été de nouveau prophétiquement révélé; personne dans la mélodie inspirée de qui la Vie humaine, même en ces jours rassembleurs de haillons et brûleurs de haillons, recommence, ne fût-ce que vaguement, à être divine? Ne connais-tu pas cet homme-là? Je le connais et je le nomme — Gœthe (1).

Tyndall, en 1890, y voyait encore le plus parfait témoignage de la plus constante admiration de Carlyle, puisqu'il reprenait et citait ce passage caractéristique dans ses *Souvenirs personnels de Carlyle*, qui parurent dans la *Fortnightly Review* du mois de janvier de cette année-là.

« Je sentis alors, et je sens toujours, ma dette infinie à Gœthe... Lui, à sa manière, avait voyagé sur la route escar-

(1) *Sartor Resartus*, — traduction Barthèlemy, p. 274.

pée et rocheuse avant moi, — le premier des modernes »... — lisons-nous dans les *Réminiscences*, écrites en 1866; — et dans *le Journal intime*, à la date du 6 mars 1871 : — « La lecture de Gœthe est mon meilleur passe-temps... En Ottilie et Mignon, règne (je le conçois bien) une intensité d'émotion comparable à celle de Shakespeare, à celle du Dante. Quelles souffrances cette âme inexpugnable a dû endurer! »

Mais évidemment en ce jour, à cette heure, en la compagnie de M. Frank Harris, Thomas Carlyle n'avait pas la mémoire plus heureuse que l'humeur, car le voici, après un sonore grognement aux trousses de ce *dirty Jewish pig* de Heine, qui s'en prend, à propos de Shakespeare, à Jésus-Christ même, — sur l'instigation, il est vrai, de M. F. Harris, qui, on le sait, devait pénétrer d'intuition l'âme *vraie* de Shakespeare, comme il était en train de faire pour l'âme de Carlyle.

« Croyez-vous Shakespeare plus grand que Jésus? » demande anxieusement le disciple au maître.

Ce sacrilège coq-à-l'âne ne scandalise nullement l'impressionnable vieillard, — comme on s'y attendrait aisément. (Sans doute le « Seer » en a vu bien d'autres!) — au contraire :

« Tiens, bien sûr! » répond-il avec le plus grand calme. « Et vous aussi! »

Il est vrai qu'il ajoute (comme correctif) : « Que savons-nous de Jésus? *Naething!* (« *Rien* »... à l'écossaise) (1).

Est-il possible que Carlyle ait pu se dédire, se contredire, se démentir de la sorte? Les temps sont loin où il disait, à propos de la naissance de Luther : « Elle nous ramène à une autre heure de naissance, dans un entour même plus minable, il y a dix-huit cents ans, — de quoi il est bon que nous ne proférions aucune parole, — à quoi il est bon que nous pensions seulement en silence : car quelle parole dire? » (*Heroes*,

(1) On peut s'étonner à juste titre que Carlyle l'ironique, Carlyle l'Ecossais silencieux, ait fait ainsi, à quatre-vingts ans, « par un dimanchc ensoleillé de juin », des confidences littéraires aussi périlleuses au jeune disciple de vingt ans que fut M. F. Harris : on s'étonnera bien davantage et des conclusions qu'en tira M. F. Harris et des confidences de nature bien plus intime que lui fit Carlyle sous un parapluie, un jour où l'absence de soleil a dû plonger son âme dans des abîmes plus sombres encore. Ayant rendu à ces « Confidenees d'un jour de pluie » la justice qui leur est due dans un précédent article (*Mercure*, 1er février 1912), nous nous bornons aujourd'hui à l'analyse sommaire des « Confidences d'un jour de soleil ».

1841); — et dans *Past and Present :* « Es-tu de taille à lire ton Nouveau Testament, seulement? L'homme de génie le plus haut, le connais-tu? Semblable à Dieu, et un Dieu jusqu'à cette heure : sa couronne, une couronne d'épines? »

Lequel de ces deux Carlyles est l'authentique, celui qui reproche à Jésus, si divin qu'il soit, de n'avoir pas *trouvé* Falstaff? ou celui qui, au nom du Fils de l'Homme, silencieusement médite?

Mais écoutons. Il s'agit maintenant d'Emerson, l'ami des jours ordinaires : Carlyle va-t-il encore trahir celui-ci?

Dieu soit loué! le vieillard déclare : « Emerson? de beaucoup le plus grand des hommes! Et le plus noble! » « *A la bonne heure!* » comme il disait. « Mais que de choses ce jeune homme.......... »

Nous sommes rassurés. Mais non M. Frank Harris, inquiet de l'éloge.

« Plus grand que Darwin même? » demande-t-il effaré. « Peut-être n'avez-vous pas connu Darwin? » — « Si fait! et bien même. Je l'ai connu tout à fait jeune, longtemps avant sa croisière à bord du *Beagle*, lui et son frère! »

Halte-là, M. F. Harris! Pour le coup, vous allez trop loin. On trompe quelqu'un. — Vous-même tout le premier. Nous avons des documents *sûrs*, péremptoires, qui établissent de la façon la plus formelle que, loin de se connaître avant le voyage de Darwin sur le *Beagle* (qui eut lieu en *1821*) ces deux hommes ne se rencontrèrent que fort tard dans la vie. Charles Darwin lui-même n'a-t-il pas écrit en *1881* (*Life and Letters*, pp. 77-78) : — « Le dernier dont je veuille parler est Carlyle, que j'ai vu plusieurs fois chez mon frère et deux ou trois fois chez moi! » La date est précisée par Carlyle, lequel, dans son *Journal* et dans ses *Lettres*, ne mentionne *jamais avant 1875* le nom fameux du théoricien des *Espèces*.

Pour plus de certitude encore, écoutons le fidèle Professeur Tyndall (*Fortnightly Review*, janvier 1890) relatant — l'année, le mois, le jour vérifiés par M. Alexandre Carlyle (le 16 septembre 1875) — la première rencontre de Charles Darwin et de Thomas Carlyle : — « Il vint à nous en s'écriant : Eh bien! je viens de voir Darwin! » Et il ajouta : « Et je n'ai jamais de ma vie rencontré homme plus agréable! »...

A ce compte, que devient historiquement la scène que nous

raconte M. F. Harris, comme ayant eu lieu « après le voyage du *Beagle* » — c'est-à-dire au plus tard vers 1834-35?

Dans une soirée chez Lady X..., Carlyle aurait interpellé Darwin « près de qui toutes les dames susurraient comme des mouches autour d'un plat de sucre » : « Venez ici, Charles, et expliquez-moi votre nouvelle théorie dont tout le monde bavarde (1) ! »

Darwin se hâta d'abandonner l'essaim susurrant et d'accéder à l'ordre du Maître (?) et il s'engagea entre les deux « leaders of humanity » une discussion pleine d'enseignements, pétillante d'esprit et de verve ironique de la part de Carlyle ; de « modestie, de bon sens et de patiente lucidité » de la part de Darwin.

La foule des hôtes s'empressa autour d'eux et « écouta bouche bée » parler l'Oracle.

Quand il eut fini (c'est Carlyle qui parle, toujours par l'intermédiaire de M. F. Harris) je lui répondis : Tout cela, c'est très intéressant, Darwin, sans doute, — à savoir comment nous autres hommes nous avons évolué du singe et tout ça, —c'est vrai, peut-être, — et je jetai un coup d'œil autour de moi, — je ne vois aucune raison pour en douter — aucune ; — mais ce que je voudrais savoir, c'est comment empêcher les gens de la génération actuelle de redevenir des singes? Ceci me semble l'affaire la plus importante : — les empêcher de redevenir des singes !

Or, si on regrette que certaines erreurs ne soient pas la vérité, tant elles sont lumineuses et géniales, il est tout de même bon de se souvenir que, vers l'époque « du retour de Darwin du voyage à bord du *Beagle* », Carlyle était le *Maître* inconnu de tous dans ses solitudes de Craigenputtock, et que seul le prêt de cinquante livres de Jeffrey lui avait permis d'aller à Londres, passer quelque temps, pour aller chercher péniblement un éditeur pour *Sartor*.

§

Manifestement, M. Frank Harris est le jouet de sa capricieuse mémoire. Ou plutôt, puisqu'il raconte cette entrevue « d'après un carnet de notes prises à cette époque » (de 1877 à 1879), M. F. Harris lit, interprète ses notes tout de travers.

(1) « Come here, Charles, I cried, and explain to me this new theory of your all the world is talking about ! » — F. Harris, p. 425.

Peut-être écrivait-il bien mal, et l'on comprend alors qu'il se plaigne tout le premier *qu'elles ne l'aidaient pas beaucoup*. Il faut donc bien qu'il les aide et voilà comme.

Ou bien nous arrêtons-nous à cette suggestion qu'inspire fatalement l'âge respectable de Carlyle à l'époque des « Conservations » avec M. Harris — que le vieillard, déjà ivre des Eaux du Léthé et du Styx, mêlait tout, confondait tout— en un mot (qu'on nous passe l'expression) tombait en enfance?

Mais cela aussi est controuvé : Thomas Carlyle, comme son héros Gœthe, — jusqu'à la dernière seconde demeura lucide et sensé. D'ailleurs l'irrévérencieuse hypothèse ne servirait guère les desseins de M. F. Harris. A quoi rimeraient alors ces « Conversations » ? Loin d'évoquer une ombre aux rives infernales, M. Harris espère, au contraire, faire éclater à nos yeux, en ce radieux matin de juin, sur le fond chatoyant des flots de la Tamise, la puissance du Prométhée moderne ; toute la vie vraie, toute la réalité, crue jusqu'au cynisme, de cette âme étrange, que ses paroles et ses actes n'avaient cessé, trois quarts de siècle durant, de dissimuler aux plus chers des siens, comme au monde entier, sous d'orgueilleux mensonges : « J'ai réveillé le lion »..., s'écrie quelque part le critique astucieux.

Le « vieux lion » ne semble pas heureux d'être ainsi réveillé. Impitoyable pour les intrus, il montre les dents à celui-ci, comme aux autres : « J'ai réveillé le vieux lion, mais il ne m'a répondu que par un reniflement contempteur », avoue simplement M. Harris.

Ces propos carlyliens, où nous croyions saisir toute l'âme carlylienne, ne seraient-ils, en fin de compte, qu'un « reniflement contempteur », une série de macabres balivernes, par quoi se venge de son interviewer l'immortel poète des *Héros*?

« Ils sont pure imposture », conclut M. A. Carlyle, gravement offensé, comme il va de soi, dans sa piété filiale.

Le mot est fort, si l'on pense au sage, dont la mémoire sacrée n'en saurait être le moins du monde affectée.

Mais il est faible, il est trop faible pour qualifier le geste de l'auteur de ces « Conversations » s'il s'est lui-même pris au sérieux. Son « portrait imaginaire » qu'il a voulu plus *vrai* que la réalité, plus vivant que la vie, sa *pochade géniale* n'est qu'une vulgaire caricature... à moins que...

A moins que la vérité ne soit ailleurs. Avec bien d'autres

critiques, M. Harris croit inconciliables, contradictoires, insincères, — en un même cœur, — la foi aux anciens dieux et l'espérance en les *démons* futurs, — et cela, parce que, au cœur de M. Harris, ces démons et ces dieux sont inconciliables, — ennemis mortels. Ceci tue cela : Jésus, Shakespeare ; Foi, Critique ; Autorité, Liberté (à propos de Cromwell et de la Révolution Française). Aujourd'hui on ajoute : Apollon, Dionysos ; Patrie, Anti-patrie, etc.

« *Mais, Horatio, il est plus de choses dans le ciel et sur la terre...* »

Un Dieu, pas de Dieu, qu'importe, après tout ? Pure logomachie. Le langage humain, l'expression des concepts, est un miroir fragile, fragmentaire, perfide même. Le tailleur mystique, Sartor, n'avait garde de l'oublier, lui qui, ne parvenant pas encore à soixante-dix ans à se dépouiller des *guenilles hébraïques*, le marque cent fois, et s'en excuse. (Au vrai, tenait-il donc tant à s'en dépouiller ? et était-ce, après tout, si nécessaire ?)

En tout cas, prétendre oublier, comme fait M. F. Harris en ces pages, que le miroir n'est qu'un miroir ; et des reflets des images d'apparences qui sans cesse y tremblent et passent, vouloir, tel un enfant, faire des absolus des *Etres en soi*, n'est-ce pas risquer de briser le miroir et n'atteindre que le néant ?

C'était du moins l'intime conviction de Carlyle, comme elle fut aussi de tout temps celle d'une rare phalange immortelle qui s'accroît chaque jour, et qui, chaque jour, entraîne avec elle un nombre toujours plus considérable de penseurs très humbles et de très humbles hommes d'action.

ÉMILE MASSON.

# LES NOCES FOLLES

(*Suite*[1])

—

## *DEUXIÈME PARTIE*

### I

Nous eûmes la fortune d'arriver à Paris par un beau soleil d'octobre. Le voyage m'avait amusé, à cause des innombrables étonnements de Lina : elle considérait d'un air surpris les wagons, les employés, elle examinait curieusement les gens qui faisaient route avec nous, puis, se penchant vers moi, elle disait :

— Nous voici dans ton pays, *carino mio !*

Nous ne dormîmes guère : tous les deux nous avions la fièvre. Le matin, à Laroche, nous descendîmes prendre le chocolat, et elle me fit encore rire, à cause de ses mines en regardant à droite et à gauche. Pour moi j'étais enchanté d'entendre de tous côtés parler français, cela me délassait, cela me soulageait. Comme, depuis Lyon, nous étions seuls dans notre compartiment, en remontant dans le train, je la pris dans mes bras, je baisai ses beaux yeux, et je lui dis :

— Voilà la France, ma Lina, j'espère que tu vas bien l'aimer.

Elle me répondit avec gravité :

— Je l'aimerai tant que tu m'aimeras, Eduardo.

Elle regardait la campagne qui se déroulait sous nos yeux, mais ne soufflait mot ; je devinais pourtant son impression : après les grands paysages au milieu desquels nous venions de vivre, cela était court, cela était petit. Quand nous approchâmes de Paris, surtout, son visage s'inquiéta. Ces cabanes à lapins, ces jardinets, ces maisons de campagne ridicules, la prétention, la misère et le mauvais goût de cette banlieue hideuse, cela visiblement l'affectait... Mais nous arrivions, le train entrait lentement en gare, et j'avais déjà hélé un facteur pour porter nos bagages.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 372 et 373.

Nous descendîmes dans un de ces nouveaux hôtels cosmopolites du quartier de l'Etoile. Il me plaisait de me trouver à Paris comme un étranger et je n'avais prévenu personne de mon retour. Je voulais vivre un peu seul avec Lina, avant cette corvée de la présenter à tout le monde. Nous visiterions Paris ensemble, et je verrais ma ville comme je ne l'avais jamais vue, avec une âme nouvelle, puisque maintenant, après ce long séjour à Naples, je me sentais devenu presque Italien.

Aujourd'hui j'allais profiter de cette belle journée pour lui montrer le Bois de Boulogne et la plaine de Longchamps. Nous fîmes une charmante promenade. Mais ce qui la toucha le plus, ce fut, au retour, les Champs-Elysées, le flot des voitures et les automobiles, elle ne se lassait pas de ce spectacle, lequel, dans la gloire du soleil couchant, avait bien en effet de la grandeur. Elle s'exaltait, elle poussait des cris d'enthousiasme, et j'étais heureux de la voir près de moi passionnée et rose de plaisir. Cette arrivée à Paris lui avait échauffé la tête, elle ne connaissait presque rien encore de la grand'ville, elle avait cependant déjà l'impression de son énormité. Elle sentait une capitale immense, et différente, en tout point, de Naples, et telle qu'elle n'eût jamais pu l'imaginer.

Elle voyait qu'elle entrait dans un monde inconnu, et avec ce beau soleil d'aujourd'hui, c'était comme par une porte d'or. Elle recevait la révélation soudaine d'une vie intense et hâtive qu'elle ne s'était jamais représentée, et seulement l'apercevoir de loin lui donnait la fièvre. Cette rapidité à vivre, cette diligence, comme si l'existence eût paru à tous si belle et si bonne que chacun eût voulu mettre les bouchées doubles pour en dévorer davantage, par sa nouveauté extraordinaire la transportait. Elle n'avait pu envisager encore l'automobile que comme un moyen rare de transport, et pour aller loin. Le besoin, ici, qu'elle devinait chez tous, de se déplacer avec cette précipitation à travers la ville lui dévoilait un nouvel horizon; elle en était étourdie et enivrée. Tout le dîner, elle parla d'abondance, riche d'émotions, de sensations, et je l'écoutais, admirant son enthousiasme, son âme facile à remuer et prompte à s'enflammer.

Je me considérais moi-même ici comme un étranger, — depuis tant de mois je vivais en Italie, — et compagnon de Lina que je comprenais bien et dont je partageais les impressions,

je ne me croyais plus du tout de ce pays. Durant cette première journée, j'avais éprouvé presque les mêmes étonnements qu'elle; j'étais ébloui... Nous nous trouvions dans le restaurant de l'hôtel, les tziganes jouaient, des hommes en habit, des étrangères en grande toilette entouraient les petites tables et causaient en mangeant. C'était un brouhaha de langues exotiques, et je ne me sentais pas chez moi ici, pas plus que les autres. Comme eux j'étais de passage dans une ville de luxe et de plaisir. Lina parlait tour à tour français, avec son accent que j'aimais, et italien. Et elle me chantait Paris, qu'elle concevait à présent comme un lieu grandiose, merveilleux, inouï !

Cependant, à mesure que le dîner avançait, et tandis que l'ardeur de ma Lina croissait toujours, mon plaisir diminuait et une sorte de malaise m'envahissait. D'où venait-il, je ne sais trop... Peut-être l'aspect grande vie, rastaquouère, artificiel, de ce qui nous entourait, et qui, le premier éclat jeté, devenait odieux ? Et peut-être qu'une voix mystérieuse, à peine distincte, évoquait en moi la Sicile, la vie libre, Naples, la nonchalance et la joie de la Méditerranée?.. J'étouffais, j'étais étreint par la facticité de l'endroit ; je ressentais une tristesse vague : le goût de certaines impressions que j'avais éprouvées dans la journée remontait-il à la surface : l'affreux aspect des banlieues parisiennes, ou bien cet instant après la descente du train, où l'on sort de la gare et où vous accable une déception profonde, devant la foule indifférente qui se hâte, entre les maisons grises, pour la besogne quotidienne, au milieu d'un tapage assourdissant?... D'ailleurs, je n'attachai pas de portée à cette défaillance que j'attribuai tout simplement à la fatigue.

Le lendemain, beau temps encore, je conduisis ma femme dans les magasins qui, j'y comptais, allaient bien la surprendre. Nous descendîmes à pied vers Paris : tout sollicitait sa curiosité, chaque objet offrait à elle une forme nouvelle, un goût étrange qui l'amusait et l'intéressait. Elle me posait une foule de questions, comme un enfant. Les cochers de fiacre, qui portaient un uniforme, l'étonnaient, et les voitures, qui avaient l'air solide... Les rues étaient propres et balayées... Tout présentait un aspect ordonné, réglé et sérieux qui, au premier abord, lui plaisait. Elle ne sentait pas encore combien cela retirait de fantaisie, de charme et de grâce à la vie;

elle éprouvait seulement qu'il y avait là une puissance d'organisation et une volonté active imposante... Un cuirassier passa, qu'elle suivit de l'œil avec curiosité. Puis des femmes, dont la mine coquette et pimpante de poupée l'amusa et ne lui déplut pas...

Nous entrâmes dans un grand magasin, et nous nous avançâmes au milieu de la cohue féminine qui s'y pressait. Lina, maintenant, se taisait. Ces halls formidables, bondés de toutes les marchandises possibles, et peuplés comme une ville! Nous visitâmes le magasin tout entier... Nous en sortîmes aussi étourdis l'un que l'autre. Sur les trottoirs, la foule était compacte. Lina regardait autour d'elle d'un air égaré. Nous prîmes le Métropolitain, que je désirais lui montrer, qui acheva de la confondre. Puis nous rentrâmes à l'hôtel, exténués par cet après-midi, comme si nous avions accompli de grands travaux... Lina continuait à parler de Paris avec exaltation, mais je distinguais en elle maintenant une sorte d'inquiétude devant toutes ces choses nouvelles et véritablement affolantes qu'elle venait de découvrir. Quant à moi, j'avais été heureux de ses surprises et de ses cris si spontanés, si délicieux. Et j'avais joui orgueilleusement de sa beauté, sur laquelle chacun se retournait, tant elle était dominante, souveraine, à côté des frimousses spirituelles des Parisiennes. Avec son corps parfait, ses mouvements d'une grâce et d'une harmonie divines, au milieu des autres que l'on sentait tout artifice, elle paraissait vraiment une reine. La Parisienne, d'ailleurs, me frappait par son visage flétri et fané, par son manque de fraîcheur, par sa mine fragile de surmenée; elle ne ressemblait pas au bel animal radieux qu'est la femme dans le midi, elle était maladive, elle était truquée, c'était une singulière petite créature, factice et loin de la vie. Et ses modes me semblaient ridicules, affectées, incohérentes, hors de toute simplicité et de tout naturel; elles donnaient plus d'importance à la toilette qu'à la femme : la robe et le chapeau ne paraissaient plus conçus pour mettre en valeur une belle tête, un beau corps, mais le corps et la tête semblaient maintenant chargés d'exposer des vêtements et des coiffures.

Je n'étais pas mécontent, puisque tout le jour j'avais aimé Lina. Cependant, en voyant ma femme parmi ces choses, j'avais ressenti un malaise, j'avais éprouvé une gêne, le senti-

timent de circonstances anormales. Tout ce qui l'étonnait, et qui m'avait choqué ici, ne me semblait point fait pour elle. Au milieu d'une civilisation si différente de la sienne, comment vivrait-elle?... Cette existence moderne, cette foule sombre, l'expression de ces physionomies préoccupées, aux traits fatigués, ces maisons d'une couleur uniforme, triste, la monotonie de ces longues avenues, toute cette absence de pittoresque enfin, comment s'y plairait-elle? Y serait-elle heureuse, notre amour y pousserait-il encore ses fleurs?... Si j'avais bien écouté, j'eusse entendu sans doute une voix qui me chuchotait de ne pas rester, de retourner à Naples. Mais peut-être que je n'écoutais pas...

Je n'écoutais pas. D'ailleurs, je ne voulais point qu'elle-même découvrît l'impression que m'avait causée ce retour, je dissimulais. Elle paraissait enchantée : comme ce qu'elle voyait la distrayait et l'intéressait, elle vantait tout. Je me serais bien gardé de la contredire et de diminuer son plaisir; je crois même que, si elle avait partagé mes déceptions, par une sorte d'amour-propre niais et patriote, j'en eusse un peu souffert : bien que ne les admirant pas moi-même, il me plaisait qu'elle admirât les objets de chez nous... Et quand je lui demandais si Paris lui souriait et qu'en mettant les bras autour de mon cou elle me répondait avec feu : « Je l'adore, ton Paris! » je ne lui disais pas que j'avais senti que ce n'était pas mon Paris... au contraire, j'étais satisfait. J'écartais mes impressions, je ne voulais pas réfléchir : Voyons! tout allait bien!...

## II

Cependant, après quelques jours, sa fièvre et son exaltation tombèrent. Il me sembla qu'elle devenait un peu triste. Inquiet, je la surveillais avec attention. Je ne pus surprendre, d'ailleurs, aucun regret dans ses propos. Elle était sans doute fatiguée, simplement... Le grand nombre de sensations neuves qu'elle venait d'éprouver, l'excitation de la pensée qui en avait résulté, cela l'avait surmenée : elle subissait à présent un léger affaissement. Si, au fond d'elle-même, elle éprouvait des regrets, si, en face de ce Paris dont elle n'était pas l'enfant, quelque détresse l'ébranlait, du moins, j'en suis sûr, elle ne s'en rendait pas bien compte et se croyait heureuse d'y être venue.

Je n'attachai donc pas plus d'importance qu'il n'était raisonnable à une dépression si naturelle, et je décidai seulement que nous en avions assez de cette vie d'hôtel, et qu'il était grand temps d'organiser notre existence, puisque nous devions rester à Paris. Il fallait chercher un appartenant, nous installer. Maintenant nous ne parlions plus d'autre chose, nous formions bien des projets, et cela nous amusait.

Je voulais d'abord présenter Lina à ma famille. Depuis fort longtemps je n'avais vu celle-ci. Mais une telle différence de goûts me séparait d'elle, et nous nous comprenions si peu, qu'au loin, je dois bien le dire, presque jamais je ne me sentais privé d'elle. Je retrouvai cependant mes parents avec plaisir... Que ce fils, qu'ils estimaient désordonné et un peu fou, fît une fin les avait enchantés; ils me voyaient avec joie, ayant tremblé pour mon avenir, et redouté souvent qu'un jour une folie plus forte que les autres compromît définitivement celui-ci, ils me voyaient avec joie prendre femme, fonder un foyer et me mettre à suivre la règle commune. Ils n'avaient pas été mécontents de mon choix : même ce mariage leur avait paru inespéré. Ils eussent préféré, sans doute, me voir épouser une Française, mais on ne peut tout avoir, et le premier petit mouvement de dépit passé, ils avaient vite glissé sur ce détail... Leur accueil fut charmant, et je me réjouis de leur affection regagnée, je me dis que les menus malentendus qui proviennent des caractères et des penchants individuels sont peu de chose, quand d'abord le cœur est bon et qu'on le sent bien à soi, et je me jetai dans leurs bras d'un élan sincère. Ils reçurent Lina avec une franchise, une spontanéité, une grâce qui me touchèrent. Je vis immédiatement qu'elle leur plaisait. D'abord ils ne se lassaient point de la regarder, ils avaient bien remarqué, sur les portraits que je leur avais envoyés, qu'elle était belle. Ils la trouvaient plus belle encore qu'ils ne l'avaient imaginée. Enfin son naturel, et l'honnêteté parfaite qui respirait sur son visage et dans tous ses gestes achevèrent de les conquérir. Je compris qu'ils la nommaient leur fille en toute vérité. Je quittai mes bons parents enchanté d'eux, comme ils l'étaient de moi et de Lina. J'avais le sentiment d'avoir tout à fait repris dans leur pensée la place que j'y avais peu à peu perdue, étant jeune homme. Ils m'estimaient d'avoir fait un beau et bon mariage.

Peut-être, d'ailleurs, en eussent-ils jugé autrement s'ils avaient connu la véritable histoire de celui-ci, tant il est vrai que ce qui nous fait le plus d'honneur dans le monde n'est pas toujours celui de nos instants où nous avons agi le plus correctement.

J'avais un frère, officier en garnison dans l'Est, qui venait de temps en temps à Paris. Lina lui plut beaucoup aussi, de même qu'elle plut à ma sœur Jeannette, une jeune sœur qui malheureusement était mariée en Touraine, et qui était la personne de ma famille que j'avais toujours préférée ; je dis malheureusement mariée en Touraine, parce que j'eusse été ravi qu'elle vécût à Paris et pût ainsi devenir la meilleure amie de ma femme, dont elle avait à peu près l'âge.

Cependant nous cherchions des appartements. D'un commun accord nous avions décidé de ne point nous loger dans une maison moderne ; j'en avais fait visiter plusieurs à Lina, et qui ne lui avaient pas convenu, enfin les quartiers neufs, sans poésie, sans pittoresque et sans souvenirs, nous étaient odieux à l'un et à l'autre. Nous cherchions donc plutôt sur la rive gauche... Et je me rappelle encore avec émotion nos promenades délicieuses, bras dessus bras dessous, à travers les vieilles rues paisibles de la ville, par des beaux jours d'automne. Nous entrions dans quelque hôtel des siècles passés : de la mousse poussait entre les pavés de la cour d'honneur, une femme à cheveux gris nous guidait parmi les grandes salles silencieuses, où le bruit de nos pas troublait le rêve des choses... Nous flânions aussi sur les quais, admirant le magnifique spectacle de la Seine, des palais et de la Cité, nous marchions doucement, nous nous arrêtions souvent, et nous nous sentions bien près l'un de l'autre... Enfin, dans l'île Saint-Louis, dans une maison qui jadis avait été l'hôtel d'un premier Président, nous trouvâmes un logis à notre goût. C'était un appartement assez vaste et un peu solennel : de grandes fenêtres donnant sur la rivière, des plafonds avec des moulures simples et gracieuses où restait encore un peu d'or fané, de grandes glaces bien encadrées par tel artisan du XVIII$^{e}$ siècle, et où le tain manquait par place... On avait dû mener ici une existence noble et sans frivolité, et nous respirions dans l'air de ces larges pièces le parfum d'âmes mortes que nous aurions aimées.

Comme nous ne pouvions point encore emménager, puisque nous n'avions pas même un lit, nous étions venus habiter une

maison meublée voisine du Luxembourg, abandonnant le Palace, le caravansérail cosmopolite de l'arrivée dont le séjour nous était devenu insupportable. Et maintenant nous courions les antiquaires et les marchands de curiosités. Nous ne nous hâtions point d'acheter, nous voulions choisir et acquérir seulement ce qui nous séduirait tout à fait. D'ailleurs, au bout de deux mois, nous pûmes entrer dans notre appartement, nous réservant de le garnir plus complètement à loisir, et suivant le hasard des rencontres.

Nous avions, Lina et moi, les mêmes goûts en matière d'ameublement. Nous aimions les grands meubles sombres, les cuivres, les velours, les étoffes lourdes. Même elle eût versé dans le pompeux et le théâtral à l'italienne. Mais en modérant ce penchant, j'arrivais bien à lui faire apprécier le vrai style, les lignes sobres et sans surcharge. Nous eûmes d'épais tapis d'Orient, des soies rares, quelques marbres de bonne époque, des lampes, des vases. Et notre demeure, installée selon nos désirs, dans cette île de calme et de silence, nous parut devoir abriter des jours heureux.

## III

Notre existence commença donc son cours paisible... Nous sortions peu, et nous ne nous éloignions guère de l'île. Nous avions tout à fait abandonné le Paris moderne, nous ne voulions plus penser que, si près, tout un monde agité, turbulent, tapageur, menait son train de folie. Nous vivions comme en province, sans bruit ; sur le quai où nous logions, il était rare qu'une voiture passât. Le seul mouvement, c'était celui des bateaux qui, de temps en temps, descendaient ou remontaient la Seine... Mais les arbres qui ombragent la rive avaient perdu leurs feuilles, les jours s'accourcissaient, l'hiver venait: notre rêve allait s'appesantir de tristesse.

J'avais revu quelques amis ; ils étaient venus à la maison; je m'étais vite aperçu, d'ailleurs, qu'ils ne plaisaient qu'à moitié à Lina. Elle aimait mieux être seule avec moi, soit que, l'un et l'autre allongés dans un fauteuil, nous fussions sans parler, soit que, serrée contre moi, elle se promenât le long de ces maisons, dont nous considérions les vieilles pierres avec mélancolie. Maintenant elle ouvrait à peine la bouche, elle était moins vibrante et moins expansive, elle avait changé. Et

quelquefois j'éprouvais de l'angoisse en la regardant. Je lui demandais alors si elle était heureuse, et toujours elle me répondait que tant que je l'aimerais elle serait heureuse.

Cependant, certains de mes amis, qui étaient mariés, lui avaient présenté leurs femmes. Lina avait bien reçu celles-ci ; elle avait été charmante, mais il ne m'échappa point qu'elle ne les considérait guère qu'avec curiosité, visiblement leur conversation la touchait à peine, toutes s'occupaient de mille choses dont elle-même ne se souciait pas, elles n'étaient point pareilles à elle ; elle les revit donc par politesse une ou deux fois, mais ne se lia avec aucune, et, après fort peu de temps, nous nous retrouvâmes encore seuls.

Il arriva sur ces entrefaites que je dus me rendre plusieurs fois dans le centre de Paris. Et ces voyages, que j'avais redoutés, ne me furent point si pénibles. Etais-je las de ce grand calme où peu à peu je m'endormais?.. Quand je retrouvai la vie, avec son tapage et sa brutalité, je n'en eus point de déplaisir. Je faisais, en revenant chez moi, cette réflexion qu'il y avait quelque absurdité, aussi jeune, à tourner le dos à ce qui se passait aujourd'hui, et que vraiment ce n'était pas la peine d'habiter Paris pour vivre comme si nous en étions à cent lieues. Et je me demandais si Lina, elle-même, dans cette trop grande paix, ne s'ennuyait pas. Car enfin à Naples il y a du bruit, il y a du mouvement, ce n'est ni le même mouvement, ni le même bruit, je le sais bien, — mais cependant...

J'étais, pour moi, redevenu badaud. J'avais, flânant sur les boulevards, retrouvé mon vieux cœur parisien. Je souriais encore des injures pittoresques dont s'étaient accablés deux cochers, comme des mines sceptiques et satisfaites des gens arrêtés là, pour le plaisir de les entendre, en connaisseurs. Et me rapprochant de chez moi, je ralentissais peu à peu, insensiblement, mon pas. J'allais y retrouver silence et immobilité, je n'osais dire encore ennui... Quand je passai le pont, je me retournai vers la ville avec regret.

Lina avait un visage singulier, et je vis tout de suite qu'elle avait pleuré. Elle voulut me le cacher et sourit, mais son sourire forcé et ses grands yeux qui restaient tristes me navrèrent. J'eus l'explication de son attitude en apercevant sur le canapé, à côté d'elle, une lettre. Je lui demandai si elle avait reçu de mauvaises nouvelles de Naples : mais non, rien de par-

ticulier... seulement on lui avait écrit de là-bas, alors tout son pays avait revécu dans son cœur. Elle s'en était sentie loin, exilée, et elle avait pleuré. Elle ne me dit pas cela, mais je le compris... Elle me parla des gens de là-bas, que je connaissais, de ses amies, des personnes que nous avions vues ensemble et dont il était question dans la lettre. Mais tandis qu'elle m'entretenait ainsi je constatais à part moi que tous ces gens-là m'étaient bien étrangers, que je m'y intéressais peu et que, de plus en plus, je m'éloignais de Naples. Et j'étais désolé, je sentais se creuser un fossé entre Lina et moi..... Cependant je feignais d'écouter attentivement ce qu'elle me disait, j'insistais, je lui posais des questions... Or, elle vit sans doute que je n'étais pas sincère, elle lut en moi-même, car tout à coup elle s'arrêta, s'élança sur mes genoux, et se cacha la tête dans ma poitrine.

Je baisai alors ses cheveux en lui murmurant des mots tendres, et je voulus relever son visage, mais elle l'appuyait contre moi avec un entêtement d'enfant. Elle se montra enfin : elle était en larmes. Je ressentis un grand chagrin, une pitié profonde quand je la vis dans cet état. Lina, ma Lina, cette créature que j'avais adorée... que *j'avais !*... mais que j'adorais encore, voyons ! que j'adorais toujours !... Je la serrai contre mon cœur, je la couvris de baisers, j'étais près de pleurer moi-même. Enfin, lorsque nous eûmes l'un et l'autre trouvé un peu de calme, je l'interrogeai, je lui dis que si elle se déplaisait à Paris, c'était bien simple : nous allions retourner à Naples. Elle répondit que non, qu'elle s'accoutumerait à la longue, mon émotion l'avait rendue heureuse, elle y avait vu que je l'aimais toujours ; si je l'aimais et pourvu qu'elle fût avec moi, elle se plairait n'importe où.

Je pensais que nous vivions trop isolés, trop loin de tout : il fallait nous distraire, sortir un peu, aller au théâtre. Pour commencer, ce soir, nous dînerions au cabaret. Elle accepta, et pendant qu'elle s'habillait, je l'entendis chanter, ce qui ne lui était pas arrivé depuis déjà longtemps.

Nous passâmes une soirée délicieuse. J'avais retrouvé ma Lina, elle s'amusait, elle était enthousiaste, elle parlait et je me sentais amoureux d'elle comme au premier jour...

Une semaine entière s'écoula ainsi, pendant laquelle les heures nous furent encore enivrantes ou légères. J'éprouvais,

étant avec elle, le même plaisir qu'autrefois, j'admirais sa beauté, et mon amour-propre était flatté des hommages muets qu'elle éveillait partout... Et puis les distractions nous fatiguèrent, nous préférâmes rester à la maison... Je l'avais remarqué : notre théâtre ne l'amusait qu'à demi. Nous en causâmes un jour et ce qu'elle dit me toucha. On n'y représentait jamais l'amour, l'amour profond comme elle le ressentait, l'amour brûlant, l'amour de tout l'être, la passion ; on riait de ce qu'elle jugeait sérieux, on était frivole et grossier. Ce qu'on exprimait sur la scène lui donnait un malaise... Comme nous parlions du théâtre, nous en vînmes à mes amis que je lui avais présentés, et à leurs femmes. Elle me confia, avec beaucoup de tact, avec précaution, en choisissant ses mots, pour ne point me blesser, qu'elle ne les aimait pas. Ils ne lui semblaient pas sensibles aux grandes, aux belles choses de la vie, ils parlaient de l'amour et de la femme avec une légèreté qui la choquait. Elle ne leur devinait point de poésie, pas d'âme. Ils n'étaient pas vraiment émus par la musique. Elle ne les croyait guère capables de sentiments élevés, de puissants élans, d'émotions généreuses. Elle ne les trouvait pas polis, ni raffinés. Platitude... Quant aux femmes, elles lui avaient paru d'une futilité incroyable.

J'écoutais Lina avec peine. Tout ce qu'elle me disait là, je l'avais éprouvé en revenant de Naples, mais à mesure que les jours passaient, l'impression s'était effacée. J'étais peu à peu redevenu Parisien. J'avais retrouvé du charme à notre légèreté, à notre esprit. Et puis, le dirai-je ? une sorte de patriotisme absurde me rendait désagréable cette critique de nos défauts par ma femme. J'avais envie, à mon tour, de lui énumérer tout ce qui m'avait déplu chez les Napolitains... Mais j'étais mécontent surtout parce que, ainsi, en parlant, elle accusait les différences qui existaient entre nous deux. C'était la première fois qu'elle se montrait aussi franche, sur des points essentiels. Si elle me disait cela, c'est qu'elle pensait bien que j'étais de son avis ; mais si je l'étais, avant qu'elle parlât, je cessai de l'être après. Ces travers qu'elle avait remarqués chez les gens de chez moi, je les voyais bien aussi, parbleu ! et je ne les aimais pas, mais du moins je les comprenais, il existait en moi quelque chose qui y correspondait. Elle, elle ne les comprendrait jamais, elle était d'une autre race, elle ne senti-

ait pas la finesse qui veillait en nous, et encore que nous tions beaucoup plus sérieux que nous n'en avions l'air...

## IV

Pendant quelques jours, je gardai rancune à Lina. Je m'efforçais de le dissimuler, mais j'éprouvais un peu de froideur à son égard. Je lui en voulais de ne pas aimer mes compatriotes. Par réciprocité, je me désintéressais de plus en plus de Naples, et quand elle m'en parlait encore, cela m'agaçait. Comme elle se sentait vaguement dans une atmosphère hostile, elle se replia sur elle-même, et sa nostalgie augmenta. Nous ne parlions guère, et je devinais qu'elle était loin, qu'elle errait là-bas sur le bleu rivage, au milieu des orangers en fleurs, et qu'elle revoyait toutes les compagnes de son enfance et de sa jeunesse, et qu'elle revivait des heures passées qui lui semblaient remplies de délices. Elle pensait au Pausilippe, à la mer, aux chansons, elle pensait que là-bas elle vivait, et qu'ici ce n'était plus vivre !... Je savais qu'elle reprochait à Paris d'être étouffant, d'être sans horizon, la Méditerranée lui manquait, son doux golfe grandiose, et toute cette beauté, et tout cet éclat! Elle souffrait.

Et moi je la regardais souffrir. Et au lieu de lui dire des mots caressants, de trouver les paroles qui l'auraient consolée, je me taisais. Car de mon côté je songeais, je songeais amèrement... Jusqu'alors il ne m'était jamais venu à l'idée qu'entre la façon de voir de Lina et la mienne il existât des différences telles qu'elles nous écarteraient un jour l'un de l'autre. Je n'avais pas conçu que rien ne nous distinguât que ce qui distingue toujours un cœur de femme d'un cœur d'homme. A Naples, en Sicile, je l'avais senti : nous vibrions à l'unisson. A Paris, il m'avait semblé d'abord que nous aimions les mêmes choses. Et maintenant, voilà que je découvrais que nous possédions chacun notre fond propre... Je m'étais dépouillé peu à peu de ma superficielle enveloppe d'Italien, je m'étais refait aux choses de chez moi, je m'étais rapproché de celles-ci, j'étais redevenu Français : pour elle, au contraire, la curiosité épuisée, l'attrait de la nouveauté éteint, elle s'éloignait définitivement de ces mêmes choses. Et, à mesure que je retrouvais en moi des raisons de les aimer, elle en trouvait de nouvelles en elle de ne les aimer point. Et désormais, ainsi, toujours, il y aurait

des objets qui m'intéresseraient et qui ne l'intéresseraient pas. Tandis que jusqu'à présent nous ne faisions qu'un, nous allions désormais être deux. Nous allions nous affronter, nous juger. L'un voudrait plier l'autre à sa façon de comprendre, l'un convaincre l'autre, ou plutôt, devant l'impossibilité d'y parvenir, tous les deux nous allions nous taire, ne plus parler des sujets qui nous tenaient le plus à cœur, garder chacun en soi quelque chose de caché, et nous méfier l'un de l'autre, et nous sentir sur certains points mutuellement fermés, en un mot ne plus nous aimer. Ne plus nous aimer entièrement en toute confiance, en tout abandon, sans crainte et sans réserve, comme nous nous étions aimés jusqu'à ce jour.

Ah! mon Dieu! voilà déjà où j'en étais!... Et peut-être qu'alors il eût suffi encore de la prendre dans mes bras, de la caresser, de lui parler doucement pour que tout cela s'effaçât. Nous nous serions promis de toujours nous efforcer de nous comprendre, de ne rien nous dissimuler, de nous expliquer toujours franchement et complètement, et rien peut-être n'eût subsisté de cette amertume et de cette rancœur... Mais nous continuâmes à nous taire et à réfléchir chacun de notre côté.

Je me demandais comment nous allions vivre. Elle ne voulait voir personne, et les distractions que je lui offrais ne la satisfaisaient pas, elle ne voulait que moi : j'étais, moi, sa seule distraction. Cependant je ne pouvais pas demeurer ainsi, toujours seul, en tête à tête avec Lina. J'avais aussi mes besoins et mes goûts, je ne l'avais pas épousée pour devenir son esclave, pour uniquement la servir, pour me plier constamment à tous ses caprices. Si elle ne partageait pas ma façon de vivre, un moment viendrait nécessairement où je m'organiserais une existence personnelle, en dehors d'elle. Alors elle resterait seule?... Voyons! je ne pouvais pourtant pas sacrifier toutes mes heures à Lina! J'avais des fringales de travail. J'eusse voulu pouvoir me recueillir, me promener en méditant sur les quais et dans des lieux tranquilles. Mais si je sortais sans elle, quand je rentrais, je lui trouvais les yeux rouges, je voyais qu'elle avait pleuré. Alors j'étais pris d'une grande pitié, je m'approchais pour la câliner, pour la consoler. Mais elle m'accueillait avec froideur. Visiblement elle avait fait des réflexions sur mon compte. Je l'avais déçue, elle était désillusionnée et elle commençait à me juger pareil aux autres Français.

Mais enfin que voulait-elle ? Fallait-il que je passasse mes journées entières dans ses jupes ?... Et si mes amis ne lui plaisaient pas, devais-je être condamné à ne plus voir personne? Elle était d'une singulière exigence. Et ce caractère passionné, cette passion qu'elle vantait tant, la conduisait à des exagérations étrangement incommodes pour les autres.

Ma pauvre Lina!.. Je m'aigrissais contre elle. Je lui en voulais. Et dire qu'un peu de tendresse seulement eût suffi sans doute à tout arranger. Mais j'étais injuste, et je m'étais engagé sur une pente dangereuse. Je remâchais tous les griefs que je croyais avoir. Je retrouvais l'indépendance de ma nature... Jusqu'au jour où j'avais rencontré Lina, tout lien m'avait été insupportable, l'existence avec une femme m'avait paru une servitude. Je trouvais cela vil et animal. On était tenu par les sens et par la chair. La femme s'attachait à l'homme par sa chaleur et son odeur, il revenait à son lit comme à la niche. C'était un joug à ne pas supporter, à secouer. Au milieu de ce linge, de ces dentelles, de ces corsets, de ces rubans, l'homme devenu femme, rapetissé, amoindri, dépersonnalisé et dévirilisé, vivait lâche et châtré comme un eunuque.

Le grand amour que j'avais éprouvé pour Lina avait emporté ce sentiment comme le vent balaie un fétu. Je n'avais plus rien vu que d'élevé dans l'élan magnifique qui nous poussait l'un vers l'autre. Cela était au-dessus des petits caprices et des petites combinaisons d'hommes et de femmes. J'avais entendu chanter pour elle en moi ma voix la plus sublime, toute ma vie s'était donnée, mon âme était prise. Elle avait capté ce qu'il y avait en mon être de divin... Ah! comme je l'avais aimée!... Et comment pouvait-il se faire que cela fût déjà fini !... Parmi tous ces mauvais jours, le pire fut celui où je me posai cette question. Je me demandai si j'aimais encore Lina ! Je la voyais toujours belle. Mais mon cœur battait-il encore d'amour? Cette beauté, déjà, ne me semblait-elle pas toujours la même? Et n'était-ce pas plutôt l'habitude de la trouver belle que sa beauté même qui me touchait encore ?

Ce soir-là, je fus accablé comme devant un désastre. Ainsi j'aurais gâché ma vie et la sienne !...Et je mesurais aussi toute l'injustice de mes reproches. Tant lui en vouloir d'être une pauvre exilée, en détresse ici à cause de moi !

V

Comme le cœur est subtil, qu'il est chicanier et de mauvaise foi ! Quand il n'aime plus, il se fonde sur tous les prétextes pour établir qu'il a bien raison de ne plus aimer. Quand il n'aime plus... Une fois née, cette idée que je n'aimais plus Lina s'était développée en moi avec une rapidité effrayante. Cependant,si je ne l'aimais plus, c'était affreux, c'était ma vie ruinée... J'avais donc commis cette folie ! Et maintenant,hélas ! maintenant où allions-nous ?...

Et pourquoi cesser de l'aimer? Qu'avais-je au juste à lui reprocher ?... Tant lui en vouloir d'être une pauvre exilée, en détresse ici, à cause de moi ! A cause de moi seul... Car j'étais responsable de tout. Je l'avais séduite. Elle était une enfant innocente dont je m'étais fait aimer ; elle ignorait tout ; je l'avais abusée. Je n'avais eu égard à rien, je n'avais rien respecté. Je me rappelais à Naples la façon dont je pénétrais dans sa chambre... Vraiment j'avais la volonté du mal,et elle, pauvre petite fille, elle ne pouvait que m'obéir : je voulais. Et ensuite, tout s'était déroulé, fatalement... Son père, qui nous avait surpris, notre mariage, notre arrivée ici... Elle m'avait suivi aveuglément, comme son roi, comme son Dieu. Elle avait tout sacrifié pour moi, et j'étais seulement son mauvais génie.

Ah ! je riais, je riais d'un rire qui me faisait mal en me répétant que je l'avais accusée de me réduire en esclavage. Elle, elle que j'avais traînée ici, vraiment, comme une fille conquise et enchaînée, pour le triomphe, derrière mon char. Ah ! pauvre, pauvre Lina !... Alors je m'attendrissais ; je la regardais, muette, triste, ne comprenant plus, perdue dans ce Paris qu'elle ne connaissait pas, errant d'un air découragé à travers les grandes pièces de notre appartement solennel. Elle me lançait parfois des regards qui me remuaient jusqu'à l'âme. Je la prenais dans mes bras, je la berçais, je voulais endormir sa peine et la mienne. Voyons ! c'était cette Lina que j'avais tant aimée, elle avec ses yeux chauds, ses longs cheveux fauves, son corps parfait ! C'était elle que j'avais épiée pendant des heures comme une superbe proie inaccessible,elle que j'avais désirée passionnément et qui s'était emparée de toute ma pensée durant des mois. C'était Lina, c'était ma Psy-

ché, c'était mon amoureuse et ma reine, celle que j'avais connue dans un pays plus beau. Je me rappelais : quand elle parlait, mon sang s'arrêtait dans mes veines ; quand elle marchait, mon âme était prête à sortir de moi pour la suivre... Elle m'avait enivré : le ciel était devenu plus pur, la mer plus bleue, l'air plus limpide. Nous avions vécu dans un rayonnement. C'était elle, c'était Lina, elle par qui je m'étais élevé au-dessus de moi-même... Et j'avais encore dans l'oreille le chant mélodieux de la Méditerranée, et mes narines, croyant sentir encore l'odeur des sirènes, palpitaient. Et je revoyais encore les rives éclatantes, l'émeraude des flots, les lignes des montagnes...

Je rêvais ainsi, tandis que je tenais serrée contre moi sa forme gracieuse. Elle portait une robe légère, et je sentais sous ma main son cœur battre. Je lui baisai doucement les yeux et je dis :

— Que de bonheur, mon amour, tu m'as déjà donné !... A Naples... ajoutai-je.

Elle poussa un profond soupir et sourit avec mélancolie.

— Eduardo ! fit-elle à mi-voix.

Je vis que des larmes lui venaient aux cils, et je me mis tout de suite à parler pour l'empêcher de pleurer :

— C'était une petite rue, une rue étroite... En face de la mienne, il y avait ta fenêtre... Et quand je t'ai sentie là, je n'ai plus vécu. Tu as paru et je t'ai adorée. J'étais caché, je te regardais, je ne respirais pas. Et puis je me suis montré, je t'ai souri, et tu ne m'as pas défendu de sourire... Ah ! ma Lina !

— *Carino mio!* fit-elle avec émotion.

Elle me prit la main, et son visage troublé s'éclaira ; elle s'était mise à m'écouter passionnément.

— .... tu étais plus belle que les anges. Rien pour moi n'existait plus au monde que toi... Quand je suis entré dans ta chambre et que j'ai entendu dans la nuit ta voix, ta voix tremblante, et que je t'ai pressée sur ma poitrine, ah ! ah ! inouï !.. j'avais quitté la terre !...

Maintenant elle suivait en elle-même l'écho de mes paroles. Elle avait baissé la tête, elle revoyait tout notre amour, elle était perdue dans un rêve... Je l'enlaçai. Nous échangeâmes un long baiser. Mais tandis que mes lèvres se mêlaient aux sien-

nes je songeais — quelle misère ! — je songeais que mon amour, maintenant se devait nourrir du passé, qu'il lui fallait se retourner et regarder en arrière, qu'il n'était plus dans le présent... J'évoquais le soleil par un ciel gris, l'été par un jour d'hiver... En sifflant, des bûches flambaient dans la cheminée. Ce long baiser finit presque en sanglot.

## V

Je continuais à peu sortir, me faisant toujours un scrupule de laisser seule ma pauvre Lina. Un jour, cependant, j'allai en soirée sans elle.

A cette époque, ma sœur Jeannette était venue passer deux semaines à Paris — ai-je dit que Lina et elle, quand elles s'étaient rencontrées, s'étaient parfaitement convenues, ce qui m'avait fait plaisir, puisque ma sœur était de ma famille la personne que j'aimais le mieux... Une amie de pension de ma sœur désirait fort connaître Lina ; c'était une jeune femme aimable et sérieuse qui pouvait sans doute porter ma femme à revenir de ses préjugés sur les Françaises. Profitant du voyage de Jeannette à Paris, elle nous avait invités à dîner avec celle-ci et quelques-unes de leurs amies à toutes deux. Nous devions être une douzaine... J'étais content de mener ma femme dans ce milieu-là, cette sortie serait peut-être l'origine de relations nouvelles qui lui plairaient enfin et nous tireraient de notre solitude ?

Le jour du dîner arriva. On était au mois de novembre et, pendant la nuit, de la neige était tombée. Quand les volets de notre chambre s'ouvrirent, nous aperçûmes le quai tout blanc. Je crois que Lina n'avait pas vu de neige plus de trois ou quatre fois dans sa vie. Elle regardait les toits, les balcons, les arbres emmitouflés comme un spectacle extraordinaire. Mais fut-ce un effet de la neige, elle se plaignit à déjeuner du mal de tête. Et son mal ne fit qu'augmenter l'après-midi, qu'elle passa tout entière étendue sur une chaise longue. La migraine ! Il ne fallait pas songer à la conduire chez l'amie de Jeannette ; j'étais extrêmement contrarié.

Cependant, comme elle ne souffrait, en somme, que d'une indisposition légère, je me décidai à la laisser et à me rendre seul chez nos hôtes. Ce dîner était pour ainsi dire donné en notre honneur. La plus élémentaire politesse me commandait,

si Lina n'y pouvait prendre part, d'aller du moins présenter moi-même ses excuses et ses regrets. D'ailleurs elle m'y engagea et me demanda seulement de rentrer de bonne heure. Je partis, quand elle se fut couchée, après l'avoir recommandée aux soins de notre femme de chambre, qui était une fille assez convenable.

On se montra fort déçu de ne pas voir ma femme. Les amies de ma sœur l'attendaient avec curiosité. On se répandit en condoléances et en compliments désolés. Elle était malade, pauvre jeune femme !... On accusa le temps : elle, une Italienne, habituée au soleil, au ciel bleu, elle devait se plier bien difficilement à notre climat de Paris. Se plaisait-elle ici ? Oubliait-elle un peu son beau pays ? Enfin l'on retira le couvert de Lina, et la conversation prit un autre cours... Il y avait là, en comptant la maîtresse de la maison et ma sœur Jeannette, cinq jeunes femmes (toutes à peu près du même âge, lequel était aussi celui de Lina), avec leurs maris, sauf une, dont le mariage avait mal tourné et qui était divorcée. Je les avais connues jeunes filles, autrefois elles venaient à la maison voir ma petite sœur, j'avais du plaisir à les retrouver. Je les regardais, les unes développées et embellies par le mariage, les autres moins fortes et déjà marquées légèrement par la maternité, les soucis du ménage, ou les fatigues de la vie de Paris.

Elles ne se privaient pas, de leur côté, de m'examiner et de me poser beaucoup de questions et de me rappeler notre jeune temps. Le dîner commençait agréablement, j'intéressais, je le sentais, toutes les femmes de cette société, en même temps je devinais chez les hommes une certaine mauvaise humeur : j'étais flatté; en effet, j'avais été le mauvais sujet, et j'étais le voyageur, j'avais eu des aventures, et mon mariage, même, sans qu'on en connût les détails, apparaissait romanesque. Et tout ce que l'on rapportait de la grande beauté de ma femme. Les amies de ma sœur prêtaient plus d'attention à mes propos qu'à ceux des autres hommes...

Cependant, au rôti, le sujet des voyages et de Naples épuisé, et comme l'on parlait de toutes sortes de choses parisiennes, j'oubliai peu à peu que j'avais passé de longs mois à l'étranger, que j'y étais devenu un autre homme et que je m'y étais marié. J'éprouvais une singulière impression. J'étais rajeuni.

En retrouvant ces jeunes visages autrefois familiers et qui faisaient partie d'une de mes anciennes vies, je me voyais reporté dans cette vie-là, ce qui s'était passé depuis était aboli; ma femme n'étant point devant mes yeux pour me rappeler à la réalité, à la vie présente, je redevenais un jeune homme comme autrefois, je sentais comme autrefois, je n'avais jamais quitté la France. Tout ce qu'on disait m'amusait, je le trouvais charmant. Le mari d'une de ces jeunes femme décrivait avec ironie une réception officielle à laquelle il avait assisté la semaine dernière, la moquerie, le persiflage léger qu'il montrait me plaisait tout à fait, et je trouvais spontanément en moi une façon de considérer les choses identique à la sienne. Puis l'on parla d'une grande affaire criminelle, d'un crime passionnel, qui, en ce moment, occupait tout Paris. On en parla avec un détachemant et un scepticisme délicieux. J'étais tout à fait au ton de la conversation, et les remarques que chacun exprimait me paraissaient bien justes. Je me sentais chez moi, dans mon milieu, dans ma ville, au milieu de gens qui possédaient la même tournure d'esprit, le même cœur et le même jugement que moi... Depuis longtemps, je ne m'étais trouvé aussi à l'aise.

A ma droite, était assise la jeune divorcée. Je l'avais bien connue autrefois, avant son mariage. Elle venait souvent chez ma sœur. Elle me plaisait à cette époque, je m'en souvenais. Un été, nous nous étions rencontrés au bord de la mer, et je lui avais un peu fait la cour, une cour innocente de très jeune homme, au tennis, et sur la plage à l'heure du bain, et le soir au casino. Je la regardais. Je la revoyais avec plaisir; elle avait une jolie figure française nette et spirituelle, ce n'était pas un visage de grande passionnée, mais des traits fins et proportionnés, un nez petit, une bouche moyenne, des yeux éveillés, l'air tendre, intelligent et rieur. Elle n'était pas grande, elle ne possédait point le port de Lina, mais un corsage aimable, et on la devinait saine et bien prise. Elle était vêtue et coiffée simplement, mais avec un goût parfait dans tous les détails. Coquetterie discrète, pleine de tact, qu'il fallait de la mesure dans l'esprit pour sentir complètement.

Nous nous mîmes à parler de notre ancien temps, des souvenirs nous revenaient que nous retrouvions avec joie. Vous vous rappelez ceci, vous vous rappelez cela! Une image

en fait naître une autre, et cela ne finit point. Ses chagrins intimes n'avaient pas encore altéré son caractère, lequel était ouvert et malicieux ; elle était encore si jeune, et puis elle avait éte mariée fort peu de temps : le désaccord s'était mis tout de suite dans le ménage, et, après quelques mois, elle était retournée chez sa mère. Elle était gaie, avec juste un petit nuage formé par l'idée de sa vie mal engagée. Mais on la sentait optimiste, on voyait qu'elle avait confiance en l'avenir, et qu'elle pensait bien qu'un jour tout se réparerait. Elle comptait sur une revanche. Elle était seulement fâchée de se trouver dans cette situation si difficile de femme divorcée.

On passa dans le salon. Je m'étais assis à côté de ma voisine de table; nous continuions à bavarder. Nous étions devenus très amis. On s'est connu jadis et l'on se retrouve : on a déjà un lien, on est uni par un commun regret des jours révolus. De tous les hommes réunis là, j'étais celui que ma voisine connaissait depuis le plus longtemps, le seul qu'elle eût vu garçon. Et puis on s'est trouvé ensemble au bord de la mer, où l'on vit plus familièrement, plus intimement. On a été tous les deux jeune homme et jeune fille, avec des minutes où, l'un en face de l'autre, on se regarde, se demandant, à part soi, jusqu'où cela ira, si ça ne va pas devenir sérieux, si ça ne va pas durer pour de bon toute la vie. Est-ce qu'on sait : il suffit de si peu de chose... nous nous serions fiancés alors, personne ne l'aurait jugé bien surprenant. Mais nous étions partis chacun de notre côté. C'est drôle, la vie... Et où en étions-nous ?... Elle n'avait pas très bien réussi. Et moi ?

Maintenant on jouait du piano, et nous chuchotions tous les deux dans un coin. Et je lui parlais de moi. Et voilà que je lui confiais que je n'étais pas heureux. C'est singulier, je n'avais encore dit cela à personne, à peine si je me l'étais avoué à moi-même. Et à Suzanne — elle s'appelait Suzanne, Suzanne Méry — la première fois que je la revoyais, après des années, et n'ayant jamais entretenu avec elle que des relations superficielles, en somme, des enfantillages, tout de suite je lui révélais ce qui palpitait au fond de mon cœur. Alors elle se taisait, songeuse. Elle sentait l'importance de cette confidence, et puis elle était très étonnée ; elle savait que j'avais contracté un mariage d'amour, elle ne pouvait point supposer que mon bonheur défaillît déjà. Son visage mutin devenait sérieux, il

eût été indiscret de me poser une question, mais elle attendait pour voir si j'allais en dire davantage... Qu'est-ce que je pouvais bien avoir à reprocher à ma femme?... Je m'étais tu, surpris moi-même de ce que j'avais laissé échapper. Et maintenant nous écoutions la musique sans parler.

De temps à autre, je jetais un regard sur Suzanne, je la détaillais, elle était charmante, en vérité, elle ne possédait pas la lourde et somptueuse chevelure de Lina, ni la parfaite beauté de sa forme, ni la flamme de ses yeux, ni sa belle bouche d'amoureuse, ni ce qu'il y avait de souple, de superbe, et de divinement animal dans chacun de ses gestes et chacune de ses attitudes, mais elle était tout entière d'une grâce pleine d'esprit. Elle avait de fins cheveux châtain cendré très habilement ondulés et coiffés. Son regard spirituel parfaisait ce qu'elle disait, savait ajouter et sous-entendre, son nez délicat, ses lèvres assez charnues, mais en même temps d'un dessin un peu complexe, indiquaient que, dans l'amour, elle devait être plus gourmette que gourmande, qu'elle devait juger et apprécier, et se posséder aussi, et savoir commander à ses sens. Son jeune corps, bien pris dans une robe de velours noir, devait être nerveux et frais. La peau, que découvraient le corsage un peu ouvert et les bras nus, était très blanche et paraissait très douce. Tous ses gestes étaient mesurés, on sentait que sans doute elle obéissait autant à sa raison qu'à son cœur. C'était une gracieuse petite Parisienne, tendre, certes, mais intelligente et raisonnable, sachant bien la valeur des choses, ne s'en laissant point conter et ne faisant pas de sottises. Elle ne perdait pas la tête.

On ne jouait plus de piano. On avait dressé deux tables de bridge, à l'une desquelles s'étaient mises ma sœur Jeannette et mon amie Suzanne. Je causai un peu avec la maîtresse de la maison. Puis je demandai la permission de me retirer pour aller soigner ma pauvre Lina.

Je la trouvai mieux. Elle avait dormi. Son malaise avait diminué. Elle me demanda comment la soirée s'était passée. J'étais de bonne humeur.

— Fort bien, lui répondis-je. Ces gens-là sont vraiment gentils. Il faudra que nous les voyions.

## VII

Je me serais bien moqué sans doute de celui-là qui m'eût dit que j'allais repenser à cette petite Suzanne comme je le fis les jours suivants. Quand nous causions ensemble dans le salon, si familier que fût notre entretien, je ne me doutais guère qu'il me reviendrait à l'esprit plus d'une fois, et que je l'analyserais avec soin en essayant de me remémorer tous ses détours et ses nuances.

Il en fut ainsi, cependant. Je repensai à Suzanne. C'était, plus qu'elle-même sans doute, sa façon d'être qui me plaisait. Il est certain qu'on ne pouvait établir aucune comparaison entre la beauté de Lina et la sienne. Lina était admirable; la jugeant à froid, sans passion, n'importe qui, pourvu qu'il ne fût point aveugle, devait le reconnaître. Sa grande beauté était indiscutable. Mais il me semblait, ma foi! en y songeant, qu'avec Suzanne, ou avec une femme comme Suzanne, je me fusse peut-être mieux entendu qu'avec Lina. On se serait mieux compris, on se comprenait à demi-mot. Noûs avions la même manière de voir, le même jugement, le même goût : nous étions de la même famille. Pour passer ensemble toute la vie, cela, c'est joliment important. Une grande beauté, certes, on l'admire, et il se peut qu'on l'aime follement, mais à qui donc est-il possible de demeurer toute sa vie à genoux et en adoration?

Et puis l'homme est faible, il est changeant, il se lasse même de la perfection. Si on lui présente chaque jour le même plat, pour fin, délicat, admirablement préparé qu'il soit, arrive cependant un jour où il demande autre chose de moins bon, de moins appétissant, mais en quoi brillera le mérite immense d'être différent. Certes, Suzanne n'était point aussi belle que Lina, mais elle était jolie cependant, elle avait bien, elle aussi, son charme et sa grâce.

D'ailleurs, ce qui était particulièrement à elle, et exquis, c'est cet esprit fin, raisonnable et mesuré, qui ne cherche pas à vous en faire accroire, et ne s'en fait pas accroire à soi-même, qui est simple et vrai, que l'imagination ne fausse aucunement, et qui voit la réalité. Ce n'est point petitesse, ni étroitesse, mais goût et sentiment de la vérité, équilibre charmant dans le jugement. Je me rappelais ce qu'elle m'avait dit

sur nos anciennes relations, les souvenirs qu'elle avait évoqués, et aussi le récit discret de ses déboires conjugaux, tout cela était simple, mais c'était juste, c'était vrai, et il y avait bien aussi dans cette façon de sentir et de dire, dans cette façon de France, de la poésie. Ce n'était point lyrique, ce n'était pas d'une grande envolée, mais j'y reconnaissais l'art intelligent, fin et délicat de chez nous.

Et elle savait sourire, cette petite Suzanne, elle savait, lorsqu'un mot s'avisait de dépasser un peu le ton où elle voulait maintenir la conversation, le tempérer d'un léger clin d'œil ou d'un regard malin.

Je l'ai dit, je n'étais pas arrivé tout neuf au mariage. Etant jeune homme, en France, j'avais eu plusieurs liaisons. Maintenant je me rappelais, en pensant à Suzanne, les amours de chez nous. L'amour-goût, délicat, et modéré par la raison. Quand cela devait finir, cela finissait. On se quittait, on n'éprouvait ni rancœur, ni rancune, même il arrivait qu'on se revît volontiers, en amis, avec le souvenir agréable de doux moments passés ensemble, avec l'aimable émotion d'un joli secret que l'on garde à deux. C'était une fine recherche du plaisir et de tout ce qui peut exister de délectable dans les rapports entre un homme et une femme qui se plaisent, qui ne se le cachent pas, qui se le prouvent. Mais peut-être n'était-ce pas là de l'amour, c'était du libertinage ?... Ma foi, je n'en sais rien... ce que je savais bien, par exemple, à présent, c'est que l'amour-passion me paraissait un peu excessif.

Je me représentais ce que l'amour de Suzanne eût été, tel que je me l'imaginais, et je le comparais à celui de Lina. Cet enthousiasme, cette exaltation, ces grands élans toujours, hélas ! cela me paraissait vraiment trop beau ! En somme, on n'est pas toujours prêt à être sublime. A Naples, la passion c'était parfait. Le milieu, la ville, l'air du pays, et je m'étais monté, je m'étais mis au diapason... maintenant je redescendais. Le *moi* que je possédais là-bas, cette faculté d'enthousiasme, ce cœur brûlant, il était provisoire, je l'avais sans doute attrapé par contagion, ce n'était pas mon vrai moi, ce n'était pas mon vrai fond. Maintenant que j'étais de retour à Paris, que j'avais retrouvé les gens de chez nous, je m'étais retrouvé en même temps. Eh non ! je n'étais pas fait pour la

passion. Je n'étais pas pareil à Lina !... J'aurais bien plutôt ressemblé à Suzanne.

Je revoyais des demi-sourires, des mines, ayant échappé à certains de mes amis devant Lina. Et je comprenais ce qui pouvait valoir qu'on eût un peu ri d'elle ici, si on l'avait fait. J'apercevais ce qui, en elle, devait étonner les gens accoutumés à des femmes comme Suzanne. J'ouvrais les yeux sur elle comme je ne l'avais encore jamais fait. Des impressions se précisaient, se formulaient. Elle était anormale ici et singulière. Elle comprenait tout par la sensibilité, elle avait trop d'âme, une âme trop riche, elle ne pouvait parler qu'avec expansion, avec des exclamations, avec exagération. Elle sentait trop vivement tout ce qu'elle disait. Elle manquait de mesure, elle ne possédait pas ce que nous appelons le « tact ». Elle témoignait d'une puissance d'admiration infinie, nous, nous admirons moins. Et enfin elle, elle ne savait pas sourire, elle prenait tout au sérieux, elle exagérait... Et je me rendais compte encore, en la comparant à celle de Suzanne que j'avais bien observée, qu'il devait se présenter dans sa toilette des détails que les femmes d'ici relevaient. Son goût n'était pas le même que le nôtre. Je sais bien qu'à Naples l'anglomanie règne, et qu'on s'y habille à l'anglaise ; le Marquis, tous ses amis étaient anglomanes, du moins quant à leur tailleur et leur bottier ; Lina, comme toutes les jeunes filles de la société de là-bas, l'était aussi, mais, tout de même, à un œil fin, le naturel se découvre, si bien caché soit-il. Son costume, à Naples, n'était pas napolitain : il l'était ici. Certes elle était raffinée, elle était élégante : elle ne l'était point tout à fait de la même façon que chez nous. Chez nous, une femme du monde sait porter avec goût les modes où il paraît y en avoir le moins.

Mais je n'avais jamais fini de comparer Suzanne et Lina. Une chose, par exemple, étonnante si l'on y songe, car lorsque j'étais garçon j'avais toujours vécu bien au hasard, et j'avais très peu l'habitude de l'ordre, une chose étonnante : je remarquais maintenant que le ménage, chez moi, était imparfaitement tenu, que ma femme dirigeait mal les domestiques ; qu'elle était indolente, qu'elle passait trop de temps à sa toilette, à se parer, à s'arranger, qu'elle ne donnait pas assez d'attention à la maison, et qu'il arrivait souvent, comme elle

ne s'occupait pas de la cuisinière, que le dîner fût trop cuit ou bien pas assez !..

## VIII

Je revis naturellement Suzanne. Je la rencontrai chez Mme Dumas, l'amie de ma sœur à laquelle j'étais allé rendre ma visite de digestion. Nous nous serrâmes amicalement la main. Elle était charmante encore en toilette de ville, et je ne pus m'empêcher de lui faire compliment. Elle sourit, mais eût-elle ri sans doute si elle avait su que j'avais tant pensé à elle. Et pourtant ce n'était pas drôle.

On parla de choses et d'autres. J'essayai d'intéresser les dames. Je me sentais à l'aise dans cette maison, où l'on voulait bien me regarder avec obligeance. Quand Suzanne se leva, je me levai, et sortis en même temps qu'elle. Cela n'était peut-être pas très correct, mais comme nous nous traitions en vieux camarades, bien que ne nous étant revus qu'une fois après des années, j'en profitai. Je me contentai d'ailleurs de descendre l'escalier avec elle, je ne voulais pas l'accompagner dans la rue et la compromettre. Mais, en la quittant, je lui demandai la permission d'aller chez elle un jour lui présenter mes hommages. Elle ne parut pas très surprise de ma demande, mais un peu gênée. Elle hésita. Elle dit :

— C'est que... vous savez... dans ma situation... Je ne reçois pas du tout d'hommes...

— De jeunes gens, lui répondis-je. Un homme marié !...

Elle fit une moue, qui signifiait sans doute qu'un homme marié comme moi, il valait mieux certainement qu'une jeune femme seule évitât aussi de le recevoir.

J'insistai. Je lui déclarai que notre conversation de l'autre soir, les souvenirs que nous avions évoqués ensemble, tout cela m'avait été si agréable que je souhaitais vivement bavarder encore un peu avec elle. Elle ne demandait pas mieux. Il était préférable cependant qu'on ne me vît point chez elle. Certes, cela était ridicule, et elle le savait bien, mais le monde est ainsi, il voit le mal partout... Si je connaissais un endroit où elle serait absolument certaine de ne rencontrer personne, peut-être m'y rejoindrait-elle... Lorsqu'elle eut articulé cela, je ressentis une joie si vive que j'en rougis; je lui proposai sur-le-champ, de crainte qu'elle ne se dédît, le musée de sculpture

comparée du Trocadéro, on n'y voit jamais un chat... Elle réfléchit, elle fit mentalement le compte de ses courses, de ses rendez-vous, de toute son existence de la semaine prochaine, puis elle me dit :

— Mardi, vers trois heures, si vous ne recevez pas de bleu... Seulement, vous savez, n'allez pas vous imaginer des choses, ne vous montez pas la tête. Vous êtes un bon camarade, je veux bien bavarder un peu avec vous, mais c'est tout, n'est-ce pas, c'est bien tout.

Je lui jurai que ne je nourrissais, moi non plus, aucune autre intention, et je la quittai léger, heureux comme je ne l'avais pas été depuis longtemps.

Malgré ce qu'elle m'avait assuré, en effet, je ne doutais pas un instant de la tournure que prendraient les choses. Une femme qui ne désire pas un peu s'amuser ne donne pas de rendez-vous. Elle ne va pas seule retrouver un Monsieur dans un endroit désert. Cette petite Suzanne, avec son air de ne pas y toucher !... moi qui l'avais jugée si sérieuse ! Je n'étais plus guère d'ici décidément, je n'avais plus le coup d'œil.

Je retrouvais le fil des réflexions que j'avais faites sur elle à la suite de ce dîner. Mais c'est que je marchais à fond ! je m'en rendais compte à présent... C'était une perfection, c'était le rêve... Je regrettais presque, je ne sais si je ne regrettais pas, de m'être marié ailleurs, d'avoir manqué, lorsque j'étais garçon, cette occasion unique de cueillir le bonheur parfait. Mon Dieu ! que de sottises j'avais rabâchées pendant quelques jours !.. Je croyais de bonne foi que Suzanne était sage, qu'elle était sérieuse. Et tout à l'heure quand je lui demandais d'aller la voir, vrai comme il fait jour, je n'avais même pas l'idée que je pourrais lui plaire et nouer une intrigue. C'était là de ma part une proposition innocente. Je voulais causer avec elle, simplement. Je m'ennuyais, j'avais passé une bonne soirée avec cette petite jeune femme-là, j'avais envie de recommencer, de me désennuyer encore, de me changer un peu les idées, et c'était tout. Si j'avais rêvé déjà au goût que pourrait avoir son amour, je ne m'étais pas arrêté le moins du monde à la possibilité de le savourer moi-même...

Le mariage, vraiment, m'avait rendu candide, il m'avait rajeuni de quinze ans, j'étais ravissant. Tout de même j'avais perdu un peu trop le pied parisien, sinon je ne me serais pas

laissé entraîner jusque-là, je n'aurais pas cru aussi facilement à la vertu d'une femme, j'eusse vu tout de suite que Suzanne tout simplement était une petite divorcée qui profitait de son indépendance pour ne pas s'ennuyer. Et puis, elle avait raison. Et oui ! parbleu, elle avait bien raison !.. Elle était jeune, on le dit, et c'est trop vrai : la jeunesse n'a qu'un temps. Il eût été un peu vif, en vérité, de demander à cette jolie femme de se cloîtrer, de mener une existence austère, de renoncer à tout plaisir, d'abandonner tout. Du moment qu'elle se tenait, qu'elle sauvait les apparences !.. Et elle les sauvait certainement, puisqu'elle était reçue partout, et qu'elle n'avait point mauvaise réputation. Je connaissais les principes de ma sœur Jeannette; elle était un peu rigide — c'était son défaut, — elle n'eût certainement pas poursuivi de relations avec son amie, si celle-ci avait fait parler d'elle.

Cependant, maintenant que je voyais au fond des choses, je me disais que j'avais été bien niais autrefois, au bord de la mer, avec mon tennis, mon flirt, qui consistait à se regarder dans le blanc des yeux, à chuchoter des gentillesses, ou à la serrer sur mon cœur un peu plus qu'il n'était nécessaire, en dansant au casino. Puisqu'elle était ainsi à présent, la petite Suzanne, à ce moment-là déjà, il devait y avoir bien mieux à faire... Il est vrai que moi-même alors je n'étais pas fort grand clerc en amour. Dans ma génération, nous n'étions pas aussi précoces que les petits jeunes gens d'aujourd'hui. Nous connaissions un âge de naïveté et de timidité. Peut-être bien aussi qu'après nous nous rattrapions...

Je roulais en moi toutes ces réflexions, et j'étais légèrement déçu de voir que Suzanne ne fût pas tout à fait la personne que j'avais cru. Je concluais d'ailleurs en m'en félicitant. C'est qu'elle était très charmante, et elle me plaisait infiniment. Non seulement je me grisais à l'idée de la prendre dans mes bras, de la caresser, de baiser ses cheveux, ses lèvres, et sa jolie chair délicate, mais je songeais à toutes les aimables causeries, à tous les propos spirituels, à toutes les remarques que nous pourrions échanger, m'entendant avec elle mieux qu'avec aucune autre femme encore, à mon souvenir... Ah ! certes ! nous ne nous ennuierions pas ! Entre deux caresses, apparaîtrait son esprit, sa maligne petite tête de Parisienne !.. Et puis c'était bien, elle était très libre : sans mari, sans amant.

Vraiment j'allais avoir là une maîtresse exquise!.. J'en riais tout seul de plaisir. Je me forgeais mille félicités. Ah ! il n'était plus question de se désoler à Paris, avec une maison morose, une femme nostalgique, un amour qui finit... En somme, la vie serait supportable quand je posséderais une maîtresse. Et cela n'en irait que mieux pour Lina, je me montrerais de meilleure humeur, je rirais, je chanterais toujours.

Comme je faisais à présent... Et Lina m'observait, étonnée de ce changement, sans m'en rien dire et d'un œil soupçonneux. Je saisis son regard, je me tus ; je pris ma mine triste de tous les jours, et je songeai : Il va falloir prendre garde; elle serait très jalouse...

Le temps passa jusqu'au mardi. Je tremblais de recevoir un petit bleu. Il n'en vint point. Après déjeuner, j'inventai je ne sais quelle histoire que je débitai à Lina pour me rendre libre, je sortis, je traversai le pont, puis je montai dans une auto pour me faire conduire au Trocadéro. Un beau temps d'hiver, net, bien clair; j'étais gai comme un collégien qui sèche le bahut.

EUGÈNE MONTFORT.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

## *ÉPILOGUES*

### La Bibliothèque de M. Croquant.

Il serait difficile de se faire une idée du degré de culture de M. Croquant, si par bonheur sa bibliothèque n'avait été conservée. J'en ai hérité comme du reste et j'en ai fait l'inventaire, d'ailleurs assez bref. Ou bien M. Croquant lisait peu, ou bien il relisait, ou bien encore, comme ses congénères et compatriotes, il ne lisait plus que des journaux. C'est à cette dernière opinion que j'ai de bonnes raisons pour m'en tenir, mais il avait eu, ainsi que d'autres, ses petites ambitions critiques.

Je passerai sous silence les livres insignifiants, ceux qui sont communs à toutes les bibliothèques, en faisant pourtant exception pour un atlas, curieux par ses origines non moins que par ses inscriptions. C'est aux rares livres de littérature ou de ce qui y ressemble que je m'arrêterai le plus volontiers ; leurs notes marginales décèlent quelquefois les plus secrètes pensées de M. Croquant. A ce propos, je signale que, bien qu'il ait écrit lui-même : « Je ne comprends rien à la poésie », il y avait parmi ses livres un exemplaire de la trente-neuvième édition du *Choix de poésies* de Verlaine, anomalie que je n'ai déchiffrée qu'en trouvant insérée dans la brochure un petit cahier d'un sou pareil à ceux où les ouvrières sentimentales copient leurs chansons préférées. Le cahier de M. Croquant ne contenait rien de ce genre, mais seulement, à en juger d'abord par le titre, des manières de poèmes en prose. C'était encore bien étrange, d'autant plus qu'ils portaient chacun le titre de quelque poésie de Verlaine ! Je lus et soudain je compris. Comme il y a encore des professeurs de province et des demi-lettrés qui s'amusent à versifier les fables de Fénelon, les récits de Pierre Loti ou ceux de Michelet (quand ils ont l'ambition de la grande poésie, au lieu de se borner à la spirituelle ou à la pittoresque), M. Croquant, qui était au moins un quart de lettré, se récréait à mettre en prose la poésie de Verlaine « pour en saisir mieux le sens », dit-il, dans une note. Peut-être ne s'est-il jamais douté qu'il réalisait ainsi un conseil de Voltaire et qu'il trouvait de son côté la pierre de touche de la vraie poésie, telle que l'ont appliquée à Stéphane Mallarmé de bons esprits de notre illustre époque. M. Croquant n'a pas connu Mallarmé. C'est dommage. Nous donnerons quelques spécimens des transpositions élucidatoires de M. Croquant.

INVENTAIRE

IN-FOLIOS.

1. *Atlas de géographie*, par F. I. C. Paris, Procure générale, 1874.

*Nota.* — On trouve au verso de la couverture la signature, soigneusement biffée, mais encore très lisible : *Fr. Onésiphore.* Immédiatement au-dessous : *Alcide Croquant* .·.. Et ces trois points disent bien le drame qui s'est passé dans cette conscience ? Nullement. D'abord M. Croquant avait la conscience si étroite qu'il ne pouvait rien s'y passer de dramatique. La scène manquait de profondeur. M. Croquant était tout en surface, mais il avait quelque fantaisie (si je puis dire) dans l'esprit, malgré ses tendances à l'ordre et à la méthode et il s'attribue ladite qualité triangulaire dans un moment d'expansion et de bonne humeur. Peut-être verrait-on là je ne sais quelle survivance romantique, si le mot n'était déplacé à propos de M. Croquant, homme universel et positif, quelque goût secret pour l'antithèse ? Pour moi, ce n'est qu'un accès de gaminerie, unique, hâtons-nous de le dire, dans la vie de cet homme pondéré. La vérité, très simple, est qu'il abandonna la compagnie ignorantine, l'année même qu'il s'était fixée d'avance, pour des raisons de patriotisme bien compris, économique et même fructueux. Il la quitta pour se marier avec une excellente femme encore jolie, un peu usurière, un peu maquerelle, ce qui convenait parfaitement à la délicatesse fruste et tout à fait philosophique de ses sentiments. Mais je n'insiste pas. Cette question est encore mal élucidée pour moi-même. M. Croquant ne s'étendait pas volontiers sur cette période de sa vie.

2. *Supplément universel à tous les journaux présents, passés et futurs.* Années 1884-1911.

Cette longue fidélité ne témoigne pas moins de la qualité de ce recueil que de la qualité de l'esprit de M. Croquant, qui venait encore de s'y abonner pour la vingt-septième fois, quand il mourut subitement à la fin de 1911. C'est là que M. Croquant a puisé son esprit mordant et synthétique, ainsi que presque toute sa philosophie. Il lisait assidûment ce supplément, universel comme lui-même, et en avait fait son livre de chevet. Vu le format, il couchait dessus, dedans ou dessous, selon les nuits, ses dispositions métaphysiques et le gonflement de ses hypocondres. C'est par cette lecture qu'il nourrit sa *Théorie de la promiscuité illimitée*, dont il ne nous reste qu'un court fragment.

IN-QUARTOS ET IN-OCTAVOS.

*Néant.*

IN-SEIZES.

3. *L'art de se faire aimer des femmes et de se conduire dans*

*le monde, avec un choix de facéties du meilleur goût.* Nouvelle édition augmentée de *Pensées sur l'amour, ses plaisirs, ses dangers. Ouvrage moral.* Par Benjamin A***, ancien professeur. Paris, 1840.

Sur la feuille de garde on lit cette note laconique, énigmatique et trop modeste de M. Croquant : « C'est à cet ouvrage que je dois la plupart de mes succès. » La note est signée : *Alcide-Médor Croquant.* Qui sait si ce second prénom, si maltraité, mais qui contient une si belle idée de fidélité, n'a pas eu sa part dans les succès de notre ami, surtout joint au premier, qui sonne la vaillance?

4. *Anecdote (L') universelle ou l'histoire mythologique, religieuse, littéraire, artistique, amoureuse et culinaire des différents peuples, hommes, femmes et enfants célèbres, réduite en anecdotes, bons mots, facéties, avec les meilleurs traits d'esprit, de bêtise, de lâcheté, de vice et de polissonnerie.* A Rome, chez le portier du S. Père. L'an du Concordat.

M. Croquant s'est toute sa vie délecté à ce livre véridique, qu'il a couvert de notes au crayon, de mots soulignés, de points d'exclamation doubles, triples et quadruples. On lit sur les feuillets de garde, à la fin :

J'ai grande confiance dans ce livre qui a été présenté par les Jésuites. Malgré sa forme facétieuse (1), il est rempli de philosophie. C'est là que j'ai appris l'histoire de l'esprit humain. Il y a des détails surprenants sur la papesse Jeanne, sur Janus, qui avait deux têtes, Cerbère, qui en avait trois, l'Hydre de Lerne, qui en avait sept, et le Masque de fer, qui n'en avait qu'une, mais ne la montrait jamais, sur le miracle de saint Janvier, sur le procès de Galilée, le conseil des Dix et le Pont des Soupirs. Très instructif. J'aime à considérer les choses du point de vue scientifique. Rien ne nous montre mieux qu'il n'y a que deux classes d'hommes, ceux qui cultivent le vice et ceux qui cultivent la vertu et dont on parle beaucoup moins que des autres à moins qu'ils n'aient poussé leur manie jusqu'à l'extravagance, qu'on appelle aussi héroïsme. Et comme on voit bien en ce genre, en ces deux genres, les progrès de la sagesse humaine! Pas d'excès, telle est l'heureuse devise de notre siècle enfin hygiénique. Je suis modeste, ce n'est pas de moi-même, je l'avoue, que j'ai tiré toutes mes idées, c'est de la lecture et de la méditation de l'histoire. « Alcide, me disait souvent Mme Croquant, ne lis pas tant, ta tête va éclater. » — Mais je répondais fièrement : « N'aie pas peur, Angélique, ma tête est solide. Et après? La science avant tout. » Elle ne trouvait rien à répliquer. Il y a longtemps de cela. Depuis, je me suis bien modéré.

(1) M. Croquant aimait à la fois la facétie et la philosophie.

5. *Dix (les) Commandements de l'hygiène et de la morale.* Paris, chez tous les libraires.

Aucun commentaire. Il avait seulement recopié au commencement et à la fin de la brochure le 33e de ces commandements : « Regarde les biens extérieurs, la richesse, les honneurs, la beauté, le luxe, la puissance, comme des choses accessoires ou même mauvaises. » Ensuite, comme un ricanement, résumant toute sa philosophie, il avait jeté ces mots : « Ah ! la Beauté !!!!! »

6. Jean-Jean. — *Le Bonheur pour tous, essai de sociologie impérative et diluée.* Bruxelles, librairie bio-dynamique.

Aucun commentaire que ces mots répétés de place en place : « Très bien. Instructif. Tapé. Universel. »

7. Robinet (A.). — *La Philosophie positive.* Paris, F. Alcan.

Note de M. Croquant : « Bon livre, mais qui ne m'a rien appris. J'ai toujours su ce que c'était que le positif, le solide. Le solide ! Dès que j'ai eu les yeux ouverts à la raison, je m'y suis installé et je n'en sors plus. Rien ne pourrait me le faire lâcher. Le solide ! Le solide ! »

8. Verlaine (Paul). — *Poésies choisies.* Paris, Fasquelle.

Note de M. Croquant : « J'ai emprunté ce livre-là et, ma foi, je l'ai gardé pour sa drôlerie. Des vers ! D'ailleurs on ne me l'a pas réclamé. Je crois bien que le prêteur l'avait lui-même emprunté subrepticement à quelque étalage de libraire. On moralise le vol dont on profite avec intelligence. Aussi bien l'objet n'est tentant que pour un philosophe qui sait lire à l'envers. A force d'étude, j'en ai découvert le sens, car il y a un sens à ces choses que l'auteur s'est donné beaucoup de mal à sertir dans un cercle de nuages. Les nuages écartés, cela donne de petits tableaux de nature, qui ne sont pas plus mauvais que bien d'autres. D'où je conclus qu'il ne faut pas mépriser la poésie si fort que le fait M. Clément Vautel. D'ailleurs, on finit par aimer ce qu'on étudie avec persévérance. Qu'il suive mon exemple ! Il en est digne. »

Un petit cahier intercalé dans le volume contient quelques traductions de poèmes de Verlaine. En voici deux, pris au hasard :

L'HEURE DU BERGER

L'état hygrométrique de l'atmosphère faisait paraître toute rouge la lune qui se levait dans le brouillard. Les grenouilles se mirent à coasser. La nuit venait. On commença à apercevoir des vers luisants et quelques chats-huants quittaient leur perchoir. Vénus apparut au couchant, spectacle rare, car elle est presque toujours absorbée par les dernières lueurs du crépuscule, comme le dit M. Flammarion. On appelle ce moment-là l'heure du berger — hum !

LE ROSSIGNOL

Une volée d'oiseaux bavards s'abattit sur un aune où ils se tapirent

et se turent. Mais un rossignol se mit à chanter, pendant que le vent se levait avec la lune, — et cela me rappelait le temps de mes amours et me rendait mélancolique. L'air du soir est souvent malsain à la campagne, quand on est seul !

Il ne faut pas abuser de M. Croquant. On aura la prochaine fois la fin de cet inventaire et quelques pensées nouvelles de cet homme obscur et méditatif.

REMY DE GOURMONT.

## LES POÈMES

Georges Fourest : *La Négresse blonde ;* Georges Crès, 3 fr. 50.— Jules Leroux : *La Muse noire ;* Figuiere et C^ie^, 3 fr. 50. — Paul Costel : *Poèmes de la Ville ;* Albert Messein, 3 fr. 50. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Apothéoses de Météores;* Librairie académique Perrin et C^ie^, 3 fr. 50.— Memento.

La réédition de **la Négresse Blonde** ne manquera pas de divertir ceux de nos contemporains qui ont des lettres, des souvenirs, et de quarante à cinquante ans d'âge.

Je me suis par avance grandement réjoui d'avoir à lire cet ouvrage et c'est peut-être à ces imprudents préliminaires que je dois de ne l'avoir lu qu'avec un modeste plaisir. Mais de cela je suis le seul coupable, ou tout au moins le plus à plaindre. Le rire est le résultat d'une réaction précise ; il suffit, pour le provoquer, de mettre en contact, selon un rite défini, un esprit et un fait présentant les affinités nécessaires. Qu'il y ait une erreur même légère dans la composition de ce mélange détonnant, et le rire ne se produit pas... Je m'empresse donc de le dire : si je n'ai pas ri pendant la lecture de *la Négresse blonde*, c'est que mon esprit, cependant prompt à l'allégresse, est impuissant à s'amuser de ces propos tenus pour folâtres par une et même plusieurs générations d'écrivains. — Je ne parle pas du sourire, qui n'est pas gai, et qui n'a rien de commun avec le rire. —

La préface écrite par Willy pour la circonstance est d'ailleurs charmante, drôle à point et pleine de promesses. A parcourir le livre on s'étonne, on s'intrigue : M. Georges Fourest a certes le don des titres ; ils sont presque tous heureux, curieux, plaisants. Je lis : *Six pseudo-sonnets truculents et allégoriques*, et plus loin *Pseudo-sonnets plus spécialement truculents et allégoriques*. C'est très bien. Je trouve encore : *Pseudo-sonnet pessimiste et objurgatoire*, et plus loin : *Ballade pour faire connaître mes occupations ordinaires*. J'aime assez cette fantaisie froide, cette façon sérieuse de se moquer du monde. Je goûte également l'humour des dédicaces falotes, des épigraphes saugrenues, des renvois gravement comiques. Quant aux poèmes, ils me déconcertent pour vingt raisons que je m'efforcerai de tirer au clair tout à l'heure. Voici, à titre d'exemple, un *Pseudo-sonnet imbriaque et désespéré*.

Gin ! Hydromel !! Kummel !!! Wisky !!!! Zythogala !!!!!
j'ai bu de tout ! parfois soûl comme une bourrique !
L'Archiduc de Weimar jadis me régala
d'un vieux Johannisberg à très-cher la barrique !

Dans le crâne scalpé du sachem Ko-gor-Boo
Boo-Loo, j'ai puisé l'eau des torrents d'Amérique !
Pour faire un grog vive l'Acide Sulfurique !
Tout petit je suçai le lait d'un kanguroo !

(Mon père est employé dans les pompes funèbres ;
c'est un homme puissant ! J'attelle quatre zèbres
à mon petit dog-cart et je m'en vais au trot !)

Or, aujourd'hui noyé de Picons et d'absinthes,
je meurs plus écœuré que feu Jean des Esseintes.
Mon Dieu ! n'avoir jamais goûté de vespetro !

Il me semble que, pour exceller dans le genre où M. Georges Fourest a récolté d'honorables lauriers, il faudrait plus sûrement que lui mépriser les poètes et la poésie ou, plus ardemment que lui, « adorer » la poésie et les poètes. M. Fourest a entrepris de parodier les spécialités poétiques en honneur il y a une vingtaine d'années. Il l'a fait en *amateur distingué* qui manie adroitement deux ou trois procédés humoristiques. Ces procédés sont plutôt ceux de la caricature que du comique : ils consistent par exemple à multiplier les *vocables* rares et à hérisser le vers de noms propres excentriques ; besogne aisée ! Ailleurs, l'effet est obtenu par l'introduction d'un mot imprévu, cynique ou obscène, dans une période austère et classique à l'excès.

M. Georges Fourest, dans ce *Carnaval des Chefs-d'œuvre*, qui est, certes, la moins bonne partie de son livre, s'est même livré à un jeu plus facile encore, il nous présente les personnages les plus connus de la tragédie classique et leur fait tenir un langage familier, ou anachronique, ou grotesque. On sait comme ce truc est efficace et quels services il a rendus aux humoristes. Nous ne pouvons manquer d'être étonnés lorsque nous entendons Chimène s'écrier à l'issue d'un sonnet fort majestueux :

qu'il est joli garçon, l'assassin de Papa !

Même surprise lorsqu'en ces termes Hippolyte s'adresse à Phèdre :

— Or ça ! belle maman, j'espère
que vous blaguez, en ce moment !
Moi, je veux honorer mon père
afin de vivre longuement.

A la cour brillante et sonore
il est vrai que j'ai peu vécu :

mais je doute qu'un fils honore
son père en le faisant cocu!

Vos discours, femelle trop mûre,
dégoûteraient la Putiphar :
prenez un gramme de bromure
avec un peu de nénuphar!...

M. Fourest a fait un livre curieux, mais qui date, qui date déjà... Je ne sais ce qui manque à ce genre d'humeur ; il y manque à coup sûr ce je ne sais quoi qui permet à l'ironie de prendre de la bouteille sans s'eventer. Ce n'est pas l'actualité : il y a de l'*actualité* dans tous les auteurs comiques, dans Aristophane, dans Plaute, dans Molière, il y a de l'actualité également dans les ouvrages burlesques qui ont survécu à l'usure des siècles. Mais qu'importe, je ne suis pas sans curiosité pour cette littérature ; et puisque le mot est prononcé, tirons-en un argument : M. Georges Fourest, dans *la Négresse Blonde*, n'a fait que de la littérature ; il a parodié les *décadents*, comme il les appelle. Il a imité ce qui en ces poètes était périssable et c'est pourquoi ses précieux poèmes sont démodés, alors que Laforgue et Rimbaud sont déjà au large de la mode... Mais M. Georges Fourest aimait certainement les jeunes maîtres et quelque chose me dit que s'il s'est aussi âprement livré à l'ironie, c'est peut-être par regret de n'avoir pas écrit des poèmes pour de bon...

§

Nous vivons dans une époque où il faut prendre de grandes précautions avant de comparer le livre d'un jeune homme aux ouvrages d'un maître. Il n'y a plus qu'une vertu : le génie, et c'est en quelque sorte, faire insulte à un écrivain que de lui reconnaître du talent. Les poètes d'aujourd'hui, qui aspirent tous à une personnalité bien marquée, oublient trop facilement que les poètes de notre dix-septième siècle français ont été conduits à la perfection par l'assimilation patiente et raisonnée des chefs-d'œuvre des littératures antiques ou étrangères.

Au risque de contrarier M. Jules Leroux, dont j'aime le petit livre : **la Muse Noire**, je dirai que ce recueil atteste la salutaire influence de Verhaeren et que, pour ce motif, le *talent* de M. Leroux est tout à fait intéressant et plein de promesses.

Il est inutile de choisir ; j'ouvre le livre au hasard et je cite une des strophes du poème intituté *Couchant* ;

Mais sans relâche,
Avec le fauve espoir des rancunes tenaces,
Trente gueules, pleines de cendre et de poussière,
Sur la beauté, sur l'infini, sur la lumière,
Crachent la menace,
Crachent la mort.

A peine si le soleil peut encor
Ourler de blonde laine
Le voile ténébreux qui s'épaissit...
Le couchant n'est plus qu'un fil d'or aminci
Qui suffit cependant pour éclairer la plaine.

Tout le livre est d'une égale valeur, ce qui est bien. Pour mettre les choses au point, je dirai que M. Jules Leroux s'est mis, avec Verhaeren pour maître, à l'école du monde. Il a parcouru, derrière son noble guide, le pays des mines et des usines; il a docilement appris une certaine façon de chanter qu'il a modifiée selon son cœur et ses moyens. Il a vu toutes les choses qu'on lui montrait; il a même vu des choses qu'on ne lui montrait pas et il les a exprimées avec des images et des mots fort appropriés. C'est pourquoi j'ai confiance en M. Jules Leroux. Un jour il se trouvera tout seul en face des spectacles et il nous fera sans doute entendre les accents d'une voix qui sera graduellement devenue une voix bien personnelle.

§

Paul Costel connaît sans doute également le poète de *Villes tentaculaires*. Son livre, les *Poèmes de la Ville*, en est moins influencé que celui de M. Leroux, c'est peut-être pourquoi il est moins bon, d'un ton moins soutenu, et d'une valeur moins égale. Pour faciliter la comparaison, qui est un excellent exercice critique, je cite cette strophe tirée des *Gares :*

Un train débouche
Là-bas farouche ;
Un autre part.
Une lueur fauve éclate sous un hangar,
Là-bas regarde un grand œil rouge,
Plus près un fanal bouge:
Un sifflet strident retentit
Ou bien la plainte rauque
Qui est comme le cri de la bête au repos :
Une machine
Hulule solitaire au grand ciel noir.

M. Paul Costel a moins heureusement que M. Leroux entendu les leçons du poète des Flandres, encore qu'il l'imite parfois de plus près :

Mais le jour et la nuit
Toujours et par à travers la fuite des heures...

Qu'importe, le livre de M. Costel m'arrive perdu entre vingt autres qui ne font songer à personne et qui font vaguement songer à tout le monde : et il tranche encore sur le tout.

§

M. Charles-Adolphe Cantacuzène ajoute un nouvel ouvrage à une liste des plus copieuses.

Le titre est **Apothéoses de Météores**. Si M. Cantacuzène n'avait pas trouvé ce titre, je le lui aurais proposé. Ce poète, en une courte, mais charmante, mais ingénieuse lettre dédicatoire à MM. Paul et Joseph Perrin (ses éditeurs) donne la définition scrupuleuse de sa poésie :

« Je vous offre, dit-il, en attendant, sous les phares des yeux, sur les mers des jupons, encore les sveltes émotions rosâtres de votre obéissant serviteur et ami. » Tout cela est vrai : les poèmes de M. Charles-Adolphe Cantacuzène représentent des émotions, je les crois volontiers sveltes et, puisqu'il le faut, rosâtres...

Mais le très spécial mérite de M. Cantacuzène est connu ; il n'est pas de ceux qui se transforment et je n'étonnerai pas les admirateurs de cet aimable horticulteur de la fantaisie — si j'ose dire — en reproduisant un sonnet, une des plus longues pièces de cet album de notes :

*Rue de Marivaux.*

Bon hasard contre toute attente ;
Et quel moment vraiment divin,
Et quel instant vraiment si fin
Avec la blonde fulgurante.

J'ai son corps tendre qui serpente
Dans mes bras ; et je mets ma main
Sur son cou, ses mains et son sein.
Il pleut. Voiture, sois plus lente !

Et les bouches qui se soudant
Avec un air de vif argent
Sont des citernes de délices.

O place du Trocadéro
Où, comme de brûlants calices,
Un baiser nous porta là-haut.

M. Cantacuzène est le poète de l'impromptu. Il doit écrire vite, bien entendu, car les émotions se succèdent et nulle n'est négligeable. On lit sans déplaisir un livre de M. Cantacuzène, sûr qu'on est de faire maintes « demi-trouvailles » au cours de ces menus poèmes qui ont toujours l'air de malicieux bouts-rimés. M. Charles-Adolphe Cantacuzène, qui est un philosophe sans aigreur, tient, j'en suis sûr, la poésie pour un jeu de calembour, mais de calembours qui serviraient aussi bien à pleurer qu'à rire.

Memento. — M. Marcel Droüet a un talent facile et il écoute attentivement les maîtres ; son livre *l'Ombre qui tourne* est du plus heureux pré-

sage. — M. René Bizet fait bien ce qu'il fait; il y a dans *le Front aux vitres* d'aimables pages; nous serons désormais tout oreilles. — M. Emile Henriot édite avec goût *Deivæ Sacrum;* ce poète ne semble pas se renouveler, mais cela tient peut-être aux exigences de son idéal poétique. — M. Blaise Cendrars a probablement pensé à Francis Jammes et même à Paul Claudel en écrivant un curieux poème qu'il intitule *les Pâques.* — Dans *la Chevauchée nocturne*, M. Jean Azaïs reprend à sa façon la légende de Faust : modeste entreprise... — Mme Isabelle Sandy, auteur de *l'Eve douloureuse*, a des lettres, et cette sensibilité qui n'est pas la plus rare vertu des femmes. — *Le Toit qui fume*, de M. Georges David, est un de ces ouvrages modestes écrit par les poètes pour leur propre satisfaction. — M. René Maran, dès la dédicace de *la Vie Intérieure*, nous informe qu'il a écrit des poèmes « d'une douceur triste » : je m'en serais douté... — M. Louis Cappatti, dans son premier livre intitulé *Pourquoi?* s'exerce à l'éloquence raisonnable. — *Les Rêveries* de M. Léon Marie n'ont négligé aucun des prétextes illustres et communs. — A n'en pas douter, *les Fleurs de givre* de M. W. Chapman attestent la vitalité de l'école canadienne. — Si M. Philippe Henriot était à ma place et devait lire tous les livres de vers qui paraissent, il mettrait quelque intervalle entre son présent livre, *la Clairière aux Sources*, et le prochain...— M. Charles Hennebois publie *la Loi de vivre*, un fort volume que l'on pourrait condenser sans inconvénient en une transparente plaquette.— *La Flûte enguirlandée*, de M. Charles Simon, a été couronnée par la « Revue des Poètes », qui n'est pas une institution bien révolutionnaire, à ce qu'il paraît. — *Le Jardin qui s'éveille* est bien de M. René Robine, mais pourrait être, à l'occasion, signé par divers autres poètes, et, par exemple, par M. Pierre Montmorency, dont le livre intitulé *Après l'Aurore* ressemble assez à celui que M. Edmond Laforest appelle *Cendres et Flammes*, ce dernier étant lui-même dans sa substance assez peu distant d'un certain recueil *A mi-voix*, signé par M. Maurice Erval. — M. Henri Allorge et M. Charles Conrardy ont écrit l'un *la Splendeur douloureuse* et l'autre *De l'Ombre sur ma Jeunesse,* deux volumes qui ne diffèrent que par... le volume, car l'un est beaucoup moins gros que l'autre.

GEORGES DUHAMEL.

## *LES ROMANS*

Julien Benda : *L'Ordination*, Emile-Paul, 3.50. — Camille Flammarion : *Les Mémoires d'un astronome*, Ernest Flammarion, 3.50. — Robert Chauvelot : *Parvati*, Albin Michel, 3. 50. — Marcel Batilliat : *La Liberté*, Fasquelle, 3.50. — Léon Cathlin : *Leur petit garçon*, Perrin, 3. 50. — Claude Lemaître : *Lina*, Jules Tallandier, 3. 50. — Marie-Anne Hullet : *Celle qui manqua*, Bernard Grasset, 3.50. — Abbé Jules Pacheu : *Alceste au couvent*, Figuière, 3. 50. — Marie Simon Muller : *L'autre Werther*, B. Grasset, 3. 50. — Jean Barancy : *Guéri par l'amour*, B. Grasset, 3. 50. — Claude Lorrey : *La Chasse au bonheur*, E. Figuière, 3. 50. — Henry Mirande : *Les Baisers de Lesbie*, Ambert, 3. 50. — Félicien Champsaur : *La Caravane en folie*, Fasquelle, 3.50.— Robert Scheffer: *Les Taciturnes*, E. Figuière, 3. 50. — Binet-Valmer : *Le Cœur en désordre*, Ollendorff, 3. 50. — Yves Le Febvre : *Le Sang des émeutes*, E. Figuière, 3. 50. — Judith Gauthier : *L'Inde éblouie*, Colin, 6 fr.

**L'Ordination**, par Julien Benda. J'arrive bien tard pour verser

mes louanges dans la corbeille ! Cependant, le peuple ayant murmuré, on peut encore dire certaines vérités aux grands, à ceux qui tiennent, ou, mieux, détiennent la corbeille en question. L'auteur de ce roman est un monsieur que je ne connais pas et cela suffirait, en somme, pour qu'il ne me fût pas sympathique, mais je suis obligée de constater que son œuvre est une belle, une bonne œuvre. De là, vous l'imaginez facilement, à vous parler uniquement des *Filles de la pluie*, il n'y aurait qu'un pas... que je ne veux pas franchir parce que je me respecte assez, en la personne morale de mon métier, pour essayer de réagir, contre le vent de démence qui souffle dans toutes les réunions déclarées littéraires, sinon d'inutilité publique. L'académie Goncourt, qui se compose de gens s'entendant toujours le mieux du monde, s'est partagée, paraît-il, en deux moitiés, telle la pomme de la discorde, pour découvrir à deux hommes de lettres les mêmes droits à... la meilleure part de cette pomme. Quelle est la meilleure part d'une pomme que l'on coupe également en deux ? Moi, je n'en sais rien. J'ai lu *les Filles de la pluie* et je viens de lire *l'Ordination*. Je crois qu'il faudrait, pour tout arranger, deux académies Goncourt. Il y en aurait une pour les pluies du printemps (un Salon de Mai)... et il y en aurait une pour les rafales de novembre (un Salon d'Automne);les fêtes de Noël pourraient même en créer un troisième qui formerait un petit *buen retiro*, une espèce de sacristie où l'on sacrerait, consacrerait, les *ordinations*, religieuses ou non. On pourrait y prononcer telle déchéance ou telle conversion selon le plus ou moins d'eau bénite distribué par le récipiendaire, car on ne sait jamais la quantité de visites, de saluts et surtout de volumes qu'il faut répandre pour arriver à cueillir cette pomme... laquelle se partage sur votre nez ! Malheureusement pour la dignité des sociétés de récompenses, un fruit lourd qui s'écrase en deux moitiés égales sur la figure d'un Monsieur, ça fait du bruit. Les uns, à cause de l'humidité, éternuent et les autres, à cause des pépins, crachent. La lecture des journaux commentant la prétendue catastrophe est remplie d'échos divertissants. Du coup, M. Savignon, le morose papa des *Filles de la pluie*, en est allé faire blanchir sa gloire à Londres, et M. Benda, l'auteur de *Mon premier testament* et de *l'Ordination*, qui ne doit pas être d'une gaîté exubérante vu son choix de titres, a pu se tailler, avec des ciseaux, une de ces gloires d'occasion tout aussi durable qu'une autre, quoique moins dorée. Tous les journaux, éternuant ou crachant, ont parlé de son livre au moment précis où cela pouvait lui rendre service, chose extraordinaire car le quotidien pour le compte-rendu d'un livre n'est jamais que mensuel, et un brin de justice fut effeuillé qu'on n'avait pourtant pas cueilli à la branche du laurier. Un éditeur très malin conçut même l'idée originale de barrer *l'Ordination* d'une écharpe canonique sur laquelle on aurait lu :

« n'ayant pas obtenu le prix Goncourt », tant le genre de réclame importe peu à...la réclame ! Eh bien, la vérité, presque nue, qui surgit des plis de cette écharpe, c'est que, de plus en plus, les prix sont une chose immorale et complètement inutile. La somme d'argent unie à la branche de laurier produit son effet détestable et si elle encourage des voyages qui forment la jeunesse, elle déforme les cérébralités. Pour cinq mille francs, on ne peut pas obtenir un brevet de génie et c'est fort heureux, parce que, si le génie pouvait être pesé, on connaîtrait également sa tare. Le jour où l'on aura découvert le siège de l'âme, on saura aussi qu'elle ne vaut probablement pas le corps qui la porte et qui n'était plein de respect que pour *son inconnue*. Il faudrait fonder un prix *d'estime*, c'est-à-dire sans bourse..., et vous verriez alors s'espacer les concurrents. Il n'y aurait bientôt plus personne pour se le disputer... Aider le talent ? Ayons donc le courage d'avouer que le vrai talent n'a jamais besoin d'aide. Pour cinq ou six bonnes médiocrités que vous encouragez en leur payant un joli voyage ou une belle fille, vous tuerez un homme de génie... et vous ne l'ignorez pas. Il en est qui râlent dans des coins de grenier et ils n'ont pas besoin de votre argent, ceux-là, pour un jour ressusciter d'entre les morts ! Encourager le talent ? Etes-vous seulement assurés de nourrir les pauvres ou de punir les assassins ? alors ? Je ne vois pas une affaire pressante dans l'encouragement à l'art pour l'art par l'argent, sinon, en effet, l'avilissement de la marchandise artistique. Le plus triste de l'histoire, c'est que des gens très honnêtes, très respectables, ayant individuellement tout le mérite qu'ils cherchent à fractionner ailleurs se réunissent pour arriver à de pareils résultats. Est-ce qu'ils n'auraient plus de livres à écrire ? J'en connais un qui a successivement voté pour quatre écrivains et ces quatre chapitres de son état d'âme font le plus lamentable figure à côté de la beauté sereine de son œuvre ordinaire. Or, il était seul dans le vrai, car il y avait certainement quatre hommes de talent à récompenser et pour en choisir un ou deux on faisait une injure aux trois autres. Une injure ? Hum ! Je vois venir le temps où cette injure sera le *contre-prix* (prononcez contre-poids) de leur justice. Alors, je vous le dis en vérité, ce jour-là on prendra les Bastilles littéraires de la République des lettres et on dansera sur leurs paperasses noircies... Il faut nous consoler de la justice des hommes en contemplant celle des femmes... de la *Vie Heureuse* et nous dire, en nous mouchant avec énergie, que si une dizaine d'hommes de génie peuvent avoir autant de talent qu'un seul quand ils se réunissent, une quarantaine de femmes jeunes (?) et spirituelles peuvent être aussi sénilement aimables qu'un unique académicien quand elles s'y mettent, mais elles ont une excuse. Ces dames ne lisent pas... elles font de la tapisserie... Et *l'Ordination ? L'Ordination* est le grand procès de la pitié.

C'est un beau poème à la fois tendre et féroce. Je pense, j'espère, que personne ne l'a bien compris. Cet homme qui pleure perpétuellement sur sa victime, c'est l'éternel masculin dupe du mirage d'amour. De ce qu'on a donné de la joie à quelqu'un, il ne s'en suit qu'il vous doive de la douleur en échange et les hommes et les femmes ne sont pas plus enchaînés, à mon humble avis, par le plaisir que par la souffrance. Cette pitié de l'humanité pour l'humanité est un leurre abominable. En dehors du vieillard ou de l'enfant, la pitié n'est pas nécessaire, mais justement c'est parce que la pitié est le superflu d'un cœur amoureux qu'il s'efforce de la dépenser en pure perte. Je me suis toujours demandé comment un brave garçon pouvait s'y prendre pour respecter une femme charnellement éprise de lui! Le lien de la chair ne comporte aucun respect. Il se doit dénouer, par fantaisie, comme il fut noué. Et le premier qui s'en va est souvent le plus honnête... il hâte la venue du troisième. Je comprends qu'on hésite à briser une chaîne sociale, puisque la femme et l'homme, victime en ce cas n'ont pas toujours d'autre défense contre la société... Mais les unions libres!... Leur preuve en est dans la surprise dolente du héros de *l'Ordination* retrouvant son ancienne amie vivante, sinon indifferente. Le héros de *l'Ordination* s'abîme dans son enfant... et son enfant l'oubliera certainement un jour pour le passant fatal. Si j'osais, je pousserais vers M. Benda le cri farouche d'un paysan à qui l'on conseillait la pitié pour sa femme adultère et repentante : « La pitié? Je la garde pour mon chien! » Oui... les enfants, les vieillards... et surtout... par-dessus tout... les chiens!

**Mémoires d'un astronome**, par Camille Flammarion. Ceci est un roman. C'est parce que je l'ai lu que je puis vous l'affirmer; c'est un roman arrivé, mais tous les romans, même les plus invraisemblables, arrivent. Nous ne les écrivons pas toujours. Les plus beaux ne sortent souvent pas de notre imagination. Voici un homme qui part dans la vie avec un nom prédestiné. Il s'appelle Camille Flammarion : *Flamma Orionis*, a-t-il dit de lui-même dans un de ces traités curieux où la science emprunte le langage littéraire et où toute littérature se combine souvent par les chiffres. Il est jeune, révolutionnaire, c'est un poète ardent, un philosophe à tous crins (oh ! la si belle chevelure de comète) et il est également tenace, âpre à disputer la beauté aux mains crochues de la raison. Il invente, étant enfant, ce qu'il sera forcé d'apprendre dans l'état d'homme, et il joue avec toutes les difficultés qu'on lui présente. Il faut songer qu'en le faisant *tirer au sort*, à vingt ans, le maire du premier arrondissement de Paris lui demandait s'il était le fils de l'auteur de *la Pluralité des mondes habités*. Glorieux chapitre de début dans ce roman de sa vie! Flammarion compte à partir de vingt ans une œuvre pour chaque page de son roman particulier et il eut le cou-

rage de parler une langue imagée, agréable, bien française, à ces jeunes Français, guère plus jeunes que lui, qu'il voulait instruire sans les ennuyer. Il fit une histoire de l'Univers qui pouvait se conter comme un conte de Perrault. Et n'est-ce pas pour cela, uniquement, qu'on a pu la retenir? Les gens de sciences en furent bien souvent offusqués. Ils aiment tant à garder la vérité pour eux, car, une fois dépouillés de leur secret, que leur reste-t-il? Flammarion, depuis presque un demi-siècle, a décroché les astres et les a mis à notre portée dans une vitrine des plus transparentes. Comme un joaillier fastueux, il n'a pas vendu, mais distribué les étoiles en collier, fabriqué les rouages des mondes qui marchent et disent l'heure de leur naissance ou de leur mort, il a montré la lune dans une petite boîte de velours bleu, posé sur des écrins la féerie des nébuleuses et jeté à tous les passants les miettes brillantes tombées de la traîne des astres qui ont des robes à queues balayant l'infini. Si, grâce à lui, on n'a pas tout su, on a appris à ne pas s'effrayer de certain grand problème et à ne pas pleurer sur l'irréparable. Ce n'est jamais lui qui vous dira de désespérer en présence de l'absolu de certain nombre, parce qu'il n'y a pas d'absolu en astronomie : ce serait prévoir la fin ou le but. Comment parler d'un but ou d'une terminaison quelconque lorsqu'on est dans le vent fou d'une course ascensionnelle? Il faut monter encore plus haut avec ce guide aimable et doux qui se refuse à faire jaillir des laideurs bassement terrestres d'un céleste voyage. Je crois qu'il sera remercié longtemps pour être celui d'entre les savants qui eut l'honneur d'intéresser les femmes aux questions ardues. Que de bonnes œuvres il a su faire sortir du grand œuvre de la philosophie et combien de cerveaux sombres furent éclairés par le reflet toujours constant de sa charité scientifique. Il appela démocratiquement tous les pauvres d'esprit à la sainte table de l'intelligence astronomique. Ce qui était redoutable fut abordable et on se risqua au départ pour les plus proches planètes, comme on serait allé dans la banlieue dîner sur l'herbe !... Ce roman n'est pas fini? Non! Il ne le sera jamais... même si la flamme d'Orion venait à s'éteindre. Vous énumérer tous ses chapitres est aussi long que compter les distances qui nous séparent de nos principales sœurs de la Terre. C'est le conte de fée qui se poursuit. Les célébrités de la science et de la littérature se sont réunies un soir pour offrir un bouquet d'étoiles, quelques décorations ou quelques diamants, à Camille Flammarion et déjà un magicien, d'un coup de baguette, avait fait naître un palais sur le chemin de l'astronome, ce prédestiné à tous les bonheurs. Je vous l'affirme. Le roman de Camille Flammarion est un des plus curieux de ces deux siècles, 1842 et 1912. Et quand on surprend cet exquis grand homme dans son intimité on le trouve simple et rieur comme un grand enfant. On lui

pardonne alors d'avoir dilapidé le trésor du ciel. Aux innocents les mains pleines, dit-on. Aux savants le devoir impérieux de les ouvrir... en toute innocence, puisqu'ils sont les élus.

**Parvati**, par Robert Chauvelot. L'Inde moderne est une nation des plus civilisées. On y rencontre des peintres bien parisiens, des automobiles, des diplomates anglais, des armes de précision et assez rarement une tigresse sous la forme d'une femme fidèle. Mais que les passions s'y déchaînent, l'humanité y redevient ce qu'elle est partout, les bêtes fauves prêtes à dévorer, des mêmes crocs, l'homme coupable et la princesse malheureuse. Nous sommes introduits chez le Maharajah Bhagarat Singh, qui ne se contente point d'une seule compagne. Il possède un harem charmant où les choses se passent un peu comme au théâtre. On chante, on danse et on se baigne. Il y a une certaine baignoire murée où dort le cadavre joli d'une favorite jadis immobilisée dans le ciment, simple rappel aux convenances. Le peintre est amoureux si légèrement qu'il se laisse plusieurs fois surprendre par la princesse en flagrant délit d'infidélité. Une vraie femelle de tigre le punit en lui arrachant une épaule. L'amour achève de fermer sa plaie, mais ne le guérit pas de sa légèreté. La belle Maharani, la princesse trop amoureuse, est prête, pour lui, à abandonner son rang, sa caste et sa patrie, lorsqu'elle tombe, brusquement fascinée, dirait-on, par la légende farouche. Le char des dieux écrasant les hommes sous ses roues triomphatrices. Elle meurt, seule victime vraiment intéressante de ce drame où l'amoureux à la fois sensuel et très étourdi a tous les vilains petits côtés du rôle de Don Juan. De jolis détails sur le respect que les pauvres parias ont des animaux et quelques cruautés inédites genre jeux de prince. Ce n'est pas encore aujourd'hui que l'on verra les monts Vindhyras traverser l'eau à la nage.

**La Liberté**, par Marcel Batilliat. En face de la femme, être toujours faible ou défaillant, la mot de Liberté est un gros mot! le nom d'un monstre dont elle ignore absolument les soudains rugissements. Trois jeunes créatures pleines de courage et d'ardeur à vivre leur passion jusqu'au bout, à être les indépendantes que rien n'arrête dans leur course, sont prises au piège de ce mot tendu comme un défi aux races de nouvelles émancipées. La femme adultère déserte le foyer conjugal pour fuir l'hypocrisie de la trahison, la jeune fille séduite se réfugie dans le dévouement aux pauvres malades et l'égoïste mondaine sacrifie à des plaisirs bien vulgaires son enfant qu'elle laisse adopter par une autre. Cette grande liberté d'action et de rêve ne les conduit pas au bonheur, parce que le bonheur humain n'est qu'un état d'âme très passager. Il suffit du coup d'aile de la tempête ou du noir oiseau de l'oubli pour tout éteindre. Et au soir de leur jeunesse, les trois femmes libres ne savent guère que faire de leur liberté. Elles

auront des enfants plus heureux qu'elles sans doute, mais leur meilleure liberté c'est le devoir qu'elles se seront créé en dehors des autres devoirs abandonnés jadis, tant il est vrai qu'une bonne habitude peut remplacer les plus grandes joies de l'indépendance. La Liberté, même bien comprise, c'est le désert. Or la femme au fond n'aime que son foyer.

**Leur petit garçon**, par Léon Cathlin. La mode est aux études d'enfants. En voici une qui est une terrible... pointe sèche. Leur petit garçon est insupportable, mais il a de quoi tenir. Le père et la mère sont de dignes bourgeois remplis de préjugés et de vanités stupides. Les enfants finissent par perfectionner les défauts de leurs parents et cela produit une bien laide famille. Des détails d'une ironie mordante font valoir le tout et il faudrait citer le morceau sur l'instruction du professeur Lanstruc. Le bruit de la porte des cabinets retombant sur les élèves et formant la basse de l'Hymne démocratique est une page vraiment cocasse... bien à l'honneur de l'enseignement primaire.

**Lina**, par Claude Lemaître. Une tendre histoire d'amour sous le second empire où l'on rencontre une Allemande simple et un brin naïve qui s'éprend d'un bel officier des guides. Il faut rendre grâce à l'auteur de ce qu'il nous a passé l'inévitable chapitre sur 70!... Ces gens-là s'aiment et s'occupent de leurs petites affaires comme on le doit malgré la dureté des temps. La guerre détraque un peu le cerveau de l'officier, il finit mal, cependant on ne nous sert pas trop les tirades en usage en pareil cas. Le type du père allemand venant chercher sa fille toutes les fois qu'elle n'a pas envie de rentrer au bercail est un brave caractère, à la fois sévère et raisonnable, qui fait plaisir à rencontrer même dans une France du second empire.

**Celle qui manqua**, par Marie-Anna Hullet. Je ne crois pas du tout au journal écrit par les enfants de huit ans, et encore moins à leur philosophie précoce. Ce qui me plaît dans cette histoire d'une jeune personne sans mère, c'est sa profonde ignorance de la vie dite intellectuelle et sa façon assez vulgaire d'enregistrer ses malheurs. Au fond, elle était probablement faite pour épouser le Monsieur Requin et il eût mieux valu ne pas aller s'expliquer avec lui jusqu'au viol. Comment cette fille-là, élevée à la diable, déjà mise en défense par tous les déboires possibles, peut-elle se laisser violer? La meilleure partie du livre est la première où se trouvent quelques bons mots d'enfant assez inédits. Du reste Willy préfaçant ce roman déclare que l'épisode du viol fait plus d'honneur à l'imagination de l'auteur qu'à ses qualités d'observation... Je suis, en effet, de son avis, mais les observations sur le viol sont si délicates à coucher sur le papier.

**Alceste au couvent**, par l'abbé Jules Pacheu. Il fut un temps où l'on ne permettait pas aux prêtres de parler... sous la soutane.

Il s'agit d'un jésuite qui boude et entend servir Dieu et sa religion tout en gardant son libre arbitre. Echantillon d'une nouvelle race de prêtres raisonneurs, très raisonnables, philosophes et peut-être dangereux, car elle ramènerait les gens de bon sens à une plus saine vision des devoirs catholiques. On est en train de laïciser la religion !

**L'autre Werther**, par Marie Simon-Muller. C'est l'idylle d'un pauvre précepteur et d'une jeune fille trop riche pour se permettre un bonheur modeste. Le héros meurt en léguant une cousine, anciennement sa fiancée, à la femme qui n'a pas su le comprendre ou le sauver.

**Guérie par l'amour**, par Jean Barancy. Une folle recouvrant peu à peu la raison, grâce à la tendresse d'un tout jeune homme. On sépare les amoureux dès la cure terminée. Ils se marient chacun de leur côté, mais se demeurent fidèles et quand, au crépuscule de leur existence, ils se retrouvent, ils s'unissent pour le bonheur de leurs enfants, sinon uniquement pour le leur.

**La Chasse au bonheur**, par Claude Lorrey. C'est un peu décousu. L'auteur déclare ne pas savoir très bien comment se compose un livre. Il y a l'histoire de M. de Diablenterre qui n'a jamais souri, et puis la recette du parfait homme heureux, où il entre un zeste râpé d'amertume. Je crois l'auteur très capable de cacher son jeu. Il travaille pour le théâtre, puisqu'il fait des mots d'ailleurs inutiles à la marche de l'intrigue.

**Les Baisers de Lesbie**, par Henri Mirande. Les tragiques amours du poète Catulle pour Lesbie. Se passe à Rome aux temps de la conspiration de Catilina et nous rencontrons, pour nous reposer des farouches caractères politiques ou passionnés, une petite Cynthia, danseuse et musicienne, qui aura la dernière joie de voir le poète l'aimer seulement devant la mort.

**La Caravane en folie**, par Félicien Champsaur. Seule au milieu de cinq cents hommes blancs et noirs, une jeune femme intelligente, artiste, hardie, leur tourne la tête, ajoutant à la fièvre de l'insolation, la fièvre de l'amour. Son mari, Guy de Lavor, traîne derrière lui ce long serpent convulsé par toutes les tortures et il est vainqueur, par la beauté de sa compagne, par son endurance, surtout par la fatale folie qui mène tous ces mâles au bout du monde.

**Les Taciturnes**, par Robert Scheffer. Le talent souple et fin, fin jusqu'à certaine crispation de nervosité de l'auteur, se montre ici sous tous ses aspects : l'amitié jusqu'au paroxysme d'un plagiat, l'amour jusqu'à la satiété sadique, et le masque de la folie sur les grimaces douloureuses d'une souffrance toute littéraire. Il s'agit d'états de cerveau, bien plus que d'états d'âme. Ce sont les jeux des muscles de la raison qui finissent par se fausser, les outrances et les plaisanteries gauloises qui finissent par nous conduire au sage renon-

cement et une coloration forcenée, comme dans *la Chatte bleue*, qui nous conduisent à la vision de la légende tragique. Pour lire et bien saisir toutes les finesses de ces ombres chinoises passant sur l'écran de cette fertile imagination,il faut être à la fois musicien, peintre et psychologue, mais ce n'est pas rien quand un auteur vous octroie cette triple conscience artistique et se fait votre éducateur en semblant seulement jongler avec une quantité de chatoyantes bulles de savon. Pourquoi ce titre de *Taciturnes ?* C'est plein de couleurs, au contraire.

**Le Cœur en désordre**, par Binet-Valmer. Ce sont des cœurs qui battent un peu plus fort que des cœurs ordinaires. Ils se serrent à l'annonce d'un orage, au reflet d'un nuage noir. Ils ont senti, avant tous les autres, les changements d'un climat d'amour à un climat plus froid. Ils voient sur un visage aimé la ride fine qui présage l'hiver sous la neige des cheveux. Ils bondissent à la terrible pensée de perdre un absolu, ils étouffent devant le possible et ils s'inventent un beau mensonge pour s'en consoler. Le cœur en désordre apprend à mettre de l'ordre dans la dernière heure, l'heure de la pourpre où l'on est assez haut pour aimer... en indifférent de la femme. On finit toujours par pardonner à la vie quand elle nous a permis le rare désordre des amours intenses ou des visions d'art assez somptueuses pour effacer sa réelle misère.

**Le Sang des émeutes**, par Yves Le Febvre. D'étapes en étapes, l'humanité avance en brisant ce qu'elle a jadis adoré et en adorant ce qu'elle a jadis brisé. Mais ce qui demeure éternellement,c'est l'antique bestialité de cette race qui ne peut faire de belles choses qu'au milieu des pires carnages.

**L'Inde éblouie**, par Judith Gautier. Belle réédition de l'œuvre de Mme Judith Gautier: les conquêtes françaises dans l'Inde et les aventures merveilleuses de Dupleix, de Bussy et de La Touche, ornées de planches hors texte.

RACHILDE.

## *LITTÉRATURE*

Ch. Oulmont : *Le Verger, Le Temple et la Cellule. Essai sur la sensualité dans les œuvres de mystique religieuse*, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette. — Bottom: *Ainsi parlait Jéroboam ou la Finance en actions*, 1 vol. petit in-12, 2 fr., « Mercure de France ». — Florian-Parmentier : *Anthologie critique*, 1 vol. in-18, 3.50, Gastein-Serge. — *Un Nouvel Art Poétique*, par Adoré Floupette fils. — C.-J. Proudhon : *Les Femmelins, avec une introduction*, par Henri Lagrange, 1 vol. in-18, 1 fr., « Librairie Nationale ». — Fortunat Strowski : *Tableau de la Littérature Française au XIXe siècle*, 1 vol. in-18, 3.50, Delaplane.

Dans cet Essai sur la sensualité dans les œuvres de mystique religieuse : **Le Verger, le Temple et la Cellule**, M. Ch. Oulmont n'a pas voulu s'occuper du mysticisme purement sentimen-

tal ou idéaliste ; et, dit-il, dans le mysticisme religieux « je m'attacherai à décrire l'un de ses éléments essentiels, la sensualité ». Par l'évolution de la sensualité, ajoute-t-il, je montrerai « que cet élément nécessaire de vie et de force fut à certaines périodes un agent de destruction et de mort ; je montrerai que ce qui pouvait faire du mysticisme religieux un édifice grandiose et durable par l'amour même qui était à sa base contribuera maintes fois à l'ébranler et à le salir... »

Pour comprendre cette étude savamment documentée, il faut tout de même connaître le point de vue religieux de M. Oulmont, qui se révèle dans sa conclusion où il écrit que sa « conscience » et son « passionné désir de l'au-delà sont seuls garants de son intégrité ». C'est donc ici à la fois un ouvrage scientifique et tendancieux.

L'auteur reconnaît cependant que l'amour mystique et l'amour humain tendent à se confondre. Mais tandis que, dans l'amour ordinaire, l'imagination idéalise l'objet aimé, dans l'amour mystique au contraire « l'effet de l'imagination est de réaliser l'objet aimé en l'humanisant ». Ainsi, comme l'a dit Moreau de Tours, « sous le masque de l'amour le plus pur, d'un sentiment qui a pour objet non plus la créature, mais le créateur lui-même, se cachent quelquefois les appétits sexuels les plus ardents ». Ce serait une naïveté d'ailleurs de s'en étonner, puisque le créateur n'est qu'une création de la créature, et que l'amour mystique n'est qu'une déviation de l'amour humain. On comprendra donc aisément l'évolution de la mystique qu'expose M. Oulmont, qui constate que la sensualité mystique atteint sa plénitude « quand une religion offre à l'âme un Dieu humanisé, qu'il lui est possible d'adorer et d'étreindre ».

Cependant on ne peut poursuivre la lecture de ce livre sans un certain agacement: on aurait aimé voir étudier la sensualité mystique comme une belle maladie, et on lit : « Par elle, la religion conquiert ceux que n'ont pas convaincus les raisonnements les plus impérieux ». La sensualité mystique, ajoute-t-il, est en outre une « réaction perpétuelle et bienfaisante contre le positivisme qui glace les âmes sensibles ». Le positivisme intellectuel n'est pas incompatible avec une sensualité mystique : il y a des mystiques athées et irreligieux.

M. Oulmont a observé trois degrés dans l'évolution de la sensualité mystique : naturaliste, symbolique et personnelle, correspondant aux trois chapitres du volume : *le Verger*, *le Temple* et *la Cellule*.

Bien que la philosophie platonicienne, où Dieu nous apparaît sous le symbole de l'Idée pure, soit toute intellectuelle et dégagée de toute sensualité, M. Oulmont voit en Platon le père des mystiques. Mais il faudra pour que le platonisme devienne essentiellement mystique

avec Plotin, que Dieu cesse d'être l'idée pure pour se rapprocher de l'image humaine. Jésus est une humanisation parfaite de l'idée divine. Pourtant certaines religions hindoues offrent à leurs fidèles des dieux encore plus humains : « La journée du dévot, écrit M. Sylvain Levi, s'écoule à baigner, habiller, nourrir, parfumer, distraire, amuser et coucher son idole,... les bayadères dansent autour d'elle pour la distraire. Le culte de Vichnou, tout imprégné de tendresse érotique, reproduit ingénument les phases de la journée humaine. » La religion de Krishna avait abouti chez certains croyants, écrit un historien de la littérature hindoue, à un voluptueux mysticisme qui dégénéra même chez quelques sectes en pratiques d'une obscénité monstrueuse.

Nos mystiques n'ont pas atteint ce degré d'intimité avec leur idole ; cependant leur familiarité avec le fils de Dieu qu'ils traitent comme une maîtresse ne diffère guère de ces voluptés hindoues. Par cela même que la sensualité mystique est une transposition de la sensualité humaine, songeons qu'elle a les mêmes extases, les mêmes désirs de possession et qu'elle s'exprime par les paroles mêmes de l'amour humain. On peut même conclure par cet aphorisme, confondant en un seul tous les mysticismes : plus un être est sensuel, plus il est mystique, parce que la mysticité est le rayonnement de l'imagination, et que l'imagination est alimentée par la sensualité.

§

**Ainsi parlait Jéroboam ou la finance en actions.** Jéroboam ! personnage mystérieux, plus mystérieux que Zarathoustra, et dont Bottom a pieusement recueilli les propos. C'est dans un café de la place de la Bourse que Jéroboam tenait ses séances, entouré de ses disciples « qu'amusaient sa pensée variée et le tour imprévu de ses conceptions ».

Jéroboam, écrit Bottom, était juif comme le prophète Elie, Spinoza et feu le baron Hirsch. Et ses propos se ressentaient en quelque sorte de ce double prestige d'une race qui a su s'illustrer dans les spéculations mystiques et dans les spéculations financières. Ce fut l'originalité de Jéroboam de fondre en lui cette double incompatibilité.

Aussi répétait-il volontiers qu'il était un juif raté, voulant marquer par là qu'il n'avait point réussi aux conceptions métaphysiques non plus qu'aux fécondes réalisations financières.

Il ne nous reste de ce grand homme que ces quelques propos ironiques réunis par son disciple et son admirateur Bottom :

Faire des affaires, c'est ne rien faire... On devient homme d'affaires comme on devient cul-de-jatte, par accident. Un homme d'affaires est toujours un ex-quelque chose, fût-ce un ex-homme du monde. L'homme d'affaires est généralement un raté de quelque chose, à moins qu'il ne soit un

spécialiste qui a eu des aventures. Le monde des affaires est un demi-monde.

Jéroboam démonte encore les lieux communs célèbres. Non, dit-il, les affaires ne sont pas les affaires. Les affaires, c'est « le sentiment, l'imagination, tout ce qui demeure en nous de rêve, d'infini, de vague, de métaphysique. C'est l'espérance et non le réel ».

Voici une définition du banquier :

Un banquier est un homme qui s'asseoit devant un grand bureau sur lequel il n'y a rien et qui se demande par quels moyens il pourrait bien faire tomber dans sa caisse l'argent des curés.

Je citerai encore du philosophe du café de la Bourse cette page sur le Mécanisme de la Bourse, d'une simple et profonde psychologie :

Le mécanisme de la Bourse? Oh! il est bien simple, tellement simple que, pour en retrouver l'image parfaite, il faut descendre jusqu'aux jeux innocents. Rappelez-vous le jeu dénommé « Petit bonhomme vit encore ». Les joueurs formant cercle se transmettent de main en main une allumette enflammée : celui entre les mains duquel elle s'éteindra a perdu. Ce jeu très innocent, c'est toute la Bourse. Une valeur hausse, hausse, jusqu'au moment où le cours, n'étant plus soutenu par les rachats, dégringole brusquement : celui qui, à ce fâcheux moment, a les titres en mains a perdu.

Mais ce petit livre ne fera pas seulement sourire : sous l'ironie de Jéroboam, se cache une connaissance parfaite de la psychologie humaine : « Quelle école de commerce, prononce-t-il, ambitieuse de créer des chefs au lieu de fabriquer des manœuvres, osera, comprenant qu'elle est la cause de toute prospérité, inscrire à ses programmes la connaissance des hommes ? »

§

En tête de son **Anthologie critique** des meilleurs poètes de la génération vivante, M. Florian-Parmentier a écrit une histoire de la poésie française depuis vingt-cinq ans, qui gardera à côté de sa valeur documentaire sa valeur critique. Là, toutes les tendances, parfois si subtiles, qui ont abouti momentanément à la fuyante réalité d'aujourd'hui sont analysées, et l'auteur en tire des conclusions sur l'avenir du génie français. Cela, c'est l'incertain. Il est plus sage en critique de constater que de prédire. Mais voici la silhouette de toute une pléiade de poètes qui représentent les écoles et les talents les plus divers, depuis Léon Dierx, Paul Fort, Verhaeren, jusqu'à Guillaume Apollinaire, Louis Mandin, Cécile Sauvage et Han Ryner.

Voici, à la manière de Jammes, une tendre critique du poète d'Orthez :

Francis Jammes, c'est le poète bien-aimé,
parce qu'il est plus doux que l'eau de la fontaine,

et qu'il est la chanson des choses au mois de mai,
dans l'allégresse lumineuse de la plaine.
Francis Jammes n'est point l'orfèvre de Paris
qui cisèle de fins bijoux, que les « saphiques »
se feront acheter très cher par leurs maris
pour montrer que leurs goûts sont des plus artistiques.
Il remplit son devoir de modeste ouvrier
en taillant dans le buis, et d'une humeur égale,
les grains d'un chapelet où chacun peut prier...

Voici Louis Mandin, dont j'ai aimé la sensualité mystique, qui soulève comme un sein de femme les poèmes d'*Ariel esclave*. Voici Han Ryner, le philosophe cynique, qui évoquerait plutôt l'image de Diogène que celle d'un prince. Mais que cette royauté élective, qu'il ne prend pas au sérieux, lui amène des sujets : des lecteurs. Sans la couronne de laurier du prix Goncourt, le roman de M. Savignon : *les Filles de la pluie*, aurait peut-être passé presque inaperçu. Et c'eût été dommage : il nous a révélé une île enchantée où il n'y a que des femmes et où persiste le paganisme.

Voici Cécile Sauvage qui est vraiment une « novatrice »,comme l'écrit Alice Berthet. « Dédaignant d'enclore son inspiration, comme font la plupart des femmes-poètes, dans la poésie personnelle, elle la laisse éployer ses ailes dans les vastes domaines de la métaphysique, mais sans pour cela cesser d'être bien femme par le raffinement de la tristesse et l'exquisité du sentiment.» Son prochain volume, qui se prépare discrètement, nous la révélera plus instinctive encore et plus dégagée de toute vaine littérature : La *mélancolie* est entrée dans le *vallon*. . . . . . . . . . . . . .

D'autres visages et d'autres œuvres nous sont présentés ici avec une compréhensive sympathie. M. Florian-Parmentier n'a rejeté aucune des si diverses manifestations de la poésie contemporaine, et ainsi en écrivant l'histoire des écoles poétiques, il s'est élevé au-dessus des écoles.

§

A propos de mon article sur les dernières tendances intellectualistes de la poésie actuelle, j'ai reçu du fils d'Adoré Floupette un *Nouvel Art poétique*, manuscrit dont il a bien voulu me faire hommage. Je ne sais rien de ce jeune poète : le timbre de sa lettre m'indique seulement qu'il vit retiré en un coin des Vosges.

En lisant son poème, qui est un pastiche et une critique de la poésie intellectuelle dont j'esquissais la théorie, on devine que ce jeune homme conserve une profonde admiration pour l'œuvre de son père, devenue, avec le recul du temps, une des œuvres symbolistes des plus pures et, semble-t-il, des plus sincères. Si bien que le symbolisme, qu'ironisait avec une sensitivité si décadente Adoré Floupette,

devient pour son fils respectueux le critérium et même la limite indépassable de la poésie. N'est-ce pas que c'est curieux comme psychologie? On sentira dans cet *Art poétique*, dont je vais citer quelques strophes, comme un regret des défuntes déliquescences, comme un regret et presque comme un dépit :

Plus de ces cascades sonores
Où l'âme d'un poète lyrique avec l'arc-en-ciel pulvérisé
Roule, rebondit et puis s'évapore.
Pas de couleur et pas de son
Ah mais non !
Un bon petit — comment m'exprimerais-je ? —
Un bon petit radotement bien plat,
Bien incohéremment raplaplat;
Est-ce cela, est-ce bien ça, est-ce ceci, qu'il faudrait ?
Et cependant nous nous intellectualisons.
(Arrangez ça !)
Nous te voulons enfin définitivement briser,
Alexandrin,
Plus rien qui se colore et plus rien de métrique ;
Que s'éloigne de nous, aux tympans anémiques,
Pégase galopant sur ses sabots d'airain ;
Mais ce bruit de grelots au fond de nos cervelles,
Mais ce gris, gris souris,
Ce gris-là — cet aveugle s'en va tâtonnant du bâton,
Je l'entends clopiner — oh ! que c'est bien cela
N'est-ce pas qu'il faut mettre à la place ?
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . .
Mais enfin, nous arrivons enfin jusque
(Oh rime tenace, fiche-nous donc la paix !)
A l'abandonnement élégant du mollusque.
Ah du goût, ayons du goût, ayons, ma
Foi, cette adresse, cette esthétique, ce je ne sais quoi
Qui est l'art des honnêtes gens, sans oripeaux,
Sans fard, cette obsession
Tout intellectualistes que nous sommes
Oh ! ces antinomies ! —
Cette obsession
De retourner au primitif protoplasma.

§

Je veux signaler ici le premier volume de la « collection du cercle Proudhon »: **Les Femmelins**, où Proudhon nous est révélé comme un terrible critique littéraire. Dans son œuvre critique, écrit M. Henri Lagrange, en son introduction, Proudhon est demeuré fidèle aux principes qu'il avait posés. « Prononçant selon les mouvements de son cœur, s'ils n'étaient pas condamnés par sa raison, il

s'est efforcé de justifier ses admirations par une démonstration intellectuelle. » Les Femmelins, c'est une critique des romantiques depuis Rousseau, Béranger, Lamartine jusqu'à George Sand, une critique aussi du romantisme qui apparaissait à Proudhon comme une littérature, une philosophie, une morale et une religion du suicide. Le premier de ces *femmelins* de l'intelligence est Rousseau en qui, « l'idée se troublant, la passion ou affectivité l'emporte sur la raison, et qui, malgré des qualités éminentes, viriles même, font incliner la littérature et la société vers leur déclin ». Chez George Sand, la passion emportera tout : l'amour est Dieu, il est le principe de tout bien et de toute vertu. Mais je ne suivrai pas Proudhon dans sa critique que l'on devine, je citerai seulement cette appréciation du style de Lélia : une faculté d'expression extraordinaire qui imite à s'y méprendre la manière des plus éloquents. Mais, ce style ballonné n'est pas du style : c'est article de modes ; « et je ne suis que vrai en disant qu'il y a plus de style dans un aphorisme d'Hippocrate, dans une formule de droit romain, dans tel vers de Corneille, de Racine, de Molière, dans un proverbe de Sancho Pança, que dans tous les romans de Mme Sand. »

§

Dans ce **Tableau de la littérature Française** au XIXe siècle, composé avec un sens critique parfait par M. Fortunat Strowski, on trouvera, ce qui est rare dans un ouvrage destiné à l'enseignement, des pages justes de ton sur les dernières manifestations de la littérature française. M. Strowski n'escamote pas le symbolisme et sait mettre à leur place, dans la poésie française, les noms et les œuvres de Mallarmé, Verlaine, Moréas, Henri de Régnier et Francis Jammes.

JEAN DE GOURMONT.

## *HISTOIRE*

Georges Eekhoud : *Les Libertins d'Anvers. Légende et Histoire des Loïstes* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Alexandre Keller : Correspondance, Bulletins et Ordres du jour de Napoléon : *Expédition d'Egypte*, Albert Méricant, 3 fr. 50. — Georges Rigault : *Le Général Abdallah Menou et la dernière phase de l'Expédition d'Egypte* (*1799-1801*), Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Henry Houssaye : *Iéna et la Campagne de 1806*. Introduction par Louis Madelin, Perrin, 3 fr. 50. — Ternaux-Compans : *Le Général Compans* (*1769-1845*), Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — *Lettres et Documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815*. Publiés par S. A. le Prince Murat, avec une introduction et des notes par Paul Le Brethon, t. VI, Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Memento.

L'auteur de *la Nouvelle Carthage*, M. Georges Eekhoud, nous donne cette fois une sorte d'histoire psychologique d'Anvers, dans son nouveau livre : **Les Libertins d'Anvers, Légende et Histoire des Loïstes**. De cette histoire, il développe ici comme

le thème dominant. « Anvers... de tout temps ville païenne... Foyer de libertinage, voire d'anarchisme érotique. Son histoire nous déroule une chaîne presque continue d'agitateurs, d'hérésiarques et de prêtres hors des rangs, prêchant les libertés de la chair en même temps que celles de l'esprit, la réconciliation des corps et des âmes, la croisade contre les préjugés et les épouvantails bibliques. Aucun historien n'a encore, que je sache, entrepris l'étude de cette succession de prophètes libertins. » C'est cette étude que nous apportent ces pages, sorte de large, pittoresque et libre chronique anversoise, riche de ton, de vocabulaire, nourrie d'observation personnelle. La légende, le folklore, l'histoire se combinent avec les impressions personnelles de l'auteur, pour nous évoquer à travers les âges cette bonne ville d'Anvers et sa kermesse des cinq-sens : — depuis les temps mythologiques qui léguèrent le très vivace souvenir du dieu Semini, le Priape Scandinave ; depuis les temps fabuleux qui furent ceux de la force, ceux du géant Druon Antigon, dont l'énorme, truculente et bonasse effigie se pavane et dodine encore dans les cavalcades, jusqu'aux temps du Moyen-Age où parut l'hérésiarque Tanchelin, païen et communiste, et enfin à l'ère renaissante où fleurit Loïet, le dernier « prophète ».

M. Eekhoud consacre les deux tiers du volume à ce Loïet, non sans avoir congrument raconté les périodes précédentes, avec les êtres et les choses qui les marquèrent. C'est Tanchelin, déjà nommé, et les Enfants de Priape ; c'est l'Abbaye de Saint-Michel, véritable Abbaye de Thélème ; ce sont les candides anarchistes du Moyen-Age ; Vaudois (dits « Porte-Sabots », ou « Kloeffers », en Brabant : quelle jolie variation a là M. Eekhoud, quelle gentille kermesse rhythmée au claquement des socques !) ; Lollards, Hommes de l'Intelligence, Turlupins, Adamites. Une large et libre veine de doux naturalisme, de « bonté charnelle », traverse cette histoire. Elle emportait de plus en plus, à la fin du XV^e^ siècle, toute cette riche civilisation anversoise, à mesure que, triomphant de sa rivale la mystique Bruges, la très physiologique métropole de l'Escaut voyait l'hérésie se concentrer chez elle, « à la suite du commerce et des arts ».

C'est vers cette fin du XV^e^ siècle, dans cette charmante période, dans cette heure reposée et lumineuse, où les hommes, visités d'un rayon venu des temps païens, oubliaient la théocratie médiévale et n'avaient pas appris les haines religieuses du XVI^e^ siècle, c'est à ce moment, correspondant, dans les Pays-Bas, à la régence de Marguerite d'Autriche, que parut le bel hérésiarque anversois, le maître et le « prophète » des Libertins d'Anvers, Eloi Pruystinck, dit Loïet le Couvreur. M. Eekhoud a dépouillé très suffisamment, là-dessus, la littérature écrite, celle où se signalent les travaux de Frédérichs, d'Eugène Gens, etc. ; et, de plus, il est à l'aise, on voit cela aussi,

parmi les documents de langue flamande; enfin, toutes les parties du livre témoignent d'une bonne érudition. Mais, après cela, ce n'est pas du tout un homme de cabinet qui écrit ici. Ce livre, autant qu'il me semble, s'est fait bien ailleurs que dansle cabinet : par exemple, sur les rives de l'Escaut, « aux grises et humides hallucinances », et aussi dans les faubourgs, et dans tous les lieux intensément stylisés que hante la fantaisie de l'auteur du *Cycle patibulaire* et d'*Escal-Vigor*. Frédérichs, Eugène Gens, c'est bien; mais, pour un écrivain comme M. Eekhoud, la tradition orale, c'est encore mieux; oui, l'espèce de version des Septante qui flotte, sur le port, aux lèvres des vieux mariniers ingénuement folk-loristes; ou surtout les merveilleux dires de ma mère l'Oye,les souvenirs légendaires et sapientiaux, recueillis, dans les faubourgs, de la bouche de telles commères, Eddas, Erdas et « Mères » plébéiennes, « pleines d'histoire », qui tissent, au fond du peuple, la vaste toile d'araignée poudreuse et lumineuse de la tradition. Et c'est ainsi bien plus qu'autrement, et c'est donc de la bonne manière, qu'il nous conte, M. Eekhoud, l'histoire et la légende des Libertins d'Anvers; la vie de Loïet le Couvreur, suivi, par la sympathie du biographe, depuis l'enfance et l'adolescence tout imprégnées de la « Beauté d'Anvers », jusqu'au bûcher du Galgeveld, où le rive à l' « eustaiche », pour le dernier supplice, le plus diaboliquement malin des bourreaux.Et de ce départ clair et frais à cette arrivée sombre et sulfureuse, des scènes et des circonstances se succèdent, caractéristiques : la rencontre, dès la jeunesse, la rencontre fatidique du bourreau, où naît le « terrible intérêt » porté dès alors par le fauve juridique à l'hérétique pressenti (il y a là des pages de la meilleure veine de M. Eekhoud); les dernières fêtes païennes, à la veille de la réforme protestante et du catholicisme biblique, ces fêtes qui virent le cortège de femmes nues de la Joyeuse Entrée de Charles-Quint; l'entrevue du naïf Loiet avec Luther,dont la main tremblante de fureur cherche sur la table l'encrier de la Wartburg, pour en lapider le candide libertin; les luttes de l'hérésiarque contre Wittemberg et contre Rome; sa popularité, son communisme et sa religion de la volupté; la trahison du faux disciple Peer de Breeder, le valet de bourreau, qui, poussant à bout la théorie de l'amour libre, s'approprie la femme même du prophète, Dillette, laquelle meurt de son sacrifice, comme une de ces héroïnes de Shakspeare tant aimées et tant comprises de M. Eekhoud; enfin le supplice de Loïet et de ses disciples.

J'ai dit plus haut comment cette biographie, avec tout ce qui s'y peut annexer de l'histoire et des choses d'Anvers, avait pu fournir à M. Eekhoud le thème psychologique où les annales de la « Nouvelle Carthage » prennent, à ses yeux, une unité de caractère et de couleur. M. Eekhoud ajoute : « Qu'on ne s'y trompe point, cette ville

matérielle et voluptueuse s'il en fut, connut des sautes d'enthousiasme et d'exaltation sublimes. En elle l'esprit de la Renaissance païenne parut devoir s'épanouir définitivement ». Si cet esprit devait opérer la réconciliation des « deux moitiés de l'être humain, de la chair et de l'esprit », on conçoit la ferveur d'un écrivain comme M. Georges Eekhoud, qui aime beaucoup à rêver sur la fable de l'Amour et Psyché. Il s'indigne à proportion contre un monde dont le rigorisme proscrit l'enfant de cet hymen, la Volupté. Aussi lui a-t-il donné asile dans son livre, où il la fête copieusement, à la flamande. Généreux et heureux M. Eekhoud ! J'en sais qui, pour leur part, et sans être puritains, ne sauraient trop que faire de cette enfant charmante, mais terrible, qui, j'en ai peur, ressemble bien plus à son diable de père qu'à sa divine mère. Volupté, sens, chair : glèbe.

§

M. Alexandre Keller continue à publier des extraits de la Correspondance, des Bulletins et Ordres du jour de Napoléon, extraits groupés en divers ensembles coïncidant avec les divers moments de l'histoire napoléonienne. Le tome actuel, qui est le quatrième, se rapporte à **l'Expédition d'Egypte**. On a choisi, sur cette période, les documents jugés les plus typiques. Ils sont relatifs aux préparatifs de l'expédition, à la prise de Malte, à la prise d'Alexandrie, à la bataille des Pyramides et à la prise du Caire, au désastre d'Aboukir, à l'organisation de l'Egypte, à l'expédition de Syrie, enfin au départ de Bonaparte. Les premières pages achèvent l'histoire de la période précédente, en donnant quelques-uns des papiers contemporains du 18 Fructidor et du traité de Campo-Formio.

L'ouvrage de M. Georges Rigault sur **Le Général Abdallah Menou et la dernière phase de l'Expédition d'Egypte** est une étude très sérieuse, remarquable par des informations et des vues nouvelles sur l'issue de cette mémorable entreprise. Le grand ouvrage de C. de la Jonquière, ce monument consacré à l'Histoire de l'Expédition d'Egypte, s'arrête malheureusement au départ de Bonaparte. M. Rigault a repris l'historique détaillé de ce qui s'est passé après, en s'attachant à préciser le rôle, selon lui méconnu, ou même inconnu, de Menou, qui ne fut pas tant que cela « l'incapable Menou », suivant le cliché consacré. Une bonne part de cette réputation d'incapacité lui est venue de son ennemi Reynier, qui avait à venger de vieilles querelles. M. Rigault a été amené par une étude impartiale des faits à porter des jugements beaucoup moins défavorables sur le troisième général en chef de l'armée d'Orient. Mettant en présence Kléber et Menou, après le départ de Bonaparte, M. Rigault montre l'opposition de Menou à Kléber à propos de la capitulation d'El-Arisch, « qui réalisait les vœux des soldats d'Egypte ».

Les exigences de Lord Keith et la victoire d'Heliopolis transformèrent en triomphe cette capitulation : mais il n'en reste pas moins, selon M. Rigault, que Menou avait d'abord, plus que Kléber, montré le souci de conserver l'Egypte et le sentiment de l'importance qu'avait pour la France cette colonie. Là fut, du reste, l'origine des difficultés que Menou rencontra dans sa tâche lorsqu'il succéda à Kléber, Menou étant mal vu des généraux qui lui reprochaient ses dissentiments avec Kléber, sans se soucier de la véritable pensée qui les avait inspirés. Pour venir à bout de ces mauvais vouloirs, il eût fallu des talents militaires qu'il est bien vrai que Menou n'avait pas. Il tenta de faire comme administrateur ce qui lui était à peu près impossible comme général. M. Rigault aborde, sous le jour de cette situation, l'étude du gouvernement de Menou, après la disparition de Kléber, gouvernement inspiré d'un souci vigilant de conservation auquel Bonaparte rendit toujours justice (excepté à Sainte-Hélène). Réformes administratives, gestion financière, défense militaire, gouvernement des indigènes, agriculture, industrie, relations commerciales, toutes ces mesures, constate M. Rigault, furent prises dans une vue exacte des besoins de l'Egypte.

Même les mesures militaires? En tous cas, Menou semble avoir trop oublié l'épée pour la charrue. Bon administrateur et, dans le domaine militaire même, excellent intendant, il fut par trop dépourvu des talents d'un chef de guerre. Il compta sans l'opposition des amis de Kléber et négligea de se concilier des lieutenants sur lesquels se fût appuyée, contre les anglo-turcs, son inexpérience militaire. De là, la désastreuse campagne de 1801 ; la capitulation du Caire, celle d'Alexandrie ; l'abandon définitif de l'Egypte. Menou n'eut pas tort, si l'on veut, de gouverner l'Egypte « comme une colonie » (c'était, précisément, le grief des généraux) : seulement, cette colonie était encore à conquérir ; l'œuvre militaire restait donc, jusqu'à nouvel ordre, la plus importante. Le livre présente, nous l'avons dit, des renseignements nouveaux, non seulement sur l'administration de l'Egypte, mais encore sur la situation politique et militaire. Le rôle de Reynier et celui de Beliard apparaissent néfastes. A ces personnages, autant qu'à Menou, semble devoir incomber la responsabilité des défaites finales.

Sans ajouter probablement beaucoup à la réputation d'Henry Houssaye, la publication de ce livre posthume sur **Iéna et la campagne de 1806** n'est pas inopportune, abstraction même faite de l'intérêt qui peut s'attacher à elle en raison du nom de l'auteur. En entreprenant cette œuvre qu'il ne devait pas finir, M. Houssaye n'oubliait pas que la campagne de 1806 avait été déjà l'objet, en France et en Allemagne, d'études détaillées, comme celle de Von der Goltz, celle du général Bonnal, celle enfin du capitaine Foucart,

dont on connaît le précieux recueil documentaire. M. Houssaye n'avait donc pas à refaire pour Iéna ce qu'il avait fait pour « 1814 ». Mais il restait à écrire une œuvre de vulgarisation, coordonnant et même complétant les données des études spéciales. C'est cette œuvre que M. Louis Madelin, qui a dû d'abord l'achever, présente au public. Elle se lit avec grand intérêt. L'exposé de la politique prussienne en 1806, le tableau de la géniale manœuvre qui aboutit à l'engagement d'Iéna n'apprendront que peu de chose, sans doute, à ceux qui ont lu attentivement là-dessus Sorel et le général Bonnal. Mais là même, et au sujet de la célèbre manœuvre, il y a plaisir et profit à voir un historien de la compétence d'Henry Houssaye discuter, dans ses notes, les données connues. Je crois bien qu'il est le premier, par exemple, à parler d'une pure intuition de l'Empereur, en ce qui concerne la retraite des Prussiens vers l'Elbe; et le colonel Rousset qui, dans une récente étude de la *Revue des Etudes Napoléoniennes*, parle, lui aussi, d'une intuition, paraît avoir adopté sur ce point l'opinion d'Henry Houssaye.

La description de la bataille elle-même donne bien l'idée de ce curieux combat engagé par Ney malgré la volonté de l'Empereur, et que celui-ci, chose curieuse, dut d'abord et assez longtemps enrayer en quelque sorte. Il n'y eut pas, semble-t-il, le bel ensemble tactique d'Austerlitz. C'est surtout la gigantesque poursuite donnée par l'armée française à l'issue de la double bataille (on sait que Davout remporta le même jour la victoire d'Auerstaedt), qui détruisit l'armée prussienne. La description des opérations qui constituèrent cette poursuite, à jamais fameuse, imaginée par Napoléon selon un dispositif « rayonnant », est une des parties les plus neuves du livre. Cette période finale de la campagne de 1806, surtout, enthousiasmait M. Houssaye. « La poursuite, disait-il à M. Madelin, la poursuite, la chasse, la rafle de cette armée, de cette nation, de cette monarchie de Prusse, quelles pages à écrire! » En réalité, ce fut, après Iéna et Auerstaedt, une « bataille continue », et une victoire continue, de plus d'un mois. M. Madelin a dû exécuter cette partie du plan, M. Houssaye ayant pu à peine arriver jusqu'à Berlin à la suite de l'Empereur. Cette indication permet d'apprécier selon son importance la collaboration de M. Madelin, à qui l'on doit aussi la substantielle introduction sur la Vie et l'Œuvre d'Henry Houssaye.

**Le Général Compans**, dont le petit-fils, M. Ternaux-Compans, publie les notes de campagne, avec la correspondance de 1812 à 1813, fut, en Russie, un de ces grands divisionnaires napoléoniens dont on admire le type achevé dans les Friant, les Gudin, les Morand. Commencée à l'armée des Pyrénées-Orientales et en Italie, continuée en Allemagne, puis dans les campagnes de 1812, 1813 et 1814, sa carrière s'acheva, lors de la première capitulation de Paris,

dans la défense de la capitale. L'Empire fait, on le voit, en 1805, chef d'état-major de Lannes ; puis, après le brouille demeurée mystérieuse de Lannes avec l'Empereur au lendemain d'Austerlitz, Compans prit le commandement d'une brigade, pour devenir, ensuite, lors de la campagne d'Iéna, chef-d'état major du maréchal Soult. Général de division à la fin de 1806, il continua sa carrière dans les états-majors, jusqu'au moment où il prit part à la campagne de Russie comme commandant d'une division d'infanterie.

C'est aussi le moment où sa biographie, jusque-là rédigée sur des notes succinctes par son neveu, avec l'aide des souvenirs de son aide-de-camp, le général Berthezène, devient le plus intéressante, car l'on a, pour cette période de Russie, ses propres lettres à sa femme. L'on suit ainsi le général pas à pas durant cette campagne, où il fut blessé à la Moskowa, et durant la retraite où il fut à l'arrière-garde. Ses lettres nous le montrent encore en 1813. Grièvement blessé, il ne put reprendre du service que vers la fin de la campagne de 1814, où ses soldats tirèrent leurs dernières cartouches sous les murs de Paris. Sans emploi aux Cent-Jours, il fut nommé membre de la Chambre des Pairs par Louis XVIII. Il ne mourut qu'en 1845.

Il fut, en 1810 et 1811, chargé de certaines missions diplomatiques à Vienne : ses lettres au duc de Cadore ne sont pas, de ce fait, sans intérêt. A l'appendice, parmi les pièces les plus curieuses, signalons les rapports, jamais encore publiés, adressés au général Compans par les chefs des régiments de sa division après la prise de Schwardino et la bataille de la Moskowa ; enfin quelques lettres curieuses du duc et au duc de Feltre, se rapportant à certaines des opérations finales de 1814. H. Houssaye a utilisé ces dernières. (Page 48, nous voyons le « Roi » Murat à Austerlitz...)

Nous ne pouvons que signaler aujourd'hui, faute de place, — et la notoriété de cette importante publication, dont, pour notre part, nous avons déjà parlé à deux ou trois reprises, n'étant d'ailleurs plus à faire, — le tome VI des **Lettres et Documents pour servir à l'Histoire de Joachim Murat**, publiés par le prince Murat avec la collaboration de M. Paul Le Brethon. La participation de Murat, encore grand-duc de Berg, aux affaires d'Espagne (avril-juillet 1808), sa royauté à Naples (du 15 juillet 1808 au 1er février 1809), tels sont les objets, si fameux, de cette partie de la Correspondance. Dès la fin de 1808, commence, entre Murat et son impérial beau-frère, ce ton, despotique et méfiant d'un côté, froissé d'autre part, qui fait prévoir les querelles de 1813. Murat se plaint : « Les lettres de V. M. ont cessé depuis longtemps d'être pour moi des lettres d'un bienfaiteur... » Mais, nous l'avons dit, cette très courte note bibliographique ne peut être guère mieux, pour aujourd'hui, que la simple mention d'un titre. Nous tâcherons, s'il y a lieu, au mo-

ment voulu, de faire connaître au lecteur les résultats que la Critique historique aura pu découvrir, au point de vue de la grande histoire, dans ce volumineux recueil. On se fait quelque illusion, je crois, — et je me suis déjà expliqué là-dessus, — en allant jusqu'à espérer un Murat tout à fait nouveau. Mais ce corps de correspondances, malgré maintes broutilles, est certainement une importante contribution à l'Histoire du Premier Empire.

MEMENTO. — Ernest Daudet, *Tragédies et Comédies de l'Histoire*, Récits des temps révolutionnaires d'après des documents nouveaux (Hachette, 3 fr. 50.) « La Conspiration Magon » (1793) : M. Daudet raconte la ruine de cette opulente famille de banquiers, dont les biens furent confisqués, tandis que la plupart de ses membres étaient envoyés à l'échafaud. Il est tout à fait douteux qu'il y ait eu conspiration : seulement Magon de la Balue s'était mis sous le coup de la loi, en correspondant avec le Comte d'Artois, à qui il envoyait des fonds. M. Daudet présente toute cette triste affaire comme une entreprise de confiscation. — « Autour d'une Chambre royale » : récit des démêlés du malheureux Gustave III de Suède avec sa famille, dont les intrigues tendaient à faire mettre en doute la légitimité de l'héritier du roi. — Dans « Une révolution à Naples » (1798-1800), et dans « Une Mission diplomatique en Russie » (1799), M. Ernest Daudet retrace la carrière, récemment étudiée, du Marquis de Gallo, ce dévoué ministre des Bourbons de Naples dont le zèle sauveur méritait mieux, trompé et desservi qu'il fut toujours par sa Cour et notamment par la reine Marie-Caroline, dans toutes ses négociations, tant à Vienne qu'à Saint-Pétersbourg, ou qu'enfin auprès de Napoléon. Pour ces deux intéressantes études, M. Daudet a utilisé d'une part la « Correspondance inedite de Marie-Caroline, reine de Naples et de Sicile, avec le marquis de Gallo », publiée par le commandant Weil et le marquis de Somma-Circello, préface de M. H. Welschinger (Emile-Paul), et, d'autre part, des documents diplomatiques extraits des « Mémoires » du comte de Bray.

EDMOND BARTHÈLEMY.

## *PHILOSOPHIE*

Bergsonisme et Antibergsonisme. — Ed. Le Roy : *Une philosophie nouvelle, Henri Bergson*, 1 vol. in-16, 2.50, Alcan. — R. Gillouin : *La Philosophie de M. Henri Bergson*, 1 vol. in-16, 3 fr., B. Grasset. — J. Segond : *L'Intuition Bergsonienne*, 1 vol. in-16, 2,50, Alcan. — J. Desaymard : *La Pensée d'Henri Bergson*, 1 vol. de la collection : « Les Hommes et les Idées », 0,75, « Mercure de France ». — Julien Benda : *Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité*, 1 vol. in-18, 2 fr., « Mercure de France ». — Memento.

La guerre continue au pays des métaphysiciens. Un manifeste audacieux, quelques-uns disent : scandaleux, a rouvert les hostilités. Les forces en présence sont inégales en nombre. Voici d'un côté le bataillon serré des Bergsoniens animés d'une ferveur quasi religieuse ; de l'autre, le seul M. Benda, négateur intrépide du culte nouveau, blasphémateur de l'idole Bergson. — Faisons le dénombre-

ent des « séïdes » de M. Bergson, pour parler comme M. Benda. e sont : MM. Le Roy dans : **Une philosophie nouvelle** ; . Gillouin dans : **La Philosophie de M. Henri Bergson** ; J. Segond dans : **L'Intuition bergsonienne** ; J. Désaymard dans : **La Pensée d Henri Bergson**. Tous ces bergsoiens exposent correctement la pensée du Maître. La plupart la tirent eux et la font incliner du côté où ils pencheraient eux-mêmes. I. Le Roy, par exemple, se montre préoccupé de détourner le bergonisme de la direction du monisme athée et de l'orienter vers la royance catholique à un Dieu transcendant. M. R. Gillouin fait uelques réserves sur l'apothéose de la vie à laquelle aboutit, selon ui, la philosophie bergsonienne. Tout n'est pas bon dans la vie. Le roblème du mal se pose et la future éthique bergsonienne doit en enir compte. M. J. Segond, avec un appareil bien scolastique et nadéquat, semble-t-il, à une philosophie qui se veut mobile et luide comme la vie, relève dans le Bergsonisme dix antithèses appaentes (dix, pas une de plus, pas une de moins), qu'il réduit « en metant l'accent », comme il dit, sur un des deux termes qui s'opposent lans chacune de ces antithèses. Au sommet de cette dialectique, I. Segond retrouve, comme par hasard, Dieu, le « Vieux Juif » de Schopenhauer. M. J. Desaymard nous paraît avoir donné l'exposé le lus impersonnel, en même temps que le plus concis (ce qui ne nuit as à la clarté), de la philosophie bergsonienne. Exception faite our ce dernier interprète du bergsonisme, on peut, semble-t-il résumer ainsi les tendances des adeptes de la nouvelle philosophie : spiitualisme, religiosité, moralisme. Les disciples tendent éperdument es mains vers le Maître en implorant de lui une éthique et une héologie.

M. Benda, lui, n'attend rien du Bergsonisme, et pour cause. Le bergsonisme est, selon lui, un bluff idéologique, une mystification dont l'histoire de la philosophie offre peu d'exemples. Le petit livre de M. Benda : **Le Bergsonisme ou une Philosophie de la Mobilité** met à néant la « prétention cognitive de cette philosophie », c'est-à-dire la prétention qu'a le bergsonisme d'être une philosophie véritable, avec un corps de doctrine, un but, une méthode, des résultats. C'est, d'un bout à l'autre du livre, en un style verveux, amusant, cinglant, qui contraste avec la fadeur des élucubrations universitaires, une charge à fond de train contre le Maître et l'Ecole. Le but de la philosophie bergsonienne : atteindre la mobilité, le « se faisant » identifié à la réalité absolue, est tout ce qu'il y a de plus contestable. — D'abord pourquoi le mobile serait-il plutôt la réalité absolue que l'immobile ? — Ensuite, il s'agit de savoir comment M. Bergson atteindra cet absolu. Ce ne sera pas par la méthode intellectualiste qui résout le « se faisant » dans le tout fait ; ce sera

par l'intuition. Or, qu'est-ce que l'intuition? — D'après M. Benda, l'intuition bergsonienne est une banalité ou une équivoque. M. Benda ne distingue pas moins de six sens plus ou moins contradictoires ou incohérents du mot intuition chez M. Bergson. Et ces incohérences se retrouvent dans les résultats de la doctrine. Les antithèses dont M. Segond opérait pieusement la réduction, M. Benda les campe en pleine lumière et les déclare irréductibles. — En somme, selon M. Benda, le bergsonisme n'est pas une philosophie. C'est un transport de l'âme, une effusion lyrique, un hymne d'adoration, un acte de foi. « Contentez-vous de croire, ne vous mêlez pas de connaître », telle est la parole dédaigneuse de Julien l'Apostat (1) que M. Benda place comme épigraphe en tête de son livre.

Que faut-il penser du jugement de M. Benda et de l'œuvre de M. Bergson? — Je dissocierais volontiers deux parts dans le Bergsonisme : d'un côté une vue psychologique ingénieuse et neuve; de l'autre, une construction métaphysique pas très neuve et pas très cohérente. — La vue psychologique ingenieuse et profonde, c'est l'idée de ce moi mobile, fluide, intraduisible en mots, que M. Bergson découvre en nous par-dessous le moi superficiel et social. La découverte de ce moi (qui n'est pas sans analogie avec « l'Unique » de Stirner) entraînerait logiquement comme conséquence le solipsisme en métaphysique. Mais telle n'est pas la conclusion de M. Bergson. — Sur cette donnée initiale : le moi intuitif, l'auteur de *Matière et Mémoire* va édifier toute une métaphysique de l'Esprit, de la vie et de la nature dont l'extraordinaire fortune s'explique en grande partie par les espérances qu'elle a apportées aux âmes religieuses en galvanisant une fois de plus le vieux spiritualisme expirant. Mais ce néospiritualisme se heurte aux mêmes difficultés que son aîné. Prenons par exemple la théorie bergsonienne de la mémoire. Où est le lien entre la mémoire pure et la mémoire-habitude ? — Après avoir séparé ces deux mémoires, la difficulté est de les réunir, comme chez Descartes, après avoir séparé l'âme du corps, la difficulté était d'expliquer leur union.

Si dans la théorie matérialiste de l'emmagasinement des souvenirs dans les cellules cérébrales, la difficulté réside dans le passage de l'organique au conscient, dans le spiritualisme bergsonien, c'est le passage inverse, de la mémoire pure à la mémoire habitude qui est inintelligible. — La même difficulté se retrouve dans la solution bergsonienne du problème des rapports du cerveau et de la pensée (Solution d'ailleurs moins originale qu'on ne dit, et qui n'est autre que la vieille doctrine spiritualiste d'après laquelle le cerveau n'est que l'instrument et non la cause productrice de la pensée.) — Et elle

(1) *Epître de Julien l'apostat aux Chrétiens.*

retrouve encore dans le problème du passage de la conscience à vie, et du moi à la nature. J'ai beau chercher, je ne trouve aucun apport entre *ma* durée personnelle et la durée d'une plante ou d'un nimal. La première est *sentie* du dedans ; la seconde est seulement maginée ou inférée par analogie. Nullement, répondra M. Bergson — e dites pas : inférée, mais pénétrée par intuition, par sympathie. — oit ; mais alors c'est M. Benda qui a raison. La philosophie n'est lus une connaissance ; c'est un élan du cœur, un transport de l'âme ans les choses.

En somme, on ne comprend dans le bergsonisme ni le passage de a conscience à la vie, ni celui du moi à la nature, ni celui du moi la société. Sur ces divers points, on ne sort du dualisme que par n appel au sentiment, à l'amour.

Le bergsonisme peut, comme toute philosophie, être considéré à eux points de vue : 1° comme expression d'une sensibilité, 2° comme onstruction intellectuelle.

Considéré du point de vue de ce que M. J. Bourdeau appelle la philosophie affective, le bergsonisme a une signification intéressante. En effet l'option entre le dualisme et le mysticisme unitaire est, avant out, affaire de tempérament. Il y a une sensibilité bergsonienne ou mystique et une sensibilité antibergsonienne ou antimystique. La sensibilité bergsonienne est celle des tendres, des « belles âmes » éprises d'unité, de continuité, de concorde même discordante, de conciliation et de sympathie universelle. Dans l'ordre métaphysique, cela se traduit par le monisme infinitiste et continuiste. — Et d'autre part il y a la sensibilité antibergsonienne : celle des âmes où domine l'amour des oppositions et des contrastes, le goût des lignes arrêtées et des arêtes coupantes. C'est celle des dualistes, des manichéens de toute sorte, des amateurs de principes irréconciliables, d'antagonisme irréductible et de lutte universelle, bref de tous ceux qui dramatisent l'existence. C'est celle des durs, des combatifs, des violents, des scandaleux dans l'ordre idéologique. J'entends ici par « scandaleux », conformément à l'étymologie, ceux qui aiment à poser des pierres d'achoppement sur le chemin des idées, qui autrement ressemblerait trop à un chemin de velours. Et par pierre d'achoppement, j'entends tout ce qui est pour les autres, les « belles âmes », cause ou occasion d'arrêt, de surprise, parfois d'indignation. Il est clair que le mot scandaleux n'implique dans mon esprit aucune idée de blâme. Au contraire. Il faut quelque bravoure dans l'intelligence pour être un scandaleux dans un certain ordre d'idées. Il faut ce que Carlyle appelle noblement : « l'absence de crainte ». C'est pourquoi je me figure que quand certains ont qualifié de scandaleux le ton polémique de M. Benda dans son attaque contre le bergsonisme, cela n'a pas dû émouvoir beaucoup l'auteur du *Dialogue d'Eleuthère*.

Considéré d'autre part comme construction intellectuelle, le bergsonisme est un édifice ruineux, plein de fissures et de lézardes. Toutefois il a une signification négative intéressante. Et ici je serais tenté d'appliquer au bergsonisme la parole de Leibnitz retournee : « Les systèmes sont faux dans ce qu'ils affirment et vrais par ce qu'ils nient. »

Le bergsonisme en effet a eu le mérite de mettre en question le principe même de la psychologie associationniste ; de forcer cette dernière à se critiquer elle-même et à apercevoir ses propres limites. Il a réveillé de leur sommeil dogmatique le vieux rationalisme et le scientisme homaisien. Il a, comme Nietzsche, en termes infiniment moins beaux et moins hardis, battu en brèche l'idée de loi et évoqué à sa manière — très professorale au fond, nullement lyrique ni nietzschéenne, — ce que Nietzsche appelle magnifiquement « le Ciel Hasard, le Ciel Pétulance ». Voilà ce qui vaut dans son œuvre : la partie négative. Quant à la partie positive, à ce spiritualisme pour mondaines plus ou moins éthérees, pour abbés modernistes et universitaires bien pensants, mieux vaut n'en pas parler.

Et la langue de M. Bergson, aussi, est bien surfaite. A côté d'images très suggestives et vraiment belles, telles que la fameuse comparaison des états d'âme à des feuilles mortes qui flottent sur l'eau d'un étang, que de métaphores forcées, byzantines, ou filées comme du macaroni, à la manière des régents d'autrefois !

Memento. — Je ne voudrais pas commencer l'année sans dire un mot des travaux publiés au cours de l'année 1912 dans les principaux périodiques qui intéressent les amis de la philosophie.

*L'Année Philosophique* a publié son fascicule de la vingt-deuxième année (1911). Cette publication contient comme toujours une série de nos aussi variés que bien choisis dus à la plume de MM. Dauriac (*Quelques réflexions sur la philosophie de M. H. Bergson*), F. Pillon, Delbos, Rodier, etc.

La *Revue Philosophique*, qui va entrer dans sa trente-huitième année, poursuit fermement la ligne dans laquelle son fondateur, M. Ribot, l'a aiguillée dès la première heure. C'est dire qu'elle se maintient, soit dans l'ordre de la recherche expérimentale, soit dans l'ordre de la spéculation, au premier rang des revues françaises et étrangères qui s'adressent au public philosophique. Citons quelques noms d'auteurs et quelques titres d'articles. En philosophie générale : M. J. de Gaultier (*Identité de la liberté et de la nécessité*) ; M. Chide (*la Notion du miracle*) ; en psychologie, M. Ribot (*le Rôle latent des images motrices*) ; M. Paulhan (*la Substitution psychique*) ; en philosophie des sciences : MM. Le Dantec, Rey, Dufumier ; en philosophie religieuse : MM. Picavet et Truc ; etc.

La *Revue des Idées*, fondée et dirigée par M. Remy de Gourmont, va entrer dans sa dixième année. Cette publication,qui est à la fois une revue d'informations scientifiques et de recherche théorique, reste la première

comme valeur, la plus intéressante et la plus lue des revues similaires que son apparition a fait naître. Il n'est pas une nouveauté scientifique ou philosophique qui n'y soit commentée par des spécialistes aussi soucieux de clarté que d'exactitude. Citons rapidement, en regrettant de ne pouvoir nous étendre davantage, les noms de Mme Anna Drzewina; Mme Madeleine Matisse, MM. Georges Bohn, V. Cornetz, Edme Tassy, R. Quinton, A.-L. Herrera, Dr A. Remond, Auguste Forel, Georges Matisse, G. Truc, Léon Lozach, etc.

Les *Annales de Philosophie Chrétienne*, qui vont entrer dans leur 84e année, débordent le cadre des études religieuses et publient d'importants articles de philosophie générale dus à la plume de MM. J. Durantel, V. d'Adhémar, Paul Archambault, J. Segond, V. Delbos, etc. Mais je tiens tout particulièrement à signaler, dans cette publication, une *Revue des Revues* extrêmement utile, très bien faite, très complète, exacte et impartiale, qui permet au lecteur de se tenir sans peine au courant de ce qui paraît d'essentiel dans nos principales revues d'idées.

*Le Spectateur*, *Revue de Culture critique*, qui va entrer dans sa cinquième année, a adopté depuis le no d'avril le sous-titre suivant qui précise encore son objet : « L'Intelligence, ses procédés, ses illusions. — La pratique et les méthodes : La conversation et le langage courant. — Les controverses : logique de la dispute. » Conformément à ce programme, *le Spectateur* poursuit son intéressante exégèse des lieux communs, proverbes, paradoxes, discussions qu'on rencontre à chaque pas dans la vie courante. Cette logique concrète et vivante n'est pas toute la logique et les collaborateurs du *Spectateur* n'ont pas la prétention d'embrasser cette dernière dans son entier. Mais dans le domaine défini qu'ils se sont tracé, on peut dire qu'ils déploient une véritable originalité.

GEORGES PALANTE.

## *SCIENCE SOCIALE*

Georges Blondel : *Les Embarras de l'Allemagne*, Plon, 3 fr. 50. — Divers : *Les Aspirations autonomistes en Europe : Albanie* (Delaisi), *Alsace-Lorraine* (Lichtenberger), *Catalogne* (Marvaud), *Finlande* (René Henry), *Iles Grecques* (Reinach), *Irlande* (Goblet), *Macédoine* (Aulneau), *Pologne* (Vimard), *Serbo-Croatie* (Malet). Alcan, 6 fr. — Divers : *La concentration des entreprises industrielles et commerciales*. Alcan, 3 fr. 50 — Pierre Lasserre : *La Doctrine officielle de l'Université*. Mercure, 7 fr. 50. — Grégoire Alexinsky : *La Russie moderne*, Flammarion : 3 fr. 50. — Memento.

**Les Embarras de l'Allemagne** ne font pas allusion aux derniers événements balkaniques. Il est même curieux que ce livre publié en juillet 1912 ne dise pas un mot de la question turque qui pourtant était alors au premier plan des préoccupations extérieures du kaiser, et qui, par la façon dont son imprévu règlement a mis nez à nez toutes les puissances, a failli causer à la blonde Germania d'autres embarras que ceux dont s'inquiétait l'auteur, M. Georges Blondel. Qui sait, à ce propos, si nos descendants ne nous reprocheront pas de n'avoir pas profité de l'occasion pour régler également nos comptes

avec nos voisins? La délivrance de l'Alsace-Lorraine vaut bien celle de la Thrace-Macédoine et vraisemblablement n'aurait pas traîné plus. Quant aux antérieurs embarras étudiés par M. Blondel, il ne faut pas se les exagérer : l'Allemagne est un pays qui nous est devenu supérieur en population, en richesse, en discipline, en confiance, en énergie laborieuse, en bon sens d'un chacun. En France, notait Mme de Girardin, on croit toujours avoir quelque chose de mieux à faire que son devoir. En Allemagne, c'est tout le contraire. Or un pays où chaque caniche tourne son tournebroche sans mordre les mollets des passants est un pays singulièrement fort. Si je crois fermement à la victoire que, le cas échéant, nous aurions remportée il y a deux mois, c'est d'une part que nous aurions, Français, Russes et Anglais, attaqué à trois les Allemands seuls, les Austro-Hongrois se trouvant tenus en respect par les nouveaux peuples balkaniques, et c'est aussi que les Allemands se seraient trouvés dans de fâcheuses conditions morales, non seulement à cause de la déroute de leurs bons élèves les Turcs, mais parce qu'ils savent bien que, tant qu'ils tiendront sous leur joug Danois, Polonais et Alsaciens, ils auront une mauvaise conscience, ce qui est gênant pour un peuple honnête.

§

Justement voici un livre qui tombe à pic. **Les Aspirations autonomistes en Europe**, recueil de conférences louablement provoquées par l'*Ecole des Hautes études sociales* sur le réveil des anciennes nationalités opprimées ou assassinées : Pologne, Finlande, Irlande, Catalogne, Alsace-Lorraine, Croatie, Albanie, Macédoine et Grèce d'Asie. Je rappelais naguère le mot du Père Gratry que « depuis le partage de la Pologne l'Europe était en état de péché mortel ». Mais elle y est encore plus depuis le rapt du Schleswig et de l'Alsace-Lorraine, et comme c'est la Prusse seule qui est responsable de ces trois crimes (car la Russie aurait peut-être absorbé la Pologne, mais ne l'aurait pas dépecée) on ne peut s'empêcher d'attendre le coup de foudre vengeur et triplement libérateur ! Déjà voilà les peuples balkaniques libérés du joug turc, c'est un commencement ; pour la Finlande, la Catalogne et l'Irlande on prévoit aussi la fin du cauchemar. Le coup dur sera pour la Pologne, car celle-ci ressuscitée, la libération des Transylvains, des Croates, des Alsaciens et des Danois s'en suivrait forcément. Le malheur c'est que le chancre prussien a empoisonné la sainte Russie et la noble Allemagne. Qui sait, qui sait pourtant si notre génération ne verra pas l'Europe purifiée ?

§

Autre série de conférences de la même *Ecole des hautes études sociales*, mais sur un sujet antithétique, non plus la décentralisa-

tion des forces politiques, mais la **Concentration des entreprises industrielles et commerciales**. M. Arthur Fontaine, directeur au ministère du Travail, organisateur desdites conférences, ouvre le volume par quelques notes très précises : De 1896 à 1906, le nombre des établissements agricoles est tombé de 1.500.000 à 1.336.000, tandis que celui des établissements industriels est monté de 603.000 à 632.000 et celui des établissements commerciaux de 250.000 à 278.000. D'où, première remarque, il n'y a pas concentration, mais au contraire prolifération des entreprises industrielles et commerciales ; ces mots même de concentration et de prolifération sont d'ailleurs bien gros pour des mouvements d'une amplitude en somme modérée. Seconde remarque : le nombre des établissements ne prouve rien, il pourrait y avoir concentration très réelle des industries et commerces dans un pays coïncidant avec une augmentation du chiffre des petits patrons. Troisième remarque : la concentration commerciale, qui est une organisation contre le danger de la surproduction, n'a rien de commun avec la concentration industrielle qui elle-même peut revêtir des formes très différentes suivant qu'un patron réunit plusieurs industries dans son usine, ou rassemble les mêmes industries d'un pays sous sa direction. Quatrième remarque : Les chiffres de 1906 peuvent n'être plus exacts aujourd'hui et le travail des conférenciers perd un peu de sa valeur actuelle. Néanmoins, les diverses études qui forment le volume gardent de l'intérêt, et tour à tour on lira avec fruit ce que disent MM. Lucien March à propos de la concentration manufacturière, de Rousiers, maritime, Weiss, extractive et métallurgique, Sayous, commerciale, Samazeuil, bancaire, et Veillart, exportationnelle. J'ai dit à dessein *à propos*, car en somme la question de la concentration ne sidère que les politiciens, ce qui importe davantage étant l'intensité de la production et l'efficacité de la circulation.

§

Le titre complet du livre de M. Pierre Lasserre, **La Doctrine officielle de l'Université** ; *critique du haut enseignement de l'Etat ; défense et théorie des humanités classiques*, en indique clairement la substance et la tendance. La partie négative de l'ouvrage est, on s'en doute, un abatage en règle de la Sorbonne actuelle auquel on ne peut guère qu'applaudir, tellement cette grave demeure est devenue un capharnaüm de cuistres et de pieds plats ; mais néanmoins on eût aimé que l'auteur ne mît pas dans le même sac une médiocrité pédantesque comme M. Durkheim et un historien de race comme M. Lavisse. Quant à la partie positive, elle est un peu floue. La Sorbonne devrait-elle administrer à ses ouailles la culture générale ? Je n'en suis pas sûr. C'est au Lycée qu'on s'ouvre

à la vie et qu'on se forge l'âme; lorsqu'on entre à la faculté, vers 18 ou 19 ans, on doit avoir déjà pris position et on n'a qu'à se développer tout seul; quant à l'Enseignement dit supérieur, son rôle n'est que de vous fournir des spécialistes pour vous apprendre à couper en quatre et en huit des cheveux historiques, philosophiques, etc. Surtout ce rôle n'est pas d'incarner et promouvoir la civilisation comme le croient les bons universitaires, et je ne suis pas sûr que M. Lasserre, en sa qualité de docte rejeton de *l'Alma mater*, ne soit pas un peu de leur avis; il y a plus d'idées et de talent dans un seul numéro du *Mercure* que dans les trois quarts des chaires de la Sorbonne, mais les titulaires de ces chaires ne sont pas tenus d'avoir talent et idées, ils sont seulement obligés de faire et de faire faire des travaux d'érudition, et de ceci des professeurs comme MM. Lanson et Brunot s'en acquittent fort bien, et d'autres comme MM. Langlois et Seignobos ne s'en acquittent pas trop mal, bien que de façon pédante et sectaire. Ce dernier mot me rappelle le principal grief de M. Lasserre contre la Sorbonne : sa monomanie politicienne. Grief juste, mais à propos duquel il faut s'entendre, car on serait bien naïf de remplacer un politicianisme rouge par un politicianisme blanc. Or, la devise de M. Lasserre : Politique d'abord! est inquiétante, et son mot que tout ce qui est intelligent en France est contre-révolutionnaire a besoin d'être bien précisé. Je ne suis pas suspect de fétichisme révolutionnaire, car je ne sais si ce n'est pas sous ma plume qu'on trouverait les jugements les plus durs qui aient été portés sur la « grande époque » depuis Taine, mais je parlais du jacobinisme terroriste, qu'il est sans doute commode pour les besoins de la cause de rattacher au libéralisme de 1789, mais qui s'explique, tout au contraire, par l'autorité et l'autoritarisme, j'entends par la lâcheté particulière du souverain d'alors et par la veulerie non moins spéciale d'une population dévirilisée par un siècle d'absolutisme royal, et qui, par conséquent, constitue l'acte d'accusation le plus écrasant qui ait jamais été dressé contre la monarchie autoritaire. Le malheur de la France actuelle, c'est que ses habitudes d'esprit, depuis je ne sais combien de générations, lui ayant fait une seconde nature, elle ne peut se déjacobiniser, qu'elle incline à droite et à gauche; heureusement certains, de plus en plus nombreux, essaient de la remettre dans la bonne voie en s'inquiétant peu des horions qu'ils reçoivent des deux côtés, et comme leur effort a quelque mérite et quelque grandeur d'âme, il devrait tenter les vrais ennemis, comme M. Lasserre, de l'intolérance et du sectarisme.

§

Ce n'est pas d'ailleurs à la France seule que l'autoritarisme monarchique a fait un mal affreux. Le livre très complet de M. Grégoire

Alexinsky sur la **Russie moderne** montre que c'est l'autocratie beaucoup plus que le jean-jacquisme qui provoque la folie anarchiste et la frénésie terroriste. Et sans doute pour la Russie, il faudrait tenir compte de bien d'autres éléments, de la race d'abord, qu'infériorisent les apports finnois et khazars, et de la longue domination tartare qui a servilisé les âmes, et favorisé le servage seigneurial, ecclésiastique, impérial, bref de tout cet ensemble qui fait, profonde vérité psychologique, que notre mot *esclave* vient du mot *slave*. Mais dans cette servilité générale du Russe, l'autorité a bien sa part de responsabilité. J'ajoute, que dans l'excès maladroit et provocateur de cette autorité, nous retrouvons notre malencontreux Louis XVI ! Au fond, un roi doit obéir à ses sujets, et ce qui rend notre prétendant à nous, le duc d'Orléans, tout à fait sympathique, c'est qu'après avoir fait la grosse voix, roulé les yeux et tapé du pied : « Quand je commande j'entends être obéi ! » (un mot de caporal, et non de roi) il a vite fini par filer doux et par en passer par où voulaient ses partisans. C'est ce qu'aurait dû faire Louis XVI sous la Révolution, mais ce triste sire a trouvé moyen de déshonorer l'esprit de concession en suant dans sa peau devant le moindre tape-dur, tout en cherchant d'ailleurs à lui donner de sournois crocs-en-jambe, et avec quelle adresse! Ce qui fait qu'ayant été raccourci pour cela, depuis lors, tous les souverains, au lieu de déférer aux volontés populaires, ce qui est le premier de leurs devoirs, se sont toujours cabrés et rebellés de par cette simple réflexion qu'ils ne pouvaient pas ne pas se faire : « Si nous cédons, on nous traitera comme Louis XVI ! » Et voilà pourquoi c'est ce vague descendant bien changé du bon roi Henri qui se trouve, au fond, responsable des sanglants soubresauts de la Russie d'il y a sept ans : galopades, fusillades, mitraillades, et qui l'aurait été de toutes les horreurs qui s'en seraient suivies, certainement pires que les nôtres de 1793, si le bon Stolypine n'était pas venu sauver son pays de la barbarie terroriste.

Memento. — E. Willaey, *La Solution de la question sociale* : Messein, o fr. 50. C'est beau ce titre pour une piqûre de 16 pages ! Et quel bon marché ; pour dix sous, on a le moyen de réaliser le bonheur universel : 4 ou 5 heures de travail en moyenne par jour, 100 jours de fêtes par an, 1 mois de vacances, et une retraite après 20 ans. Mais l'auteur exige de ses lecteurs qu'ils aient « un peu de bon sens ». Ceci est capable de tout gâter.— Stephen Bergeret, *Plans de réalisation de la société future*, Daragon, 2 fr. C'est à se lécher les babines ! « Les restaurants seront confortables, la nourriture saine, la cuisine bien faite ; ils auront tous la renommée d'un Marguery et l'installation et le confortable de l'Elysée palace ou de Lutetia. » Oui, mais voilà, « il n'y aura pas place pour les paresseux, et les frelons seront envoyés dans les terres lointaines... ». Qui sait si le fait d'écrire cette chronique, ou seulement de la lire, ne vous fera pas mettre

parmi les « frelons otieux » ? — Charles Michelet et Joël Morin, *Unionisme, essai de socialisme rationnel*, Impr. Harbin, Montluçon ; sans prix. Encore le bonheur universel instauré par raison démonstrative, et aussi avec quelques coups de pouce : que le total des salaires et revenus en France est actuellement de 33 milliards (heureux s'il est de 22 !) et que ce total ne changerait pas quand entrerait en jeu la terrible machine unioniste... Ah ! n'allons pas y voir ! — E. Vandervelde : *La Coopération neutre et la coopération socialiste*, Alcan, 3 fr. 50. L'auteur condamne les coopératives pures, qui ne cherchent qu'à augmenter le bien-être de leurs membres sans se préoccuper de la transformation socialiste du monde, mais il oublie que leur principal apôtre, M. Charles Gide, demande que chaque coopérative consacre une partie de ses bénéfices à l'extension du coopératisme, ce qui atténuerait pas mal des griefs invoqués par les socialistes. — Louis Passy : *Histoire de la Société nationale d'Agriculture de France*, tome I, Alcan, 7 fr. 50. C'est la période qui va de 1761 à 1793. La liste des mémoires publiés par la Société à partir de 1785 est très riche. Le lendemain de l'insurrection du 20 juin 1792, la Société se réunit et s'entretient d'un troupeau modèle qui dépérit au bois de Boulogne. Mais, au 10 août, la Société s'est dissoute ; les principaux membres prennent la fuite comme Dupont de Nemours et Moreau de Saint-Méry ou sont massacrés, comme le duc de La Rochefoucauld. — Dans *le Journal des Economistes* de décembre, un amusant et judicieux article de M. Yves Guyot sur la « Réglementation du travail des employés ». Réglementer étant à la portée du premier imbécile venu, il n'est pas étonnant que la réglementatiomanie sévisse ! Dans le même numéro deux chiffres suggestifs : le produit net de l'exploitation de l'Ouest depuis le rachat est tombé de 71 millions à 23 ; les indemnités pour retard et avaries, par contre, sont montées de 2 millions environ (1906) à près de 8. — Dans *les Documents du Progrès*, suite de l'Enquête sur « le Rôle de la violence dans les conflits de la vie moderne ». La réponse du M. Pierre Baudin, qui ouvre cette série, est tout à fait louable, tant sur les questions posées que sur la façon regrettablement tendancieuse dont, dans la plupart des enquêtes de ce genre, les questions sont posées. — *La Science sociale* a publié successivement un cours de méthode de M. Paul Descamps et une monographie de la grande culture en Beauce, de M. Bailhache. Dans *le Bulletin* annexe, un correspondant propose une nomenclature type de budget domestique destinée à faciliter les comparaisons entre familles de divers pays ; le schéma comprend 7 chapitres (Alimentation, Logement, Vêtement, Divers, Enfants, Domesticité, Placements) divisés chacun en 7 articles (soit pour le chapitre Divers : Charité, Livres, Sports, Vacances, Maladies, Menus-plaisirs, Imprévus), ce qui fait 49 articles en tout. M. Paul de Rousiers a fait suivre ce projet de considérations intéressantes. — *Pro Armenia* ayant disparu, c'est *Pour les Peuples d'Orient* qui le remplace. Son premier numéro rend un hommage ému à la mémoire de cinq grands défenseurs de l'Arménie, Elisée Reclus, Albert Vandal, A. Leroy-Beaulieu, G. Gaulis, et notre ami P. Quillard ; le nouveau journal a pour directeurs MM. de Pressensé et Victor Bérard, mais l'un affirme : « Si la Turquie d'Asie n'éxistait pas, il faudrait l'inventer », et l'autre : « La question de la Turquie d'Asie s'ouvrira demain. » Qui faut-il suivre ?

HENRI MAZEL.

## *ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE*

E. Durkheim : *Les Formes élémentaires de la Vie religieuse : le système totémique en Australie*. 8°, 647 pages, 1 carte, Paris. F. Alcan, 1912, 10 fr. — *Mélusine*, recueil de mythologie, etc., t. XI, 1912, 4°, nombr. ill., Paris, H. Welter, 20 fr. — Memento.

Systématique, M. Durkheim, en tâchant de dégager **Les Formes élémentaires de la Vie religieuse**, ne nous fait grâce d'aucun des maillons de ses formidables chaînes de raisonnement ; ni d'aucune discussion des détails dans la mise en ordre de ses preuves. Son volume se compose de deux parties enchevêtrées, l'une théorique générale, l'autre monographique. Celle-ci me paraît, quoique très fouillée, la partie faible. Comme j'ai dépouillé les mêmes documents que M. Durkheim, au cours des années, je crois pouvoir affirmer que leur valeur théorique est moindre que l'auteur ne pense ; il les traite comme les commentateurs traitent les textes sacrés, en les élucidant à grand renfort d'érudition, mais sans se demander si les trois quarts des matériaux bruts sont même dignes de confiance. Je souhaite que la lecture du volume attire à l'ethnographie quelques adeptes nouveaux ; je crains que, comme celle du livre de M. Lévy-Bruhl, elle n'en repousse davantage. Croyez-m'en, cela, c'est de l'ethnographie livresque, faite comme on traite, suivant la méthode dite à tort allemande, les textes grecs et latins ; ce luxe de renvois à des documents provenant d'informateurs quelconques, agents de police, vagues colons, missionnaires obtus, etc., ne sert pas à grand'chose, car il est des pages du livre de M. Durkheim où l'ethnographe impartial est obligé de mettre des points d'interrogation à chaque ligne : « Est-ce sûr ? Que vaut l'informateur ? Que vaut, ou que dit exactement le document ? » Andrew Lang et le Père Schmidt s'étaient fourvoyés déjà dans le guêpier australien ; M. Durkheim s'y est précipité à son tour. Dans dix ans, toute sa systématisation australienne sera complètement rejetée, et tout autant les généralisations qu'il a construites sur l'ensemble de faits ethnographiques le plus fragile que je connaisse. L'idée qu'il a tirée de là d'un homme primitif (relativement ; cf. sa note p. 11) et de sociétés « simples » est entièrement erronée. A mesure qu'on connaît mieux les Australiens, qu'on identifie moins le stade de la civilisation matérielle et celui de l'organisation sociale, on constate que les sociétés australiennes sont très complexes, très loin du simple et du primitif, mais très évoluées suivant des directions propres. En ce moment même B. Spencer (qui ne nous a jamais faite connaître ses documents intégraux, mais seulement des résumés et des arrangements) explore l'Australie septentrionale ; y trouvera-t-il du plus simple et du plus primitif ?

Tout lecteur non spécialiste, je ne dis pas en ethnographie australienne, mais même en ethnographie générale, peut constater comment M. Durkheim supplée aux lacunes de la documentation par d'innombrables hypothèses, toujours ingénieuses, et affirmées avec une sincérité qui déconcerte. Dès qu'on se refuse à accepter l'une ou l'autre de ces hypothèses, le reste craque. Toute cette partie rappelle, hélas! les systématisations de Lombroso : leur force leur est venue précisément de l'incroyable amas d'hypothèses de jointure, à chacune desquelles il eût fallu presque consacrer un livre spécial pour en montrer l'inanité de fait et l'insuffisance logique.

Mais laissons là ces malencontreux Australiens, qui ont déjà joué de bons tours à plusieurs théoriciens. Il y a l'autre partie du livre de M. Durkheim qui est pleine de vérités solides. Deux grandes théories occupent cette partie : une théorie générale du totémisme et une théorie générale de la religion. Dans les deux cas, la documentation dépasse l'Australie ; elle est comparative dans les limites requises.

Au chapitre V, on lira la critique des diverses théories sur le totémisme : elle est simple, rapide, exacte. Mais le chapitre VI (origines de ces croyances) n'apporte aucune théorie proprement dite. Car ce n'en est pas une que de dire : « *le totémisme est la religion, non de tels animaux, ou de tels hommes ou de telles images, mais d'une sorte de force anonyme et impersonnelle qui se retrouve dans chacun de ces êtres, sans pourtant se confondre avec aucun d'eux* », c'est-à-dire du *mana*. Mais cette définition ne s'applique qu'au substratum du totémisme ; c'est en somme donner au mot totémisme le sens du mot fétichisme, et supprimer toutes les difficultés d'interprétation des détails ; c'est supprimer aussi la question : Pourquoi tant de formes du totémisme ? Quel est le totémisme vrai? etc. Bref, c'est ouvrir la porte à toutes sortes de discussions nouvelles, mais non pas fournir une définition qui illumine aussitôt toutes les obscurités qui nous gênent. Un totem est déjà une puissance individualisée : nous sommes loin du stade dit « fétichiste » ou « impersonnaliste ».

Ce que M. Durkheim dit de cette force impersonnelle et des conceptions dynamistes primitives effarouchera peut-être bien des lecteurs : j'ai assez signalé les défauts du livre pour qu'on tende à me croire si je dis qu'ici M. Durkheim est entièrement dans le vrai. Les conceptions primitives sont nettement énergétiques. Toutes les religions, d'ailleurs, le sont : ce qui diffère, c'est le nom qu'on donne aux sources et aux formes d'énergie, et la figure sous laquelle on se les représente.

La manière dont M. Durkheim nous représente la religion et ses éléments constitutifs (notions d'âme, d'esprits, de dieux ; système des interdits ou tabous constituant le culte négatif ; sacrifice, rites mi-

métiques, rites commémoratifs et rites piaculaires constituant le culte positif) dépend directement des résultats auxquels l'a conduit l'étude des Australiens ; à chaque instant, il se réfère à ces tribus pour montrer la « genèse » de telle ou telle tendance ou institution religieuses. C'est bien ce qui rend sa construction entière si fragile, puisque les bases en sont branlantes. En outre, dans sa tendance personnelle bien connue à discerner avant tout et à mettre au premier plan l'élément collectif (social), M. Durkheim a négligé l'action, formatrice d'institutions et de croyances, de divers individus, sur laquelle j'avais attiré l'attention dans un volume (*Mythes et Légendes d'Australie*, 1906) que M. Durkheim a consciencieusement tenu pour nul et non avenu. C'est avec soin qu'il montre dans les divers phénomènes religieux qu'il a passés en revue l'importance prépondérante de la société. Mais je ne le suivrai pas jusqu'à dire que « la société n'est pas un être alogique », ni même qu'elle est un être tout court. Il est évident que, dans les sociétés plus primitives, l'action sociale est plus pressante que l'action individuelle ; mais celle-ci peut toujours prendre sa revanche. Le rêve de M. Durkheim, c'est de reconnaître à la société une réalité naturelle, pour un peu il dirait cosmique, par suite soumise à des lois aussi nécessaires que les lois physico-chimiques ; que si, par endroits, il fait allusion à la biologie, ce n'est assurément qu'à celle des animaux inférieurs. L'homme en est-il un ? je commence à ne plus savoir. M. Durkheim a découvert les êtres monocellulaires : une société australienne, puisque australienne il y a, serait-elle un organisme monocellulaire ? Je crains que M. Durkheim, quel que soit son souci apparent des faits ethnographiques, ne possède que le sens métaphysique et plus encore le sens scolastique ; il accorde la réalité vraie à des concepts et à des mots. N'ayant pas le sens de la vie, c'est-à-dire le sens biologique et ethnographique, il fait des phénomènes et des êtres vivants des plantes desséchées scientifiquement, comme dans un herbier.

De là à nier la réalité de l'individu, et la quotité dynamique de l'individu dans l'évolution des civilisations, il n'y a qu'un fossé que M. Durkheim a franchi avec allégresse. Oui, certes, dans les sociétés demi-civilisées, la religion, en tant qu'ensemble de croyances et d'actes d'une certaine sorte, est le phénomène le plus « social » qu'on connaisse, puisqu'à ce moment elle englobe le droit, la science, tout. Mais c'est pour cette raison, et parce que peu à peu l'individu a pris conscience de lui-même, s'est individualisé, que le progrès de l'humanité a consisté dans la laïcisation, peu à peu, de toutes les activités mentales et pratiques, en désagrégeant et en détruisant à mesure la religion. Quant à remplacer la religion par un autre impératif sociologique, je n'en vois pas l'utilité, ni même la possibilité.

§

**Mélusine**, le recueil de mythologie, littérature, traditions et usages populaires, fondée en 1877 par Jean Rolland et M. Gaidoz, avait cessé de paraître en 1887 ; elle vient de renaître, et le tome XI, avec une table générale des volumes I-XI, prouve un renouveau du folklore en France.

On y trouve la suite de l'énorme enquête de Tuchmann sur la fascination, des notes sur Mélusine (ainsi qu'il convient), une excellente collection de proverbes bretons (suite), un article de Lefébure sur le double psychique, une notice de M. H. Gaidoz sur Rolland que j'ai déjà signalée ici, du même un recueil de légendes contemporaines et sur des sosies, les nécrologies de Tuchmann, Bogisic, Sauvé, Ernault, Doncieux, Lefébure, Luzel et de nombreuses analyses critiques, par endroits ironiques. Les enseignes parlantes décrites par M. Edmont, p. 486, ne sont pas du tout totémiques. « Si je vis encore quelques années, dit M. Gaidoz, dans sa postface, peut-être y aura-t-il un jour un t. XII de *Mélusine*. » Ce n'est pas seulement parce que j'écris ce 1er janvier, ni que je suis orfèvre : mais je souhaite, et je convie mes lecteurs à souhaiter aussi à M. Gaidoz et à *Mélusine* longue vie et prospérité.

§

Memento. — L'excellente revue régionaliste *Lemouzi* a publié en 1912 la suite des Poésies populaires du Limousin, avec variantes, musique notée et indication des localités de collection que continuent à récolter MM. Chèze, Branchet et Plantadis ; le *Romancero* de Doncieux a montré l'importance des variantes locales pour une saine appréciation des voies de formation et de transmission des chansons populaires et *Lemouzi* contribue ainsi à rectifier peu à peu les idées courantes sur les mécanismes dont il s'agit. On trouvera aussi, dans *Lemouzi*, des légendes (auxquelles je reprocherai seulement d'être présentées sous une forme plus littéraire que populaire), des poésies de poètes modernes en patois locaux, la fin de l'étude sur les Ostensions par Pierre l'Escurol (avec figures intéressantes) et toutes sortes de glanes de folklore. La partie rituelle (cérémonies de passage, saisonnières, agricoles, etc.,) me paraît trop négligée.

*La Semaine Auvergnate* va publier chaque semaine une chanson populaire ou un conte recueillis avec soin par M. Pourrat : excellente initiative. J'ai publié dans *le Patriote Républicain de la Savoie* un questionnaire, dont je pourrai envoyer des tirages à des folkloristes d'autres régions qui en désireraient.

Dans *le Pays lorrain :* de vieilles chansons et des légendes en patois recueillies par MM. Sadoul, Jean-Julien-Valentin, de Champenay, etc., et des glanes de folklore dans tous les nos. A signaler dans les *Archives Suisses des traditions populaires*, 3e livr. de 1912, deux récits en patois bernois du Petit Poucet, rareté extraordinaire ; M. Rossat, de Bâle, les a obtenus de vieilles âgées de 73 et 79 ans. Mais ces versions sont-elles vraiment populaires, ou proviennent-elles de Grimm ou de Perrault ; seule

la comparaison phrase par phrase en déciderait. Dans la *Revue des traditions populaires*, août et suiv., le début d'un grand article, comme toujours admirablement documenté, de E. Cosquin sur le rôle prétendu des Mongols dans la transmission des contes indiens vers l'occident européen.

A. VAN GENNEP.

## *LES REVUES*

*Les Entretiens Idéalistes :* Auguste Callet : Balzac jugé en 1850 et un croquis de ses funérailles. — *L'Olivier :* deux sonnets de M. Louis Le Cardonnel. — Vues du Japon, d'après des lettres de 1861. — *Le Correspondant :* Mme la baronne François Baude : « Sur les jeunes filles ». — *Le Feu :* « l'absinthisme et le Parlement », par M. le Dr Porcheron. — Memento.

Avec une admirable piété, M. Charles Callet s'efforce de remettre en lumière l'œuvre de son père : Auguste Callet, qui mourut en 1883, septuagénaire, et fut, celtisant et philosophe, un écrivain du plus haut mérite. **Les Entretiens idéalistes** (décembre) publient une étude inachevée d'A. Callet qui a pour titre : « Les Funérailles de M. de Balzac ou le dernier chapitre de *la Comédie humaine*. »

Quelles funérailles ! La religion n'y est qu'une pompe, qu'une satisfaction aux convenances. A la messe personne ne prie. Pendant le *Dies iræ*, on écoute comme à l'Opéra ; on chuchote, on critique les œuvres du défunt ; celui-ci calcule ce qu'il gagnera à cette mort, il fera la biographie du disparu ; celui-là repasse dans sa mémoire le discours funèbre qu'il va débiter, et qu'il a commencé pendant l'agonie du héros. Personne ne se demande ce que va devenir cette âme surprise par la mort au milieu des combinaisons d'un roman plus ou moins moral.

Cimetière. Discours. M. Hugo. Louanges hyperboliques ; ni mesure, ni clarté, ni naturel, ni émotion ; découverte de l'immortalité de l'âme ; rébus.

M. Desnoyer. Un feuilleton du *Siècle*, apologie du roman sur une tombe. Critique d'une loi. Epigramme, dissertation littéraire, politique ; acrostiche.

Un peu de terre sur la bière, et tout est dit.

Ovation de M. Hugo. Parodie. Les compères de *l'Evénement* et de *la Presse*. Les compères du *Siècle*.

Rien ne manquait à la comédie, excepté le grand observateur.

Au XVIIe siècle, quelle différence ! quels hommes et quelles œuvres ! Et quelle humilité devant la mort ! et quelle grandeur dans cette humilité !

Enterrement de Corneille, de Racine. L'homme de bien l'emporte encore sur le grand écrivain.

Les œuvres, c'est l'héritage, c'est nous, notre plaisir, notre gloire. Les vertus, c'est lui !

Plus loin, Auguste Callet juge Balzac :

Ce qui a manqué à M. de Balzac, c'est un but moral et la patience qu'il fallait pour l'atteindre. Le véritable but qu'il a poursuivi toute sa vie, c'est

la fortune. Il s'étonnait qu'un homme de son mérite restât pauvre, en proie aux besoins, aux privations, obligé de vivre modestement, chichement, tandis que tant de sots s'enrichissent. Il accusait la contrefaçon des Belges. Il croyait élever la dignité de l'écrivain en exploitant son talent comme on exploite une mine, et il la rabaissait en croyant la relever. Il supposait que la richesse affranchit, et il était plus esclave que le pauvre qui modère ses désirs. Il se condamnait donc à un labeur de mercenaire, fatiguait les imprimeurs à le suivre, conduisait deux ou trois livres à la fois, comme les écuyers du cirque conduisent trois chevaux, et tenait le public en haleine par une longue série de tours de force que personne, jusqu'à lui, n'avait osé entreprendre. C'était le temps où les journaux commençaient à publier des romans. Cette nouveauté acheva de mettre à la mode le nom de M. de Balzac et, en France, il suffit qu'un auteur soit à la mode, cela lui tient lieu d'esprit et de bon sens. C'est l'histoire des *Lettres persanes*.

Les directeurs de journaux, les libraires se pressaient chez M de Balzac, couvraient d'or et d'encens les moindres caprices de sa plume. Mais plus il gagnait, plus il gémissait de l'aridité de son travail, de la parcimonie de ses éditeurs. Il allait, il allait toujours, gagnant dans un mois plus que Corneille, plus que Racine, plus que La Fontaine n'avaient gagné durant toute une vie pour tant de chefs-d'œuvre. Il avait donc atteint, autant que possible, le but de sa vie, mais il avait gaspillé, usé, profané un admirable talent, donné aux jeunes écrivains un funeste exemple, allumé en eux la même convoitise, et cette soif de s'enrichir amène la soif de produire, et ces productions qui pullulent dégradent la langue et les mœurs.

Les tableaux immondes, les déclamations, les scènes de boucherie et de torture, les constrastes les plus éloquents, la vertu dans un lupanar, le vice doré, le crime en gants blancs, le monde pris à rebours, les exceptions données pour règle, l'impossible tenu pour vulgaire, voilà les ressources ordinaires de cette littérature sans conscience, sans étude, sans talent, qui s'est emparée des journaux, qui se produit sous tous les formats, qui remplit les cabinets de lecture, et qui hébète la génération présente. La société, depuis cinquante ans, n'existe plus, du moins ce qu'on appelait jadis la société.

Voilà ce que pouvait écrire, en 1850, un vrai lettré, dont on ne saurait suspecter l'honnête foi, sur Balzac et son œuvre !

Faut-il insister?... Lisons, comme nous lirions un document :

Mais la modestie n'est pas le caractère du siècle. Elle n'était pas le caractère de Balzac. Voilà pourquoi il décore pompeusement ses ouvrages d'un titre que La Fontaine et Molière n'auraient pas osé choisir, du titre fastueux de *Comédie humaine*. Titre orgueilleux, titre menteur, avons-nous dit. Ajoutons : titre immoral, et qui donne, d'avance, une juste idée de cette bizarre épopée. Quoi ! vous avez la prétention de connaître l'homme, de peindre la société et les mœurs, la vie et ses mystères, et vous appelez tout cela une Comédie ! Quoi ! la chose n'est pas, à vos yeux, plus sérieuse qu'une pièce de théâtre ! Ce mot de comédie n'est plus pour vous, comme pour Aristophane et Molière, le nom du genre littéraire que vous avez choisi ; c'est le nom de la chose que vous prétendez imiter, c'est le titre

même de votre œuvre ! Comédie humaine ! Vous qui lisez, vous voilà avertis. La vie réelle n'est qu'une farce de la foire, un mélodrame moitié gai, moitié sanglant, où chacun de nous a son rôle. Mais, s'il vous plaît, quel est l'auteur de la pièce ? Quel est son but et sa moralité ?

M. de Balzac n'en sait rien. Il ne le dit pas, du moins. Etranges comédiens que nous sommes ! Il faut que nous improvisions nos rôles dans cette farce universelle où quelque Dieu moqueur nous a jetés, sans nous dire pourquoi et sans nous souffler la réplique. Mais M. de Balzac le veut ainsi. Il ne voit partout que des oripeaux, que des mastiques, que du fard, que des tréteaux, que des coulisses, que des intrigues, que des passions feintes, des paroles menteuses. Qu'est-ce donc que vous allez faire au théâtre, jeune homme ? La comédie n'est pas là ; elle est partout, elle vous enveloppe, elle est dans votre foyer, dans les embrassements de votre mère, dans l'innocence de votre sœur, dans la bonne renommée de votre père. Comédie que tout cela ! Ce magistrat vieilli sur son siège, comédien ! Cet avocat illustre, ce médecin connu du Pauvre ! cette veuve en deuil, comédiens ! Ce soldat mutilé, comédien ! Ce prêtre à genoux, qui console un mourant, comédien !...

Ici s'arrête le manuscrit inachevé d'Auguste Callet. On pouvait le tirer d'oubli, pour la curiosité du sentiment qui l'inspira. Cela comporte une leçon, aujourd'hui que Balzac domine le XIXe siècle, de tout son œuvre gigantesque.

§

**L'Olivier** (décembre) publie ces deux beaux sonnets inédits du poète Louis Le Cardonnel :

AMOUR.

*Au docteur H. Bertrand-Sansterre.*

Le temps d'adolescence adorable venu,
Une voix me criait : tout est beau quand on aime !
Aimer, c'est ici-bas s'unir au bien suprême.
L'amour peut être immense, et rester contenu.

Et moi qui, largement, donnais mon cœur à nu,
J'ai su quelle moisson d'ingratitude on sème.
Alors, j'ai murmuré : lève-toi dans moi-même,
Ivresse d'aller seul, méprisé, méconnu !

Et j'ai toujours aimé : les hommes et les bêtes,
Les êtres sans élans, jusqu'aux mauvais poètes.
Je me suis retrouvé plus aimant chaque jour.

J'ai béni les méchants, béni mes meurtrissures.
Car mon amour à moi, c'est le profond amour,
Qui saigne, et se nourrit du sang de ses blessures.

RAVENNE.

*A André Fontainas.*

Toi que je n'ai pas vue, ô songeuse Ravenne,
Tu me hantes toujours ! Car tout près de mourir,

Aspirant, sans le dire, à son dernier soupir,
L'Alighieri te vint, portant sa grande peine.

Seul il avait marché, dans l'exil, sous la haine,
Et Florence restait son incessant désir :
Mais de tels hommes n'ont, ici-bas, qu'à souffrir,
En promenant partout leur fortune incertaine.

Solitaire il erra, de tes lugubres pins
A tes absides d'or, Ravenne ; et tu devins
Une consolatrice amère à son front blême.

Il pardonna, pieux, au sévère destin.
Tu conserves ses os : et sur l'âpre maremme,
Plane encor le dernier soupir du Florentin.

§

La même revue achève sous ce titre : « Le Japon d'autrefois, » la publication de lettres écrites de 1859 à 1862, par un négociant français : Defaysse-Soubeyran. Son petit-fils, M. H. Bertrand-Sansterre, explique ainsi pourquoi il s'est fait l'éditeur de ces papiers de famille :

J'ai donné ces extraits parce qu'ils me paraissent éclairer d'un jour nouveau une période éphémère et mal connue de l'histoire de la Chine et du Japon. Ils font mieux comprendre aussi l'âme de ces pays, toujours si loin de nous, quel que soit le vernis médiocre dont notre civilisation européenne pense l'avoir revêtue. Les événements tragi-comiques qui ont suivi la mort de l'empereur japonais l'ont bien montré récemment. Chaque peuple demeure lui-même malgré tout. Il n'est pas mauvais de le dire à l'heure où, de toutes parts, les nations tâchent de se réaliser dans une ethnique unité.

Voici un fragment d'une lettre datée de Yokohama, le 30 janvier 1861 :

Natal, le garde-pavillon de M. de Bellecourt, a reçu un coup de sabre, et a dû à sa présence d'esprit de n'être pas tué. Son escorte ne l'a nullement protégé. Le pauvre Hewsken n'a pas eu autant de chance que Natal. Il revenait de chez le ministre de Prusse à qui il servait d'interprète, accompagné d'officiers pour le défendre, quand, au détour d'une rue, il fut attaqué brusquement par trente samorayes qui le blessèrent à mort ; ses gardiens ne le défendirent pas. Mais ces gardes que le gouvernement impose ne sont que des espions, et pas autre chose. On ne sait ce que pense ce gouvernement hypocrite et faible. L'Empereur n'a pour ainsi dire pas d'armée ; les yakounines qui le servent appartiennent à des princes. Le prince de Mito, qui a fait dans le temps assassiner le Gotaïro, ou Régent, et que le gouvernement a fait assassiner à son tour, était plutôt favorable aux étrangers au lieu d'en être l'ennemi comme le gouvernement voulait le faire croire. Ce qui nous a éclairés à ce sujet, c'est que des gens cherchèrent un refuge chez le prince de Sadzuma, le plus favorable aux Européens. La moitié des princes nous est favorable et l'autre moitié hostile. Ceux qui nous sont

avorables auraient l'intention de quitter Yedo ; c'est leur manière de se dé-
larer ennemis du gouvernement, puisqu'ils doivent y résider six mois de
l'année ; le gouvernement n'a aucun moyen de les faire rentrer dans l'or-
dre. Le parti ami du progrès prend goût au confort européen ; quant au
peuple, il est l'ami de ceux qui voudraient secouer son esclavage ; il ne
redoute pas une guerre, puisque seuls les nobles se battent. Et nous, main-
tenant, tous réunis à Yokoama, avec ministres et consuls, nous attendons
les événements avec patience.

Ce qui suit porte la date d'avril 1861 :

Un de nos compatriotes, M. Fauchery, vient de mourir. Il n'avait pas voulu se confesser, et les deux prêtres qui sont au Japon ont refusé de procéder à l'ensevelissement, malgré l'insistance du consul général. Nous étions tous là ; c'est notre compatriote M. Garnier qui a officié. On l'a enseveli près de la fillette de M. Salabelle, dans le petit cimetière où se trouvent déjà enterrés plusieurs matelots. Après deux décharges de mousqueterie, les matelots envoyés par le navire de guerre français ont défilé devant la fosse en déchargeant leur fusil. M. Fauchery était un compagnon charmant, aimé de tous. Il était le correspondant du « Moniteur », et un photographe de grand mérite. En revenant de cette triste cérémonie, j'ai rencontré dans la grande rue une foule qui courait au-devant d'un étendard. Je me suis avancé. On promenait sur un cheval un homme pâle et garrotté. On le conduisit, quand il eut fait le tour de Yokoama, derrière la colline où se trouve la prison. Il fut attaché à un poteau, dans un champ, ayant pieds, genoux, bras et cou attachés, dans la position d'un crucifié. On lui mit de la boue au cou, aux épaules et à la poitrine, et on rassembla autour de lui des broussailles qu'on alluma. Il ne fit aucun mouvement ; on lui avait fait prendre auparavant, m'a-t-on dit, du poison. Ce malheureux était un incendiaire.

§

Mme la baronne François Baude trace, dans **le Correspondant** (10 décembre), ce portrait désenchanté de la jeune fille actuelle :

C'est, à peu d'exceptions près, une personne décidée, pratique, nullement entachée de romanesque. Elle cause sans timidité, d'une façon souvent agréable et ne dissimule ni ses goûts, ni ses idées, ni ses ambitions. Le côté brillant, qui ne se révélait naguère que chez la femme, a été développé chez elle dès l'enfance. Elle n'est pas plus intelligente, mais elle montre son intelligence ; elle n'est pas plus cultivée, mais elle étale ce qu'elle sait. Elle n'est ni très modeste, ni très réservée, et manifeste plutôt du *caractère* que de la douceur. On sent qu'elle a été habituée à compter avec son *moi* et que ce dernier s'est fortifié librement. Il faudra que le futur mari se trouve d'accord avec ledit *moi*, qui n'a nullement l'intention de lui céder un pouce de terrain.

Le devoir semble une chose assez lointaine pour cette jeune personne. Elle n'a de piété que ce qu'il faut pour ne pas se faire remarquer et n'y puise pas, semble-t-il, d'obligations bien sévères. Les parents sont des camarades indulgents plus obéissants qu'obéis et auxquels on n'hésite pas à

signifier sa volonté. Il serait superflu d'avoir pour eux des attentions. Quant aux oncles et tantes « vieux jeu » et aux amis âgés, on les *sème* avec désinvolture... La jeune fille a ainsi une vie libre et dégagée qui lui laisse le loisir de penser uniquement à son plaisir.

Ce qui la caractérise le mieux peut-être est l'horreur de rester à la maison et l'ennui non dissimulé que lui cause la vie de famille. Elle s'y montre morose, égoïste et distraite. Elle méprise la culture qui fut celle de ses parents. On lui a prodigué une instruction *gaveuse* aussi masculine que possible qui a fait d'elle parfois une jeune savante prête à écraser son mari de sa supériorité et à apporter dans son ménage la gaucherie, l'ennui ou l'incapacité d'un homme appelé par hasard à des fonctions féminines. Le plus souvent, elle n'a retenu du programme surchargé qu'un certain nombre de formules et d'aperçus qui la portent, néanmoins, à se croire l'égale de l'homme sur le terrain intellectuel. Elle a l'orgueil propre aux demi-sciences. En réalité, elle ignore beaucoup de choses utiles que savait sa devancière. Sa culture classique est inférieure et toutes les matières abstraites, mises tant bien que mal à sa portée, ne laissent dans sa tête qu'un pitoyable désordre. L'éducation terminée, elle ne se nourrit plus que de magazines, de comptes-rendus mondains, de livres d'auteurs à la mode. Sa mère se montre fort large dans ce qu'elle autorise et ferme les yeux sur le reste. Il faut dire que la littérature bon marché fâcheusement illustrée, les journaux faits pour exciter chez la femme la vanité et l'envie de paraître sont partout, dans toutes les mains. La jeune fille en profite largement... Les sports qui l'attirent au dehors ont une grande place dans sa vie : elle s'occupera parfois d'œuvres et s'y manifestera sous un jour heureux, mais il ne faut pas lui parler de *s'enfermer* ou de demeurer plus que de raison près du fauteuil de sa grand'mère. L'extérieur lui est nécessaire. Elle et ses amies passent la moitié de leur temps dans la rue.

Elle a généralement des appétits de luxe très marqués. Les questions financières la trouvent avertie et elle s'est fixé un chiffre de revenu pour son ménage futur. La question sentiment semble ne pas exister ou du moins elle existe d'une façon si raisonnable qu'elle ne peut être gênante. La jeune fille contemporaine n'est plus disposée à faire de l'homme un héros : elle le connaît trop bien et le juge trop mal. Elle l'estime moins intelligent qu'elle et sans rien qui vaille qu'on lui sacrifie quoi que ce soit. Le monde entier, d'ailleurs, lui apparaît sous des couleurs crues. Le luxe reste sa grande préoccupation. Avoir le même train que sa meilleure amie, le même rang de perles, la même automobile, voilà l'important !

C'est assez exact. Comment espérer que « tournerait » mieux, fleurie en jeune fille, l'enfant de la mondaine dépravée par les complaisantes psychologies de M. Paul Bourget qui, aujourd'hui, prêche des Carêmes ! L'exemple des aînées ne suffisait pas. On y a ajouté le poison sûr de cette « littérature permise » où Cartouche, avec les traits de Don Juan, les séductions chevaleresques, la générosité, se fait un redresseur des torts sociaux. Au théâtre, le même héros sévit, quand l'auteur à la mode ne propose pas « aux familles » le spectacle de la fadeur sentimentale qui, s'il plaît à la mère assagie,

répugne à la jeune fille par le manque de vérité ; car la jeunesse aspire au vrai, par les forces mêmes dont la nouveauté communique à ses enthousiasmes le principe de leur fraîcheur.

Et voyez si Mme Fr. Baude n'a pas raison encore :

L'air est saturé de l'admiration et du désir des choses chères. Comment s'étonner qu'une enfant conclut logiquement à l'importance de ce qui occupe tant auprès d'elle ? On lui reproche de compter comme un notaire. Qui donc lui parlerait de sentiment ? Sa mère, elle-même, ne l'ose pas, craignant d'éveiller en elle une fibre jugée dangereuse et surannée.

La jeune fille envisage le luxe comme le seul but enviable : elle veut du plaisir. Qui lui montre un penchant contraire ? Ses aînés ne semblent occupés qu'à mettre du confort et de l'agrément dans leur vie. Sur les tables traîne une littérature qui n'existait pas autrefois et dont la lettre innocente cache l'esprit le plus pervers. Elle feuillette les journaux féminins exclusivement vaniteux et ne peut ignorer de quoi se compose le trousseau de miss X., héritière du roi de la vaseline, ni combien Mlle Z., des Folies-Délicieuses, possède de paires de souliers...

§

Dans **Le Feu** (décembre) M. le Docteur Porcheron traite de cette question : « L'Absinthisme et le Parlement ».

De 3,02 litres par habitant, en 1902, la consommation d'alcool est montée, en 1911, à 4,06 litres par an.

L'absinthe, le plus nocif des apéritifs, est aussi le plus recherché. Sa consommation est énorme. On l'évalue, en France, à 0 litre 80 par habitant. Les départements que l'absinthisme a le plus atteints sont les suivants : les Bouches-du-Rhône (3 litres 50 par habitant), le Var (2 lit. 75), le Vaucluse (2 lit. 28), la Seine (2 lit. 17), etc.

Alors que la Suède et la Suisse opposent une digue infranchissable au flot montant de l'alcoolisme et de l'absinthisme, la France parlementaire assiste indifférente aux péripéties de l'intoxication nationale.

L'effort est trop considérable pour le Parlement actuel. Comment des arrondissementiers dont les intérêts sont intimement liés à ceux des cabaretiers pourraient-ils prendre la triple décision : de proscrire l'absinthe, d'abolir le privilège des bouilleurs de crû, de limiter le nombre des débits de boissons ?

Nous sommes submergés par les cabarets. En comparant les grandes villes du monde, on compte pour 1.000 habitants :

A Paris...... 11,25 bars ou buvettes.

Le Sénat, au dire de M. le Dr Porcheron, « a commis un crime de « lèse-nation » en ne prohibant que « la vente des apéritifs contenant de la thuyone » :

Certes, l'action convulsivante et épileptisante de la thuyone est connue des physiologistes et des cliniciens. Mais la thuyone ne représente qu'une faible proportion des essences nocives contenues dans la *purée verte* du populo, ou la *muse verte* des poètes bachiques. L'apéritif absinthe renferme

encore de l'essence d'*hysope*, qui est aussi convulsivante que la thuyone ; de l'essence de *coriandre*, qui produit de l'incoordination motrice, un état d'ébriété avec somnolence et insensibilité à la douleur ; de l'essence d'*anis* stupéfiante ; de l'essence de *badiane* très toxique ; de l'essence de *mélisse* renfermant du citral qui paralyse le système nerveux ; de l'essence de *fenouil* convulsivante, etc.

Tous les travaux de laboratoire, tous les faits cliniques démontrent la nocivité de ces essences. Le Professeur Raymond, de la Salpêtrière, a cité le cas d'une femme qui s'était tuée par l'abus de l'eau de *mélisse*. Le Professeur Pouchet estime que « l'essence d'*anis* est toxique au même titre que l'essence d'absinthe ».

L'auteur cite de savants témoignages. Puis il remarque.

Tous les médecins sont unanimes. Nous excepterons cependant les trois *médecins sénateurs* du Doubs (Pontarlier et Cie).

L'un d'eux, le docteur Borne, considère l'absinthe comme un poison hypothétique ; un autre, le docteur Grosjean, clame devant le Sénat « les bien« faits de l'absinthe efficace contre le choléra et contre la typhoïde ». Le troisième, médecin sénateur du Doubs, s'est contenté d'approuver ses deux collègues, de la voix et du geste.

Il est évident qu'on ne peut être à la fois juge et partie. Mais tous les praticiens indépendants de France sont d'accord sur les méfaits de l'alcoolisme et de l'absinthisme.

§

Memento. — *Revue bleue* (7 et 14 décembre) : — « Le Chevalier de Saint Ismier », manuscrit inédit de Stendhal. — M. P. Flat : « Quelques idées de M. Ch. Maurras. » — « Impressions de Madagascar », par Mme Marguerite Augagneur.

*La Nouvelle Revue* (15 décembre) : — « La Noël au pays Basque », par M. P. Harispe. — M. F. Brunot : « L'Influence de l'autorité sur le langage. »

*Revue hebdomadaire* (14 décembre) : — M. Ch. Maurras : « Notes sur Dante. »

*Propos* (octobre à décembre) : — De M. J.-F. Merlet : « Notes de Voyage » ; des poèmes : « Soirs d'enthousiasme et de mélancolie » ; une étude sur le peintre J.-F. Millet.

*Le Feu* (décembre) : — La suite des poèmes de M. E. Sicard : « Le jardin du silence et la ville du Roy. » — M. Léo Coren : « Le Rat ». — Mme J.-H. Fanau : « Sérénité. »

*Les Horizons* (15 décembre) : — « Petit-Louis, » conte de Noël, par M. H. Strentz. — « Ode », par M. Jules Romains. — « Méditation pluvieuse », par M. Legrand-Chabrier. — « Premier poème d'automne », par M. Théo Varlet. — « Le Repas », poème de M. D. Combette.

*Les Cahiers de l'Amitié de France* (décembre) : — « Le père Gratry », par M. J. Balde. — « Rome et Louis Veuillot », par M. D. Roland-Gosselin. — « Poèmes » de M. Ch. Grolleau.

*Les Cahiers d'aujourdhui* (no 2, décembre). — Avec un hors-texte de M. A. Rodin et des « marges » de MM. Bonnard, Roussel, Vallotton et

Vuillard, — donnent des pages de MMmes Colette Willy et Marguerite Audoux, de MM. Marcel Ray, Léon Werth, Elie Faure, Ad. Loos, Marcel Sembat, Francis Jourdain, Emile Verhaeren.

*La Controverse* (15 décembre) : — M. E. Archdeacon : « L'Art existe-t-il ? » — Une lettre de M. P. Mille : « A propos du Néo-Malthusisme. »

*La Renaissance contemporaine* (24 décembre) : — « Sous le chêne celtique », par M. J. Reboul. — M. G. Dupin : « Lettre ouverte à M. Maurice Barrès », à propos des vieilles églises. — Une amusante fantaisie de M. G. Picard : « Mon premier roman. » — « L'Accord et l'art musical », par M. Jean Huré.

*Le Parthénon* (20 décembre) : Opinions sur « le Secret professionnel du journaliste ».

*La Revue française* (1er décembre) : — M. P.-F. Roche : « Larmes de la Volupté. » — M. B. Combette : « L'Exécution double. » — « D'un mince auteur », par M. A. Suarès qui traite magistralement de Paul-Louis Courier.

*L'Occident* (octobre) : — De jolis poèmes de M. René Chalupt. — De M. G. Jean-Aubry, une étude sur les Poèmes de M. Léon-Paul Fargue.

*La Revue* (15 décembre) : — M. H. Joly : « La Civilisation est-elle en progrès ? » — De M. le Dr Max Nordau : « Crimes de Suffragettes. » — M. Ch.-L. Bernardin : « La Littérature française du Val d'Aoste. » — « Fantin-Latour inconnu », par M. J. Tild, avec des dessins inédits.

*La Revue critique* (10 décembre) : — « Une création des Hohenzollern : la Marine de Guerre allemande », par M. Gaston Pastre. — « De l'esprit universitaire », par M. G. Maire.

*Pan* (septembre-octobre) : — Un poème de M. Fersen. — Poésies de M. H. Schilde, Léon Vérane. — « Proses pittoresques et amoureuses » de M. Legrand-Chabrier.

*La Flora* (15 décembre) : — Poèmes de MM. Léon Bocquet et Maurice Gauchez. — « Le Règne de la Flora », par M. Lucien Rolmer.

*Le Double Bouquet* (décembre) : — Vers de Mme H. Seguin, MM. Ch. Derennes, E. de Stietencron, Ch. Grolleau. — « Une jeune revue », par M. H. Germain.

*La Vie* (28 décembre) : — « Les Idées générales et la méthode de Zola », d'après des inédits, par M. W. Berteval. — « Eugène Montfort », par M. Henri Martineau.

*Les Marches de Provençe* (décembre) : — Fascicule réservé au peintre provençal Marcel Arnaud.

*La Vasque* (octobre-novembre) : — « Poèmes » de MM. Camille Mauclair, Reutlinger, René Druart, etc. — Un admirable compte-rendu match de boxe Carpentier-Billy Papke, signé : « Ye olde Sportsman ».

*Le Jardin Fleuri* (no 1, du 1er décembre) est une revue « mensuelle littéraire et artistique ». A sa tête sont MM. Jean de Lessy, Marcel Fromenteau et Albert Desvoyes. M. Gaston Picard s'y exprime « sur la Poésie d'Aujourd'hui ». — M. C.-Francis Caillard y publie des « Paroles pour un frère de misère ». — M. A. Desvoyes donne un conte : « La Statuette » ; M. Fromenteau « la Ballade de Marion Delorme ; M. de Lessy, le début d'un roman : « L'heure heureuse » ; M. J. Delaude, une nouvelle : « Monsieur le juge de Paix. »

Viennent de naître également, en décembre :

*Le Moulin*, mensuel et « montmartrois ».

*Revue des Indépendants*, « organe mensuel de l'Association des littérateurs indépendants ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES JOURNAUX*

La Crise du français (*La Dépêche*, 22 décembre). — Le successeur de M. Chauchard (*La Critique indépendante*, 15 décembre).

Il a passé vers la fin de l'année, dans **la Dépêche**, un article de M. Ajalbert, qui n'est pas seulement fort amusant, mais des plus instructifs et sur lequel je conseille aux femmes (comme aux hommes) qui s'improvisent écrivains de méditer quelque peu. Mais c'est une femme qui est le sujet et la victime de la démonstration, que, pour faire figure d'écrivain français, il ne suffit pas d'avoir de la fantaisie, de la verve, de l'originalité d'esprit : tout cela, ce sont des moyens de briller dans la conversation. L'écriture est une autre affaire. Il faut de l'étude, de l'application, de longs essais, de la discrétion, de la réflexion, et bien d'autres choses, sans parler du goût. On n'apprend pas à écrire, on ne se donne pas un style, mais on apprend les éléments du métier, comme un peintre la technique de son art. Et voilà ce que tant de mauvais écrivains ignorent ou méprisent de plus en plus. C'est M. Albalat qui finira par avoir raison. Qu'il ouvre une école et qu'il commence par la grammaire !

Je ne nommerai ni l'auteur qui a servi à la leçon d'anatomie littéraire de M. Ajalbert ni le roman (à succès, naturellement) dans lequel il a noté : « ignorance de la grammaire, mépris de la syntaxe, expressions saugrenues, images et comparaisons grotesques ». Ceux qui lisent beaucoup l'ont lu, mais tous n'en ont pas remarqué le charabia. Respectons leurs illusions, l'auteur se reconnaîtra suffisamment. J'avais même envie de supprimer un nom d'héroïne qui est peut-être une indication trop claire. Mais il revient très souvent et puis, qui s'en souvient ?

J'ai, sur ma table, quelques volumes d'un auteur à gros tirage, à réputation littéraire, dont l'influence compte dans les jurys, dont les romans paraissent dans les revues, les journaux et les illustrés les plus difficiles ; je ne donnerai pas le nom ni les titres : de chacun de ses livres on composerait le plus formidable sottisier. Lisez : ce sont des fleurs fraîches coupées dans la dernière production :

— « L'apparition soudaine d'un îlot de verdure *les extasiait.* »

— « Puis, d'une route large, des cubes blancs, des *hippopotames juifs* » (?)

— « *Elle s'impatientait de l'oasis...* »

— « Deux petites branches de mimosas qu'elle *piqua à ses tempes.* C'é-

tait son habitude de porter ainsi les fleurs, *tout près de sa pensée et de son odorat.* »

— « Le *couple* s'assit *en face l'un de l'autre...* »

— « *Ginette lui souffla dans les narines :* Vite, il fait soleil. »

— « Dans sa corbeille de mariage, Ginette exigea une pièce de théâtre. »

— « Revenant *en marchant sur ses mains,il murmura entre ses dents...* »

— « Nous, les *Circés idéales ;* nous, les *câlineuses des âmes...* »

— « A combien d'autres avant moi a-t-il envoyé *ces étoilées épitres ?* »

— « Le juif aux prunelles *couleur de pipi...* »

— « Malgré la différence des castes, une affinité existait entre elles, *l'affinité d'être seule chacune...* »

— Je ne peux pas, dans ce climat déprimant, *m'atteler devant une table...* »

— « Si tu pouvais prendre un congé, on *oubliera* vite... »

— « Mais quand Bob *arriva...* Ginette ne *pouvait* résister... »

— « Et se renversant en arrière, comme les filles, elle vida la coupe pour s'étourdir, pour *faire sauter sa pensée,* comme ses femmes faisaient sauter leurs bouches. »

— « Il était tard lorsqu'*elle se décida d'aller* rejoindre Bob. »

— « Ah ! que je voudrais être couché à vos pieds *dans un tapis de feuilles mortes,* et *respirer les muguets...* »

— « Vous me traitez pire qu'un troupier. »

— « Alans dévora *avec un appétit* que Ginette jugea *indélicat.* »

— « Tu sais bien que tu ne l'aimes plus, depuis qu'il a possédé ta chair, et qu'amant victorieux *il a tué sous lui sa force !!* (?) »

— « Ces robes agrafées dans le dos, véritables cuirasses *anti-adultérines.* »

— « Je *m'illusionnais que* tu serais enchantée. »

— « En traversant Versailles, *cette ville royale de soldats...* »

— « Il ne voyait rien, à peine les pêchers en fleurs des cheveux de Ginette. »

— « Ginette disparut littéralement *derrière un typhon de mains tendues.* »

— « Ce pays de clarté que *je chéris maintenant de ton souvenir.* »

— « *Je m'arrangerais* pour que vous *soyez...* »

Il n'est point une page où le français ne subisse quelque outrage. J'ai pêché au hasard. La forme ne rachète pas le fond, — le fond de vase où s'enlise une description que je n'ose pas citer, encore qu'elle ait paru dans le plus réservé de nos périodiques.

Il s'agit d'une femme du monde qui revient d'un rendez-vous sans avoir cédé à son amant, et se retrouve avec son mari.

Je n'insiste pas. On entend bien que ce n'est pas le sujet qui me choque, mais le manque de goût,la trivialité gênante,le bas femellisme de *l'héroïne* qui proclame ailleurs : « Nous sommes des honnêtes femmes. »

Dans une autre composition de même signature, la femme du monde n'écrit-elle pas à son amant, officier de marine : « *Mon cher étalon naval !* »

A chaque page, une cocasserie comme ceci :

« Ces lettres (de son mari) renfermaient en leurs pages serrées *des lotus*

cueillis aux étangs sacrés, et des *hybiscus épanouis* sur la Plaine des Tombeaux... »

Des lotus et des hybiscus, — pourquoi pas une tasse et une soucoupe entre deux feuillets ?

Il est bien, ce prestidigitateur de mari qui insérerait une pivoine sous enveloppe affranchie à deux sous. L'amant n'est pas mal non plus. Savourez :

« Soudain, la lune vint frapper la vasque. Alors, je vis, ô ma maîtresse adorée ! je vis dans la fluidité de l'eau frissonner ta chair blonde, ta chair rose, telle que je l'avais vue, étendue, pâmée sur le grand lit neigeux, tandis que ce même astre doré coulait par les fenêtres ouvertes sur toi.

« Et je suis tombé à genoux ; j'ai étendu mes bras ; mais la lune monta et il ne resta plus que les nénuphars blancs. J'ai baisé le bord de la pierre pâle : elle était tiède et douce et parfumée, et j'ai cru goûter la saveur de ton corps adoré. Je me mis à pleurer. *Alors, j'entendis quelqu'un pleurer derrière moi.* Je me retournai effrayé. *C'était un singe, un pauvre singe gris qui avait sans doute perdu sa femelle. Je lui tendis la main comme à un ami d'infortune. Mais il s'enfuit...* ».

Certainement, c'est une des scènes les plus effarantes que je sache. Ce singe, ce quelqu'un qui pleurait, qui avait *sans doute* perdu sa femelle, — pourquoi pas: *aussi cet ami d'infortune !*

Et la femme de l'homme aux lotus postaux, la maîtresse de l'étalon naval, ne leur est pas inférieure dans le genre épistolaire, quand elle écrit :

« O mon cher amant infidèle, *c'est moi* et *l'île païenne* et *mon âme enchantée* qui *te prendront dans leurs bras...* »

Il y a des centaines de pages ainsi, — qui valent fortune et renommée à une marque achalandée. Quelquefois, je bouscule les gens qui s'extasient et je me décide à les interroger sur les *hippopotames juifs, les prunelles couleur de pipi, l'affinité d'être seule chacune, l'étoilée épître, les muguets* d'avril *dans les feuilles mortes, le typhon des mains tendues, la fécondité amoureuse bercée aux creux de l'âme*, et le reste...

Tout le monde demeure étonné : vous savez, on lit si vite...

Oui, et c'est ainsi que les réputations s'édifient, extravagantes, devant lesquelles s'inclinent les jeunes, obligés de se disputer les gros prix de décembre pour émerger de l'obscurité. Il peut être dur d'avoir à solliciter certains suffrages.

Il est vrai que les candidats, non plus, ne lisent pas.

§

De *la Critique indépendante*, cette amusante silhouette :

Depuis la mort à jamais déplorable de M. Chauchard, c'est M. Dufayel, l'industriel si connu à divers titres, qui est investi des fonctions de « Grand Philanthrope » et de « Protecteur des Arts » échappées des mains défaillantes du grand ami de M. Leygues. En art, M. Dufayel vaut M. Chauchard. Sa galerie de tableaux, pour être moins encroutée que la collection de l'illustre disparu, n'est pas à dédaigner, elle fait la joie des amateurs que le hasard met en sa présence. A la rassembler, pièce par pièce, toutes payées très cher, le malin architecte qui construisit le difforme palais de

l'avenue des Champs-Elysées a fait une jolie pelote, et il a marqué sa place dans l'histoire de l'humour français. On connaît M. Dufayel collectionneur : on l'ignore amateur de musique, et cependant, sur ce point, ses mérites valent qu'on les tire de l'oubli où les tient plongés la coupable ignorance des foules.

Il y a une quinzaine d'années, M. Dufayel, que l'amitié effective d'un homme d'Etat fameux avait peu à peu décrotté de sa rusticité plébéienne, s'était mis en tête de donner chez lui la comédie, imitant en cela les fermiers-généraux de l'ancien régime. Cette idée lui avait été soufflée par son secrétaire, homme charmant, esprit éclairé et delicat, érudit avec simplicité, le seul homme qui ait reçu de l'éducation parmi l'élite commerciale qui formait l'état-major de l'Omnipotent : il lui avait parlé de La Popelinière, le traitant mélomane et fastueux. La Popelinière ? connais pas, avait objecté le Maître. Est-il établi ? A-t-il de la fortune ? D'ailleurs, je ne fais pas d'affaires avec les traiteurs. Le secrétaire parvint, non sans peine, à faire comprendre au Patron que traitant et traiteur n'étaient pas synonymes. Bref ! les Concerts commencèrent.

On souriait, mais le Maître restait solennel et serein et continuait à animer de son activité ce qu'il appelait « la vie artistique de sa ruche industrielle ».

Un jour qu'il assistait à une répétition de choristes, il s'avisa tout à coup que ceux-ci chantaient à mi-voix. — Pourquoi ne chantent-ils pas plus fort ? demanda-t-il au chef d'orchestre, — Parce que la nuance est marquée *piano*, ce qui veut dire doucement. — Ce sont des flemmards, trancha le successeur de La Popelinière ; je veux qu'ils crient. Je les paye pour crier, je veux du bruit pour mon argent. Donc pas de *piano*, rien que des *forto*. — Ce discours eut un grand succès. Mais, ce jour-là, la répétition n'alla pas plus avant. L'orchestre se tordait de rire, à ce point que quelques musiciens ne purent jamais, par la suite se redresser.

Seul, le Bienfaiteur ne riait pas. Imposant et superbe, il alla visiter ses écuries. Là, seulement, avoue-t-il volontiers, loin du bruit du monde et du souci de la Gloire, il se sent véritablement chez lui.

R. DE BURY.

## *THÉATRE*

THÉATRE DE L'ŒUVRE (Salle Malakoff) : *L'Annonce faite à Marie*, mystère en 4 actes et un prologue, de M. Paul Claudel (22 décembre).

Le Théâtre de l'Œuvre nous a donné, pour son dernier spectacle, paraît-il, **L'Annonce faite à Marie**, de M. Paul Claudel. Evidemment, ce n'est pas une œuvre insignifiante. Ne dites pas là-dessus que me voilà changé, même conquis, peut-être. Ce n'est pas cela du tout. J'ai vu *L'Annonce faite à Marie*, et depuis je me suis récrié plus d'une fois quand des gens, devant moi, prétendaient la trouver sans aucun intérêt absolument, et parfaitement obscure. Mais que ce soit une grande chose, et une très belle chose, comme d'autres ont voulu me le persuader, non, vraiment, ce n'est pas mon avis. *L'An-*

*nonce faite à Marie* réservée, un peu, — elle est, si je ne me trompe, la troisième version nouvelle d'un drame du même auteur, — je n'ai pas un mot à effacer de ce que j'ai écrit précédemment sur M. Paul Claudel. J'y ajouterais même plutôt. Son œuvre « un monument de notre langue », comme l'a écrit quelque part M. Henri Bidou? Je n'ai que rire en lisant cette appréciation. De même, la grande étude de M. Georges Duhamel n'a pas diminué mon antipathie pour cette œuvre. Excellent M. Duhamel! A-t-il de la chance d'être un poète! J'ai lu, j'ai même relu ces phrases merveilleuses qu'il propose, entre cent autres, à notre admiration : « Je me souviendrai de toi, Ceylan! de tes feuillages et de tes fruits, et de tes gens aux yeux doux qui s'en vont nus par les chemins couleur de chair de mangue, et de ces longues fleurs roses que l'homme qui me traînait mit enfin sur mes genoux quand, les larmes aux yeux, accablé d'un mal, je roulais sous ton ciel pluvieux, mâchant une feuille de cinnamone ». « Mais taisons-nous : cela que je sais est à moi, et alors que cette eau deviendra noire, je posséderai la nuit tout entière avec le nombre intégral des étoiles visibles et invisibles. » « Aux heures vulgaires nous nous servons des choses pour un usage, oubliant ceci de pur, qu'elles soient ; mais quand, après un long travail, au travers des branches et des ronces, à midi, pénétrant historiquement au sein de la clairière, je pose ma main sur la croupe brûlante du lourd rocher, l'entrée d'Alexandre à Jérusalem est comparable à l'énormité de ma constatation. » « On a mal conjuré l'ancien désert. » « Timonier instruit de la mer confuse par la barre. » Admirez si vous voulez. Moi, je ne vois là qu'artisterie de style, pour laquelle je n'ai aucun goût. Même, je me mêlerais de parler littérature, que je dirais que je la réprouve complètement, comme contraire aux qualités, selon moi, du style parfait, c'est-à-dire le naturel, l'aisance, la spontanéité, la simplicité, l'absence de bavardage, le ton vivant et vrai. Certes, je ne regrette pas d'avoir vu *L'Annonce faite à Marie*. Certaines beautés n'y manquent pas, auxquelles je puis assurer que je ne suis pas insensible. Mais avoir été conquis? Non, cela ne m'est pas possible. J'aime trop fortement ce que j'aime et ce que j'aime est à l'extrême opposé de cet art. Personne ne saurait le nier, d'ailleurs : il s'agit moins, dans l'œuvre de M. Paul Claudel, de comprendre que de sentir. Et dire comprendre et sentir ne suffit pas. Il faut dire comprendre et sentir certaines choses. Cette œuvre n'est pas faite que d'art verbal, de métaphores, d'images admirables, paraît-il. Elle n'est pas, comme on le prétend également, qu'une œuvre symboliste par excellence, un peu métaphysique, aussi. C'est surtout une œuvre mystique. Il faut, pour l'entendre pleinement, des connaissances théologiques, être en état de grâce. Etre en état de grâce! Les admirateurs de M. Paul Claudel ont raison : ce n'est pas un auteur pour tout le monde.

*L'Annonce faite à Marie* est intitulée mystère. Elle répond bien, en effet, à la définition qu'on peut faire de ce genre dramatique : adaptation d'un mystère de la foi à des circonstances réelles, ou mise à la scène d'un mystère de la foi adapté à des circonstances réelles. Ainsi furent nos *Mystères* à l'origine, — qu'il ne faut pas confondre avec les *Miracles*, — et l'on en jouait encore au XVI[e] siècle dans lesquels des parties comiques et même licencieuses se trouvaient mélangées à des scènes inspirées des livres saints. Le mystère de la foi adapté par M. Paul Claudel dans *L'Annonce faite à Marie* est celui de l'Incarnation, et son œuvre est d'autant mieux un mystère qu'il en a placé l'action à la fin de ce moyen-âge où le mysticisme fut à son plus haut degré. Une jeune fille, Violaine, a été désirée par Pierre de Craon, maçon, constructeur d'églises, depuis ce jour devenu lépreux. Ils se rencontrent, et à Pierre, qui n'a plus désormais dans le cœur que son devoir d'ouvrier de Dieu, Violaine, fiancée maintenant à Jacques Hury, donne le baiser du pardon et de la pitié. Elle l'explique plus tard, ce baiser : « Il était si triste, et j'étais si heureuse ! » Mais la sœur de Violaine, Mara, dure et farouche autant qu'elle est tendre et douce, et qui aime en secret Jacques Hury, a surpris ce baiser. Elle essaie d'abord d'obtenir de sa mère qu'elle amène Violaine à renoncer à Jacques Hury. En vain. Elle tente ensuite de détacher Jacques de Violaine en lui racontant la scène du baiser. En vain encore. Jacques ne la croit pas. Le mariage de Violaine et de Jacques est d'ailleurs la volonté du vieux Vercors, le père. Les fiançailles ont lieu. Pourtant, Violaine, toute parée pour les noces, dit elle-même son secret à Jacques, et lui montre à son flanc la première tache de lèpre apparue, depuis le baiser qu'elle a donné à Pierre de Craon. « O Jacques ! nous ne serons pas mari et femme dans ce monde. » Jacques la repousse, en effet. Violaine quitte la maison, et se retire dans une ladrerie au milieu d'une forêt voisine. C'est là que huit années plus tard, sous la neige, une nuit de Noël, la même nuit que le roi Charles VII se rend à Reims pour s'y faire sacrer, sa sœur Mara vient trouver Violaine. Mara a épousé Jacques Hury. Elle a eu de lui un enfant, une petite fille, qui vient de mourir soudainement. Seule Mara sait cette mort. La mécréante apporte à la mystique son enfant. Elle le lui donne, en lui demandant de le lui rendre vivant. Mais Violaine, — comme à une tentation du démon. — se défend du pouvoir de ressusciter les morts et proteste qu'elle n'est pas à une sainte. A ce moment, des cloches se font entendre, les cloches de Noel, celles qui annoncent la Messe de Minuit. Violaine a pris sur son cœur, sous son manteau, le petit enfant mort. On entend toujours les cloches au loin, plus claires, puis moins distinctes. « Prions », dit Violaine à Mara. Et elle se fait lire par celle-ci, dans un livre qu'un prêtre lui a laissé, la

première leçon de chacun des Trois Nocturnes de l'office de *Noël*, chacune de ses leçons suivie des *répons* en latin chantés par un chœur invisible que Violaine est seule à entendre. De temps en temps, des sonneries de trompettes se font entendre, toutes proches, mêlées de grands cris dans la forêt. C'est le roi de France qui passe, en route pour Reims. Et tout à coup, Violaine pousse un cri étouffé. Comme quelque chose a remué sous son manteau, Mara questionne : « Violaine ! Violaine ! est-ce toi qui remues le bras ainsi ? Je vois ce mouvement encore. — Paix, Mara, lui répond Violaine, voici le jour de Noël où toute joie est née... Et nous aussi un petit enfant nous est né ». Et elle tend à Mara l'enfant ressuscité, que sa mère regarde attentivement. « Violaine ! dit alors Mara, qu'est-ce que cela veut dire ? Ses yeux étaient noirs. Et maintenant ils sont devenus bleus comme les tiens. Et quelle est cette goutte de lait que je vois sur ses lèvres ? » Changement qui symbolise l'amour toujours vivant de Violaine pour Jacques Hury, lequel amour, dans son ardeur, a permis à Violaine de redonner la vie à l'enfant ? C'est en tout cas ici la scène capitale de l'œuvre. Nous nous retrouvons ensuite dans la maison de Jacques Hury. Pierre de Craon apporte dans ses bras Violaine, qu'il a trouvée, dans une de ses carrières, enfouie sous une charretée de sable. Elle vit encore et il a voulu qu'elle meure sous le toit de son père. Violaine reste seule avec Jacques Hury et il apprend d'elle que si, un jour, elle a baisé sur la bouche le lépreux Pierre de Craon, elle n'a point fait le mal avec lui. Jacques se désespère, dans son grand amour retrouvé : « Tu es vierge, dit-il, et je n'ai point de part en toi. » Alors Violaine lui raconte sa nuit de Noël avec Mara : « O Jacques, à toi seul je dirai ce grand mystère. Il est vrai, quand j'ai senti ce corps mort sur le mien, l'enfant de ta chair, Jacques... Mon cœur s'est rétréci et le fer a pénétré en moi. Voilà donc ce que je tenais entre mes bras pour ma nuit de Noël... Tout ce qu'à jamais de toi je posséderais en cette vie.... Ah, ne dis pas que je ne connais rien de toi ! Ne dis pas que je ne sais ce que c'est de souffrir par toi ! Ni que j'ignore l'effort et la division de la femme qui donne la vie ! — Tu ne dis pas que cet enfant est vraiment ressuscité ? — Ce que je sais, c'est qu'il était mort, et que tout à coup j'ai senti cette tête bouger ! Et la vie a jailli de moi tout d'un coup en un seul trait et ma chair mortifiée a refleuri ! » Elle conseille ensuite à Jacques de pardonner à qui fit choir sur elle la charretée de sable. Puis Jacques Hury la remporte au dehors, pour qu'elle y meure. C'est alors qu'apparaît sur le seuil le vieil Anne Vercors, retour de Palestine, où une voix l'avait appelé. En vain frappe-t-il de son bâton sur la table. Personne ne lui répond. Le dernier tableau est peut-être un peu uniquement fait de discours et le seul qui manque un peu de quelque clarté. Une belle mélanco-

lie, cependant, une sérénité, une joie devant la mort exprimées à larges traits, pleins d'horizon, souvent pénétrants. J'ai senti cela, d'ailleurs, davantage à la lecture qu'à la représentation. Je revois le décor de ce dernier tableau. Je ne saurais vous le décrire. Mais ces quatre personnages, assis l'un à côté de l'autre, sur le même plan, devant une toile de fond peinte curieusement, même bizarrement, cela se fondait vraiment pour les yeux en un tableau extrêmement particulier et qui ne manquait pas d'un grand, d'un réel charme. Pierre de Craon, Anne Vercors, Jacques Hury et Mara sont réunis. Le vieil Anne Vercors est à la fin de sa journée et considère une dernière fois les choses qui furent sa vie. Sa femme Elisabeth est morte. Morte aussi sa fille Violaine. « Et maintenant voici le soir, et le soleil ramène les hommes et les animaux comme avec une main. Voici que que j'étends les bras dans les rayons de soleil, comme un tailleur qui mesure l'étoffe. Voici le soir! Aie pitié de tout homme, Seigneur, à ce moment qu'ayant fini sa tâche il se tient devant toi comme un enfant dont on examine les mains. Les miennes sont quittes. J'ai fini ma journée! J'ai semé le blé et je l'ai moissonné, et dans ce pain que j'ai fait tous mes enfants ont communié. A présent j'ai fini. Tout à l'heure il y avait quelqu'un avec moi. Et maintenant la femme et l'enfant, s'étant retirés, je reste seul pour dire grâces devant la table desservie. Toutes deux sont mortes, mais moi. Je vis, sur le seuil de la mort et une joie inexplicable est en moi! » Pierre de Craon célèbre les églises qu'il a élevées: « Avez-vous vu ma petite église de l'Epine qui est comme un brasier ardent et un buisson de roses épanouies? Et Saint-Jean de Vertus comme un beau jeune homme au milieu de la Craie Champenoise? Et Mont-Saint-Martin qui sera mûr dans cinquante ans? Et Saint-Thomas de Fond-d'Ardenne qu'on entend le soir appeler comme un taureau du milieu de ses marécages! Mais Justitia que j'ai faite la dernière, Justitia ma fille est plus belle! » On entend alors sonner l'Angelus du soir, et les trois hommes, après des paroles assez mystérieuses, se taisent, semblant attendre quelque chose.

C'est une chose que je suis tenté de dire chaque fois que je me laisse aller à raconter le sujet d'une pièce: je ne saurais prétendre, par mon exposé, donner une idée complète de l'œuvre. Aujourd'hui moins que jamais, avec *L'Annonce faite à Marie*. L'atmosphère créée par l'auteur y joue un trop grand rôle. Le style de M. Paul Claudel aussi a son importance. Les choses qu'il dit ne valent pas seulement par elles-mêmes, mais encore par la façon dont elles sont dites. On ne saurait négliger surtout l'accent profondément religieux dont toute l'œuvre est marquée. Certes, dans une œuvre de ce genre, tout cela a son rôle et est à compter. En réalité, *L'Annonce faite à Marie* est surtout un poème. C'est ainsi qu'il faut la pren-

dre, et alors, les abus de langage qu'on y trouve, les recherches de style, les morceaux purement poétiques, les métaphores peuvent s'admettre. C'est en effet une liberté qu'on reconnaît aux poètes de parler souvent longtemps pour ne rien dire de bien précis. Mais *L'Annonce faite à Marie* écrite en style simple et concis, combien des admirateurs de M. Paul Claudel auraient des raisons en moins de l'admirer ! Il s'y trouve d'ailleurs quelques scènes fort jolies, et, çà et là, des merveilles, je répète le mot, des merveilles de choses tendres. Quand le vieux Vercors annonce à sa femme son départ pour la Palestine, et que la pauvre vieille se lamente de se retrouver seule aux derniers jours de sa vie, avec quel accent touchant il la presse de consentir : « Dis oui, Elisabeth... Le oui qui nous sépare à cette heure bien bas. Aussi plein que celui qui nous a faits jadis un seul ! » Combien d'autres dans la grande scène entre Violaine et Jacques Hury, à l'acte II, et dans la dernière scène entre Violaine et Jacques Hury, et dans la scène où le vieux Vercors dit adieu à la vie : « ... Je ne t'ai pas perdue, Violaine ! Que tu es belle, mon enfant ! Et que la fiancé est belle quand, au jour de ses noces, elle se montre à son père dans sa robe magnifique, avec un charmant embarras. Marche devant, Violaine, mon enfant, et je te suivrai. Mais tourne parfois le visage vers moi, afin que je voie tes yeux ! Violaine ! Elisabeth ! bientôt je suis de nouveau avec vous ! » Je ne méconnais pas non plus la vigueur et le réalisme très coloré de la scène dans la forêt, entre les ouvriers parlant tour à tour du prochain passage du Roi se rendant à Reims, de la Pucelle, du maître maçon Pierre de Craon, et de la lépreuse solitaire dans sa cachette toute proche. Mais qu'y faire ? A chaque éloge, je me reprends aussitôt. Je ne goûte, je ne loue que des lèvres : le cœur n'y est pas. Toutes ces choses sont extrêmement loin de moi. Surtout, je suis loin de ce caractère si fortement religieux qui fait l'essentiel de *L'Annonce faite à Marie*. Je suis devant cela comme je serais si j'entrais dans une église et que je voie des gens prier : « Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ? » Je vois bien, quand Violaine ressuscite l'enfant de Mara, — ou enfante par la seule force de son amour et de sa foi, — que l'auteur veut nous rappeler la vierge Marie enfantant par l'opération du Saint-Esprit. Mais comment veut-on que je sois ému ? On me montrerait la Vierge elle-même, passe encore. Ce serait une image religieuse. On peut regarder des images. Mais Violaine, une fille de paysans, en plein règne de Charles VII ? Que voulez-vous ? Plus que jamais, je sais que cela est impossible et je reste froid. Notez que je ne joue pas ici à l'esprit fort, et que, pour le moment, je n'entends rien railler. Ces choses me sont égales. J'explique ma position vis-à-vis de l'œuvre de M. Paul Claudel, voilà tout. Après cela, je suis peut-être fermé au

grand art. Cela se peut. Je suis d'ailleurs souvent le premier à le dire : je ne suis pas un artiste. L'art consiste si souvent en bavardages, en fioritures inutiles, en chinoiseries de mots et de sons, en préciosités puériles, que je m'en console aisément. L'art, pour moi, et j'entends l'art littéraire, c'est d'être vrai et vivant. Sorti de là, je ne donne pas grand prix au reste. Les admirateurs de M. Paul Claudel voudront bien me le pardonner. Je me résigne d'ailleurs facilement à ne pas leur plaire. Quand je donnai pour la première fois, dans le *Mercure*, ma modeste opinion sur les œuvres de M. Paul Claudel, un poète que j'aime beaucoup se plaignit que la revue eût manqué à sa tenue en accueillant de si pauvres propos. Comment m'en serais-je fâché ? On est plus calme, pour ces choses, à Paris qu'en province. Je fis ce que je voyais bien qui me convenait : je relus — j'étais d'ailleurs enchanté de l'occasion ! — la *Prière pour aller au Paradis avec les ânes*.

Je ne veux pas oublier de dire que Mme Lara, de la Comédie Française, a joué le rôle de Violaine comme on ne saurait mieux et plus fidèlement et plus exactement le jouer. C'est une vraie surprise de voir une artiste de la Comédie Française disposer encore d'un pareil talent.

On m'excusera d'ajouter un mot personnel. On sait que je n'en abuse pas. Depuis quelque temps, mes chroniques me déplaisent. Elles sont littéraires. Elles ne sont pas amusantes. J'y prends les choses au sérieux. J'y parle de l'art, moi ! Je n'y mets plus de ces anecnotes que j'ai tant de plaisir à raconter. Je ne m'y reconnais plus du tout. Est-ce que cela va durer ?

MAURICE BOISSARD.

## *ART*

Exposition Granzow (galerie Bernheim-Jeune). — Exposition René de Saint-Délis (galerie Eugène Blot). — Exposition Madeleine Lemaire (galerie Devambez). — Exposition de dessins et d'aquarelles (galerie Druet). — La Cimaise (galerie Georges Petit). — L'éclectique Franco-Argentine (galerie Chaine et Simonson).

Il est de fort bon ton aujourd'hui de se réclamer du Poussin ; encore que la plupart des nouveaux disciples du vieux maître l'interprètent d'une façon un peu inattendue, cette influence vaut celles qui se sont dernièrement exercées ; étudier le Poussin, cela vaut bien d'étudier le Greco. Mais toutes ces influences diverses et successives ne font qu'effleurer le talent, les concepts et le faire des influencés qui sont en réalité pénétrés de maîtres plus modernes. L'amour du Poussin chez beaucoup des nouveaux artistes procède souvent moins du souci d'une construction harmonieuse que d'un désir de se rallier d'une façon quelconque, directe ou approximative, au courant de classicisme qui selon les uns, sévit, selon les autres

est venu revigorer, réchauffer, rectifier, embellir et moraliser l'art contemporain ; le Poussin c'est un peu de la tragédie, et la tragédie réapparaît à beaucoup de personnes, sinon à beaucoup, au moins à des personnes s'exprimant chaudement et fréquemment en sa faveur, comme un genre empoignant jusqu'aux extrêmes limites du possible. Sans partager cet avis, ni croire que l'art moderne s'annule si l'on songe au Poussin, j'admettrai volontiers que le souci de l'ordonnance et de la densité exacte sont des qualités picturales nécessaires. Il n'est pas à souhaiter que ces qualités fassent disparaître toutes les autres; il est totalement inexact que les impressionnistes aient ignoré l'ordonnance et le rendu des densités ; il est très admissible qu'après les belles recherches lumineuses d'hier on formule aujourd'hui des recherches de lignes et de composition. Il est vrai aussi que les interprétations de Poussin (ordonnance conservée, coloris conçu « comme si l'impressionnisme était antérieur à Poussin ») qu'expose M. **Granzow**, sont très agréables à voir. Le *Méléagre* apparaît ainsi ordonné et barbare ; des chevaux et des cavaliers sont d'un très beau mouvement : on les regarde avec plaisir. Voit-on aussi nettement dans les toiles originales de M. Granzow ce qu'il peut devoir au Poussin ? Peut-être a-t'il donné autant de soin à regarder des Gauguin et des Henri-Matisse, ce dont il n'est point à blâmer. Il y a là dans des recherches un peu littéraires des paysages de belle intention et d'assez intéressante réalisation. Des nus sont assez bien construits ; des arbres prennent dans le crépuscule des formes curieuses. Ce n'est pas quelconque ; c'est libre, un peu déroutant parfois, par des simplifications un peu trop elliptiques.

**M. René de Saint-Délis**, qui expose chez Blot, semble se chercher encore. Une série importante de paysages normands est traitée non sans vigueur. Ce sont de bonnes études qui font espérer mieux de la part du peintre.

Chez Devambez c'est Mme **Madeleine Lemaire**, des fleurs, de jolies femmes du vieux temps, ou plutôt des jeunes femmes de notre temps dessinées un jour où elles se préparaient pour un bal paré en costumes Louis XV, Empire ou Directoire ; une sorte de fête galante Verlaine avec des masques et des bergamasques se poursuivant dans un parc un peu blafard, ne nous apprennent pas grand'chose de nouveau sur l'esthétique ni le mode de transcription de Mme Madeleine Lemaire. Des illustrations un peu chargées et hautes en couleurs de Mlle Suzanne Lemaire pour un livre d'enfants voisinen avec ces jeux floraux du crayon et du pinceau.

Chez **Druet** des dessins et des aquarelles parmi lesquels on revoit avec plaisir divers dessins consciencieux et appuyés d'Angrand, notamment une voiture virant à un pittoresque tournant de route ; la plupart des artistes qu'on voit habituellement chez Druet, chez

Bernheim-jeune sont là. Notons de beaux dessins très fins, très écrits de K. X. Roussel, une femme à la plage d'un très juste mouvement de Hermann-Paul ; les dessins d'Alcide Le Beau sont tourmentés ; la stylisation exige-t-elle qu'un arbre, à l'effeuillaison de l'hiver, paraisse tout chargé sur ses maîtresses branches de cornes de cerf ? Pourtant M. Le Beau est un bon artiste. Il y a là aussi des esquisses de Jaulmes, de Friesz, des nus cursifs, hardis, schématiques presque de Van Dongen, de Signac un carton (du port de Dordrecht, je crois), admirable de vie avec les silhouettes justes, les allures vraies des vapeurs saisis dans leur marche, un ciel et une eau lourds et tumultueux traités avec une fougue extraordinaire, de Francis Jourdain les originaux de dessins d'animaux qui parèrent son dernier catalogue d'exposition particulière, des notations de Puy, de Mme Marval, de Jules Flandrin, de d'Espagnat. Des paysages à toits rouges, robustes et frais, de Mme Aguttes, des esquisses de maternités de Tarkoff un peu lourdes ; les tableaux valent mieux que ces projets un peu pâles, etc..., etc...

§

Galerie Mailloux, exposition d'eaux-sortes ; celles de M. Alexandre Urbain, coins de Provence, vieille église aux Martigues, coins de Paris, fontaines, aspects des Champs-Elysées sont de fort belles planches. M. Rouquayrol est schématique et verveux à la façon de Steinlen dans des silhouettes de gens des petits métiers de la rue. M. Rodo fixe des silhouettes de petites fêtardes Montmartroises...

§

**La Cimaise** est un groupe fort éclectique et assez précis dans sa sélection ; les non-valeurs y sont rares. Les bonnes volontés y sont nombreuses, et les belles œuvres n'y font point défaut. Naturellement ce groupe participe au défaut principal de tous les groupes d'artistes. La plupart de ses membres font partie de tous ou presque tous les autres groupements.

Ce don d'ubiquité des exposants est assez facheux pour la critique, qui ne peut sans cesse mentionner les mêmes œuvres et ne peut ignorer absolument les méandres de leurs migrations; pour le public qui aimerait mieux plus de différences entre les mille expositions particulières auxquelles on le convie ; pour les peintres, sculpteurs et graveurs dont l'œuvre semble plus restreinte d'être si répandue. Mais qu'y faire ! Les artistes seuls en trouveraient le moyen en étant plus avares de leurs manifestations ou plus variés. Cette exposition de la *Cimaise* contient d'ailleurs une véritable nouveauté et assez importante ; c'est une série de pastels d'Edgar Chahine, qui, jusqu'ici, par modestie, par coquetterie aussi, pour ne rien montrer que d'excellent, limitait ses expositions à son œuvre de graveur original. Les

pastels d'Edgar Chahine ne le cèdent en rien, en tant que mérites d'art, à ses gravures. Un faire très savant et très souple semble fixer sur les physionomies féminines toutes les nuances de la peau, ses nacrures et les glacis du fond, avec le velouté des ailes de papillon. Les bouquets colorés de ces pastels sont charmants et leur valeur expressive très complète. Des faces fines ou bestiales, des silhouettes nerveuses et légères, dans une grâce de mouvement personnelle, sont les sujets de ces pastels, auprès desquels l'artiste a représenté quelques-unes de ses plus belles eaux-fortes, paysages du Paris des fortifications, scènes de la vie de misère (un de ses pastels présente aussi, sur le talus vert des fortifs une grand'-mère et une marmaille d'enfants misèreux et cette page a de l'accent et de l'harmonie), scènes de la vie des forains M. David Nillet expose des paysages de Provence un peu âpres, mais savoureux ; ses vieilles villes sont pittoresques, bien en page ; ses terrains moutonnent d'un mouvement juste et onduleux sous des ciels très précis.

Il y a dans cet art de la vérité et de la conscience et une pénétration de l'âme des choses, intéressante. M. Fornerod est très en progrès ; ses natures-mortes ont un incontestable charme en leurs mille reflets justes. Deux portraits de femme sont excellents, curieux, arrangés avec beaucoup de goût et très expressifs. Il y a chez M. Bernard Harrison de la distinction. Ses pages italiennes ont de la fraîcheur ; son petit port italien est à la fois nonchalant et vivant ; c'est personnel et curieux. Le *Jeu des Roses* de M. Gustave Jaulmes ne montre point que l'artiste ait modifié en quoi que ce soit sa manière et son mode de choisir ses sujets, mais ce n'est point encore monotone.

La *Pêcheuse* de Mlle Labatut est très robuste : les fresques de M. Marret sont très agréables à regarder ; dessin concis et élégant, coloration un peu pâle mais distinguée ; Mlle Terouanne a quelque vigueur et un bon style. M. Mailland enveloppe ses pages de Berry et d'Auvergne d'une très séduisante atmosphère ; ce *marché d'Issoudun* a beaucoup de grâce et sa mare à l'automne beaucoup de velouté. M. Laparra n'a rien ici de bien considérable. M. Méret voit juste et fin. M. Rémond est un beau paysagiste qui sait composer avec une élégance noble et imprégner sa toile, sans être trop littéraire, d'un sentiment mélancolique très artiste. L'Algérie de M. Dabadie est juste en ses lignes de paysage, comme celle de M. Cauvy est juste en ses personnages ; une petite toile de M. Cauvy, des mauresques voilées passant dans une rue verte, a un franc parfum d'Orient. M. Calvet a un talent fin et nuancé.

A la sculpture M. Bouchard présente une page très simple et d'un accent très vrai. Il y a encore à voir à la Cimaise un bel ensemble de bustes très francs et bien vivants de Mlle Louise Ochsé, deux bron-

zes harmonieux de M. Dehérain dont les gravures sur les Baux de Provence ont une valeur indéniable. M. Maurice Charpentier a groupé sur des plaquettes de bronze nombre de mouvements de danseuses (ballets russes, après-midi d'un Faune); c'est très enlevé, très vif, et en ces petites dimensions, tout le mouvement est donné; cela tient de l'esquisse et même du croquis, et c'est tout de même très explicite.

Les décorateurs sont représentés par M. Feuillatre, avec de beaux émaux, une broche faite de quelques épis sur lesquels se sont posés de minuscules papillons, un grand papillon très varié de polychromie, les ailes étendues, donne par sa forme le contour d'une boîte très artiste. Il y a aussi des graveurs, MM. Joyau, Féau et...

**L'Union Franco-Argentine** se compose surtout de Français; le couloir de la galerie Choine et Simonson qui l'abrite est pavoisé de drapeaux, c'est une œuvre de confraternité internationale, ou d'expansion française ou de pénétration argentine, plutôt qu'une exposition purement esthétique; la plupart des œuvres qu'on y voit ont été déjà regardées ailleurs, et on les retrouvera encore à d'autres expositions.

GUSTAVE KAHN.

## *MUSÉES ET COLLECTIONS*

La discussion du budget des Beaux-Arts : proposition d'établissement d'un droit d'entrée dans les musées nationaux. — Les acquisitions des musées du Louvre et du Luxembourg, du musée des Arts décoratifs, et du musée de Lyon à la vente Henri Rouart. — Au Musée Guimet : l'exposition des fouilles de M. R. Weill en Egypte. — Au Musée préhistorique de Berlin : la figurine de Laussel ; la question de la protection des monuments préhistoriques.— La collection Layard, de Venise, à la National Gallery de Londres. — Memento bibliographique.

La récente discussion du budget des Beaux-Arts a donné lieu à une proposition et à un débat intéressant au sujet de **l'entrée payante dans les musées**. MM. André Hesse, Messimy, Thalamas et Honnorat ont fait entendre la voix du bon sens en déposant et en défendant une proposition de résolution ainsi conçue : « La Chambre invite le Gouvernement à étudier l'organisation d'un droit d'entrée à percevoir certains jours dans les musées nationaux et les palais nationaux et dans les monuments historiques appartenant à l'Etat. » Combien de fois n'avons-nous pas réclamé l'établissement de ce droit, qui enrichirait sensiblement la caisse des Musées et permettrait à ceux-ci de lutter avec avantage, sur le marché artistique, contre la concurrence des musées de l'étranger, ou bien fournirait les moyens d'augmenter le nombre des gardiens du Louvre ! Mais chaque fois qu'il en a été question au Parlement, il s'est tout de suite trouvé des députés ou des sénateurs pour protester avec de grandes phrases, au nom des droits sacrés de la Démocratie ; même, un jour, dans un de ces mouvements oratoires dont il a le secret,

l'ineffable M. Dujardin-Beaumetz, avec l'accent pathétique que l'on devine, s'écria que Periclès n'aurait pas mis un tourniquet devant la *Minerve* de Phidias. Comment résister à un pareil argument? A son tour, cette année, le rapporteur du budget des Beaux-Arts n'a pas manqué d'invoquer « les généreuses traditions de notre pays » et — chose plus grave — nous a révélé que le Conseil des Musées nationaux s'était prononcé contre l'établissement d'un droit d'entrée au Louvre. Regrettons qu'au moment où ce même Conseil décide, comme nous allons le voir, l'acquisition d'un tableau de Corot qu'il est obligé de payer quatre ou cinq fois plus cher qu'il y a dix ans, il renonce de gaieté de cœur au supplément des ressources que lui apporterait la taxe en question. S'il trouve que ce supplement serait trop peu important (ce qui n'est pas prouvé), proposons-lui, avec un autre deputé, M. Molle, « d'affecter les sommes qui proviendraient de ces taxes à la création de cours d'esthetique : ce serait plus utile pour apprendre au peuple ce qu'est l'art que de le laisser simplement vaguer dans des musées où il ne fait pas son éducation artistique. Certains partis politiques, en defendant cette théorie, veulent faire simplement de la fausse démocratie. » Finalement le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts a accepté d'étudier la question en collaboration avec une commission extra-parlementaire, ajoutant que « l'Etat satisferait largement à son devoir d'education artistique envers la démocratie en maintenant ce que tout le monde réclame dans toutes les hypothèses : le régime de gratuité pendant deux ou trois jours par semaine ».

§

A la vente de la collection de peintures et de dessins de feu Henri Rouart, qui a donné lieu à tant d'enchères exorbitantes, nos musées ont fait diverses acquisitions notables : le **Musée du Louvre** a acheté 162.000 francs le tableau de Corot dit la *Dame en bleu*, et s'est fait également adjuger d'importants dessins de Corot, de Delacroix, de Millet et de Théodore Rousseau, et la Société des Amis du Louvre, avec la participation généreuse des enfants d'Henri Rouart, a retenu deux peintures : la grande toile de Daumier, *Crispin et Scapin*, payée 60.000 francs, et, pour 30.000 francs, le *Coin d'atelier* de Delacroix, morceau excellent, il est vrai, mais peu représentatif de son auteur. Les héritiers de M. Rouart y ont ajouté encore une remarquable aquarelle de Daumier : la *Parade foraine*, qui figura à la Centennale de 1900 ; de son côté le **Musée du Luxembourg** a acquis pour 65.000 francs l'*Espérance* de Puvis de Chavannes. Enfin, le **Musée des Arts décoratifs** a fait choix d'une aquarelle d'Eugene Lami, projet de décoration pour un plafond, et le **Musée de Lyon** s'est rendu acquéreur, pour 21.000 francs, d'un beau tableau de Daumier : *Peintre feuilletant un car-*

*ton de dessins* et, pour 4.500 francs, d'un dessin de Corot. — Nous n'avons rien à ajouter, à propos de l'achat de la *Dame en bleu* par le Louvre, aux objections que nous avons déjà formulées ici lors de l'acquisition de la *Femme à la perle* à la vente Dollfus (1); les mêmes observations sont de mise : il est regrettable de voir la direction du Louvre découvrir tout à coup, après que la spéculation s'en est emparée et les a fait monter à des prix exorbitants, le mérite des tableaux de figures de Corot qu'elle eût pu avoir il y a dix ans à bien meilleur compte. Cette fois, la somme payée par le Louvre est encore plus élevée que pour la *Femme à la perle*, et il s'agit d'une peinture plus brillante peut-être, mais bien moins délicate. Le Conseil des Musées pense-t-il enfin que c'est assez gaspiller son argent? — Par contre, c'est une acquisition des plus heureuses que celle de l'*Espérance* de Puvis de Chavannes. M. Léonce Bénédite a raconté dans le *Temps* (2) l'histoire de cette exquise petite peinture, fruit des tristesses et des méditations de Puvis pendant le siège de Paris et la Commune. L'Espérance y est symbolisée par une pâle jeune fille assise, telle une fleur délicate surgie des ruines, dans une campagne semée de décombres, de tertres surmontés de croix, sous un ciel illuminé des premières lueurs de l'aurore. Le grand artiste traita ce sujet en deux toiles un peu différentes de composition et de dimension ; la plus grande (aujourd'hui en Amérique) fut exposée au Salon de 1872 et ne recueillit que les risées du gros public et l'incompréhension de la critique (3) ; l'autre fut acquise par Henri Rouart. La voilà maintenant dans nos collections nationales ; il est bien que l'Etat y ait fait entrer cette douce et pure figure jaillie du cœur et de la pensée du noble artiste que tiennent en si piètre estime nos nouveaux maîtres, les « cubistes » (4).

§

Au **Musée Guimet** a eu lieu, du 15 novembre au 15 décembre dernier, une intéressante exposition des antiquités rapportées d'une campagne de fouilles dans la Moyenne-Egypte par M. Raymond Weill. Ces fouilles ont porté sur deux localités principales : Tounah, l'ancienne Hermopolis grecque, et Zaouiet el-Maietin. La première, qui repose sur une immense nécropole s'étendant de la grande épo-

(1) *Mercure de France*, 16 mai 1912, p. 427.
(2) N° du 15 décembre dernier.
(3) En voir la reproduction dans le *Puvis de Chavannes* de MM. André Michel et Jean Laran (coll. « l'Art de notre temps »), p. 54.
(4) Ou du moins leurs amis : il faut, pour l'édification de la postérité qui pourra s'intéresser à ce mouvement esthétique, ne pas laisser perdre cette phrase entendue à une conférence prononcée récemment au « Salon de la Section d'or » par un pauvre petit jeune homme très fier sans doute de sa hardiesse : « L'art vulgaire est à l'art pur [représenté par les recherches du « cubisme »] ce qu'une peinture de Puvis de Chavannes est aux créations du divin Giotto (!). »

que thébaine (1500 à 1200 av. J.-C.) à l'époque romano-copte, a fourni un énorme sarcophage en granit rose formé d'une cuve et d'un couvercle de forme anthropoïde, et que malheureusement M. Weill a trouvé déjà vide de son contenu : des indigènes qui avaient découvert la chambre funéraire avaient réussi à soulever au moyen de pinces et de leviers le lourd couvercle qui s'était brisé en tombant sur le sol, avaient détruit le cercueil en bois puis la momie après l'avoir dépouillée de ses bijoux : c'était celle d'un certain Nashouiou, « chef des recluses »— c'est-à-lire sans doute gouverneur de la maison des courtisanes sacrées — du sanctuaire de Thot d'Hermopolis. M. Weill a seulement trouvé dans les chambres du sépulcre près de quatre cents *oushabtis*, petites figurines en terre cuite déposées près du mort pour remplir le rôle des serviteurs ; quelques-uns portent dans les plis de leur manteau un objet rond et saillant qui n'est autre qu'un pain : on avait deja remarqué précédemment cette protubérance sur d'autres figurines, mais elle était restée jusqu'à présent inexpliquée. D'autres cercueils de forme anthropoïde, mais très sommairement indiquée, sont en terre cuite ; des jarres et des vases les accompagnent, qui parfois contenaient des statuettes en bois ; puis, ce sont des cercueils en bois stuqué peint, des momies féminines recouvertes de cartonnages peints de couleurs brillantes imitant les riches vêtements et parures dont on revêtait les mort fortunés. — A Zaouiet el-Maietin, M. Weill a déblayé une grande butte de décombres, restes d'une ville gréco-romaine dont le nom est encore inconnu et il a cherché à dégager une pyramide de l'Ancien Empire (3000 av. J.-C.) que les constructions de la ville grecque recouvraient et qu'il se propose d'explorer durant sa prochaine mission, ainsi que le temple de la cité. Au cours de ce travail, il a mis à jour quantité d'objets intéressants, notamment des statuettes et des vases albâtre inachevés provenant de l'atelier d'un sculpteur, des perles de colliers en terre émaillée bleu, des bijoux, etc.

Enfin des objets acquis en dehors des fouilles, parmi lesquels des figures en bois peint extrêmement curieuses provenant de tombeaux de la XIIe dynastie et représentant des scènes de la vie usuelle — le grenier où des porteurs viennent déverser leurs sacs, les serviteurs devant leur maître, les pétrisseuses de pain, la charrue que tirent les bœufs, la traite de la vache, une vache mettant bas, des ânes avec leur charge, un bateau avec ses rameurs, etc. — complètent cet instructif ensemble dont une partie a été retenue, suivant les règlements, pour le musée du Caire par le service des antiquités d'Egypte, d'ailleurs très tolérant et très libéral à l'égard des chercheurs européens.

§

Un regrettable incident met en ce moment en émoi le monde des

archéologues. Le Dr Lalanne, de Bordeaux, s'était rendu acquéreur à Laussel (Dordogne) d'un terrain avoisinant les fouilles dirigées aux Eyzies par un Suisse allemand, M. Hauser, et ses explorations avaient immédiatement fourni des résultats heureux, entre autres trois statuettes de l'époque aurignacienne figurant deux femmes et un homme. La trouvaille présentait un vif intérêt, puisqu'il s'agissait des plus anciennes représentations humaines connues. Un jour, le Dr Lalanne apprit qu'une troisième figurine féminine, en tout semblable à celles qu'il avait découvertes, se trouvait au **Musée préhistorique de Berlin**. Toutefois, elle n'était pas exposée, mais conservee dans le cabinet du directeur, où le savant put la voir. La statue ne pouvait provenir que des fouilles qu'il pratiquait. En effet, une enquête lui révéla bientôt qu'un de ses ouvriers l'avait vendue en fraude, grâce à la complicité d'un archéologue allemand, pour la somme de 25.000 francs. Le Dr Lalanne déposa contre l'ouvrier infidèle une plainte en détournement qui a provoqué l'arrestation de celui-ci. D'autre part, le sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, justement soucieux de conserver à la France les plus précieux monuments de son histoire, a prié, à la requête de M. Lalanne, le ministre des Affaires ètrangères de tenter près du gouvernement allemand une démarche en vue de recouvrer la statuette indûment aliénée. Mais réussira-t-on? — Cette affaire n'est d'ailleurs qu'un épisode d'un pillage systématique, qui dure depuis des années, de nos richesses préhistoriques, pillage que l'administration des Beaux-Arts d'abord n'a jamais songé, puis n'a pas réussi à empêcher. Il faut citer à ce propos les réflexions sévères, mais justes, de M. H. de Varigny dans *le Journal des Débats* du 19 décembre dernier :

Les préhistoriens français, qui n'avaient pas derrière eux un gouvernement leur mettant de l'or dans les poches, comme à M. Hauser, que n'encourageait aucun musée préhistorique, firent entendre des protestations. Ils réussissent à faire assez de tapage pour se faire entendre jusque dans l'Olympe où alors trônait M. Dujardin-Beaumetz. L'Olympe parut ému ; on crut le voir tressaillir. On pensa même qu'il avait compris... C'était très exagéré. On s'en aperçut bien quand, après une douloureuse et longue gestation, le service des Beaux-Arts accoucha d'un projet de loi destiné à protéger les stations préhistoriques contre les déprédations d'étrangers. A peine l'avait-il publié que les préhistoriens se mirent à l'examiner et à le juger. Bien entendu, comme ils avaient de la compétence en la matière, on ne les avait pas consultés : au Bois-Sacré, on opère soi-même ; tout seul, comme un grand garçon... Le projet, qui écartait les étrangers, écartait les nationaux aussi. Dès qu'un de ceux-ci trouvait quelque chose, l'Administration mettait la main dessus et confisquait tout. Les préhistoriens n'étaient plus que des manœuvres opérant pour le compte de quelques mandarins. On ne pouvait songer à faire discuter à la Chambre une proposition aussi stupide. Il eût fallu trouver autre chose : mais l'effort fait

avait beaucoup fatigué le Bois-Sacré. Celui-ci se reposa et, continuant à laisser voler les documents les plus intéressants de nos antiquités nationales et des antiquités humaines, il s'apprêta à laisser voler la *Joconde*.

Cependant, s'il le voulait, le gouvernement pourrait n'être pas désarmé, la législation existante (loi du 30 mars 1887) pouvant suffire, moyennant certaines adjonctions qu'indique de M. de Varigny, à protéger nos antiquités préhistoriques. Mais il est grand temps d'agir si nous ne voulons pas que ces antiquités continuent, comme le squelette de l'époque préhistorique trouvé en Dordogne il y a quelques années et vendu 125.000 francs au musée de Berlin, où est allée le rejoindre la sculpture, de Laussel, à enrichir les collections allemandes.

La **National Gallery** de Londres va s'enrichir d'une nouvelle précieuse collection, par suite du décès de lady Layard, veuve du célèbre diplomate et archéologue sir Henry Layard, qui avait légué à l'Angleterre toutes les œuvres d'art réunies par lui dans le palais Bianca Capello sur le Grand Canal. Il y a là, comme on sait, plusieurs morceaux de grande valeur, notamment le célèbre *Portrait de Mahomet II* peint par Gentile Bellini lors de son séjour à la cour du Sultan qui avait prié la Sérénissime République de lui envoyer un peintre fort habile (1) (malheureusement ce portrait a été, depuis, fortement repeint); puis, l'*Adoration des Rois Mages* du même artiste, *Le Départ de sainte Ursule* de Carpaccio, une *Madone* de Cima da Conegliano, des *Saints* de Bartolomeo Montagna, une *Figure allégorique du Printemps* par Cosmé Tura, une *Annonciation* de Gaudenzio Ferrari, des *Madones* de Bonsignori et de Boccaccino, des *Portraits* par Moroni et par Moretto da Brescia, une *Adoration de l'Enfant Jésus* par Lorenzo Costa, une *Pietà* de Sébastien del Piombo, quelques Primitifs néerlandais, etc. : au total une quarantaine d'œuvres choisies. Le déplaisir des Italiens est grand de voir partir à l'étranger tant de belles œuvres de l'école nationale et une collection qui était une des parures de Venise; aussi le Gouvernement italien fait-il jouer en ce moment tous les ressorts de sa diplomatie pour faire rentrer ces tableaux, malgré un décret rendu en 1906, dans la catégorie de ceux dont la sévère loi italienne de 1909 interdit l'exportation (3).

MEMENTO. —L'éditeur D.-A. Longuet vient de publier un nouvel album

(1) V. l'article de M. Corrado Ricci dans la *Nuova Antologia* du 16 novembre dernier.

(2) Voir, sur l'ensemble de cette galerie, les articles de M. G. Frizzoni dans la *Gazette des Beaux Arts* de décembre 1896, et de M. A. Melani dans l'*Emporium* de décembre 1912.

(3) Voir l'article de M. Pierre de Quirielle dans le *Journal des Débats* du 27 décembre.

dans la série des grands et précieux catalogues illustrés qu'il a entreprise sur *Le Musée des Arts décoratifs*. Celui-ci (in-folio, 86 planches ; 66 fr.) montre les objets de bronze, cuivre, étain et plomb du milieu du xviiie siècle au milieu du xixe ; il complète la 2e partie des albums consacrés au métal (la première concernait le fer, et une troisième sera réservée aux métaux précieux). En 86 planches, contenant 729 excellentes reproductions, nous avons cette fois toute la série des beaux bronzes d'applique, des montures de vases, chenets, trophées, buires, flambeaux, pendules, etc., ciselés par les Duplessis, les Thomire, les Gouthière durant les époques Louis XVI et Empire et qui comptent encore, comme celles de l'époque Louis XV, parmi les merveilles de notre art décoratif. Aussi, de même que les précédents, cet album fournira aux artisans aussi bien qu'aux historiens d'art la plus précieuse des documentations.

Nous avons signalé ici jadis le premier volume consacré au *Musée du Louvre* dans la collection des « Grandes Institutions de France » éditée chez H. Laurens : il s'agissait alors des peintures et des dessins. Voici aujourd'hui les départements (autrefois réunis en un seul) des sculptures et des objets d'art du Moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes (in-8, 172 p., av. 106 grav. ; 3 fr. 50). Le texte est dû aux conservateurs mêmes de ces départements : M. André Michel, qui a tant fait, après son maître Courajod, pour l'enrichissement de ce musée de la sculpture, en particulier pour la mise en valeur des séries du Moyen âge, et M. Gaston Migeon, qui a non moins développé sa section. Tous deux, avec clarté et précision, retracent l'histoire de la formation des collections dont ils ont la garde, montrent la valeur et la signification des principales œuvres dont la reproduction accompagne leur texte, et ainsi fournissent au grand public un excellent manuel pour la visite profitable du Louvre.

Dans une autre série, « Musées et Collections de France », le même éditeur vient de faire paraître deux nouveaux volumes qui ne seront pas moins bien accueillis : l'un sur le *Musée du Luxembourg : peintures* (gr. in-8; 216 p., av. 389 reprod.; 10 fr.) ; l'autre sur le *Musée de Lyon : peintures* (gr. in-8, 236 p., av. 354 reprod. ; 10 fr.). Chaque volume offre le catalogue, scientifiquement rédigé, du musée, avec une introduction historique due au conservateur de la galerie : M. L. Bénédite pour le Luxembourg, M. P. Dissard pour le musée de Lyon ; vient ensuite un choix abondant de reproductions d'après les principales œuvres du musée. Etant donné ce que chacun sait des richesses des deux galeries en question, il n'est pas besoin d'insister longuement sur le vif intérêt qu'offrent les volumes qui viennent de leur être consacrés.

Un des livres les plus séduisants qu'aura suscités l'époque des étrennes est *L'Album des Enfants* (*Kinderalbum*) de Menzel, édité par la même librairie (in-4, 25 planches ; 15 francs). C'est la reproduction en fac-similés d'une étonnante fidélité — grâce à la perfection des moyens actuels de la photogravure en couleurs — de vingt-cinq des plus belles planches d'une œuvre célèbre de Menzel : l'album de gouaches qu'il exécuta pour l'amusement des enfants de sa sœur, Mme Krigar-Menzel, et qui a passé en 1883 à la Galerie nationale de Berlin. Des motifs très divers composent cette série d'images, poursuivie au hasard des rencontres qui séduisaient l'œil de l'artiste ou au gré de son imagination : les animaux familiers du logis

ou de la basse-cour, les hôtes du Jardin zoologique de Berlin, les bêtes de la forêt, revivent tour à tour aux yeux, dans toute la vérité de leurs formes, de leurs mouvements, de leurs couleurs, et c'est à juste titre que M. Max Jordan a pu écrire que ces délicates créations « comptent parmi les choses les plus achevées que Menzel ait produites dans son domaine préféré », la gouache. Plusieurs des originaux figurèrent à l'exposition des œuvres du maître organisée en 1885 dans le pavillon de la Ville de Paris aux Tuileries et furent vivement admirés. L'émerveillement ne sera pas moins grand devant ces reproductions d'une fidélité si illusionnante ; à voir ces *Cygnes*, ces *Aras*, cette *Chèvre*, ces *Ours*, ce *Jardin de braserie*, petits et grands prendront un égal plaisir.

AUGUSTE MARGUILLIER.

## *CHRONIQUE DE BRUXELLES*

Georges Rency : *Propos de Littérature* (association des Ecrivains Belges) ; *L'Aïeule* (Mertens, Bruxelles). — Maurice Wilmotte : *La Culture française en Belgique* (Champion, édit., Paris). — Horace Van Offel : *Le Retour aux Lumières* (Editions du Masque, Bruxelles). — Sander Pierron : *Les Mostaert* (Van Oest, Bruxelles). — George Garnir : *Les Charneux* (Librairie Moderne, Bruxelles). — Charles Dulait : *Reliquiae* (Sainte-Catherine Press, Bruges). — Charles Van der Borren : *Les Origines de la musique de clavier en Angleterre* (Emile Groenveldt, Bruxelles). — Un discours de M. Lucien Solvay. — Un article de M. Stuart Mervill. — Une chronique de M. Rency. — *Le Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy et *la Flûte Enchantée* de Mozart au Théâtre de la Monnaie. — *Baldus et Josina* de M. Spaak au Théâtre du Parc. — M. Franz Hellens et le Prix Picard.

M. Georges Rency vient de réunir en volume, sous ce titre : **Propos de littérature**, les alertes et vivantes chroniques qu'il publia dans sa revue *la Vie Intellectuelle*. On les relira avec infiniment de plaisir, car elles sont conçues dans le meilleur esprit et affranchies de cette pose, de ce parti-pris et de ce snobisme qui nous rendent illisible et exaspérant presque tout ce qui se publie aujourd'hui sous prétexte de critique, surtout en notre beau pays belge. Un des quinze essais composant ce volume nous intéresse tout particulièrement par les curieux souvenirs que M. Rency nous rapporte sur certains écrivains du groupe de la « Jeune Belgique » : Lemonnier, Verhaeren, des Ombiaux, etc., et sur des auteurs plus récents, comme le poète Max Elskamp. A la fin de cette étude, l'auteur rend hommage à ce qu'il appelle l'admirable apostolat des écrivains du mouvement littéraire qui prit naissance en Belgique vers l'année 1880. C'est grâce à cet apostolat que ce mouvement a duré, s'est développé et a grandi. M. Rency rend un cordial hommage à la bienveillance qu'il rencontra de la part de ses aînés. « Je ne sache pas, dit-il, qu'un seul écrivain de valeur ait négligé, chez nous, le devoir de fraternité qui impose aux aînés de soutenir leurs cadets. Ils auraient pu ne voir dans la littérature qu'un moyen d'extérioriser leur personnalité, puisqu'il leur était interdit par les circonstances de son

ger à en faire leur gagne-pain. Ils ne l'ont pas voulu. D'ordinaire, en art comme partout, les hommes mûrs détestent les jeunes, en qui ils voient leurs successeurs et leurs héritiers. Parfois ils les attirent à eux pour s'en former une cour de thuriféraires fidèles. Chez nous pareil phénomène s'est peu manifesté jusqu'ici. Franchement, loyalement, fraternellement, la plupart des écrivains arrivés ont appelé les jeunes, les ont aidés, soutenus, encouragés. »

De M. Rency signalons encore **l'Aïeule**, une jolie nouvelle datant déjà de quelques années et qui reparaît dans une édition populaire.

Un livre appelé sans doute à un grand retentissement, peut-être encore plus en France et hors de nos frontières que dans notre pays même, est **La Culture française en Belgique**, par M. Maurice Wilmotte, ouvrage absolument remarquable par l'érudition de l'auteur, l'élégance de sa langue et la plupart de ses appréciations sur quelques écrivains d'ici. Peut-être ce livre si méritant est-il un peu tendancieux dans les chapitres consacrés à notre passé littéraire et surtout dans celui traitant de nos *conflits linguistiques*. De même nous nous demanderons si le savant et nerveux auteur ne pousse pas trop jusqu'à l'absolu son opposition de la *sensibilité wallonne à l'imagination flamande ?* J'eus l'occasion autrefois, à propos d'un article de M. Mockel, de prouver que les deux races (?) se le disputaient en imagination comme en sensibilité et que le dialecte flamand traduisait littéralement, par exemple, la délicatesse et la discrétion d'une déclaration d'amour wallonne : Je vous vois si volontiers ! (*Il zien u zoo gaarne.*) Mais ce qu'il faut louer et admirer sans réserves, c'est la sympathie chaleureuse de M. Wilmotte pour la langue et la civilisation françaises qui nous deviennent de plus en plus chères.

**Le Retour aux Lumières**, de M. Horace van Offel, est un bon livre de contes dans lequel nous avons retrouvé un de ses premiers récits, *Une nuit de garde*, qui demeure peut-être la chose la plus forte et la plus poignante du présent volume.

Signalons une réédition des **Charneux**, la charmante nouvelle de M. George Garnir, pour laquelle M. Louis Delattre a écrit une vibrante et radieuse préface.

M. Sander Pierron a publié un important volume sur la dynastie des **Mostaert**, toute une famille de peintres célèbres sur la vie, l'identité et l'œuvre desquels il restait à élucider beaucoup de mystères. M. Sander Pierron aura largement contribué à cette tâche. Il commence par s'occuper du peintre Jean Mostaert qu'il nous montre dans son milieu, Harlem, durant la première moitié du XVIe siècle. Après avoir décrit l'atelier de l'artiste, son travail et sa mentalité, il établit le degré de parenté des jumeaux François et Gillis Mostaert avec le maître harlemois. L'étude de ceux-ci dans l'Anvers de la seconde moitié du XVIe siècle lui fournit l'occasion de nous tra-

cer un tableau très vivant et très alerte de la vie artistique et des mœurs à cette époque. Plus loin il identifie Jean Mostaert avec le maître d'Oultremont, et il nous parle de son séjour à la cour de Malines. Il s'occupe aussi de Michel Mostaert, le sculpteur en ivoire. Cet ouvrage très documenté renferme d'abondantes illustrations.

Sous ce titre, **Reliquiæ**, la famille de feu Charles Dulait a pieusement recueilli des proses et des vers de cet auteur enlevé dans toute la fleur de l'âge à l'admiration de ses camarades et à la ferveur des siens. Ce livre se recommande par son caractère très juvénile et pourtant très profond, par on ne sait quelle grâce hautaine et quel sarcasme attendri, le tout d'une forme personnelle, âpre, nerveuse, mais toujours élégante et éminemment française, même quand il ne s'agit que de notations d'impressionisme et d'ébauches. Il se compose de vers, de poèmes en prose, de pensées, de dialogues et de théâtre. M. Charles Marguerite a fait précéder ces *Reliquiæ* d'une notice émue et fraternelle.

Tandis que nous relisions ce livre du pauvre Dulait et aussi *Les Autres,* la si jolie et crâne nouvelle qu'il publia de son vivant, nous apprenions la mort d'un autre écrivain belge, emporté jeune aussi, M.Charles Morisseaux, à qui nous devions une couple de romans, une pièce de théâtre, d'espiègles articles de critique et surtout des polémiques pleines de mordant et d'humour. C'était en somme un esprit délicat, un garçon de goût, voire de tempérament, dont la maturité nous aurait sans doute donné plus d'une œuvre marquante dans le genre des meilleures pages de Max Waller.

M. Charles Vanden Borren, le distingué professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles, apporte une précieuse contribution à l'histoire de la musique, par son livre sur les **Origines de la Musique de clavier en Angleterre**. Pour son savant et très intéressant ouvrage, accessible même aux lecteurs mi-profanes, M. Van den Borren a surtout eu recours au *Fitzwilliam Virginal Book*, le principal recueil de cette musique, embrassant une période qui va d'environ 1550 à 1630. C'est la première fois, croyons-nous, que l'on nous présente en langue française une vue d'ensemble sur cette importante matière et une analyse approfondie de ses divers aspects.

M. Lucien Solvay prononça en séance publique de la classe des Beaux-Arts de l'Académie Royale de Belgique un discours très juste sur l'actuelle *Crise des Arts*. manifeste dans tous les domaines. Ce discours très applaudi a été imprimé et mérite qu'on le lise et qu'on le médite. Rien de plus actuel que des constatations comme celle-ci : « Jadis, quand un maître peintre avait terminé un chef-d'œuvre, nos ancêtres portaient le chef-d'œuvre, en procession, à travers la ville, au milieu de la foule extasiée. Aujourd'hui, c'est un cycliste, c'est le

vainqueur d'un match de boxe ou de foot ball qui reçoivent l'hommage de la foule en délire ; les municipalités leur décernent les honneurs que, dans les siècles passés, elles réservaient aux grands artistes. Les grands artistes sont maintenant dans la foule et acclament les boxeurs. » Et celle-ci non moins exacte : « Le seul culte, dirait-on, auquel on voue aujourd'hui quelque sympathie, c'est celui de la laideur pittoresque que les romantiques prônaient et célébraient comme une forme caractéristique de l'antithèse fameuse : une belle âme dans un corps difforme, mais la laideur des choses laides naturellement, grossièrement, et, qui pis est, celle qu'un esprit vulgaire ou une main maladroite peut donner même à la beauté trahie et avilie. » En un pays dont les populations ne sont que trop enclines à la grossièreté et au débraillé physique et moral, on conçoit que, dans ces conditions, l'art devient plus brutal, plus sommaire, plus exclusivement impulsif que partout ailleurs !

A propos d'une polémique récente, le délicieux poète Stuart Merrill nous a donné, dans la toute coquette revue *le Masque*, le plus dandy de nos périodiques, de judicieuses notes sur quelques-uns des écrivains d'ici. Après avoir constaté que ceux-ci sont admirés et connus plus encore à Paris que chez eux, il déclare avec raison que les écrivains français de Belgique doivent être très fiers de pouvoir porter le titre d'écrivains français et que la France à son tour doit être fière d'avoir attiré de toutes les parties du monde, « par le rayonnement de son génie, tant de poètes qui ne lui demandent que le droit d'écrire en son divin langage ». Dans le même numéro du *Masque*, Stuart Merrill publie de très intéressants souvenirs sur Paul Verlaine et Walt Whitman.

Je détache encore d'une chronique de M. Rency, dans *la Vie Intellectuelle*, cette édifiante psychologie de notre monde littéraire : « Si notre jeunesse littéraire est descendue à un tel degré d'avilissement intellectuel, je suis convaincu que nous le devons à l'exécrable politique de dénigrement, de division, de dénationalisation que poursuivent chez nous, depuis quelques années, des écrivains aigris ou mal inspirés. Certains d'entre eux, fatigués, découragés, sont entrés dans la catégorie des écrivains qui n'écrivent pas. Cette espèce est plus nombreuse chez nous qu'on ne pense. Elle se compose de tous ceux qui ont publié un petit recueil de vers ou de prose vers leur vingt-cinquième année et qui, depuis, n'ont plus rien produit. Ce sont les plus grincheux, les plus difficiles, les plus malveillants. Rien, ni personne, ne trouve grâce à leurs yeux. Ils suspectent chacun des desseins les plus noirs, des calculs des plus honteux. Généralement, ils ont l'air profond et secret. Leur sourire ironique fait croire à leur esprit. Ce sont des sphynx en toc et qui sonnent creux. Impuissants pour le bien, ils excellent à faire le mal en se-

mant autour d'eux des germes de doute et de découragement. D'autres, demeurés forts et féconds, cèdent aux suggestions d'une vanité ridicule et s'efforcent d'abattre dans leurs sarcasmes ceux qui tentent de s'élever à leur niveau : eux seuls, et c'est assez! Ratés et jaloux s'entendent à merveille pour saper, miner, éreinter, démolir. Ils s'en prennent surtout aux écrivains qui travaillent. Le fait d'être laborieux, consciencieux, devient une tare. Les seuls écrivains qui comptent sont les bohèmes, les fantaisistes, les paresseux, les piliers de cafés, les bavards toujours plus riches de projets que d'œuvres ! »

Au Théâtre de la Monnaie, il y eut une première sensationnelle : **Le Chant de la cloche**, de Vincent d'Indy, adapté à la scène, monté avec un luxe et interprété avec un soin qui furent tout à fait dignes de cette belle œuvre plus jeune, plus vigoureuse et plus radieuse que jamais. La reprise de **la Flûte enchantée** fut moins heureuse et cela bien que la pièce de Schikanlder, rétablie dans sa version primitive, fût héroïquement défendue par... Mozart en premier lieu, puis par notre orchestre sous la direction d'Otto Lohse, et ensuite par les chanteurs (parmi lesquels il convient de mettre hors de pair l'excellent baryton Ponzio), le décorateur, le costumier, le metteur en scène, tout le monde enfin! Au risque de me faire conspuer par les mozartistes à tous crains, j'avouerai que c'est précisément l'adorable musique qui contribue à l'exaspération que nous cause ce spectacle, car, malgré tout ce qu'on nous en a dit et redit, nous ne pouvons pardonner à l'un des dieux de la musique d'avoir acoquiné sa plus belle partition à tant de niaiserie grandiloquente et d'antithèse puérile ! La même semaine on a repris *Fidélio* : à la bonne heure !

En dépit de très réels mérites, **Baldus et Josina**, la nouvelle pièce de M. Spaak, représentée au Théâtre du Parc, n'a rencontré qu'un succès d'estime.

L'Académie Picard vient de décerner son prix annuel de mille francs à M. Franz Hellens, pour son beau livre *les Clartés Latentes*, dont Rachilde et moi nous avons tous deux fait l'éloge dans le « Mercure de France ».

GEORGES EEKHOUD

## *LETTRES HISPANO-AMERICAINES*

Jorge Huneeus Gana : *Tableau historique de la production intellectuelle du Chili*, imprimerie Barcelona, Santiago. — Alcides Arguedas : *Peuple malade*, veuve Louis Tasso, Barcelona. — J. Valdès Cange : *Sincérite. Chili intime*, imprimerie Universitaire, Santiago. — F. Carrera Justiz : *Orientations nécessaires, Cuba et Panama*. — José A. Alfonso : *Education*, Imprimerie Universitaire, Santiago. — Memento.

La littérature hispano-américaine, étant arrivée au terme de la première période qui est toute lyrique, commence à produire en assez

grand nombre des œuvres de réflexion et d'étude vraiment intéressantes. Il y a dans chacune des jeunes Républiques des historiens, des sociologues, des publicistes, des écrivains scientifiques de mérite. Il en existait certainement auparavant ; mais ceux d'aujourd'hui sont dignes de plus de considération à cause de la méthode strictement scientifique et de la largeur de vue de leurs travaux.

M. Jorge Huneeus Gana est un des publicistes chiliens les plus distingués. Il a cultivé avec succès les études de sociologie, de politique et de législation et il s'est adonné à la critique littéraire et aussi à la nouvelle. Il entra, très jeune, dans la littérature, avec un volume littéraire, *Plumadas*, série de contes sentimentaux dans lesquels, malgré les hésitations de tout débutant, apparaissent pourtant une certaine imagination et une fluidité louable. Peu après, il publia un livre qui, plus conforme à ses aptitudes intellectuelles, fut un véritable triomphe. Ce sont ses *Etudes sur l'Espagne*, considérations sur la sociabilité, la politique, l'administration et la littérature contemporaines de la noble nation qui nous légua son sang et sa langue, considérations formulées avec une sûreté de jugement et une largeur d'esprit d'autant plus admirables que l'auteur n'avait pas visité le pays sur lequel il écrivait. Un des écrivains espagnols les plus perspicaces, le catalan Pompejo Gener, séduit par ce livre, a dédié à M. Huneeus son fameux ouvrage *Littérature Malsaine*, comme un hommage à l'auteur de l'étude « la plus complète » sur l'Espagne contemporaine. Depuis, M. Huneeus a écrit un certain nombre de brochures sur diverses choses politiques ou juridiques qui ne sont pas de notre compétence.

Il nous offre actuellement une œuvre de critique, présentée sous une forme qui lui donne une véritable transcendance sociale. C'est le **Tableau historique de la production intellectuelle du Chili**, qui sert d'introduction à la Bibliothèque des écrivains de cette République, créée par le gouvernement à l'occasion du Centenaire. C'est un vaste résumé critico-historique de la littérature, des sciences, des arts plastiques, de la musique produits dans ce pays depuis l'époque lointaine des Conquistadores jusqu'à nos jours. Travail formidable à cause du nombre croissant des œuvres de caractère si différent qui naturellement ont dû voir le jour dans un laps de temps si considérable. Comme on le suppose, M. Huneeus ne peut consacrer à chaque auteur étudié une monographie intégrale. Aussi préfère-t-il souvent parler en général, synthétiquement, d'une matière, d'une période, d'un groupe d'auteurs ; méthode excellente qui, en le laissant entrer dans des considérations de tout ordre, lui permet de déterminer la plus ou moins grande transcendance d'une tendance ou l'esprit d'une époque. Voilà ce qui fait de ce livre, non point une liste vaine de noms et de titres, mais une œuvre vivante et significative.

Pourtant cette même méthode, en raison de son critérium libéral, a été cause que les critiques réactionnaires, ennemis politiques de l'auteur, croyant attaquer ses idées, ont furieusement censuré l'œuvre avec une insistance malveillante sur certaines fautes de détail sans importance. Ce n'est pas un travail complet et il ne peut, par là même, être parfait. Son auteur ne le considère que comme « la première tentative d'une œuvre de synthèse ordonnée et méthodique, capable d'esquisser approximativement la valeur d'ensemble de notre production intellectuelle ». « La vie de dix hommes, dit-il, ne suffirait pas à faire une œuvre achevée et parfaite sur le thème énorme que j'ai abordé. »

En somme, ce *Tableau* est un travail d'un vrai mérite, excellent pour le lecteur du pays qui y trouvera un moyen facile de rappeler l'histoire du progrès mental de sa patrie, précieux pour le lecteur étranger qui rencontrera en ses pages un guide sûr pour étudier à fond la matière. Tout ce qu'on pourrait reprocher àson auteur, c'est de ne point accorder aux lettres contemporaines l'attention qu'il consacre à celles des époques antérieures : ce souci du présent rentre dans le plan de l'œuvre qui va jusqu'à la date récente du Centenaire.

Voici un jeune écrivain qui envisage avec une hardiesse singulière les problèmes les plus intimes, les plus délicats de son pays et de sa race : le Bolivien Alcides Arguedao. Son livre, **Peuple malade**, dont a paru la seconde édition, a eu en Amérique un retentissement sentimental. Nous avons connu Arguedas à Paris, quand il préparait ce livre,et,dans nos longues conversations du Luxembourg, nous avons pu apprécier la vigueur originale de son esprit cultivé et audacieux. Affamé de vérité et armé de science, il nous parle de son œuvre avec une précision et une clarté inusitées dans notre milieu, où le patriotisme étroit des peuples primitifs empêche de voir les défauts et d'apprécier les maux qui nous pressent. Dans une série de chapitres pleins d'observations et de données incontestables,il nous présente un peuple, son peuple, la Bolivie, combattue par l'inclémence d'un climat aux températures extrêmes; énervée par la fatalité du sang indien prédominant dans ses veines ; démoralisée par un gouvernement despotique et une presse courtisane ; grave, orgueilleuse, pédante dans certaines régions où domine l'hérédité « aymara » ; imaginative, loquace, sentimentale où prime l'atavisme « quechua » ; partout mégalomane, intolérante, peu morale et indolente. De là son esprit politique corrompu qui en fait incessamment la proie des tyrans ou des révolutions ; de là sa décadence physique, accélérée par les préjugés, l'horreur de l'hygiène et l'alcoolisme ; de là sa stérilité intellectuelle qui la porte à dédaigner l'art et lui a fait démolir les derniers vestiges de l'architecture des temples incas...

Pourtant cet état, si grave qu'il soit, n'est pas désespéré : tous ces maux peuvent être guéris ou tout au moins enrayés. Bien plus, au jugement du notable critique uruguayen M. J. Enrique Rodo, la maladie de la Bolivie est une de ces dispositions de l'enfance qui se guérissent avec l'âge. Aussi, en terminant son œuvre, M. Arguedas a de consolantes paroles d'optimisme. Dans le chapitre final il esquisse un programme de réformes où il conseille d'attirer une immigration sélective afin de modifier les fatalités ethniques et implanter une instruction scientifique et intégrale, capable de former des hommes de pensée et de caractère, vraie base de toute nationalité.

M. Arguedas a eu raison. Son pays réagit ; donnant une preuve de bon sens incroyable, il a accueilli ce livre sévère avec enthousiasme et il a récompensé son auteur en le nommant secrétaire de sa Légation à Paris, poste qu'il occupe actuellement.

Le chilien M. J. Valdès Cange n'a pas rencontré chez les siens la même sympathie. Il a réalisé dans son pays un travail analogue à celui de M. Arguedas. A l'occasion des fêtes du Centenaire, quand la majorité des écrivains nationaux consacraient à la patrie des dithyrambes en prose et en vers et célébraient une prospérité mensongère, ce vaillant publiciste lança, sous le titre de **Sincérité, Chili intime**, un volume dans lequel il étudie avec une audacieuse sévérité l'état de démoralisation que traverse son pays. Et, ma foi, son livre fut le plus bel hommage qu'on offrit à la patrie au Centenaire !

Le Chili qui, jusqu'à ces vingt dernières années, avait été la République modèle de l'Amérique Latine par l'intégrité politique, l'honnêteté administrative et l'esprit d'ordre et de progrès, présente aujourd'hui, en effet, le triste tableau d'un relâchement général et croissant. Après avoir perdu toute conception de civisme, la politique est devenue un négoce où le premier venu cherche son intérêt personnel : les partis n'ont d'autre idéal que d'arriver au pouvoir même au prix des concessions les plus humiliantes. L'administration étant démoralisée, les services gouvernementaux et même la justice se corrompent de jour en jour ; il n'est pas rare le cas d'intendants rapaces et de juges prévaricateurs et ils sont communs les employés de toute catégorie qui n'accomplissent point leur devoir. Sous le régime funeste du billet inchangeable, la monnaie se voit de plus en plus dépréciée, ce qui favorise quelques capitalistes, mais plonge dans la misère la grande masse des déshérités. Surveillé comme pas une autre institution publique, l'enseignement ne donne cependant pas les fruits qu'on en pouvait attendre : il instruit, mais n'éduque pas ; car les professeurs, bien qu'ils soient ordinairement compétents au point de vue de l'instruction, ne se montrent jamais de vrais éducateurs. Les causes de cette décadence sont exclusivement politiques. Avant la

révolution de 1891, le Chili était gouverné par une élite libérale et progressiste, dont les membres se transmettaient le pouvoir qui ne tenait aucun cas de la volonté populaire, mais qui conduisait le pays dans la voie de l'ordre et du développement. Cette révolution fut faite pour rompre avec cette oligarchie et rendre effectif le suffrage du peuple. Cependant un but si noble a produit les résultats les plus néfastes. La liberté électorale fit que les anciens réactionnaires, propriétaires de la terre et, par là, maîtres du vote de leurs serviteurs inconscients, s'emparèrent du gouvernement. Et la réforme municipale, qui mettait les élections aux mains des municipes, fut cause que des personnages sans scrupules, élus pour la convenance des partis, asservirent les institutions. Dès lors le Congrès et le pouvoir exécutif, négligeant les vrais intérêts du pays, ne font que favoriser par toute sorte de moyens les grands propriétaires, c'est-à-dire leurs membres mêmes. Et les municipalités, se désintéressant des services locaux, ne s'occupent que d'assurer les élections en se livrant aux fraudes les plus éhontées. C'est ainsi que nous avons vu le Congrès, alors qu'il pouvait opérer la conversion métallique de la monnaie, s'obstiner à conserver le billet qui fait l'affaire des grands agriculteurs, lesquels vendent à l'étranger leurs produits en or et paient leurs ouvriers en papier déprécié. Et nous avons vu la municipalité de Santiago qui, au lieu d'améliorer la situation lamentable de la métropole, passe son temps à falsifier les actes électoraux et à se partager les deniers publics, ce qui lui a valu d'être mise en procès et à quelques-uns de ses membres, d'être emprisonnés.

M. Valdès Cange parle de tout cela avec une grande abondance de données statistiques et de faits qu'on peut prouver. Seulement à la révolution de 91 il donne, en bon partisan du gouvernement actuel, d'autres causes que celles que nous avons notées. Après avoir lancé l'anathème sur une situation aussi critique, il propose une série de réformes de toute espèce : constitutionnelles, administratives, économiques et pédagogiques qui, en rétablissant l'ordre, rendraient au pays l'antique moralité et la vigueur perdues. Malheureusement, ce livre est rédigé sous la forme absurde et puérile de lettres adressées au président de la République. M. Valdès Cange croit que la régénération doit venir d'en haut. Grande erreur! Si de quelque côté doit arriver le salut, ce sera de la jeunesse, de la jeunesse studieuse et forte, dont fait partie ce même Valdès Cange. Comme on pouvait s'y attendre, l'écrivain n'a pas été écouté du gouvernement. Bien plus, peu s'en fallut qu'il ne perdît le poste qu'il occupe dans un lycée de province, car sous le pseudonyme de Valdès Cange se cache le nom d'un professeur d'Etat. De son côté, la presse, qui est en grande partie réactionnaire, a enveloppé le livre d'un silence hostile, et un personnage, qui se dit libéral, a prétendu réfuter ses

assertions en un pamphlet dont le titre ne mérite pas d'être signalé.

Tandis que les écrivains des Républiques du Sud se préoccupent ainsi des problèmes intérieurs, ceux des Républiques du Nord discutent sur toutes les questions internationales. Le Cubain M. J. Carrera Justiz, professeur à l'Université de la Havane, vient de publier un volume, **Orientation nécessaire, Cuba et Panama**, sur l'intéressante question du canal interocéanique que sont en train de faire les Etats-Unis; il y analyse les antécédents, les travaux et les conséquences probables de cette entreprise, avec une grande profusion de données juridiques et historiques. Au cours de son étude, l'auteur parle de l'attitude des Etats-Unis sur un ton de déference, sinon de louange; ce qui pourra surprendre le lecteur étranger, mais pas nous; car nous savons qu'en Amérique il y a, à ce sujet, deux courants d'opinion : les uns qui blâment et repoussent cette attitude et la considèrent simplement comme une invasion; les autres qui l'approuvent ou l'acceptent, la croyant civilisatrice et, en tout cas, inévitable. C'est ainsi que M. Justiz traite de la séparation de Panama, en désirant visiblement justifier un fait injustifiable; il analyse les travaux du canal et comble d'éloges un ouvrage dont le système d'écluses n'est rien qu'une mesure d'économie, et il imagine les résultats de l'entreprise et applaudit le peuple qui, en le réalisant, ne fait que servir ses propres intérêts. Chose étrange! M. Justiz agit ainsi par patriotisme. Il se figure, en vérité très justement, que l'ouverture du canal inaugurera pour sa patrie une ère splendide de prospérité et de grandeur. Mais il ne considère pas assez qu'on le devra uniquement et exclusivement à la situation privilégiée de Cuba entre deux océans et trois continents. S'il arrive à l'écrivain de montrer la sévérité désirable, c'est quand il revendique pour son pays l'invention du système employé dans l'œuvre d'assainissement de Panama. C'est, en effet, le médecin cubain M. Carlos Finlay qui inventa cet heureux système : les Etats-Unis n'ont fait que le mettre en pratique avec cette promptitude et cette intelligence que l'anglo-saxon manifeste dans l'exploitation du talent étranger.

Parmi les problèmes locaux qui absorbent les Républiques du Sud, la pédagogie est celui qui éveille le plus d'intérêt. Le chilien M. José A. Alfonso, publiciste connu, auteur de diverses études de politique ou de législation, vient de nous offrir un volume sur l'**Education**, où il traite les aspects les plus variés de cette intéressante question, l'éducation de l'enfant, l'éducation de la femme, l'éducation et les carrières professionnelles, l'éducation et la fraternité, etc. C'est une étude méthodique et agréable, d'ailleurs rapide et entreprise d'un point de vue national; l'auteur y fait preuve de connaissances précises et d'idées avancées. Seulement, en traitant

un sujet qui n'est pas de sa compétence, il tombe fréquemment dans de lourdes erreurs. Ainsi, en parlant de l'éducation littéraire, il propose comme exemples et modèles les poèmes de Nunez de Arce, poète espagnol, que ne lit plus aucun lettré, et les vers de Andrés Bello, grammairien hispano-américain, qui jamais ne fut poète. En somme ce livre est, pour la culture de son pays, une contribution d'une véritable importance.

Memento. — La littérature hispano-américaine vient de faire deux pertes sensibles par la mort de deux écrivains distingués qui disparaissent dans la fleur de l'âge : le chilien Marcial Cabrera Guerra et le cubain Jesus Castellanos.

Cabrera Guerra était un esprit large et fin, journaliste combatif, écrivain et poète délicat. Il fut, en outre, quelque chose comme un Mentor intellectuel de la jeunesse littéraire de son pays, qu'il sut grouper en une sorte « d'Arcadie », dans sa sympathique revue *Pluma y Lapiz*, laquelle révéla ou fit connaître la plupart de nos jeunes écrivains. C'est peut-être à cause de cette attitude généreuse que cet écrivain négligea son œuvre personnelle: ayant produit énormément il n'a pas laissé de livres. Il est question maintenant de publier ses poesies en un volume. La nouvelle revue *Pluma y Lapiz*, ainsi nommée en souvenir de la fameuse publication de Cabrera Guerra et que vient de fonder M. Fernando Santivan, consacre au malheureux écrivain, dans son premier numéro, un bel article du jeune critique Armando Donoso et une série d'opinions sur sa personnalité, opinions de quelques-uns de nos intellectuels.

Jesus Castellanos était, dans la génération actuelle, l'un des écrivains les plus forts de son pays, critique littéraire, romancier vigoureux et fin. *Le Figaro* de la Havane, dont il était le collaborateur assidu, lui consacre, dans son numéro du 2 juin, un article plein de beauté et de sentiment, œuvre de l'intelligent écrivain dominicain, M. Max Henrique Uréna, ami et admirateur de Castellanos. « Tous ceux qui s'intéressent au mouvement littéraire de Cuba, écritil-, connaissent la personnalité forte et captivante de Jesus Castellanos. Ses débuts, il y aura bientôt trois lustres, furent modestes. Imberbe et jovial, il n'avait pas encore vingt ans quand il entra dans le journalisme avec les fonctions de reporter de *la Discussion*. Doué d'une fine et subtile ironie, d'un grand amour du savoir, d'un talent positif et clair, son ascension ne se fit pas attendre... A son premier livre, *Cabezas de estadis*, œuvre de satire politique correspondant à son époque d'initiation, succéda, quelques années plus tard, *De tierra adentro*, livre de contes campagnards cubains. Enfin *La Conjura*, nouvelle couronnée aux Jeux Floraux de 1908, consacra sa vigoureuse capacité de romancier propre à réaliser heureusement le vrai roman national, fait de l'âme et des paysages de la vie cubaine... Très puissant est, d'ailleurs, son travail de critique sous forme d'articles ou de conférences comme celle si admirable qu'il consacra au livre de J. E. Rodo, *Motivos de Proteo*, et sa récente dissertation sur le poète impérialiste Rudyard Kipling... »

FRANCISCO CONTRERAS.

## LETTRES ROUMAINES

Alex. Ciura : *Amintiri ;* Libraria Nationala, S. Bornemisa, Orastie. — Ion Ciocârlan : *Traiul nostru ;* Minerva, Bucarest, — L. Rebreanu : *Framântari ;* Libr. Nat. S. Bornemisa, Orastie. — Ion Agârbiceanu : *Schite si povestiri ;* Libr. Nat. S. Bornemisa, Orastie. — D. N. Ciotori : *Calea Robilor ;* Neamul românesc., Valenii-de-Munte. — N. Davidescu : *Zîna din fundul lacului;* Alb. Baer, Bucarest. — Memento.

Des volumes de nouvelles ! Et des volumes de nouvelles ! Des esquisses plutôt, faits-divers et souvenirs rapportés en quelques pages, menues observations cueillies un peu au hasard des rencontres et des conversations, où manque trop souvent l'étude du milieu et des caractères. Tel que, des tranches de vie roumaine, un peu trop uniquement vues par l'extérieur, mais intéressantes encore par le détail des gestes, des manières de penser et d'agir. Et c'est raconté avec humour, avec le goût inné et très oriental du Roumain pour le « bien-dire ». De là aux qualités qui font l'œuvre précisément littéraire et durable, il y a sans doute encore un pas : nos nouvellistes ne se donnent pas tous la peine de le franchir et sur son importance beaucoup d'entre eux se méprennent... La notion du style, d'un style choisi, châtié, homogène, riche, délicat ou rude selon les besoins, n'a pour ainsi dire pas progressé ; l'enquête poursuivie récemment à Bucarest par le journal théâtral *Rampa* montrait les écrivains unanimes à constater qu'on n'avait pas même conservé l'avance acquise par un Balcescu, un Odolescu. Il y a encore hésitation sur la voie à suivre ; les prosateurs croient bien faire de s'en tenir au ton tout cru des personnages qu'ils mettent en scène; les poètes jettent volontiers leurs lyres par-dessus tous les moulins des modernismes les plus hasardés. Ces tâtonnements et caprices d'ailleurs contribuent forcément à l'évolution de la langue, et elle se trouvera prête le jour où les écrivains, moins préoccupés de plaire et d'amuser, auront fini de sacrifier aux modes follettes avec des procédés composites de simples chroniqueurs superficiels, s'enquerront enfin de la vie profonde de leur pays et de son peuple, vie grosse de conflits et de contrastes, où s'agitent tant de problèmes intimes et sociaux, où par delà les apparences de surface s'accumulent tant de ruines, se faussent tant de caractères, et se préparent, dans un aveuglement d'en haut égal à l'inconscience d'en bas, d'extraordinaires réveils, de terribles et justes revendications. Pour le moment, pas question de ces poignantes études. Le peuple, dans tous ces récits, assiste à peu près hébété à ce qui lui arrive : bon ou mauvais, c'est comme ça que le bon Dieu l'envoie ; il y a des jours pour pâtir, d'autres pour s'ébaudir ; des maîtres pour commander et des gueux pour endurer ; il faut prendre la vie comme elle vient. S'occuper de lui, ce n'est guère que relater à la queue leu-leu ses vicissitudes. La classe moyenne fournit à l'ob-

servation les menus ridicules de sa demi-culture, de ses prétentions, de ses défaillances. L'aristocratie roumaine échappe encore totalement à la littérature nationale. Aucun écrivain jusqu'ici n'a dépassé le niveau du fonctionnarisme. Il faut bien l'avouer : aucun ne s'est encore senti l'imagination assez vaste, l'âme assez généreuse pour englober en des œuvres mûries et plénières ce monde complexe, qui pourrait être si passionnant. C'est plus vite fait, et plus commode, de se borner aux petites scènes de genre multipliées, à l'anecdote, au tableautin.

Quels drames n'effleure M. Alex. Ciura dans son livre de **Souvenirs !** C'est le problème entier de l'existence de la nation roumaine en Hongrie : là-bas les fils de paysans (or, toute la nation est paysanne, depuis des siècles que sa vieille noblesse est maghyarisée) font leurs études pour arriver à être « Mossieu ». Une fois fonctionnaires, médecins, professeurs et surtout avocats, ils se reveillent completement déracinés. Ils brisent avec leur classe populaire, estimés et s'estimant trop au-dessus d'elle pour conserver ou seulement admettre encore ses idées et ses manières ; il leur manque d'autre part le long passé de culture qui les épaulerait et leur donnerait la véritable aisance d'une classe supérieure. Et les couches se superposent, étrangères l'une à l'autre, sans que celle qui monte se sente capable d'élever l'autre avec soi. L'on assiste à ce spectacle navrant que la soi-disant « Intelligentia » affiche du mèprispour ceux-mêmes qui leur ônt donné, avec le jour, tous les moyens de parvenir à leur situation actuelle, si considérée, bien qu'elle les laisse, presque autant que les paysans, désarmés devant l'oppression hongroise. Un Aurel Vlaicu, le triomphant aviateur, ne rougissant pas de ses vieux père et mère et de leur humble chaumine, fait exception et... sensation. Ce déracinement, lent et pénible, se lit à toute page des *Souvenirs* de M. Ciura, mais le feuilletoniste se borne à l'indiquer ; c'est à peine, pour lui, motif à une note sentimentale, un regret tout juste exprimé, et sur lequel on passe vite, parce que la vie est de passer. Les autres nouvelles se rapportent à la vie aventureuse et pleine de superstitions des laveurs d'or des Monts Occidentaux. Publié dans *la Bibliothèque des écrivains de chez nous* qu'édite *la Librairie Nationale S. Bornemisa* sous les auspices de *l'Association pour la littérature et la culture roumaines* en Hongrie, le volume du jeune professeur au lycée roumain de Blaj contient une image fidèle et assez vive de la vie transylvaine.

C'est la vie rurale de l'autre côté des Carpathes, **Notre Vie**, que M. Jon Ciocîrlan, un instituteur de Roumanie, retrace en trois nouvelles et une dizaine d'esquisses. Sa manière est naïve, mais les détails d'autant plus vrais. Dieu ! quelle existence dans cette masure où un tas de feuilles de maïs sert de dortoir : les enfants y sont « bien

au chaud », les pauvres petits, tandis que la bise accumule la neige à la porte ; pour nourriture ils disputent au pourceau qui dort avec eux et aux poules qui volètent de côté et d'autre des tranches de courge cuites sur la braise ; et dans un coin la mère gémit dans les douleurs d'un nouvel enfantement. Le joli groupe paysan qui orne la couverture de l'édition *Minerva* n'en laisse pas supposer autant. Comme dit le boïer qui passe là, en tournée sur ses terres : « Une vraie vie d'animaux ! » Et cela trouve moyen, quand même, d'avoir des jours de joie dans la gaîté de la lumière et la poésie des champs. Je soupçonne M. Ciocîrlan, en bon pédagogue, d'enjoliver certaines de ses histoires pour propager le goût de la lecture dans les campagnes et faire prendre patience aux moins bien partagés du sort.

De M. Livin Rebreanu j'avais déjà lu et remarqué dans l'*Almanach des écrivains de chez nous*, de la même Librairie Nationale, une pièce, *Prostii*. Ce mot signifie à la fois les gueux et les niais, pauvres dans toutes les acceptions. Et c'est si bien cela, ces malheureux paysans roumains de Hongrie, tenus dans un état de servitude matérielle et morale déplorable, menés comme un bétail, pour qui toute espèce de bout de galon hongrois, fût-ce celui d'un employé de chemin de fer, représente l'Autorité, la Civilisation, les Puissances du monde, devant quoi ils se sentent chétifs, maladroits, impuissants ! Seulement, M. Rebreanu, comme les autres, ne nous montre cet état de choses que par la succession des faits extérieurs, et rien n'explique pourquoi ces pauvres gens en sont là et se laissent ainsi faire, alors que leur vie paysanne offre parfois tant de noblesse. Aussi le titre de son livre, **Tourments**, n'est-il peut être pas toujours exact : ses personnages supportent, ils endurent, plutôt qu'ils ne se tourmentent. Son langage affecte une certaine brutalité, mais il a de la force et de la couleur, quoique avec des redites. Quelques sujets plus développés qu'il a pris dans un monde suffisamment grossier de filles et de souteneurs semblent mieux étudiés.

M. Jon Agîrbiceanu est un jeune prêtre des environs de Sibiu qui connaît admirablement son paysan, l'aime avec intelligence, et qui travaille de toutes ses forces à l'instruire et à le relever. Parfois ses récits sont un peu trop directement moraux et apostoliques ; mais il y a tant d'énergie, de sincérité, d'idéalisme dans ces pages qu'on en excuse presque les naïvetés, et les provincialismes, et les fréquentes négligences. Le volume **Esquisses et Récits**, de l'édition Bornemisa, réunit les meilleures pages du productif écrivain.

**Calea Robilor**. Des légendes comme on les aime toujours dans les littératures du Nord, comme Carmen Sylva en a localisé beaucoup en faisant parler les prés et les bois autour de son Pelesh, comme le paysan roumain en sait raconter aussi et comme Ovide nous

en a transmis. De nouvelles métamorphoses, pour nous apprendre d'où vient ce nom de *Voie des esclaves* donné à la voie lactée ; que le lent escargot fut jadis un enfant paresseux ; que les belles-de-nuit sont l'Impératrice des fleurs elle-même, punie d'avoir préféré au soleil un beau fils de roi, etc. D'autres forment apologue d'une immédiate moralité. Leur charme vient surtout de la joliesse du style, dont les tournures finettes et caressantes, où se mêlent avec un rare bonheur les expressions familières aux contes populaires, rappellent, mais sans plus s'adresser aux enfants, la manière attendrie de M. N. Urechia.

Et j'ai gardé pour la fin une plaquette à hautes prétentions d'art et de modernisme. Seize pages de papier à chandelle y figurent évidemment le fameux papier de corail du comte de Montesquiou et un bout de corde grossement noué joue au ruban de prix. C'est une publication de l'édition *Insula* (lisez Insel-verlag), qui s'adorne d'illustrations au trait schématique (oh ! combien...), dans le goût des ornements nationaux, mais où la main de M. Adr. Maniu s'avère moins experte que celle des vieilles paysannes enjoliveuses des œufs de Pâques. C'est un poème en prose qui a excité une grande rumeur de joie dans le clan symboliste : le puissant ascète Goce (cela ne se lit pas *gosse*) incante **la fée du fond du lac** et va en faire l'esclave de ses plaisirs (dont il n'a jusqu'ici accumulé que les privations) ; mais pour se rendre dans le palais de granit de l'ondine, au fond des eaux, il doit la suivre et « ils montent, ils montent toujours et vite, une échelle plus haute que celle vue en rêve par Jacob ». Le ciel se remplit de maléfices gluants et verts. La lune apparaît ; dompté à ses pieds, l'apocalypse (c'est ici un monstre masculin) ; Hécate descend parmi les herbes danser « *au rythme* des serpents à sonnettes ». Au moment de vider la coupe des voluptés, le mage hésite, mais il en sort « des plaisirs enveloppés de pourpre et de vert » ; puis quand il gît, épuisé par les baisers douloureusement prolongés de Lyeda, il se trouve « sur son sein des nénuphars, sur son ventre des lys, sur ses pieds des lotus, et il a dans les mains un crucifix noir ». A la surface de l'eau éclatent quelques bulles d'air, en cercles qui s'étendent... — Je reconnais sans ambages que M. N. Davidescu a dépensé là un art suggestif et exaspéré pour évoquer « le mirage lointain de nos désirs ». Epigraphe de *l'Après-midi d'un faune*... naturellement.

Memento.— De tous les livres déjà écrits sur la Roumanie par des flatteurs pressés, qui n'ont aucune notion de sa géographie ou de son histoire, ne savent pas un mot de sa langue, n'en connaissent que quelques trottoirs, quelques cafés et les wagons de chemin de fer, un des plus vides et des plus prétentieux est à coup sûr celui de M. Léo Claretie. Passe pour les chapitres II et III sur la *Litterature populaire* et *l'œuvre de Carmen Sylva*

où il parle avec des sympathies toutes diplomatiques de choses qu'il a pu lire, au moins en traductions. Mais ce qu'il appelle *la Roumanie intellectuelle contemporaine* n'offre qu'un pêle-mêle de noms, notés au petit bonheur des devantures de librairies ou transcrits dans l'ordre alphabétique des catalogues, sans le moindre discernement. Aussi n'a-t-il pas eu, dans le pays, une très bonne presse. La revue *Flacara*, toujours polie et bienveillante, le regrette, car « dans toute œuvre humaine il y a quelque désaccord entre les intentions et leur réalisation » ; mais elle est obligée de constater que M. Claretie n'a pas agi en « chroniqueur érudit, ni scrupuleux ». La *Noua Revista Romäna* en revanche relève hardiment « l'originalité de l'auteur, qui a voulu nous faire connaître aux autres, sans nous connaître lui-même ». Nos lecteurs pourront être juges de l'exactitude de ses renseignements : me faisant l'honneur de me citer, M. Claretie signale « les chroniques *bi-hebdomadaires* que depuis *dix ans* je consacre aux livres roumains dans le Mercure de France... ».

Faut-il répéter que ces chroniques ne sont pas non plus « semi-permanentes », comme s'est amusé à le dire un collaborateur du *Romănul* (Arad) ; mais uniment et régulièrement *trimestrielles*, sans plus, ni moins.

MARCEL MONTANDON.

## *LETTRES SCANDINAVES*

Jakob Knudsen : *Angst, Angoisse*, Copenhague, Gyldendal.— Johannes V. Jensen : *Skibet, le Vaisseau*, Cop. Gyld. — Joh. V. Jensen : *Myter, Mythes*, quatrième série, Cop., Gyld. — Helge Rode : *Grev Bonde og hans Hus, le comte Bonde et sa Maison*, drame en trois actes, Cop., Gyld. — Otto Rung : *Lænkammeret, la Chambre secrète*, Cop., Gyld. — Marie Bregendahl : *En Dœdsnat, une Nuit de mort*, Cop., Gyld. — Ingeborg Maria Sick : *I Klosterskygger, A l'Ombre des Cloîtres*, Cop., Gyld. — Sophus Bauditz : *Den gamle Kro, la Vieille Auberge*, Cop., Gyld.

M. Jakob Knudsen aime résumer ses romans d'un seul mot, qu'il leur donne pour titre. Celui-ci s'appelle : **Angoisse**. Et comme ce mot doit dépeindre non une situation, mais un caractère, ou, mieux, une disposition morale, on s'attend, avant d'ouvrir le livre, à y trouver un commentaire ou une réplique à l'ouvrage plutôt ardu du célèbre philosophe Sœren Kierkekaard, *Sur le concept de l'angoisse*. Mais, bien que ce soient des problèmes philosophico-religieux qui ont sans doute conduit M. Jakob Knudsen à son sujet, il faudrait, je crois, une dialectique complaisante pour rattacher son nouveau roman à la théorie de S. Kierkegaard sur le péché originel. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, ce roman se présente sous l'aspect d'une étude purement psychologique, — et, ce que nous ne connaissons guère en France, mais ce qui n'est pas rare dans la littérature scandinave, de psychologie enfantine.

Il s'agit d'un enfant intelligent, travailleur, obéissant, et que son père, ouvrier mineur, aime beaucoup. Mais ce père parle peu, ne manifeste jamais ses sentiments, et corrige sans pitié, brutalement,

la moindre faute. Le fils discipliné est inquiet rien qu'à l'idée d'en commettre : de là l'angoisse.

Il se sentait comme un homme extrêmement affairé, qui ne *peut* pas être inoccupé, et à qui il *faut* trouver quelque besogne pour s'occuper, quand même il n'y aurait rien à faire. Mais ce n'était pas d'occupation seulement, ou ce n'était pas du tout de cela qu'il s'agissait, à vrai dire, non, mais...de responsabilité, qui devenait péché ou crainte de péché.

Ainsi l'angoisse devient une habitude chez l'enfant, et presque un besoin. En même temps, la sévérité de son père va parfois jusqu'à l'injustice : il s'en rend compte, et dans la solitude de sa pensée il doute même de la justice de Dieu... Voilà bien, se dira-t-on, des réflexions comme il n'en peut venir à un enfant que dans certaines ambiances de pays protestants. Pourtant, l'auteur a situé son roman avant le protestantisme, dans les premières années du seizième siècle, en Thuringe. L'enfant s'appelle Martin Luther.

C'est donc un roman historique, bien que cela ressemble peu à ce que ce genre littéraire a généralement produit. Il faudrait préciser, si l'on voulait classer ce livre, qu'il est un roman psychologique historique, c'est-à-dire une hypothèse très documentée et très réfléchie sur la formation de l'esprit et du caractère de Luther. Et cette hypothèse est tout naturellement présentée sous forme de roman, parce que, pour y parvenir, il fallait se représenter la famille, le milieu, le pays et le temps du jeune Luther avec toute la clarté et toute l'intensité de vie d'un récit comblant toutes les lacunes de son histoire connue.

Je ne me charge pas de juger si le Martin Luther de M. Jakob Knudsen est d'une vérité historique plus ou moins probable. Je l'ai lu, pour ma part, comme un simple roman d'imagination, et l'ai trouvé, comme tel, très vivant et attachant. On n'y sent pas du tout l'effort de l'étude historique, ni le raccord pénible entre les faits connus. Malgré les mœurs et l'état social d'un autre temps, les gens nous y apparaissent d'une humanité toute proche de la nôtre, même lorsque leurs actes diffèrent de notre façon d'agir. Il est impossible d'être moins romantique. *Angoisse* est un livre d'un réalisme robuste et sain, où la pensée, qui n'est pas sans profondeur, ni même parfois sans subtilité, s'exprime toujours avec une claire simplicité.

§

Il semble que les romanciers danois, et les meilleurs, abandonnent le roman traditionnel, récit de vie contemporaine imaginée. M. Jakob Knudsen, on vient de le voir, cherche à se représenter la jeunesse de Luther. M. Karl Larsen, dont j'ai reçu le nouveau volume trop tard pour en parler ici, continue à nous raconter la vie des émigrants en Amérique, d'après des correspondances recueillies.

M. Johannes V. Jensen, qui nous avait décrit dans *le Glacier* la vie des premiers hommes, continue dans **le Vaisseau** sa préhistoire. Cette fois il touche presque à l'histoire proprement dite, puisqu'il s'agit dans son livre de compagnons du héros légendaire Regner Lodbrog, des premières courses de vikings, des premières prédications chrétiennes en Danemark et de la fondation de Copenhague.

Dans les premiers chapitres, la fantaisie de l'auteur se donne libre carrière. Il explique l'instinct voyageur des gens du Nord, ces « fils du printemps » :

L'hiver les enferme et les trempe, le printemps, ce grand libérateur qui jamais ne fait défaut, lâche toutes les sources et leur apprend la confiance. A mesure qu'ils grandissent et se font hommes, les forces latentes provenues du rythme des saisons se fixent et se transforment en traits de caractère. L'espoir lié au retour du soleil se dégage et devient à son tour force naturelle. Ce qui n'est d'abord qu'attente du soleil devient chez l'homme du Nord mal du lointain, goût de voyage, et peu à peu croît jusqu'à une aspiration par delà le temps, l'espace, et toutes choses connues, une *idée*. L'âme nordique est un puissant désir au delà d'elle-même.

Il y a dans ce volume de bien belles pages lyriques sur le printemps du Nord, sur les forêts de hêtres et de chênes, sur la mer et les premiers hommes qui osèrent s'éloigner des côtes. Et des légendes comme celle de la prise de Luna, que les vikings croient être Rome, ou celle du frère Parvus, sont joliment traitées. Mais je comprends mal l'opposition entre les jeunes et les vieux, qui donne naissance à la première émigration : elle est, tout au moins, insuffisamment justifiée. Le développement historique est rassemblé en un trop court espace de temps, et l'impression essentielle de la durée, des longs tâtonnements de l'histoire primitive ne nous est pas donnée. En somme, bien que l'on retrouve ici, dans le détail, et parfois dans des chapitres entiers, les qualités qui font de M. Johannes V. Jensen l'un des premiers écrivains du Danemark, le volume nouveau ne vaut pas, dans son ensemble, *le Glacier*.

Mais l'auteur nous donnera sans doute encore des chapitres d'histoire primitive, car il en est comme hanté. Dans son dernier recueil de **Mythes**, il y en a un sur « Varg dompteur du cheval », puis des reflexions sur la captation du feu, et ces tableaux moins vastes sont peut-être d'une composition plus parfaite. Je note encore le récit d'une excursion dans le Hardanger : l'auteur, grand peintre de la nature danoise, s'est abstenu de décrire le glacier norvégien, mais le récit est plein d'observations fines, et l'on se sent, à le lire, en promenade avec l'auteur.

§

**Le Comte Bonde et sa Maison** est l'histoire d'un grand seigneur qui est en même temps un penseur et un écrivain, et qui a

pris son temps en dégoût — son temps, c'est-à-dire l'autorité gouvernementale, l'Eglise, le militarisme, et, par-dessus tout, l'organisation commerciale et l'argent. Cet homme essaye de vivre sans prendre personnellement part à tout ce qu'il réprouve ; mais comme il vit au milieu de sa famille, et que sa femme, ses enfants, sont loin de partager ses idées, la vie commune devient un compromis où il se trouve parfois en contradiction avec lui-même ; ses enfants, du moins le mieux doué d'entre eux, entraîné par lui trop au delà des réalités vulgaires, ne peuvent se maintenir à une telle hauteur. Il en résulte, bien entendu, dans ce milieu familial d'un grand homme surveillé par les journalistes, des tiraillements et des désaccords inavoués, dont lui et les siens souffrent diversement. C'est la description de cet intérieur qui est le sujet de la nouvelle pièce de M. Helge Rode. Il avait déjà commencé d'écrire son drame lorsque la mort de Tolstoy est venue lui fournir son dénouement, qui s'est adapté de la façon la plus naturelle aux deux premiers actes.

M. Helge Rode n'a pas coutume de choisir des sujets faciles, ni surtout de traiter légèrement les sujets qu'il a choisis. Il fallait ici donner l'impression de la grandeur du comte Bonde — grandeur du caractère et hauteur de la pensée — et en même temps nous le rendre tout proche, familier — simplement, un homme. Sa femme, ses fils, agissent à son insu, un de ses fils l'amène à un acte qu'il blâme. En vérité, c'est un pauvre homme. Et parce qu'il est si simple et laisse chacun agir à sa guise, sa grandeur apparaît précisément dans la gêne que les autres éprouvent devant lui. Dans sa famille même, il est seul, au-dessus des autres et à l'écart, et sa fuite finale n'est que la réalisation matérielle de ce fait. Mais les réflexions de quelques journalistes vulgaires ne suffisent pas à nous donner l'impression de son extraordinaire renommée, non plus que quelques répliques amenées naturellement par l'action du drame ne nous révèlent assez ce qu'il y a en lui de vraiment grand.

En opposition à Bonde, M. Helge Rode a imaginé un Comte Steen, pour qui l'homme est seulement désir de puissance et de supériorité. Celui-là est ministre. Il est grand selon la mesure ordinaire. Il admire Bonde, dont le désir naturel de puissance ne s'est pas contenté de moins que de pouvoir juger, en des ouvrages universellement répandus, même les rois. Ainsi la grandeur de Bonde, bien ou mal comprise, est du moins reconnue de tous.

Il paraît pourtant qu'à la scène la grandeur du Comte Bonde n'a pas été suffisamment ressentie, et qu'ainsi le dénouement n'a pas produit l'effet voulu. Cela peut tenir à l'acteur, car le rôle est certainement des plus difficiles à tenir. Quoi qu'il en soit, l'effort était noble et fait honneur à l'auteur.

§

**La Chambre secrète.** Tous les volumes dont je rends compte ici aujourd'hui parlent de gens qui vivent à la campagne. Si différentes que soient les œuvres de MM. Jakob Knudsen, Johannes V. Jensen, Helge Rode, Sophus Bauditz et de Mlle Marie Bregendahl, à la fois par l'époque, le milieu social, la nature des sujets, la forme littéraire, elles ont pourtant ceci de commun que leur cadre à toutes est la campagne. On a beaucoup dit que les Danois sont un peuple de paysans, et cela est vrai : leur littérature le prouve, et la richesse de cette littérature, qui a constamment produit, depuis deux siècles, un nombre remarquable d'écrivains de réel mérite prouve en même temps que la littérature d'un peuple de paysans peut compter parmi les meilleures. Vigueur et simplicité s'associent aisément à une sorte de lyrisme naturel, inspiré par la terre féconde. Cependant, près d'un cinquième de la population danoise est enfermé dans Copenhague. Ce corps paysan a une très grosse tête urbaine. Le roman de M. Otto Rung, seul parmi tous les livres énoncés en tête de cet article, nous transporte dans un milieu bourgeois de grande ville moderne : artistes, gens d'affaires, banquiers et politiciens.

Ce n'est pas seulement par le décor et la profession des personnages que l'œuvre de M. Otto Rung s'oppose aux autres. Le contraste est beaucoup plus profond, et se marque à la fois par le style, par la composition et la forme du récit, et aussi par le sujet — je veux dire par le genre des obstacles qui s'interposent entre les acteurs du roman. C'est la mentalité, la manière de considérer toutes choses, qui diffère, et, pour caractériser cette mentalité urbaine, en tant qu'elle fait contraste, par exemple, avec celle de M. Jakob Knudsen, le mot « raffinée » me paraît le meilleur, à la fois en ce qu'il exprime de sincérité, de dédain supérieur pour ce qui est trop facile ou ordinaire, et aussi parce que le raffinement, s'il s'exagérait en parti pris, conduirait au factice.

L'art de M. Otto Rung, n'est nullement factice. Son raffinement s'allie à un réalisme très étudié. Mais ce raffinement s'applique surtout à l'étude psychologique, en sorte qu'il serait difficile de préciser en quelques lignes toute la subtilité dont le caractère de l'architecte Houg, et surtout la nature de ses relations avec sa pupille Ingeborg ont été nuancés. L'architecte est un homme d'affaires, et qui ne raconte pas ses projets. Il n'explique pas non plus ses sentiments. C'est un homme dont la « Chambre secrète » est étroitement close. Il aime Ingeborg, et la gagne, mais il ne peut se livrer, et la tient à distance. Et le résultat est qu'il ne réussit ni à la gagner entièrement, ni à obtenir, dans ses affaires mêmes, le succès auquel une

allure moins hautaine, un peu plus d'esprit de camaraderie, aurait été nécessaire.

Et Ingeborg aussi a sa « chambre secrète », mais elle est la femme, c'est-à-dire un être bien plus complexe, et qui sans doute s'ignore bien plus elle-même. M. Otto Rung l'a menée dans une réunion d'artistes et de savants, qui est un peu un hors-d'œuvre dans son livre, et en trouve occasion de faire tenir à un vieux professeur un très poétique discours sur Vénus éternelle, devenue aujourd'hui plus consciente, sans avoir rien perdu de son charme.

§

**Une nuit de mort** est le second volume publié par Mlle Marie Bregendahl: Dès son premier ouvrage, on avait remarqué une rare sûreté dans la présentation des scènes et des personnages, ainsi que dans la composition. Ces qualités marquent encore son nouveau tableau de vie rurale, où elle nous montre la femme d'un gros propriétaire cultivateur qui meurt en couches. Rien de plus. Le récit commence une après-midi, et se termine le lendemain matin, sans réflexions, ni hors-d'œuvre, ni retour sur le passé, et il tient près de 200 pages. Il est vrai qu'il y a beaucoup de monde dans la ferme, et cela fait beaucoup d'attitudes à décrire. Il y a surtout les enfants de la patiente, trop jeunes pour comprendre de quelle importance est pour eux ce qui se passe, et dont les aînés pourtant s'inquiètent et le devinent un peu. Tout cela est simple, clair, sobrement exposé, plein d'observations justement notées, d'un réalisme exact et minutieux.

§

Le livre de Mlle Ingeborg Maria Sick, intitulé **A l'ombre des cloîtres**, est un recueil d'histoires qui toutes se passent dans des couvents ou y conduisent. Il y a là des légendes de tous les temps et de tous les pays chrétiens, et quelques-unes bien jolies. Mais on ne peut pas dire que l'auteur ait su les mettre en valeur. Les temps et les pays, notamment, sont aussi peu caractérisés que possible.

§

M. Sophus Bauditz est un des auteurs danois qui atteignent les plus forts tirages. Son roman *Hiortholm*, par exemple, qui a paru autrefois en traduction comme feuilleton du *Temps*, a été tiré à 17.500 exemplaires, nombre énorme pour un aussi petit pays que le Danemark. Un personnage de ce roman reparaît comme le narrateur des histoires qui composent le dernier volume de l'heureux écrivain, **la Vieille Auberge** : c'est un vieux capitaine qui a fait les campagnes de 1848 et de 1864, type assez amusant de chasseur bon vivant qui sait prendre le bon côté de toute chose et se fait

bien venir de tout le monde. Ses récits pleins de bonne humeur sont d'une lecture facile, et agrémentés, comme il convient, d'esprit militaire et chauvin.

Je n'ai pas choisi les livres dont je parle dans cet article. J'ai rendu compte de tout ce que j'ai reçu. Il est remarquable que, sur les sept auteurs de ces ouvrages, deux seulement ont, à ma connaissance, des volumes traduits en français : Mlle Ingeborg Maria Sick et M. Sophus Bauditz, c'est-à-dire les deux seuls auxquels on ne peut reconnaître une valeur originale.

P.-G. LA CHESNAIS.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

### Archéologie

Jean de Foville et Aug. Le Sourd : *Les Châteaux de France.* Avec plus de 400 grav.; Hachette. 15 »

G. Maspéro : *Essai sur l'art égyptien;* Guilmoto. 25 »

### Histoire

Ch.-L. Bernardin : *Les Bauffremont et Jeanne d'Arc.* H.-t. de R.-P. Guédon; Jouve. 2 »

Albert Croquez : *La Flandre Wallonne et les Pays de l'Intendance de Lille sous Louis XIV,* d'après des documents inédits. Préface de M. Henry Cochin; Champion. 10 »

Youssouf Fehmi : *Affaire Lucheni, 1898-1910;* Vigot frères. 2 »

### Littérature.

Henri Blandin : *J.-K. Huysmans.* L'homme, l'écrivain, l'apologiste ; « Maison du livre ». 3 50

Joanny Bricaud : *J.-K. Huysmans et le Satanisme,* d'après des documents inédits ; Chacornac. 2 »

Louis-Frédéric Choisy : *Alfred Tennyson. Son spiritualisme. Sa personnalité morale;* Champion » »

Hector Fleischmann : *Une Maîtresse de Victor Hugo ;* Librairie Universelle. 3 50

Frédéric Masson : *L'Académie française, 1629-1793;* Ollendorff. 7 50

Henri de Régnier : *Images vénitiennes.* Orné de nombreuses illustrations ; Fontemoing. » »

### Philosophie.

L. Cellerier et L. Dugas : *L'Année pédagogique;* Alcan. 7 50

René Hubert : *Auguste Comte.* Choix de textes et Etude du système philosophique. Avec 9 grav. e portraits ; Michaud. 2 »

G. Lamarque : *Th. Ribot.* Choix de Textes et Etude de l'œuvre. Portraits et autographe; Michaud. 2 »

Wincenty Lutoslawski : *Volonté et liert ;* Alcan. 7 50

### Poésie

Marcel Blanchard : *La Grande guerre;* Grasset. 2 »

Maurice Charpentier : *Aubes et Vesprées ;* « Maison des Arts ». 3 »

Pierre Handrey : *Pages romaines;* Union intern. d'éditions. » »

Henri Herlemont : *Les Chrysanthèmes.* Ed. du Beffroi ». 3 50

Charles Lavallée : *Anathèmes;* Buffet et Leclerc. » »

Germain Trézel : *Myrtes et Lauriers ;* Phily (Lyon). 3 »

Duraciné Vaval : *Stances haïtiennes;* ssein. 3 50

### Publications d'art

Jules Guiffrey : *André Le Nostre.* Avec 24 pl. h. t.; Laurens. 2 50

Louis Maeterlinck : *Les Deux Roger et leurs ateliers de Bruxelles et de Bruges;* Siffer (Gand). » »

Raphaël Petrucci : *Les Peintres chinois.* Avec 24 pl. h. t.; Laurens. 2 50

### Roman

Marcel Azais : *Le Double amour de Patrice Legrand* ; Grasset 3 50
Henri Baraude : *Le Glas des Monarchies ;* Grasset. 3 50
Maurice Barrès : *Un Homme libre ;* Crès et Cie (Collection les Maîtres du Livre). 7 »
Jules Claretie : *Moi et L'autre*. Illust. de Macchiati ; Laffitte. 0 95
Ange Deroses : *Mère et Enfant* ; Vic et Amat. 2 »
Yvonne Durand ; *Les Abeilles ;* Ed. du « Temps présent ». 3 50
Hubert Fillay : *Etapes sociales*. Préface de M. Y. Paul Boncour ; Figuière. 3 50
G. de Pawlowski : *Voyage au Pays de la quatrième dimension ;* Fasquelle. 3 50
Henry Soulié : *La Route s'éclaire :* Grasset. 2 50

### Sciences

Camille Flammarion : *Annuaire astronomique et météorologique pour 1913*. Avec 135 figures, cartes et diagrammes ; Flammarion. 1 50

### Théâtre.

Marguerite A. de La Fuye : *Le Confesseur,* drame lyrique en 3 actes ; Plon. 2 50
Jean-Marie Lentillon : *Aspasie,* tragédie en 4 actes ; Vic et Amat. 2 50
Henry-Marx : *La Statue enchantée*, pièce en 3 actes en prose ; Grasset 3 50

### Voyages.

Jules Huret : *De la Plata à la Cordillère des Andes*. Avec une carte de la République argentine ; Fasquelle. 7 »
Duc de Montpensier : *En Indo-Chine. Mes voyages. Mes chasses*. Avec 136 photogr. ; Laffitte. 15 »
Duc de Montpensier : *Notre France d'Extrême-Orient*. Préface de M. Le Myre de Vilers ; Perrin. 5 »
Comtesse de la Rochecantin : *Du Caire à Assouân ;* Jouve. 3 50

MERCVRE.

## *ÉCHOS*

L'anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Réponse à Marguerite Le Fur à propos du *Bonheur d'être nu*. — La Poste. — Les « Amitiés Françaises-Wallonnes et Wallonnes-Françaises ». — Le monument Catulle Mendès. — L'Exposition des Beaux-Arts de Monte-Carlo. — Errata. — Publications *du Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

**L'Anniversaire de la mort de Paul Verlaine.** — Les « Amis de Paul Verlaine » se sont réunis dimanche 12 janvier, à onze heures, au Luxembourg, pour commémorer le dix-septième anniversaire de la mort du poète. Après avoir déposé une gerbe de fleurs au pied du monument de Niederhausern Rodo, M. Edmond Lepelletier remercia les assistants d'être venus si nombreux honorer la glorieuse mémoire, en un lieu qui doit être considéré comme le « foyer » de Verlaine, qui n'eut pas de maison et dont la résidence fut trop souvent l'hôpital. Puis l'orateur évoqua la figure de Léon Dierx, mort il y a quelques mois et si peu d'heures après avoir présidé la cérémonie d'inauguration d'une plaque sur la maison de Stéphane Mallarmé, Léon Dierx qui fut un compagnon de jeunesse et l'ami de toujours de Paul Verlaine, et le dernier président actif autant que dévoué du comité qui fit élever le monument

On se sépara, et, par groupes, on se rendit à la brasserie Lutétia, où un déjeuner était servi.

§

**Réponse à Marguerite Le Fur à propos du « Bonheur d'être**

nu ». — Je ne suis point Spartiate, Madame ou Mademoiselle, ni Berlinois, mais Parisien de 1913, et ne crois, non plus que vous, à l'immoralité du Nu. Si la honte de se montrer tout entier procède de juifs alexandrins qui ne se sentaient pas beaux, je n'y puis rien, ni l'Eglise, qui commençait au moyen âge par immerger les gens à baptiser. Vous devez ignorer notre vieille littérature qui flétrit les gens sales, nos vieilles cuves à baigner, nos vieilles étuves que la crasse de la Renaissance fit périr, avec la complicité huguenote. Le crasseux, c'est le grand siècle, j'en demeure d'accord ; mais la crasseuse, c'est la belle Italie fardée et pommadée. Il y avait vingt-six étuves à Paris au xv$^{e}$ siècle, et c'étaient de mauvais lieux : il en restait deux sous Louis XIV, et j'ignore s'il y en avait dans le Berlin des réfugiés. Vous criez merveille à propos de nos contemporains, parce que sans doute vous ne fréquentez guère la populace du Métro. Vous courez chez les Vandales pour chercher de la lumière : nous ne sommes point de ce pays. L'invention tudesque vous empoigne : vous faites de la balourdise un article d'invasion. Je ne vous ai jamais vue, même sans voiles, mais, malgré vos dires, vous devez manquer, en cet état, de l'élégance où se reconnaît l'article de Paris, celui qu'on ne fait pas à Leipzig. Vos amies de la baignade de Wannsee vous trouvent peut-être mieux, celles aussi de la *Freya* où la viande froide est si appétissante. Le vénérable D$^{r}$ Kuster — cela doit donner cuistre en français — qui se porte garant de la vertu des nudités métèques, a raison de trouver les temps durs. Durs au ridicule, surtout, vous savez, cette chose qui tue.

Je n'ai qualité, Madame ou Mademoiselle, pour juger des sentiments de l'Élite à l'endroit de votre petit cénacle en peau. L'Élite où je fréquente a un talent assez envié en Allemagne : *elle sait s'habiller*, toujours et partout. J'ignore si la bestialité tient à une chemise ou à un caleçon triangulaire. Ni bigot ni papimane, mais railleur et ennemi de la réclame sur épiderme, je regarde sans rougir les nymphes des jardins, qui seules sous nos climats peuvent demeurer nues en temps de neige. Vos amis ont attiré l'attention, c'était leur but. La police aurait tort de leur aider. Si le D$^{r}$ Kuster glapit devant les corps maquillés chers aux Allemands de Montmartre, s'il a monté un lupanar balnéo-solaire, s'il attribue la mode du pagne à la crainte du froid et du scandale, qu'il consulte donc le thermomètre du Tiergarten. Pour être Grec, il ne suffit pas de bâtir des Munichs à triglyphes ni de dévêtir des femmes-citadelles dans des box à frontons : il se faut encore montrer subtil et spirituel, et j'en défie toute la *Freya*. Le vêtement, c'est l'homme, comme la parole est la pensée. Mais peut-être l'Allemand marche-t-il encore à quatre pattes, puisqu'il dit non pas *gant*, mais *soulier de main !* Son ancêtre des cavernes avait pourtant déjà une peau d'ours. J'admire les petites filles que Diafoirus confesse : les nôtres savent tout sans avoir lu à travers les lunettes de Stall, ce maître des vierges-qu'on-prêche. Jouez donc au tennis, Madame ou Mademoiselle, avec vos partenaires amphibies que la bière émascule ; mais de grâce, laissez-nous des poches où mettre nos mains, ne prenez pas les Grecques pour des naïves, ni leurs filles les Françaises pour des mangeuses de grenouilles. Votre Nudité m'excusera

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 372.

de lui poser enfin cette question : y a-t-il des androgynes à la *Freya*, et êtes-vous bien vous-même une femme, et de chez nous?

CHARLES DU BUS.

§

**La Poste.** — M. Chaumet fait annoncer que l'Administration des postes va inaugurer des moyens plus rapides de distribuer le courrier. Voilà qui ne nous fait pas rire : nous préférerions qu'on nous assurât que désormais le courrier sera distribué *régulièrement*. Quiconque a un courrier volumineux et varié connaît les préjudiciables fantaisies de la poste. En ce qui nous concerne, il nous arrive au moins deux fois par semaine que, sur deux plis *fermés*, l'un léger, l'autre lourd, qui partent tous les jours de Poitiers *en même temps*, un seul, le léger, nous est distribué le lendemain à l'heure normale : nous ne recevons le pli lourd que le surlendemain ; mais si ce surlendemain est un dimanche ou un jour férié, nous ne recevons parfois le pli lourd que le lundi ou le lendemain de la fête, soit le quatrième jour après l'expédition...

Je crains beaucoup la nouvelle « amélioration » dont on nous menace, car les choses ne vont si mal que depuis celle qui a consisté à réduire le tarif de la correspondance et des imprimés. En décrétant cette réduction, on décidait que les papiers d'affaires, manuscrits, épreuves corrigées, etc., seraient considérés comme correspondance fermée. C'était parfait, à la condition que les paquets *fermés*, payant le prix de la correspondance *fermée*, eussent exactement le sort des lettres, dont ils ne se distinguent du reste que par le poids. Or, dans la pratique, la poste continue à considérer ces « lettres lourdes » comme des imprimés : elles voyagent comme des imprimés, sont triées comme imprimés et distribuées par le facteur des imprimés. Ce nous serait d'ailleurs bien égal si on avait d'elles le même soin (?) que des « lettres légères », mais on les traite comme des imprimés sans urgence ; et voilà pourquoi la « lettre lourde » ne nous parvient souvent que vingt-quatre heures après la « lettre légère », toutes deux ayant été mises à la poste en même temps, au même bureau et par la même personne (1).

Maintenant je serais curieux de savoir comment la poste établit la distinction entre la lettre et le paquet. Il est probable qu'au-dessus de tant de grammes tel pli, parfaitement sous enveloppe fermée et affranchi comme lettre, devient un paquet. Ce n'est pas sérieux et c'est malhonnête. — A. V.

§

**Les « Amitiés Françaises-Wallonnes et Wallonnes-Françaises ».** — A l'occasion de la conférence faite dernièrement à Paris par M. Jules Destrée, sous les auspices des *Marches de l'Est*, quelques Français amis de la Wallonie et quelques Wallons amis de la France ont décidé de créer à Paris un secrétariat franco-wallon, chargé d'organiser toutes les démarches et manifestations utiles pour que la France et la Wallonie se connaissent mieux et que leur amitié se trouve fortifiée.

(1) C'est ici une preuve de la méfiance justifiée du public. Jamais nos imprimeurs ne joignent leurs lettres aux paquets fermés qu'ils nous envoient quotidiennement comme ce serait leur droit et leur intérêt. Et nous faisons comme eux.

Aucune cotisation ne sera demandée aux personnes qui désireront faire partie de ce mouvement.

S'adresser pour tous renseignements à M. Georges Denis-Rault, 60, rue de Rennes, Paris.

§

**Le Monument Catulle Mendès**, exécuté par le sculpteur Auguste Maillard, sera inauguré au cimetière Montparnasse le 8 février prochain, jour anniversaire de la mort du poète.

§

**L'Exposition des Beaux-Arts de Monte Carlo.** — Le 4 janvier a été inaugurée à Monte-Carlo l'exposition des Beaux-Arts.

Cette exposition réunit des œuvres dues aux artistes qu'on a coutume de considérer comme des artistes « arrivés ». La plupart sont membres de l'Institut, officiers, commandeurs, ou grands officiers de la Légion d'honneur. Les moindres sont chevaliers du même ordre et « Hors Concours ».

M. Bonnat expose son *Portrait*, daté de 1874. C'est déjà ancien. M. Gabriel Ferrier a peint une jolie femme aux chairs soufrées, en robe crème avec guipure de Venise ; M. Fernand Cormon *la Princesse G. S.* M. Léon Commere, *Mlle M. de G.* M. Roll délaisse le portrait pour des sujets plus généraux sans doute parce qu'une plus grande fantaisie est permise : Sa *Femme au chien* porte une chevelure d'un rouge carotte qui fait rêver plus que le corps de la femme. A M. Georges Clairin nous devons *le Départ pour la fantasia* à feu Edouard Detaille ; *Un jour de revue en 1845 ;* à Aimé Morot *les Deux Psychés ;* à Antonin Mercié, *Une parisienne ;* à M. Gervee, *le Cercle de Puteaux*.

Le portrait de M. Flach, gouverneur général de Monaco, en tenue officielle, mais assis sur un fauteuil empire, a tenté le pinceau de M. Gervais.

Nous ne pouvons pas citer tous les noms ni toutes les œuvres. C'est bien dommage !

§

**Errata.**

Dans notre livraison du 1er janvier, deux grosses coquilles :

P. 22, vers 16, lire : *c'est toi qui te poses.*

P. 23, vers 13, lire : *Comme les bruits brouillés.*

§

**Publications du « Mercure de France » :**

LA DOCTRINE OFFICIELLE DE L'UNIVERSITÉ, par Pierre Lasserre. (*Critique du haut enseignement de l'Etat. Défense et théorie des humanités classiques*). Vol. in-18, 3.50.

LA DISGRACE DE NICOLAS MACHIAVEL. *Florence, 1467-1527*, par Jean Dubreton. Vol. in-18, 3.50.

§

**Le Sottisier universel.**

En 1895, on comptait en Hongrie vingt mille moulins, dont dix-huit mille à vapeur et deux mille de dimensions colossales. — FALLEX et MAIREY : *Les Principales Puissances du Monde.*

THÉATRE PATHÉ

(CINÉMA)

A partir du 13 décembre.

*LA FEMME FATALE*

Madeleine Roch.............................................. MM. RAVET

De Helly................................................... ALEXANDRE

*De la Comédie-Française.*

*CHAINES ROMPUES*

M. Albert................................................... LAMBERT fils

*Sociétaire de la Comédie-Française.*

Affiche collée à Bruxelles sur tous les murs.

Les cours d'eau français forment autour de celui-ci [le massif central] une grande ceinture liquide. — SCHRADER ET GALLOUEDEC : *La France* (classe de troisième).

Comme pour les Alpes, la formation des Pyrénées fut une œuvre de longue haleine. — LESPAGNOL : *Géographie générale.*

Et le peuple, saisi d'épouvante, s'écarte
En regardant passer sur le brûlant chemin
Ces chevaux bouclés d'or qui marchent sur les mains.

MAURICE ROSTAND : *Figaro*, 7 janvier.

Le crâne ouvert, Rigal s'affala sur le trottoir. On le porta à l'hôpital Broussais, où sa blessure ne fut pas jugée très grave. — *Journal*, 25 septembre.

... mais l'on a publié déjà les statistiques qui accordent au canon 90 pour 100 des blessures, au fusil 20 pour 100 et 5 pour cent à l'arme blanche. — *Figaro*, 6 janvier.

A l'assemblée générale des actionnaires, qui a eu lieu samedi, M. Henri Lavedan a donné lecture du rapport suivant qui a été approuvé à l'unanimité :

« Mesdames, Messieurs,

« Il s'est produit depuis notre dernière réunion un incident qui intéresse la Comédie-Française, son renom d'hospitalité et de dignité. Un auteur justement applaudi et à qui nous devons de retentissants succès, M. Henri Lavedan, dont la Comédie se glorifie, etc. » — *Journal de Rouen*, 26 décembre.

MERCVRE.

*Le Gérant :* A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo

# Le Home et la Santé

## LE SEL

Il n'est probablement pas de matiè-
[r]e qui ait joué dans notre histoire [é]conomique et qui joue dans l'économie [d]e notre organisme un rôle plus pré[p]ondérant que le sel. Jusqu'à nos braves [p]réposés à l'octroi dont bon nombre ne [s]e doutent guère que leur appellation [f]amilière de « gabelous » dérive en [d]roite ligne de l'impôt sur le sel !

Il fallait des gabelous à la *gabelle !*

A voir le parti que la royauté sut [t]irer, dès saint Louis, de ce produit [d]e première nécessité, on serait porté [à] s'étonner que nos taxes actuelles sur [l]e sel ne rapportent que 35 millions [à] l'Etat. Il est vrai qu'au XIIIe siècle [o]n ignorait les douceurs du *petun !*

Odieuse gabelle, à combien de récri[m]inations ne donna-t-elle pas lieu? Que [d]'abus, que de fraudes, nous montrent [l]es récits des chroniqueurs ! Il y avait [l]e *sel du devoir*, autant dire le « sel [f]orcé», que l'on était contraint de pren[d]re au « grenier du roi » ; à côté de [c]ela, le *franc-salé* autorisait les privi[l]égiés à prendre le sel sans bourse dé[lie]r. Mais l'impôt variait de province [en] province ; toutes ne possédaient pas [d]e *greniers à sel* et la gabelle ne pré[s]entait pas un caractère plus uniforme [q]ue la plupart des impôts de l'ancienne [m]onarchie.

Louis XII, François Ier, Henri II [s]'efforcèrent de réglementer les gabel[l]es ; ce ne fut pas chose aisée : en [1]544, François Ier se vit obligé de ré[t]ablir les greniers à sel qu'il avait sup[p]rimés ; il en résulta une révolte qu' [H]enri II ne parvint à terminer qu'en [re]mplaçant les odieux greniers par le [q]*uart de sel*, ou droit équivalent au [q]uart du prix de vente. Il y eut alors [d]es *pays rédimés* qui s'étaient rachetés [d]e tout impôt sur le sel, des *pays de* [s]*alines*, où l'impôt était perçu sur les [m]arais salants, les pays exempts, ou [d]e *franc-salé*, les *pays de petites*

*gabelles* et ceux de *grandes gabelles*. Bref, " cette manne dont Dieu avait gratifié le genre humain", au dire de Vauban, qui aurait voulu la procurer au peuple à meilleur compte, ne fut débarrassée des "gabelous" et "grènetiers", — les administrateurs de greniers, — que par la Révolution.

Selon MERCIER (*Tableau de Paris*, (*780*) « le sel que l'on vendait au peuple était non seulement falsifié dans son origine ; mais, de plus, il était rempli de mille ordures qui en composaient presque la moitié ». En sorte qu'il est fort probable que les cuisiniers d'antan n'avaient à leur disposition, au lieu du beau sel blanc de nos épiciers actuels, que des résidus saumâtres, assez comparables à ce que l'on jette aujourd'hui sur la neige pour la faire fondre.

Quoi qu'il en soit, marais salants et mines de sel assurent d'inépuisable façon les besoins toujours croissants de l'industrie, notamment pour la fabrication de la soude aux multiples applications, de l'agriculture, de l'élevage des bestiaux, des conserves de viandes et poissons, sans compter les exigences de nos « cordons bleus ».

Des expériences faites sur les animaux de laboratoire ont démontré que le sel est aussi indispensable à la vie que l'air ou que l'eau ; l'alimentation purgée de toute trace de sel entraîne la mort.

A petites doses, le sel agit comme stimulant tonique ; trop de sel, comme purgatif et même vomitif.

Enfin le bain salé, artificiel ou naturel, est stimulant, fortifiant et recommandable dans tous les cas de chlorose, anémie, lymphatisme et neurasthénie.

D[r] ARGYRE.

**A. L. PUY.** — Pour un jeune enfant, les pastilles de Calomel sont un léger purgatif à la dose de deux ou trois le matin à jeun. N'oubliez pas que tout aliment salé doit être absolument banni tant que le médicament n'est pas entièrement évacué, soit 24 heures au moins.

**GILBERT à R..** — Oui, excellent, mais pas trop près de votre lit. Protégez vos yeux si les avez délicats.

# Chronique Automobile

On parle depuis longtemps déjà d[e] la hausse de l'essence, qui, depui[s] quelques années suit, en effet, comm[e] prix, une ascension à peu près continu[e] et régulière.

Nous avons connu, aux portes d[e] Paris, l'essence à 0 fr. 30 le litre, e[t] maintenant elle est au moins à 50 cen[-]times.

Pour expliquer cette hausse, on [a] beaucoup parlé de la spéculation e[t] incriminé les raffineurs de pétrole; c[e] n'est pas exact.

Cette augmentation régulière de pri[x] vient de l'augmentation de consom[-]mation.

Et surtout que les augmentations d[e] consommation grandissent rapidement tandis que la production se développe évidemment, mais beaucoup plus len[-]tement.

Au point de vue essence seule, le[s] automobiles deviennent de plus en plu[s] nombreuses dans le monde entier e[t] cela ne fera que continuer pendant d[e] longues années.

Au point de vue pétrole, beaucou[p] de moteurs industriels se servent d[u] pétrole lourd ; des locomotives, de[s] bateaux marchent au pétrole, les sou[s-]marins se servent du moteur Diesel e[t] de multiples autres emplois se crée[nt] tous les jours.

Il n'y a donc pas de raison pour qu[e] les automobilistes voient le prix d[e] l'essence diminuer, au contraire.

Mais cependant il ne nous est p[as] impossible d'espérer trouver un jou[r] pour nos voitures un carburant pour l[a] remplacer.

Cela ne peut manquer de se pro[-]duire, les recherches actuelles sont nom[-]breuses, et n'oublions pas que le m[ot] impossible n'est pas français.

Il y a environ une dizaine d'année[s] il fut fait quelques tentatives av[ec] l'alcool, alcool pur, ce qui ne fut p[as]

rillant, mais l'alcool carburé donne es résultats satisfaisants, quoi qu'on n dise.

Le Gouvernement lui-même prit la hose en mains; le Ministère de l'Agri-ılture organisa une course de vitesse ppelée « Circuit du Nord à l'alcool ».

Mais à ce moment, à cause des droits normes de dénaturation, la différence écuniaire entre l'essence et cet alcool rburé était très minime, aussi, aucun ratiquant de l'automobile ne s'y arrêta, , malgré quelques entêtés qui vou-rent prouver, en continuant, que l'on ouvait marcher à l'alcool, le silence se autour de ce produit.

Je dirai même plus, ce fut l'enter-ment complet.

Je crois que ce fut un tort, et que n n'a pas assez travaillé la question : ais c'étaient les Pouvoirs Publics qui raient dû insister dans ce sens. était même un devoir d'étudier plus ngtemps, car l'alcool eût été produit France et nous n'aurions plus été butaires de l'étranger.

Quoique cela, des prix sont fondés ur récompenser celui ou ceux qui ouveront un nouveau carburant, et jour souhaité arrivera.

Jusque là, et ce jour est peut-être éloi-é, il faut nous consoler en nous disant e si l'essence de nos voitures nous ûte un peu plus cher, il y a un autre oduit important, et même beaucoup is important pour notre porte-mon-ie, qui nous revient de moins en oins cher, c'est le PNEU.

Oui, le pneu, qui est la grosse pense de l'automobile, a beaucoup minué de prix, car le prix du caout-ouc a beaucoup baissé, et, vu les antations considérables faites sur bien s points du globe, il est bien pro-ble que cette baisse continuera à ccentuer.

Et non seulement le prix du pneu a minué, mais surtout sa qualité de brication a augmenté, ce qui est core préférable, car la durée du pneu plus intéressante que son bas prix.

Un autre facteur, tout nouveau, nt encore aider à la diminution d'usure du pneu, c'est la roue métallique, dont l'adoption, timide en 1912, s'accentue pour 1913, et ne fera que grandir les années suivantes.

Oui, moi tout le premier, j'étais sceptique, et aujourd'hui je m'incline devant un fait palpable et absolu que la pratique démontre de la façon la plus formelle : c'est qu'avec la roue métallique l'usure des pneus est moindre.

Conclusion : Payons l'essence un peu plus cher, puisque nous ne pouvons faire autrement, mais réjouissons-nous de pouvoir user moins de pneus.

Au bout de l'année nous aurons encore fait une excellente opération.

G. CERNAY.

**G. H... à V...** — Comme voitures d'occasion, je ne vous conseillerai jamais que des grandes marques; rien ne milite en faveur de la pacotille, au contraire.

**A. M... à P...** — Mille regrets, mais ne puis traiter cette question dans ma chronique, cela paraîtrait partial et presque publicité.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

# Pyrénées et Golfe de Gascogne

**Billets d'aller et retour individuels** pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les gares du réseau, valables 33 jours avec faculté de prolongation et comportant une réduction de 25 0/0 en 1re classe et de 20 0/0 en 2e et 3e classes.

**Billets d'aller et retour de famille** pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les stations du réseau sous condition d'un minimum de parcours de 300 kilomètres aller et retour, réduction de 20 à 40 0/0 suivant le nombre de personnes, validité 33 jours avec faculté de prolongation.

**Billets d'excursion** délivrés toute l'année au départ de Paris avec **5 itinéraires** différents *viâ* Bordeaux ou Toulouse, permettant de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Hendaye, Biarritz, Pau, Lourdes, Bagnères-de Bigorre, Luchon, etc., validité 30 jours avec faculté de prolongation. Prix, 1er, 3e, 4e et 5e itinéraires : 1re classe, **164** fr. **50** ; 2e classe, **123** fr. — Prix, 2e itinéraire : 1re classe, **163** fr. **50** ; 2e classe, **122** fr. **50**.

**Cartes d'excursions individuelles et de famille** dans le Centre de la France et les Pyrénées, **divisées en 5 zones**, délivrées au départ de Paris et des principales gares du réseau du 15 Juin au 15 Septembre et donnant aux voyageurs le droit de circuler à leur gré dans la zone de libre circulation choisie par eux, validité un mois avec faculté de prolongation.

Pour les cartes de famille, la réduction varie suivant le nombre des personnes de 10 à 50 0/0.

**CHEMINS DE FER DU MIDI**

# BILLETS DE FAMILL

**Pour les stations thermales et balnéair des Pyrénées**

Billets délivrés toute l'année, dans les gar des réseaux du Nord, *Paris-Nord except* de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Pari Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choi par le voyageur et avec les réductions suiva tes sur les prix du tarif général pour un pa cours *aller et retour compris* d'au moins 3 kilomètres. Pour une famille de 2 personne 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 pe sonnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcou empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méd terranée les billets ne sont délivrés qu'a familles d'au moins 4 personnes et le prix s'o tient en ajoutant au prix de 6 billets simpl ordinaires le prix d'un de ces billets po chaque membre de la famille en plus de troi

*Durée : 33 jours, non compris les jours de dép et d'arrivée.*

*Faculté de prolongation moyennant un supplement de 10 0/0.*

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditio dans lesquelles peuvent être effectués les divers voya d'excursions de famille, etc ..., sera envoyé gratu ment à toute personne qui fera parvenir au Serv commercial de la Compagnie, 54, boulevard Ha mann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livr 0 fr. 25.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

# COURSES DE NICE
# CARNAVAL DE NICE

Billets d'aller et retour spéciaux, à prix réduits, émis du 1er janvier au 3 février 1913.

| | 1re classe. | 2e classe. |
|---|---|---|
| Paris à Cannes | 177f40 | 127f75 |
| — à Nice | 182,60 | 131,50 |
| — à Monaco - Monte-Carlo | 185,45 | 133.55 |
| — à Menton | 186,65 | 134,40 |

*Validité :* 20 jours à compter du départ (ou du dernier jour de la période d'émission si le voyage est commencé après cette période), prolongeable deux fois de 10 jours moyennant un supplément chaque fois de 10 o/o.

Deux arrêts en cours de route, tant à l'aller qu'au retour.

Admission, sans supplément de prix, des voyageurs de 1re classe dans le train de jour "*Côte d'Azur rapide*" et "*Extra-rapide de nuit*".

Toutefois, les voyageurs empruntant le "*Côte d'Azur rapide*" ne peuvent s'arrêter en cours de route, à l'aller, qu'à partir de Marseille ; aucun arrêt n'est autorisé au retour.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

# PARIS A LONDRE

***Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN PAR LA GARE SAINT-LAZARE***

**Services rapides tous les jours et toute l'a née (Dimanches et Fêtes compris).**

Départs de Paris-Saint-Lazare :
à 10 h. 15 matin (1re et 2e cl.) et à 9 h. soir (1r et 3e cl.).

Départ de Londres :
*Victoria* (Cie de Brihgton) à 10 h. matin (1r cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.).
*London-Bridge* à 9 h. 50 matin (9 h. 25 le di che (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 soir (1re, 2e et 3e cl.

*Voie la plus pittoresque et la plus économiq*

Billets simples valables 7 jours. 1re classe, 48 f — 2e classe, 35 fr. — 3e classe, 23 fr. 25.
Billets d'aller et retour valables 1 mois. 1re cl 82 fr. 75. — 2e classe, 58 fr. 75. — 3e classe, 41 f

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans s ment de prix, à toutes les gares situées sur le cours, ainsi qu'à Brighton.

# OFFICIERS MINISTÉRIELS

*Ces annonces sont exclusivement reçues* par M. Claude, 6, rue Vivienne.

**ULAN** (S.-et-O.). **Propriété à Meulan,** bould Thiers, no 20, quai sur la Seine. Cce 10 000m. sse de suite. **M. à pr. 70.000** fr. A adj. lundi nv. 1913, 1 h., étude Me Thomas, not. à Montrouge e), route d'Orléans, no 53.

**son de rapport Paris (13e) RUE BARRAULT, N° 91** brut env. 12.000 fr. **M. à pr. : 140.000** fr. A lundi 20 janvier 1913, 1 h., étude Me Thomas, re à Montrouge, route d'Orléans, no 53.

**UILLY-s/-SEINE.** Terrain, bd Bineau, 190-192 e : 2.067 m. **M. à p. : 103.374** fr. (50 fr. le m.). 1 ench., ch. not. Paris, 28 janv. Me Cousin, not. St-Michel.

**ISON de rapport, angle 32, r. Gustave-Courbet et 128** *bis*, **r. de la Pompe.** 150 m. R. br.: 13.020 fr. 40 **M. à p.: 130.000** fr. ch. not Paris, 11 février. S'ad. not. Amy et Nottin, Ville-l'Evêque.

**ON RIS R. R**ochechouart, 75. Cce : 644 m. R. br.: 22.821 fr. **M. à p.: 220.000** fr. h. not., 21 janv. Me Constantin, 9, r. Boissy-d'Anglas.

**VILLE DE PARIS**

A adj. sur 1 ench., Ch. Not. Paris, 28 janvier 1913. **TERRAIN Rue St-Martin**, 251-253. Surf. 279 m. env. **M. à pr. : 600** fr le m. S'adr. : Mes Delorme et Mahot de la Quérantonnais, 14, rue Pyramides, dép. ench.

**EAUBONNE** (S.-et-O.) Château et Parc d'Eaubonne, r. Nationale, 284. Cont. 23 ha. 22 a. 56. Libre, **M. à pr.: 500.000** fr. A adj. s. 1 ench. Ch. Not. Paris, 28 janv. S'adr.: Me Legay, not., 93, r. St-Lazare, Par.

**Rue du RHIN,** 16. Prop. usage Lavoir. Cce : 396m. Louée, 4.000 fr. **M. à pr.: 50 000** fr. Adj. 1 ench., Ch. Not., Par., 2 janv. S'ad. Me Théret, not., 24, b. St-Denis.

**PUTEAUX** (Seine). Propr. 55, r. de la République et 31 r. de l'Oasis. Cont. : 354 m. Rev. br.: 3.325 fr. **M. à p.: 35.000** fr. Adj. ch. not., Paris, 11 février, Me Michelez, not., 50, av. Wagram.

**Mson à Paris R. MONTORGUEIL, 67,** et r. **Bachaumont, 2 et 2** *bis*. Cont.: 895 m. Rev. br. : 75.305 fr. **M. à p.: 800.000** fr. **Maison à Paris, R. de la FAISANDERIE, 34.** Cont. : 951 m. Rev. br. : 56.262 fr. **Mise à prix : 600.000** fr. Adj. ch. not., Paris, 21 janv. S'adresser Me P. Delapalme, not., 11, r. Montalivet.

## CHEMIN DE FER DU NORD

**Services rapides entre Paris, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège**

# ARIS-NORD A LONDRES

## Viâ Calais ou Boulogne

***Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens***

**VOIE LA PLUS RAPIDE :** Trajet en 6 heures 45. — Traversée maritime en 1 heure

**PRIX DES PLACES** (droits de port compris) :

| | | 1re cl. | 2e cl. | 3e cl. |
|---|---|---|---|---|
| ts simples es 7 jours : | viâ Boulogne-Folkestone............ | fr. 62,50 | fr. 43,35 | fr. 28,35 |
| | viâ Calais-Douvres.................. | 70,80 | 49,55 | 32,05 |
| ts d'aller retour es 1 mois : | viâ Boulogne-Folkestone............ | 109,85 | 78,80 | 46,70 |
| | viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres........................ | 119,75 | 87,35 | 50,55 |
| ts d'aller retour s 2 mois : | viâ Boulogne-Folkestone ou Calais-Douvres........................ | 136,60 | 95,70 | 61,90 |

coupon de retour de billets d'un mois peut être prolongé d'un mois moyennant supplément.

ages : 25 kilogr. transportés gratuitement.

gare de Paris-Nord distribue, en outre, conjointement avec des billets à destination de Londres, des billets dres aux différentes stations de l'Angleterre desservies par les chemins de fer anglais.

| | | |
|---|---|---|
| ess sur Bruxelles.......... | Trajet en | 3 h. 55 |
| ess sur La Haye.......... | — | 7 h. 30 |
| et Amsterdam....... | — | 8 h. 30 |
| ess sur Francfort-sur-Mein | — | 12 h. |
| ess sur Cologne.......... | — | 7 h. 29 |
| ess sur Hambourg........ | — | 15 h. 19 |
| ess sur Berlin............ | — | 15 h. 31 |
| ess sur Saint-Pétersbourg. | — | 50 h. |

| | | |
|---|---|---|
| Par le Nord-express bi-hebdomadaire..................... | Trajet en | 45 h. |
| 1 express sur Moscou............ | — | 60 h. |
| Par le Nord-express hebdomadaire...................... | — | 53 h. |
| 2 express sur Copenhague........ | — | 26 h. |
| — Stockholm......... | — | 43 h. |
| — Christiania......... | — | 49 h. |

*Pour renseignements précis, s'adresser aux gares et bureaux de ville de la Compagnie.*

# BULLETIN FINANCIER

Nous avions cru un instant que les Bulgares et leurs alliés balkaniques entreraien à Constantinople, supprimeraient la Turquie d'Europe, érigeraient un nouvel empir fédératif, résolvant ainsi une fois pour toutes la question d'Orient et modifiant d'un manière profonde l'équilibre européen. Le nouvel empire devenait fatalement l'allié d la Russie et, par suite, le précieux collaborateur de la Triple-Entente. C'était, par rico chet, la défaite de la Triple Alliance, sa dislocation certaine et, un jour ou l'autre, ruine de la puissance germanique.

Le coup est manqué. Pour quelles raisons ? Les stratégistes de profession dise que les alliés balkaniques ont eu le tort de ne pas concentrer leurs forces sur un poi unique pour partir de là sur Constantinople dans une poussée irrésistible. Les financier de leur côté, prétendent qu'il manquait aux alliés le « nerf de la guerre ». La véri c'est que les deux raisons jouent un rôle important. Les négociations de Londres ent les délégués turcs et balkaniques sont suspendues, mais il est à peu près certain q les hostilités ne seront pas reprises, parce que les deux armées ennemies sont à bout souffle et leurs gouvernements à bout de ressources.

L'Europe va profiter de cette situation pour intervenir et faire cette fameuse boui pour les chats, dont nous avons parlé. La question d'Orient restera pendante ; la su des victoires des alliés balkaniques est remise à plus tard. En attendant, une paix b teuse sera signée qui va permettre à tout le monde de respirer un peu.

Tout est donc à peu près bien, sinon parfait. Il s'agit, maintenant, de réparer pertes et les désastres. Il n'y a pas que les belligérants qui en ont subi. Si l'on comp les cours actuels du marché de Paris avec les cours de l'année dernière au mois de j vier, on constate que le portefeuille français perd plus de 3 milliards. Ce n'est pas de chose !

Heureusement, notre pays possède un merveilleux ressort et, déjà, les tendan sont à l'optimisme. Nous sommes dans le mois où se détachent de nombreux coup dans la plupart des compartiments. Beaucoup même viennent d'être détachés. Cepend les cours sont plutôt en avance sur la dernière quinzaine.

Notre o/o s'inscrit à 89,35, l'Espagne Extérieure à 91, l'Italien à 97,10, le T Unifié à 86,50, le Serbe 4 o/o à 82,75, le Bulgare 5 o/o 1902 à 506, l'Hellénique 18 299.

Nous trouvons le Consolidé russe 4 o/o à 93,40 ; le 4 o/o 1901 à 93 ; le 4 1/2 1909 à 102,05 ; le 5 o/o 1906 à 103,95. C'est-à-dire que les fonds russes sont en rep notable.

Les chemins de fer français se comportent bien : l'Est cote 913, le Lyon 126 Nord 1660, l'Orléans 1338, le Midi 1126, l'Ouest 895.

Les établissements financiers progressent de plus en plus. Le Crédit Foncier m à 865, en avance de 15 fr. sur la dernière quinzaine. C'est dire le succès considérab sa dernière émission. Les autres Sociétés de Crédit marquent le pas. Le Crédit Lyo s'avance à 1625, le Comptoir d'Escompte à 1020, la Société Générale à 818, la Ba de Paris, coupon détaché, à 1749, le Crédit Mobilier à 667, la Banque française à l'Union parisienne à 1185.

Quant aux affaires, elles sortiront à foison dès que la paix sera signée.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.